

PAR L'AUTEUR DE *CROSSFIRE*  
BEST-SELLER INTERNATIONAL N°1

# Sept ans de désir



Éditions J'ai lu

# SYLVIA DAY

SYLVIA DAY

# Sept ans de désir

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Camille Dubois*

Éditions J'ai lu

Day Sylvia

Sept ans de désir

Flammarion

Maison d'édition : J'ai Lu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Camille Dubois

© Éditions J'ai lu, 2013

Dépôt légal : Novembre

ISBN numérique : 978-2-290-07462-6

ISBN du pdf web : 978-2-290-07457-2

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 978-2-290-08062-7

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#)

## **Présentation de l'éditeur :**

Un soir qu'elle se promène dans le parc, Jessica Sheffield surprend les ébats d'Alistair Caulfield et de lady Trent.

Embusquée dans la pénombre, elle observe la scène avec un mélange d'embarras et de fascination. Alistair l'aperçoit. Ils échangent un long regard. Entre ces deux mal-aimés, le désir

Illustration  
de  
Couverture  
: © Ilona  
Wellmann  
/ Arcangel

est immédiat. Sept ans s'écouleront avant qu'ils puissent l'assouvir.

Auteure de renommée internationale, n°1 sur les listes du New York Times, Sylvia Day a écrit une douzaine de romans primés, traduits dans plus de quarante langues. Sa série Crossfire s'est vendue à plus de 12 millions d'exemplaires. Elle est n°1 dans vingt pays, et ses livres historiques, paranormaux

ou romantiques ont  
conquis un large public.  
Nominée pour le prix  
Goodreads du meilleur  
auteur, son œuvre a été  
récompensée par le prix  
Amazon dans la catégorie  
« Meilleure romance de  
l'année ». Elle a  
également reçu le prix  
Romantic Times et a été  
nominée à deux reprises  
pour le prestigieux RITA  
Award. Elle est présidente  
de la célèbre association  
Romance Writers of  
America, à laquelle

participent 10 000  
écrivains



Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu

*La série Crossfire*

1 – DÉVOILE-MOI

2 – REGARDER-MOI

3 – ENLACE-MOI

*Titre original*

SEVEN YEARS TO SIN

*Éditeur original*

Kensington Books, published by

Kensington Publishing Corp., New York

Je dédie ce livre à toutes mes  
lectrices

# SOMMAIRE

Du même auteur aux Éditions J'ai lu

Prologue

Chapitre 1

*Sept ans plus tard...*

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Épilogue

Remerciements

# Prologue

---

Rien de plus excitant que le spectacle de deux beaux mâles en train de se battre. Dans le combat, leurs corps témoignent d'une sauvagerie qui émeut profondément la plupart des femmes.

Lady Jessica Sheffield n'y était pas aussi indifférente qu'elle aurait dû.

Elle ne quittait pas des yeux les deux jeunes gens qui s'affrontaient sur la pelouse de l'autre côté du petit plan d'eau. L'un était Michael Sinclair, son

futur beau-frère, l'autre, Alistair Caulfield, un gredin qui pouvait se permettre toutes les audaces car il était beau et charmant.

— J'aimerais bien pouvoir en faire autant, dit Hester.

Elle aussi les admirait. Les deux sœurs étaient assises à l'ombre d'un vieux chêne. Une petite brise balayait le parc et caressait au passage leurs épaisses chevelures blondes, un legs de leur défunte mère. Le splendide manoir des Pennington, blotti dans un écrin de collines boisées, dégageait une



impression de sérénité qui frappait tous les visiteurs.

Jessica se pencha de nouveau sur l'ouvrage de broderie qu'elle avait emporté.

— Passé un certain âge, les filles n'ont plus le droit de se rouler dans l'herbe, dit-elle. À quoi bon désirer ce qu'on ne peut avoir ?

— Je ne comprendrai jamais pourquoi les hommes peuvent rester des gamins toute leur vie alors qu'on nous demande d'être sages dès notre prime jeunesse.

— Le monde a été fait pour les hommes, murmura Jessica.

Dissimulée sous le large bord de son chapeau de paille, elle continua d'observer les deux lutteurs. Quelqu'un leur cria d'arrêter. Aussitôt, ils se figèrent. Jessica tressaillit, comme chaque fois qu'elle entendait une grosse voix d'homme. Toutes les têtes se tournèrent dans la même direction. En voyant son fiancé qui se dirigeait vers les deux jeunes gens, Jessica soupira et son inquiétude reflua comme la vague qui se retire après s'être fracassée sur les rochers. Pour la énième fois, elle se demanda si elle était vouée à redouter toute sa vie la colère des hommes ou

bien si elle finirait un jour par se libérer de ses peurs.

Grand, élégamment vêtu, Benedict Reginald Sinclair, vicomte Tarley et futur comte de Pennington, traversa la pelouse d'un pas décidé. Jessica ne savait pas ce qu'elle devait penser d'une telle démonstration de force. Certains hommes se contentent d'être puissants quand d'autres ont sans cesse besoin de manifester leur pouvoir.

— Et quel rôle reste-t-il aux femmes ? demanda Hester avec une moue qui la faisait paraître encore plus jeune que ses seize ans. Servir les hommes ?

— Les enfanter, répartit Jessica.

Tarley lui fit un petit signe de la main en passant. Ils allaient se marier demain, dans la chapelle des Sinclair, en présence d'un petit nombre de ladies et de gentlemen triés sur le volet. Jessica avait hâte d'y être, pour plusieurs raisons, la première étant qu'une fois mariée elle n'aurait plus à trembler devant son père, dont les accès de rage avaient toujours été aussi fréquents qu'imprévisibles.

Hester émit un bruit qui ressemblait furieusement à un reniflement de dédain.

— Tu parles comme papa, dit-elle.

— Et comme la majorité des gens. Toi et moi, nous sommes bien placées pour le savoir.

Leur mère était morte en essayant de donner un héritier mâle au marquis. Du coup, Hadley avait dû en passer par une seconde épouse et une troisième fille et attendre encore cinq ans avant d'assister enfin à la naissance d'un fils.

— Je ne crois pas que Tarley te considère seulement comme un ventre, dit Hester. En fait, j'ai l'impression qu'il a un faible pour toi.

— J'espère que tu as raison. Tout ce que je sais, c'est qu'il n'aurait jamais

demandé ma main si je n'avais pas eu le bon pedigree.

Benedict était en train de faire des reproches à son jeune frère. Un Sinclair ne se bat pas comme un chiffonnier ! Michael Sinclair avait l'air penaud mais pas Alistair Caulfield. Son attitude était fière et impassible, voire ouvertement provocatrice. Les trois hommes formaient un joli tableau – les Sinclair avec leurs boucles acajou et leurs silhouettes d'apollon, et Caulfield, avec ses cheveux noirs comme du jais et ses traits d'une séduction diabolique.

— Promets-moi que tu seras heureuse avec lui, dit Hester en tournant vers sa sœur un regard rempli d'inquiétude.

Elle avait les yeux verts de sa mère, clairs et brillants comme des émeraudes. Jessica, quant à elle, avait les mêmes yeux gris que son père. C'était tout ce qu'elle tenait de lui et elle n'en demandait pas davantage.

— J'en ai bien l'intention.

Il n'y avait aucun moyen d'en être sûre mais à quoi bon inquiéter Hester ? Tarley avait été choisi par son père ; Jessica n'avait plus qu'à s'en accommoder.

— Lorsque je mourrai, dit encore Hester, je n'ai pas envie que mon dernier soupir soit un soupir de soulagement, comme pour notre mère. La vie est faite pour qu'on en profite.

Jessica pivota légèrement sur le banc de marbre où elles étaient assises et rangea son ouvrage dans le sac posé à côté d'elle. Pourvu que Hester préserve toujours son heureux tempérament, pensa-t-elle.

— Tarley et moi, nous avons beaucoup de respect l'un pour l'autre, dit-elle. Je me plais en sa compagnie, j'aime sa conversation. Il est intelligent et patient,



attentionné et poli. Et puis, il est beau et bien fait, ce qui ne gâte rien.

Le sourire de Hester illumina la pénombre mieux que le soleil ne l'aurait fait.

— Tu as raison et j'espère que le moment venu père me choisira un mari aussi attrayant que le tien.

— As-tu déjà des vues sur quelqu'un ? demanda Jessica.

— Non, pas vraiment. Je cherche toujours l'homme idéal.

Hester regarda les trois hommes, qui étaient en train de discuter sérieusement.

— J'en voudrais un qui ait la position sociale de Tarley, ajouta-t-elle, mais avec la gaieté de Michael Sinclair et la beauté d'Alistair Caulfield. Hélas, question beauté, je pense qu'il n'y en a pas deux comme M. Caulfield dans toute l'Angleterre, pour ne pas dire dans toute l'Europe — je serai donc obligée d'en rabattre dans ce domaine. Qu'en dis-tu ?

— Rien, répondit Jessica. De toute façon, il est trop jeune pour moi...

— Quelle blague ! répliqua Hester. Il est mûr pour son âge. C'est ce que tout le monde dit.

— Il n'est pas mûr, il est pourri, ça fait une grosse différence.

Si Jessica avait souffert d'un manque de liberté, Caulfield avait souffert d'un manque de contrainte. Avec trois frères plus âgés, l'aîné se préparant à hériter, le deuxième se réservant l'armée et le troisième l'Église, il n'était rien resté pour le dernier-né. Sa mère, qui était en adoration devant lui, n'avait jamais cherché à le discipliner. Au contraire, elle avait plutôt encouragé ses vices. À présent, tout le monde disait que c'était un casse-cou, qu'il avait le diable au

corps et qu'il n'était pas près de s'assagir.

Jessica aperçut la mère de Benedict qui se hâtait dans sa direction, ce qui signifiait que la pause était finie, qu'il allait falloir se replonger dans le tourbillon des préparatifs de dernière minute. Elle se leva.

— Je te conseille de réserver ton admiration pour quelqu'un qui en soit digne, dit-elle à sa jeune sœur. Caulfield ne fera jamais rien de bien dans la vie. Dans notre monde, le quatrième fils, c'est le fils en trop, celui dont il n'y a pas grand-chose à attendre. Il porte un

nom glorieux mais, au lieu d'en tirer parti pour se faire une petite position dans le monde, il préfère courir après des chimères. Il commet une grave erreur. Et tu en commettrais une autre en t'attachant à lui.

— J'ai entendu dire que son père lui a donné un bateau et une plantation de canne à sucre.

— À mon avis, Masterson a fait ça dans l'espoir que son fils irait faire ses fredaines à l'autre bout du monde.

Hester poussa un soupir empreint de nostalgie.

— Moi aussi, quelquefois, j'aimerais voyager loin, très loin. Suis-je la seule ?

Jessica aurait voulu répondre : « Pas du tout ! » Il lui arrivait parfois de rêver d'évasion. Mais, dans sa position, c'était impossible. De ce point de vue, elle était moins heureuse que les femmes du peuple. Qu'était-elle d'autre que la fille du marquis de Hadley, future vicomtesse Tarley ? Si son mari avait envie de voyager, elle voyagerait, sinon, elle n'irait jamais nulle part. Malheureusement, elle ne pouvait pas avouer son insatisfaction à une jeune

filles aussi sensible et impressionnable que Hester.

Au lieu de cela, elle répondit :

— Avec un peu de chance, tu auras un mari aventureux, qui te fera faire le tour du monde. Tu le mérites.

Jessica détacha la laisse de sa chienne, un carlin nommé Temperance, et fit signe à sa servante de ramasser son sac. Avant de s'en aller, elle se pencha pour embrasser Hester sur le front et lui chuchota à l'oreille :

— Regarde bien lord Regmont tout à l'heure au souper. Il est gentil et charmant et il vient juste de rentrer d'un

long voyage sur le Continent. Ça m'étonnerait qu'il reste indifférent à une petite merveille comme toi.

— Il ne faudrait pas qu'il soit pressé car je ne vais pas faire mes débuts dans le monde avant deux ans, répondit Hester avec une pointe de dépit.

— Tu vaux largement la peine qu'on t'attende pendant deux ans. Tout homme de goût s'en rendra compte au premier coup d'œil.

— De toute façon, je n'aurais pas mon mot à dire, même s'il devait s'intéresser à moi.



Jessica fit un clin d'œil à sa sœur et précisa en baissant la voix :

— Regmont est un bon ami de Tarley. Je suis sûre que Benedict le recommanderait à notre père en cas de besoin.

— Vraiment ? s'exclama Hester avec l'enthousiasme de la jeunesse. Oh, alors, il faut que tu me le présentes !

— Je n'y manquerai pas.

Jessica commença à s'éloigner en faisant un petit signe de la main.

— D'ici là, ajouta-t-elle, défense de regarder les bons à rien.

— Promis ! lança Hester en se cachant les yeux dans un grand geste théâtral.

Pourtant Jessica était persuadée qu'aussitôt qu'elle aurait le dos tourné sa petite sœur se remettrait à admirer ce diable de Caulfield.

En tout cas, à sa place, c'est ce qu'elle aurait fait.

— Tarley a les nerfs à fleur de peau, dit Michael Sinclair en s'époussetant alors que son frère s'en allait.

— Quoi de plus normal ? s'exclama Alistair Caulfield. Demain, il se fait passer la corde au cou.

— Par la plus belle fille du monde, répliqua Michael. Il y a des sorts plus funestes. Ma mère dit qu'elle ressemble à une statue grecque.

— Froide comme du marbre, je confirme, dit sarcastiquement Alistair.

Il suivait des yeux lady Jessica Sheffield tandis qu'elle s'en retournait vers la maison avec sa petite chienne sur ses talons. Sa gracieuse silhouette était enveloppée depuis le cou jusqu'aux chevilles dans une mousseline bleue que la brise collait à ses formes. Elle lui tournait le dos mais il connaissait par

cœur les moindres détails de son visage, qu'il avait si souvent admiré.

Sa chevelure était une merveille de la nature, longue et épaisse. Certaines mèches étaient d'un blond si clair qu'elles étaient presque transparentes, d'autres, sombres comme du vieil or. Avant son entrée dans le monde, elle avait porté ses cheveux dénoués. Maintenant, ils étaient aussi sages et retenus que le reste de sa personne.

— Cette blondeur, ce teint clair, ces yeux gris..., murmura Alistair.

— Eh bien ?

Alistair perçut une note d'ironie dans la voix de son ami, aussi il se contint.

— Tout cela est merveilleusement assorti à son caractère, ajouta-t-il d'un ton brusque. C'est un glaçon, cette fille. À la place de ton frère, je me méfierais. On ne doit pas pouvoir coucher avec elle sans risquer d'attraper une maladie de poitrine.

Michael le regarda curieusement.

— As-tu des raisons de lui en vouloir ? À t'entendre, on dirait bien que oui

— C'est vrai, reconnut Alistair. Elle a mis un point d'honneur à m'ignorer hier

soir. Pas comme lady Hester, qui a été tout à fait charmante.

— Oui, Hester est vraiment adorable.

Michael employait pour parler de Hester le même ton admiratif qu'Alistair pour parler de Jessica. Alistair sourit narquoisement. Du coup, Michael rougit un peu.

— Possible que Jessica ne t'ait pas entendu, reprit-il.

Alistair ramassa sa veste sur le sol et l'enfila après l'avoir secouée pour faire tomber les brins d'herbe qui y étaient collés.

— J'étais juste à côté d'elle !

— À sa gauche ? Elle est sourde de l'oreille gauche.

Alistair eut besoin d'un moment pour digérer l'information. Il n'avait jamais envisagé que Jessica puisse avoir la moindre imperfection. Curieusement, il en éprouvait plutôt du soulagement que de la déception. Ce n'était donc pas une déesse mais une simple mortelle.

— Je ne le savais pas, dit-il.

— La plupart du temps, les gens ne s'aperçoivent de rien. C'est seulement dans les grandes assemblées, quand il y a beaucoup de bruit, que ça peut devenir gênant.

— Maintenant, je comprends pourquoi Tarley l'a choisie. Une femme qui n'écoute que d'une oreille les colporteurs de ragots, c'est un don du ciel.

Michael ne sourit pas.

— Lady Jessica est très réservée, concéda-t-il. Mais, pour une future comtesse de Pennington, c'est la moindre des choses. Et, selon Tarley, elle a une personnalité plus riche qu'il n'y paraît.

Alistair fit une moue sceptique.

— Tu n'as pas l'air convaincu mais, en dépit de ta jolie petite gueule, tu n'as



pas autant d'expérience que Tarley.

Une grimace déforma la bouche d'Alistair.

— En es-tu sûr ?

— Si je prends en considération le fait qu'il a commencé dix ans avant toi, je crois pouvoir répondre avec beaucoup de chances de ne pas me tromper : oui.

Michael prit familièrement Alistair par les épaules et l'entraîna vers le manoir.

— C'est pourquoi, poursuivit-il, tu ferais mieux d'admettre qu'il est mieux placé que toi pour juger des qualités cachées de sa promesse.

— En général, j'ai beaucoup de mal à admettre ce genre de choses.

— Je sais, mon ami. C'est pourquoi je ne m'attends pas que tu reconnaises ta défaite. Pourtant, lorsque nous avons été interrompus, tu étais sur le point de mordre la poussière.

— Au contraire ! s'exclama Alistair en donnant un coup de coude dans les côtes de Michael. Si Tarley n'était pas arrivé à temps, c'est toi qui serais en train d'implorer ma pitié à l'heure qu'il est.

— Alors, je propose une course pour nous départager. Le premier arrivé à...

Il s'interrompt car Alistair était parti en courant sans attendre la fin de sa phrase.

Dans quelques heures, elle serait mariée.

La nuit était en train de passer du noir au gris. L'aube était proche. Jessica rajusta son châle et s'enfonça dans le bois qui entourait le manoir, pressant le pas derrière Temperance. Les gravillons de l'allée crissaient sous ses pieds.

— Je ne comprends pas que tu fasses autant de façons, dit Jessica à sa chienne sur un ton de réprimande.

La nuit avait été longue, il commençait à faire frais et elle avait hâte d'aller se coucher.

— Un arbre est un arbre. N'importe lequel devrait faire l'affaire, ajouta-t-elle.

Temperance la regarda d'un air suppliant, Jessica était incapable de lui refuser quoi que ce soit.

— Soit ! dit-elle. On continue.

Un peu plus loin, la chienne finit par s'arrêter au pied d'un arbre. Le coin, apparemment, lui convenait. Jessica se détourna avec tact et en profita pour regarder les alentours. À la différence

de beaucoup de propriétés dont les jardins et les parcs étaient envahis d'obélisques, de fausses statues grecques ou romaines, de temples, voire de pagodes, dans le domaine des Pennington, la nature était si bien préservée que, par endroits, on pouvait se croire à cent lieues de la civilisation. Jessica s'y trouva bien, surtout après des heures de bavardage avec des gens qui ne voyaient en elle que la future comtesse.

— C'est charmant par ici, dit Jessica sans se retourner. Nous reviendrons nous

y promener quand il fera jour et que je serai convenablement habillée.

Temperance fit sa petite affaire et repartit vers la maison, tirant sur sa laisse, impatiente de rentrer, elle qui avait pris tout son temps à l'aller. Jessica suivit le mouvement. Soudain, un bruit tout proche alerta la petite chienne, qui s'immobilisa, les oreilles dressées, prête à bondir.

Le cœur de Jessica se mit à battre à coups redoublés. Si par hasard c'était un sanglier ou un renard, la situation serait désastreuse. Elle serait effondrée si jamais il devait arriver malheur à

Temperance, la seule créature sur cette terre qui l'aimait pour ce qu'elle était sans en demander plus.

Un écureuil traversa brusquement l'allée. Jessica se détendit... mais pas Temperance. La petite chienne se lança d'un bond à la poursuite de l'animal. Jessica, surprise, laissa échapper la laisse. Les bruits de la cavalcade – les feuilles froissées, les petits grognements du chien – s'éloignèrent rapidement.

Levant les bras au ciel, Jessica se résigna à quitter l'allée pour s'aventurer dans les sous-bois. Elle était tellement

occupée à suivre la piste qu'elle aperçut le kiosque au dernier moment.

Elle allait le contourner...

C'est alors qu'un rire de femme vint troubler le silence. Jessica s'arrêta brusquement.

— Dépêche-toi, Lucius ! dit la femme d'une voix haletante. Trent va finir par s'apercevoir de mon absence.

C'était lady Wilhelmina. Jessica n'osa plus bouger ni même respirer. Le plancher du kiosque couina.

— Patience, dit une voix d'homme facilement reconnaissable. Laissez-moi



le temps de vous en donner pour votre argent.

Le kiosque craqua de nouveau, un peu plus fort que la première fois. Lady Wilhelmina se mit à gémir.

Alistair Lucius Caulfield. Surpris en flagrant délit avec la comtesse de Trent. Mon Dieu ! Belle, certes, mais avec une vingtaine d'années de plus que lui. Elle aurait pu être sa mère.

L'utilisation du second prénom était insolite. Et peut-être révélatrice d'une certaine intimité. Se pouvait-il que le cynique Caulfield nourrisse de tendres sentiments pour la ravissante comtesse,

assez pour qu'elle s'estime en droit de l'appeler par un nom réservé à elle seule ?

— Oh, toi ! ronronna lady Wilhelmina. Tu vaux largement le prix que j'y ai mis.

Mon Dieu ! Tout bien considéré, il n'y avait peut-être pas de sentiments du tout, mais une... transaction. Un arrangement. Avec un serviteur s'acquittant scrupuleusement de ses devoirs.

Jessica essaya de s'éloigner sans se faire remarquer. Elle fit deux pas sur la pointe des pieds. Un mouvement dans le kiosque l'incita à s'immobiliser de nouveau. Elle plissa les yeux, cherchant

à voir quelque chose. Par malheur, elle baignait dans le clair de lune alors que l'intérieur du kiosque était obscurci par le toit et les arbres en surplomb.

— Lucius ! Pour l'amour de Dieu, ne t'arrête pas ! murmura lady Trent.

Jessica vit une main agrippée à l'un des montants, une main d'homme. Dans cette position, ça voulait dire qu'il était debout... et tourné vers elle !

Les yeux de Caulfield luisaient dans l'obscurité.

Il l'avait vue. En fait, il la regardait.

Jessica aurait voulu rentrer sous terre. Que pouvait-elle dire ? Comment est-on

censé se comporter dans une telle situation ?

— Lucius, à quoi joues-tu ? s'écria lady Wilhelmina. J'adore sentir ton gros engin entre mes cuisses, c'est une affaire entendue, mais c'est quand même meilleur quand il bouge !

Jessica porta la main à sa gorge. Malgré le froid, son front se couvrit de sueur. Elle aurait dû être horrifiée devant un tel spectacle, mais ce n'était pas le cas. Parce que c'était Caulfield et qu'il l'envoûtait. Il lui inspirait des sentiments mélangés. D'un côté, elle lui enviait son audace et sa liberté d'esprit

mais, d'un autre côté, elle désapprouvait son total mépris du qu'en-dira-t-on.

Il fallait qu'elle s'en aille avant que lady Trent ne s'aperçoive de sa présence. Elle fit un pas...

— Attendez !

La voix de Caulfield était devenue rude.

— Je ne peux pas ! protesta lady Trent.

Ce n'était pas à la comtesse que Caulfield avait parlé. L'une de ses mains était tendue vers Jessica. Elle se pétrifia.

Un long moment passa, pendant lequel Jessica et Caulfield se regardèrent dans les yeux. Caulfield se mit à respirer bruyamment.

Il s'agrippa de nouveau au montant et commença à bouger.

Le mouvement de va-et-vient, d'abord lent, s'accéléra progressivement. Le kiosque grinçait. Jessica ne voyait pas grand-chose mais elle en entendait assez pour imaginer. Caulfield ne la quitta pas des yeux une seconde, même quand il s'agita si furieusement qu'elle en vint à se demander comment une femme pouvait supporter tant de brutalité.

Pourtant, lady Wilhelmina délirait de plaisir, criant des gros mots entrecoupés de petits cris suraigus.

Jessica était hypnotisée par ce spectacle. Elle ignorait presque tout de l'amour physique. Oh ! elle connaissait les rudiments. Sa belle-mère lui avait fait les recommandations d'usage : « Lorsqu'il va te pénétrer, ne frémis pas, ne te défends pas, ne pleure pas. Essaie de te détendre, ça facilitera les choses. Ne fais aucun bruit. Ne te plains pas ». Pourtant, Jessica avait surpris des confidences entre femmes qui suggéraient davantage. Maintenant, elle

en avait la preuve. Les cris de plaisir poussés par la comtesse avaient trouvé un écho en elle. Son propre corps réagissait d'instinct. Sa peau frissonnait, sa poitrine gonflait, sa respiration devenait haletante.

Elle aurait voulu s'en aller mais elle ne pouvait plus bouger. Le regard de Caulfield la fascinait comme le serpent fascine l'oiseau. Au moment critique, il poussa un grognement et ferma enfin les yeux, rompant le charme. Alors, elle se retrouva libre et se mit à courir, agrippée à son châle, les mains sur ses seins. Lorsque Temperance surgit d'un



taillis, elle poussa un soupir de soulagement qui la secoua comme un sanglot. Prenant la petite chienne dans les bras, elle fila vers le manoir.

— Lady Jessica !

Elle venait de rejoindre la relative tranquillité du jardin lorsqu'elle entendit l'appel. De nouveau son cœur s'affola. Dans le froufroutement de sa robe, elle se retourna, à la recherche de celui qui venait de crier son nom, craignant que ce ne soit encore Alistair Caulfield. Ou pire, son père.

— Jessica ! Par Dieu, je vous ai cherchée partout.

Elle fut soulagée de voir s'approcher Benedict mais bientôt le soulagement fit place à l'inquiétude. Il se faufilait dans les allées du jardin d'un pas vif. Elle frissonna. Était-il en colère ?

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle timidement.

Il fallait que ce soit le cas, sinon il ne serait pas sorti à sa recherche.

— Vous êtes partie longtemps. Il y a une demi-heure, votre servante m'a dit que vous étiez sortie promener votre chienne et vous étiez déjà absente depuis

un quart d'heure lorsque j'ai posé la question.

Elle baissa les yeux pour ne pas paraître insolente.

— Je vous présente mes excuses.

— Pas la peine de vous excuser, dit-il d'un ton sec. J'avais juste envie de vous parler. Nous allons nous marier aujourd'hui. Je voulais savoir si vous éprouviez de l'appréhension et si je pouvais vous rassurer d'une façon ou d'une autre.

Jessica releva les yeux, charmée par tant de sollicitude.

— Milord, je...

— Appelez-moi Benedict, dit-il en la prenant par la main. Vous êtes glacée. Où êtes-vous allée ?

Il semblait sincèrement inquiet. Sa réaction était tellement différente de celle qu'aurait eue son père que, pour commencer, elle ne sut pas quoi répondre.

Il s'agissait de son futur époux. Il faisait partie de sa vie, désormais. Elle l'avait accepté sans se poser de questions. Dans l'ensemble, elle était à l'aise avec lui. Mais pas maintenant. Maintenant, elle éprouvait une certaine

gêne car elle était encore troublée par la scène à laquelle elle venait d'assister.

— Je vous aurais accompagnée si vous l'aviez souhaité, dit Benedict lorsqu'elle eut fini de raconter comment Temperance l'avait entraînée dans une chasse à l'écureuil. À l'avenir, ajouta-t-il en lui pressant doucement la main, demandez-le-moi, je vous en prie.

Enhardie par la gentillesse de son fiancé et les quelques verres de vin qu'elle avait bus au souper, elle ne s'en tint pas là.

— Temperance et moi, nous avons trouvé quelque chose dans les bois.

— Oh ?

Elle lui décrivit le couple dans le kiosque d'une voix mal assurée, bafouillant un peu car elle manquait de vocabulaire. Elle ne parla pas de l'argent échangé entre la comtesse et Caulfield et ne donna pas non plus leurs noms.

Benedict resta immobile tout le temps qu'elle parla. Lorsqu'elle eut fini, il s'éclaircit la voix et dit :

— Je suis fâché que le hasard vous ait mis sous les yeux quelque chose d'aussi déplaisant, qui plus est à quelques heures de notre mariage.

— Ils n'avaient pas l'air de trouver ça déplaisant du tout, repartit Jessica.

Benedict rougit.

— Jessica !

— Vous avez parlé de soulager mon appréhension, s'empressa-t-elle d'ajouter tant qu'elle en avait encore le courage. J'aimerais être honnête avec vous mais j'ai peur de dépasser les limites de votre patience.

— Lorsque ce sera le cas, je ne manquerai pas de vous le faire savoir.

— De quelle manière ?

Benedict se rembrunit.

— Je vous demande pardon ?

— De quelle manière me le ferez-vous savoir ? insista Jessica. D'un mot ? En me privant d'un avantage ? Ou par un moyen plus... percutant ?

Benedict se raidit.

— Je ne lèverai jamais la main sur vous, si c'est bien ce que vous suggérez. Et je ne vous reprocherai jamais votre franchise. Je m'efforcerai d'être bon et juste avec vous. Vous êtes très précieuse à mes yeux. J'ai attendu avec impatience ce jour où vous allez être enfin mienne.

— Pourquoi ?

— Eh bien, parce que vous êtes une très belle femme, bougonna-t-il.



Elle éprouva d'abord une grande surprise et puis un grand espoir.

— Milord, au risque de vous froisser, je vous dirai que, de mon côté, je prie pour que l'aspect physique de notre mariage soit agréable. Pour nous deux.

Une chose était sûre : elle serait incapable de batifoler comme lady Trent. Une telle conduite n'était pas dans sa nature.

Tarley révéla son embarras en triturant le nœud de sa cravate.

— J'ai l'intention qu'il en soit ainsi, dit-il. Il en sera effectivement ainsi, pour peu que vous me fassiez confiance.

— Benedict...

Il sentait le musc, le tabac et le porto. Engagé dans une discussion qu'il ne se serait jamais attendu à avoir avec sa future épouse, ses réponses étaient directes, aussi directes que son regard. Elle ne l'en aima que plus.

— Vous prenez cette conversation si courtoisement que je ne peux pas m'empêcher de me demander jusqu'où je peux aller.

— Jusqu'où vous voudrez, répondit-il. Je vous en prie, dévoilez-moi le fond de votre cœur. Je ne tiens pas à ce que vous

éprouviez des doutes ou des scrupules au moment d'avancer vers l'autel.

Jessica dit, sans respirer :

— Je voudrais que vous veniez avec moi dans le jardin d'hiver. Maintenant.

Il poussa un soupir et ses traits devinrent durs. Sans s'en rendre compte, il lui étreignit la main au point de lui faire un peu mal.

— Pourquoi ?

— Ça y est, je vous ai fâché, dit Jessica en fermant les yeux et en faisant un pas en arrière. Pardonnez-moi ! Je vous en conjure, ne doutez pas de mon

innocence. Il se fait tard et je ne suis plus moi-même.

Benedict plaqua la main de Jessica contre son cœur, la forçant à se rapprocher.

— Rouvrez les yeux.

Elle fit comme il disait et fut frappée par la manière dont il la regardait, sans inquiétude ni embarras.

— Nous sommes à quelques heures de notre nuit de noces, lui rappela-t-il d'une voix sourde. Je suppose que les événements dont vous avez été témoin dans les bois ont provoqué en vous des réactions que vous ne comprenez pas.

D'autres jeunes filles à votre place auraient éprouvé du dégoût devant un tel spectacle. Pas vous. Tant mieux. Je vous sens émue et ce genre d'émotion est contagieux. Mais vous êtes ma future femme et à ce titre vous méritez mon respect.

— Vous me respecteriez moins dans le jardin d'hiver ?

L'espace d'une seconde, il parut dérouté. Puis il rejeta la tête en arrière et partit d'un rire dont le bruit se répercuta dans tout le jardin. La bonne humeur le faisait paraître plus abordable

et éventuellement plus beau qu'il ne l'était déjà.

Il la serra dans ses bras et l'embrassa sur le front.

— Vous êtes un trésor, dit-il.

— Benedict, murmura-t-elle en s'abandonnant contre lui, si j'ai bien compris, dans le lit conjugal, on accomplit un devoir. Quant au plaisir, on le recherche au-dehors, avec des maîtresses. Me jugerez-vous mal si je vous avoue que je souhaite que vous me traitiez en maîtresse et non point en épouse, du moins entre les quatre murs de la chambre à coucher.

— Je n'ai aucune raison de mal vous juger. Vous êtes parfaite.

Elle était loin d'être parfaite mais, son père ayant la main leste et le fouet facile, elle avait appris à dissimuler ses défauts. Encouragée par la bienveillance de son fiancé, elle dit :

— M'est-il permis d'espérer que vous vous intéresserez à moi de cette façon-là ?

— Vous pouvez même en être sûre.

Benedict l'embrassa sur la bouche, la forçant à ravalier les paroles de soulagement et de gratitude qu'elle s'apprêtait à prononcer. Ce fut un baiser

timide et tendre. Elle s'agrippa aux revers de sa redingote. Il l'incita à écarter les lèvres et lui glissa sa langue dans la bouche d'un seul coup. Elle sentit ses jambes se dérober sous elle et vacilla. Il la serra plus fort contre lui, la plaqua contre son ventre pour lui faire sentir la preuve de son désir. En même temps, il la caressait, la pétrissait, trahissant une grande agitation.

Lorsqu'ils furent à bout de souffle, il fallut bien s'arrêter.

— Mon Dieu ! s'exclama alors Benedict d'une voix sourde. Pour innocente que vous soyez, milady, vous



êtes arrivée à vos fins aussi sûrement qu'une séductrice émérite.

Sur ce, il la souleva dans ses bras et la porta jusqu'au jardin d'hiver. Consciente de la solennité de la situation, Temperance les suivit en silence. Puis elle attendit sur le seuil avec une docilité exceptionnelle et regarda le soleil se lever.

## Sept ans plus tard...

— Je t'en conjure, réfléchis encore, dit Hester.

Lady Jessica Tarley passa le bras par-dessus la petite table à thé, saisit la main de sa sœur et l'étreignit doucement.

— C'est tout réfléchi. Je pense que c'est à moi d'y aller.

— Pourquoi ? demanda Hester.

Les coins de sa bouche s'affaissèrent un peu.

— Si seulement ton mari était encore là pour t'accompagner ! reprit-elle. Mais à présent qu'il n'est plus de ce monde... Est-ce bien prudent, un tel voyage, toute seule ?

Cette question, Jessica se l'était souvent posée et elle n'avait toujours pas de réponse. Malgré tout, elle était décidée à partir. Pour une fois qu'elle avait une occasion de faire quelque chose d'extraordinaire, elle n'allait pas la laisser passer.

— Ne t'inquiète pas, dit-elle en se redressant. Il n'y a pas de danger. Le frère de Tarley, Michael – désormais,

c'est lui, Tarley ; il va falloir que je prenne l'habitude de l'appeler comme ça —, donc Michael a réglé tous les détails du voyage et quelqu'un m'attendra de l'autre côté. Tout se passera bien.

— Je ne suis toujours pas rassurée.

Hester se mit à triturer l'anse de sa tasse. Elle avait l'air pensive et fâchée.

— Toi aussi, naguère, tu avais envie de faire de longs voyages, rappela Jessica. Où est passé ton esprit d'aventure ?

Hester soupira et tourna la tête vers la fenêtre voisine. Par les fentes des

persiennes, on pouvait voir le défilé des carrosses et des fiacres dans Mayfair. Cependant Jessica concentrait son attention sur sa sœur. Hester était devenue une jolie femme, admirée pour sa blondeur et l'éclat de ses yeux verts ourlés de longs cils noirs. Jeune fille, elle avait été bien en chair, exubérante et même un peu folâtre, mais le temps avait gommé ces traits. À présent, la comtesse de Regmont était gracile, calme et distinguée. Elle était réputée dans tout Londres pour l'austérité de ses manières, ce que Jessica trouvait surprenant car, de son côté, lord

Regmont était d'un naturel jovial et chaleureux.

— Je te trouve pâlotte, remarqua Jessica. Es-tu souffrante ?

— Je compatis à ton chagrin. Et je dois t'avouer que je ne dors plus très bien depuis que tu m'as fait part de ton projet de voyage.

Hester se retourna vers sa sœur et ajouta :

— Franchement, je ne te comprends pas.

Presque un an avait passé depuis que Benedict était mort et, auparavant, il avait été gravement malade pendant trois

mois. Jessica avait eu largement le temps de se résigner à la vie sans lui. Mais le chagrin s'agrippait à elle comme le brouillard sur la Tamise.

— J'ai besoin de prendre du champ.

— Va à la campagne, ça devrait suffire, suggéra Hester.

— Ça n'a pas suffi l'hiver dernier. Maintenant, une nouvelle saison mondaine va commencer et je n'ai pas le cœur à la fête.

— Mon Dieu, Jessica ! s'exclama Hester, de plus en plus pâle. Tu ne vas pas porter le deuil éternellement ! Tu es

encore jeune et mariable. Tu as la vie devant toi.

— Je sais. Alors, s'il te plaît, ne t'inquiète pas pour moi. Je ne resterai là-bas que le temps de vendre Calypso.

Calypso était le nom du domaine que son mari lui avait légué à la Jamaïque.

— Et puis, ajouta-t-elle en remplissant la tasse de Hester, quand je reviendrai, je serai toute ragaillardie... et ça tranquillisera les gens qui s'inquiètent pour moi.

— Je n'arrive pas à comprendre pourquoi il t'a légué *ça*, dit Hester. Où avait-il la tête ?



Jessica sourit tendrement. Elle laissa errer son regard sur le petit salon aux couleurs pimpantes, avec ses tentures de soie jaune d'or et ses rideaux à fleurs bleues. Hester l'avait décoré peu de temps après son mariage et le style reflétait bien son tempérament optimiste.

— Tarley a voulu assurer mon avenir. Et puis, son geste a aussi un aspect sentimental. Il savait que j'avais adoré le voyage que nous avons fait là-bas et que j'en gardais de bons souvenirs.

— La délicatesse de sentiments, c'est bien beau, tant que ça ne t'expédie pas à l'autre bout du monde, maugréa Hester.

— Comme je te l'ai dit, j'ai envie de faire ce voyage. J'irai jusqu'à dire que j'en ai besoin. Pour moi, ce sera une façon de tourner la page.

À contrecœur, en bougonnant, Hester capitula.

— Tu promets d'écrire ?

— Oui.

— Et de revenir le plus tôt possible ?

— Bien sûr. Et toi, tu promets de répondre à mes lettres ?

Hester hocha la tête, prit sa tasse et la vida d'un trait. Jessica pouvait comprendre, elle qui avait de plus en plus souvent besoin du réconfort d'une

tasse de thé alors qu'approchait l'anniversaire de la mort de son mari.

— Je te rapporterai des cadeaux exotiques, dit-elle d'un ton léger, dans l'espoir de faire sourire sa jeune sœur.

— Reviens saine et sauve, ça me suffira comme cadeau, répondit Hester en agitant un doigt menaçant.

— Viendras-tu me chercher si je traîne en route ? demanda Jessica.

— Regmont ne le permettrait pas. Je pourrais sûrement convaincre quelqu'un de partir à ta recherche. Pourquoi pas l'une des bonnes grosses dames qui sont si attachées à ton bien-être ?

Jessica fit semblant de frissonner.

— Là, tu marques un point, sœurlette.  
Compte sur moi pour revenir en toute  
hâte.

Alistair Caulfield tournait le dos à la porte de son bureau lorsqu'elle s'ouvrit. Un tourbillon d'air marin se rua à l'intérieur et lui arracha des mains le manifeste qu'il s'apprêtait à ranger.

Il le rattrapa au vol et puis regarda par-dessus son épaule. Quel ne fut pas son étonnement en reconnaissant le visiteur !

— Michael !

Non moins surpris, le nouveau lord Tarley écarquilla les yeux. Et puis un demi-sourire incurva sa bouche.

— Alistair ! Ah, gredin ! Tu ne m'as pas fait savoir que tu étais en ville !

— Je viens juste de rentrer, expliqua Alistair en rangeant le papier dans un tiroir. Comment vas-tu, milord ?

Michael ôta son chapeau et se passa la main dans les cheveux. Il avait l'air las. Il était vêtu de couleurs sombres et agitait sans cesse les doigts de sa main gauche, où se trouvait la chevalière ornée du blason des Tarley, comme s'il n'arrivait pas à s'habituer à la sentir là.

— Aussi bien que possible, étant donné les circonstances.

— Je te présente mes condoléances, ainsi qu'à ta famille. As-tu reçu ma lettre ?

— Oui. Et je t'en remercie. J'avais l'intention de te répondre mais le temps m'a manqué. Depuis un an, je n'ai pas eu une minute à moi.

— Je comprends.

Michael hocha la tête.

— Je suis ravi de te revoir, mon ami. Tu as été parti beaucoup trop longtemps.

— Telle est la vie d'un marchand, répondit Alistair.

Il aurait pu déléguer son autorité de temps à autre mais demeurer en Angleterre voulait dire croiser son père et Jessica. Son père pestait contre sa réussite comme il avait jadis pesté contre son manque d'ambition. C'était une épreuve pour sa mère, qu'il s'efforçait d'alléger en disparaissant le plus souvent possible.

Quant à Jessica, elle prenait soin de l'éviter chaque fois qu'elle l'apercevait. Il s'était mis à faire de même lorsqu'il avait constaté à quel point le mariage l'avait changée. Elle était toujours aussi réservée mais sa sensualité s'était

épanouie. Ses mouvements étaient plus lents et plus gracieux et ses grands yeux gris avaient perdu leur ingénuité. Pour les autres hommes, elle était un mystère mais Alistair avait vu sous le voile, et c'était cette femme-là qu'il voulait. Hors d'atteinte mais à jamais gravée dans son esprit.

— Je bénis tes talents d'armateur, dit Michael. Tes capitaines sont les seuls à qui je ferais confiance pour emmener ma belle-sœur en Jamaïque.

Habitué à cacher ses émotions, Alistair réussit à garder un visage



impassible mais cette nouvelle jeta l'alarme dans son esprit.

— Lady Tarley a l'intention de se rendre à Calypso ?

— Oui. Ce matin même. C'est d'ailleurs la raison de ma présence ici. J'ai l'intention de parler au capitaine pour lui recommander de bien veiller sur elle pendant la traversée.

— Qui voyage avec elle ?

— Une seule servante. J'aimerais pouvoir l'accompagner mais c'est impossible en ce moment.

— Et elle ne veut pas remettre à plus tard ?

— Non, répondit Michael en faisant la moue. Je n'ai pas réussi à la convaincre.

— Ou plutôt, tu ne sais pas lui dire non, rectifia Alistair en s'approchant de la fenêtre qui donnait sur les docks.

Des navires déchargeaient leurs précieuses cargaisons et d'autres faisaient le plein de marchandises à exporter. Tout autour de ses entrepôts s'élevait un haut mur de briques destiné à décourager les voleurs qui pullulaient dans le port de Londres.

— Hester non plus, dit Michael. Ou plutôt *lady Regmont*.

Les deux derniers mots furent prononcés avec peine. Alistair avait toujours soupçonné que Michael était amoureux de la jeune sœur de Jessica et il s'était attendu que, le moment venu, il fasse sa demande. Au lieu de cela, Hester avait été présentée à la cour et aussitôt après fiancée à Regmont, ce qui avait brisé le cœur de plus d'un prétendant.

— Pourquoi tient-elle tant à partir ? demanda Alistair.

— Benedict lui a légué la plantation. Elle veut s'occuper personnellement de la vente. Je crains que la mort de mon

frère ne l'ait beaucoup affligée et elle cherche un dérivatif à sa douleur.

Alistair répondit sur un ton faussement indifférent.

— Je pourrais peut-être lui être de quelque secours, moi, en lui présentant des gens, en lui fournissant des informations qu'elle aurait du mal à trouver toute seule.

— C'est très gentil de ta part, dit Michael. Mais tu m'as dit toi-même que tu venais de rentrer. Je ne peux pas te demander de repartir si vite.

Alistair s'arracha à la contemplation des docks et se retourna.

— Ma propriété est voisine de Calypso et j'ai l'intention de m'agrandir. J'aimerais me porter acquéreur de la plantation. Pour une belle somme, naturellement.

Le soulagement se peignit sur les traits de Michael.

— Cela me tranquilliserait considérablement. Je vais lui en parler sur-le-champ.

— Et si tu me laissais le soin de m'en charger ? suggéra Alistair. Si, comme tu le dis, elle cherche un dérivatif, elle n'aura pas envie qu'on décide à sa place. Il faut qu'elle puisse faire les

choses à son rythme. J'ai tout mon temps, pas toi. Vaque à tes affaires pendant que je veille sur lady Tarley.

— Tu as toujours été un bon ami, dit Michael. Je forme des vœux pour que tu reviennes bientôt en Angleterre et que tu y restes un certain temps, que nous puissions nous voir. D'ici là, s'il te plaît, encourage Jessica à écrire souvent et tiens-moi au courant de la situation. J'aimerais qu'elle soit revenue avant que nous n'allions passer l'hiver à la campagne.

— Je ferai de mon mieux.

Alistair resta pensif un long moment après le départ de Michael. Puis il s'approcha du bureau pour établir une nouvelle liste de provisions. Il apporta aussi quelques rapides et coûteuses modifications à la liste des passagers, transférant deux voyageurs dans un autre de ses navires.

À part Jessica, sa servante et lui-même, il n'y aurait à bord de l'*Achéron* que les membres de l'équipage.

Jessica allait être à portée de main pendant des semaines – c'était une chance extraordinaire qu'Alistair n'avait pas l'intention de gâcher.

Confortablement installée au fond de son carrosse, Jessica regardait le navire – le noble contour de sa coque et la hauteur vertigineuse de ses trois mâts. C'était le plus majestueux des vaisseaux amarrés dans les docks, comme elle aurait dû s'y attendre. Étant donné l'inquiétude de Michael à propos de ce voyage, il avait dû se donner beaucoup de mal pour être sûr qu'elle le ferait dans les meilleures conditions. Ça devait l'aider à faire son deuil de s'affairer ainsi autour de la veuve de son frère, mais c'était précisément l'une des



raisons pour lesquelles elle avait envie de prendre la fuite.

Le parfum de l'océan vint flatter ses narines. L'émoi du départ faisait battre son cœur, ou peut-être une certaine appréhension. Les gens à la Jamaïque la connaissaient à peine et le rythme de vie là-bas était lent. Elle avait hâte de savourer des moments de solitude après avoir failli étouffer sous les égards et les témoignages d'affection.

À la queue leu leu, ses valets de pied transportaient ses malles à bord. Le bleu azur de leur livrée contrastait avec les vêtements ternes des marins. Bientôt, il

n'y eut plus de raison d'attendre dans le carrosse.

Elle mit pied à terre avec l'aide d'un valet, lissa sa longue jupe lavande et partit vers la passerelle d'un pas décidé. Lorsqu'elle arriva sur le pont, elle sentit le navire qui tanguait sous ses pas et eut besoin d'un moment pour s'y accoutumer.

— Lady Tarley.

Jessica se retourna et vit s'approcher un fringant gentleman. Bien avant qu'il ne parle, elle comprit à son costume et à sa prestance qu'il s'agissait du capitaine.

— Je suis le capitaine Smith, dit-il en s'inclinant. C'est un immense plaisir de vous avoir à mon bord, madame.

Un sourire émergea des profondeurs de son épaisse barbe blanche.

— Tout le plaisir est pour moi, répondit Jessica en souriant aussi. Vous commandez un bien beau navire, capitaine.

— Oui, c'est vrai qu'il est beau.

Il releva légèrement son chapeau pour la voir mieux.

— Ce serait un grand honneur si vous acceptiez de vous joindre à moi pour le dîner, reprit-il.

— Très volontiers.

— Excellent.

Smith fit signe à un moussaillon.

— Voici Miller. Il va vous conduire à votre cabine. Et il sera à votre entière disposition chaque fois que vous aurez besoin de quelque chose.

— Je vous en suis très reconnaissante.

Le capitaine se dépêcha de retourner à son poste car il était temps d'appareiller et Jessica se tourna vers Miller, qui ne devait pas avoir beaucoup plus de seize ou dix-sept ans.

— Milady, murmura le gamin en montrant une écoutille ouverte et un

escalier qui descendait vers les étages inférieurs. Par ici.

Elle le suivit, admirant au passage le courage des hommes qui grimpaient dans les haubans comme d'industriels petits crabes. Une fois qu'elle eut descendu l'escalier, son admiration se porta sur le décor.

Les parois étaient revêtues de panneaux de bois qui brillaient, ainsi que les clenches des portes et les lanternes. Elle n'avait pas su à quoi s'attendre mais cette attention aux moindres détails la surprenait agréablement. Miller s'arrêta devant une

porte et frappa. Aussitôt, Beth, la servante de Jessica, cria :

— Entrez !

La cabine n'était pas très grande mais bien équipée. Il y avait un petit lit, une petite fenêtre rectangulaire, une petite table et deux chaises. Par terre, près de ses malles, se trouvait une caisse de son bordeaux préféré. C'était l'endroit le plus exigü qu'elle ait jamais habité et cependant elle s'y trouva bien. Elle appréciait surtout de ne plus avoir à s'observer, à calculer ses réactions de manière à rassurer ses proches. Désormais, et pour quelques semaines

du moins, elle serait libre de ses mouvements.

Elle ôta son chapeau et le tendit à Beth.

Miller promit de revenir chercher Jessica à l'heure du dîner et s'éclipsa. Lorsque la porte fut refermée, Jessica regarda Beth dans les yeux. La servante se mordilla les lèvres.

— C'est une grande aventure, milady, dit-elle. La Jamaïque me manque depuis la dernière fois.

Jessica poussa un profond soupir et sourit.

— La Jamaïque... et un certain jeune homme ?

— Oui, concéda la servante. Lui aussi. Ces derniers temps, Beth avait été d'un grand réconfort pour Jessica, la seule qui approuvât son projet de voyage alors que tout le monde autour d'elle était contre.

— Une aventure ? répéta Jessica. Je le crois bien.

Lorsque quelqu'un vint frapper à la porte de sa cabine peu avant 18 heures, Jessica posa le livre qu'elle était en train de lire et se leva à contrecœur, car



elle avait apprécié ce moment de calme en compagnie de Beth, qui était en train de raccommoder un bas.

Beth alla ouvrir. Dans l'encadrement de la porte apparut la jeune frimousse de Miller. Il souriait d'un air timide, dévoilant des dents mal plantées. Jessica encouragea Beth à savourer son propre dîner et suivit le moussaillon. En approchant de la cabine du capitaine, ils entendirent un violon. Celui qui en jouait connaissait son affaire. Séduite par la musique, Jessica pressa le pas. Miller frappa à la porte, une seule fois, et entra

sans attendre de réponse. Puis il s'effaça.

Jessica plaqua un sourire sur ses lèvres, pénétra dans la vaste cabine et chercha des yeux le capitaine Smith. En la voyant paraître, il se leva, aussitôt imité par deux messieurs qu'il présenta comme le commandant en second et le médecin du bord. Elle répondit à leurs amabilités par des paroles convenues et puis s'intéressa au violoniste. Il lui tournait le dos. Comme il était en manches de chemise, elle se dépêcha de regarder ailleurs. Mais lorsque le capitaine l'accompagna jusqu'à sa

chaise, elle ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil à l'indécent personnage. Sans les basques d'une redingote pour faire obstacle, elle eut un beau point de vue sur le postérieur du monsieur, qui était remarquable. Elle n'avait encore jamais eu l'occasion d'étudier cette partie de l'anatomie masculine. Elle découvrit que c'était un spectacle fort plaisant quand les fesses étaient rondes et fermes.

Tandis qu'elle papotait avec les officiers du bord, Jessica regarda fréquemment ce musicien qui tirait de son violon une fort belle mélodie. Les

muscles de son épaule et de son dos se mouvaient sous sa chemise au rythme du bras qui poussait l'archet. Elle avait toujours trouvé magnifiques ces corps d'homme, si grands et si puissants, taillés pour la force et en même temps capables de douceur et de grâce.

La musique cessa. Le musicien pivota pour ranger le violon et l'archet dans leur étui. Jessica aperçut son profil et aussitôt elle frissonna. Sa redingote était accrochée au dossier d'une chaise : il la prit et l'enfila. Jusqu'ici, Jessica ne s'était jamais doutée que le fait de regarder quelqu'un s'habiller pouvait

être aussi troublant que de le regarder se déshabiller. Pourtant, avec cet homme-là, c'était le cas. Ses mouvements lents et mesurés étaient indéniablement sensuels.

— À présent, dit le capitaine en le désignant d'un geste, permettez-moi de vous présenter M. Alistair Caulfield, propriétaire de ce magnifique bâtiment et excellent violoniste, comme vous avez pu le constater.

Jessica eut l'impression que son cœur ne battait plus. Ce qui est sûr, c'est qu'elle cessa de respirer. Caulfield se tourna vers elle et exécuta la plus

humble et la plus élégante des révérences. Cependant, il n'inclina pas la tête et ne cessa pas une seule seconde de la regarder dans les yeux.

Ô mon Dieu...

Combien de chances y avait-il pour que leurs chemins se croisent de cette façon ?

Il ne restait presque rien du jeune homme qu'elle avait connu dans l'homme qui lui faisait face. Alistair Caulfield avait été mignon. Le temps avait buriné ses traits, lui sculptant un visage viril. Des sourcils noirs et de longs cils accentuaient l'éclat de ses extraordinaires yeux bleus. Dans le soleil couchant et les flammèches des

lampes à pétrole, ses cheveux noirs, insolents de santé, brillèrent. Autrefois, il avait déjà été d'une beauté frappante, mais à présent il était plus grand, plus mûr. Impressionnant.

D'une virilité à couper le souffle.

— Lady Tarley, dit-il en se redressant, quelle joie de vous revoir !

Sa voix était d'un registre plus grave qu'autrefois. Elle avait quelque chose d'un feulement. Il marchait avec une grâce non moins féline, le pas léger en dépit de sa puissante carrure. Son regard était direct et pénétrant. On aurait dit



qu'il avait le don de la sonder jusqu'au fond du cœur.

Elle inspira profondément et lui tendit la main.

— Monsieur Caulfield, il s'est écoulé pas mal de temps depuis notre dernière rencontre.

— Des années.

Il prit la main qu'elle tendait et lui sourit avec tant de familiarité qu'elle ne put s'empêcher de repenser à cette fameuse nuit dans le parc des Pennington.

— Je vous prie d'accepter mes condoléances, reprit-il. Tarley était un

honnête homme. J'avais de l'amitié et de l'admiration pour lui.

— Cela me touche infiniment, parvint-elle à répondre en dépit d'une bouche devenue subitement sèche. Veuillez accepter les miennes en échange. J'ai eu beaucoup de peine en apprenant la mort de votre frère.

Il relâcha doucement la main de Jessica, non sans en profiter pour lui caresser la paume au passage.

— C'est *deux* de mes frères que j'ai perdus, rectifia-t-il d'un ton lugubre.

Jessica récupéra sa main et la frota discrètement contre sa cuisse. En vain.

Les picotements continuèrent.

— Je propose que nous passions à table, dit le capitaine.

Alistair s'assit juste en face de Jessica. Pour commencer, elle se sentit mal à l'aise mais il donna l'impression de ne plus se soucier d'elle dès lors qu'on eut apporté les plats. Pour entretenir la conversation, elle posa des questions sur la mer, les bateaux et la navigation. Les hommes répondirent sans se faire prier, trop heureux d'échapper aux sujets futiles qui passionnent ordinairement les dames. Il s'ensuivit un délicieux repas agrémenté

de causeries comme Jessica n'en avait jamais connu. Jusqu'ici, aucun homme n'avait jamais parlé métier devant elle.

Il devint rapidement évident que les affaires d'Alistair étaient florissantes et qu'il connaissait son métier sur le bout des doigts. Par ailleurs, il était vêtu avec goût. Sa redingote de velours gris-vert lui allait à merveille, superbement ajustée pour mettre en valeur sa silhouette d'apollon.

— Allez-vous souvent en Jamaïque, capitaine ? demanda Jessica.

— Pas aussi souvent que les autres navires de M. Caulfield.

Il posa ses coudes sur la table et se mit à triturer sa barbe.

— Londres est notre port d'attache, reprit-il. Mais nous faisons relâche quelquefois à Liverpool ou Bristol.

— Combien de bateaux y a-t-il ?

Le capitaine se tourna vers Caulfield.

— Combien de bateaux avez-vous ces temps-ci ? Cinq ?

— Six, répondit Caulfield en s'adressant directement à Jessica.

Elle eut du mal à soutenir son regard. Elle n'aurait pas pu expliquer pourquoi elle se sentait ainsi. C'était comme si un lien mystérieux les unissait depuis la

nuit où elle l'avait surpris dans le kiosque avec une femme. Au moment où leurs regards s'étaient croisés dans la pénombre, quelque chose d'irréversible s'était passé. Désormais, elle savait des choses qu'elle n'aurait jamais dû savoir à propos de cet homme et il n'y avait aucun moyen de revenir au temps de la bienheureuse ignorance.

— Beau succès, murmura-t-elle. Félicitations.

— Je peux vous en dire autant.

Il posa son avant-bras sur la table. La manche de sa veste était démesurément longue, comme l'exigeait la mode,

couvrant la main jusqu'aux premières phalanges. On ne voyait que le bout de ses doigts mais cela suffit pour rappeler à Jessica d'autres circonstances... lorsqu'elle avait aperçu cette même main accrochée au montant du kiosque tandis que...

Alistair pianota sur la nappe. Jessica s'arracha à sa rêverie.

— De quels succès parlez-vous ? réussit-elle à articuler après une salubre gorgée de vin.

— Ce sont mes navires qui transportent la récolte de Calypso.

Jessica ne fut pas étonnée de l'apprendre.

— Oh ! Alors, j'aimerais en discuter avec vous, monsieur Caulfield.

Alistair fronça les sourcils et les deux autres hommes se tinrent cois.

— Quand vous aurez le temps, ajouta Jessica. Il n'y a rien d'urgent.

— J'ai le temps maintenant.

Il avait pris son regard d'oiseau de proie et elle se rendit compte que son humeur avait changé. Il était prêt à parler affaires. Jessica s'efforça de dissimuler son inquiétude. La vie lui avait appris à reconnaître les hommes



qu'il valait mieux ne pas contrarier et Alistair Caulfield était indéniablement l'un d'entre eux. Il lui sourit – avec les lèvres, pas avec les yeux.

— Je vous remercie de votre obligeance, répondit-elle.

Alistair se leva, fit le tour de la table et vint l'aider à s'extraire de son siège. Elle se tourna vers M. Smith.

— Je vous remercie infiniment pour cette charmante soirée, capitaine.

— J'espère que vous vous joindrez à nous chaque soir.

Malgré son maintien impeccable, Jessica était péniblement consciente de

la présence de Caulfield tout près d'elle. Lorsqu'ils quittèrent la cabine ensemble, son embarras décupla. La porte se referma derrière eux et le claquement de la serrure suffit à la faire sursauter. Elle avait les nerfs tendus. Tarley s'était donné toutes les peines du monde pour qu'elle se sente bien. Au contraire, Caulfield n'avait pas eu besoin de beaucoup de temps pour troubler sa belle sérénité. Il avait le don de lui faire sentir à quel point elle était féminine, par conséquent vulnérable.

— Voulez-vous que nous allions faire quelques pas sur le pont ? demanda-t-il

doucement.

Il se tenait trop près d'elle, la tête penchée pour ne pas se cogner au plafond du couloir. Il sentait bon : un mélange de bois de santal, de musc et un soupçon de verveine.

— Il va falloir que j'aie chercher un châle, répondit Jessica d'une voix altérée par l'émotion.

— Naturellement.

Il l'accompagna jusqu'à sa cabine en silence, ce qui permit à d'autres sons de se faire entendre — la démarche conquérante d'Alistair, la respiration

haletante de Jessica, le clapotis des vagues contre la coque.

Jessica entra dans sa cabine en toute hâte, referma la porte et aspira une grande goulée d'air. Voyant cela, Beth posa son raccommodage sur la table et se leva.

— Mon Dieu, vous êtes toute rouge ! dit la servante de cette voix calme et autoritaire qui faisait tout paraître simple — y compris un voyage à la Jamaïque.

Elle s'approcha de la table de chevet, où se trouvaient un pichet et une cuvette, puis revint avec un linge mouillé.

— Vous n'êtes pas en train de tomber malade au moins ?

— Non.

Jessica accepta la compresse et se l'appliqua sur les joues.

— J'ai peut-être bu un peu trop de vin au dîner, voilà tout, ajouta-t-elle en guise d'explication. Veux-tu m'attraper un châte ?

Beth fouilla dans la malle au pied du lit et en sortit un châte de soie noire, que Jessica échangea contre la compresse. Elle eut beau sourire, la servante avait toujours l'air sombre.

— Vous devriez sans doute vous reposer, milady.

Jessica en convint. Elle s'en voulait d'avoir engagé cette discussion avec Caulfield. Elle aurait pu patienter jusqu'au lendemain. Ou même jusqu'au surlendemain. Ou, mieux encore, laisser son intendant s'en charger.

— Je n'en ai pas pour longtemps. Ensuite, tu pourras te retirer dans ta cabine.

— Ne vous pressez pas pour moi, milady. Je suis trop énervée pour dormir.

Jessica s'enveloppa dans son châle et retourna dans le couloir.

Alistair s'était adossé contre la cloison. Il se redressa en la voyant sortir. Pris dans le cône de lumière qui s'échappait de la cabine, il ne put dissimuler un regard approbateur, ce qui la fit rougir de plus belle. Il s'en rendit compte et changea d'expression mais le mal était fait. Elle se souvint de ce qu'elle avait éprouvé devant ces yeux-là des années plus tôt. Ils avaient toujours le même effet paralysant.

Alistair fit un geste en direction de l'escalier et ce signal suffit à ranimer

Jessica. Ils montèrent sur le pont. La brise soufflait. Le clair de lune effaçait toutes les couleurs. Il n'y avait plus que du noir et d'innombrables nuances de gris, ce qui atténuait quelque peu l'extraordinaire magnétisme qui avait toujours caractérisé Alistair Caulfield.

— Dites-moi, milord, commença-t-elle, à seule fin de rompre le silence, quelles étaient les chances pour que nous nous retrouvions à voyager sur le même navire au même moment ?

— Excellentes, si l'on considère que j'ai tout arrangé, répondit-il suavement. J'espère que vous êtes bien installée.



— Comment pourrait-il en être autrement ? C'est un magnifique navire.

Il sourit et elle éprouva un frémissement au creux de l'estomac.

— Je suis bien aise d'entendre ça, dit-il. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, je suis à votre service. Lorsque nous serons arrivés à destination, j'ai promis à Michael de vous présenter des gens et de vous fournir toutes les informations dont vous pourriez avoir besoin.

— Michael, répéta-t-elle dans un souffle, je n'étais pas au courant.

Jessica fut grandement étonnée d'apprendre qu'elle avait été confiée aux bons soins d'Alistair Caulfield — l'homme le moins rassurant de la terre — par son beau-frère — l'homme le plus protecteur de la terre.

— Pardonnez-moi, dit Alistair. Je lui ai dit que ce n'était pas la peine qu'il vous prévienne que je m'en chargerai. Il a beaucoup de choses à faire en ce moment et j'ai voulu le soulager d'un poids.

— Oui, bien sûr. C'est très délicat de votre part.

Elle partit vers le gaillard d'avant dans l'espoir que quelques pas l'aideraient à se détendre. Elle ne connaissait pas suffisamment Caulfield pour affirmer qu'il avait changé, pourtant l'homme avec qui elle était en train de parler ne ressemblait pas au jeune rebelle dont elle avait gardé le souvenir.

— Je n'agis pas que par délicatesse, précisa-t-il en lui emboîtant le pas.

Il avait les mains dans le dos, ce qui mettait en valeur la puissance de ses épaules et la largeur de sa poitrine. Il

avait toujours été plus athlétique que les Sinclair et même que ses propres frères.

Elle n'aurait pas dû l'admirer de cette façon.

— Je serais curieuse de connaître vos autres motivations.

Il la fixa du coin de l'œil.

— J'ai vécu à l'étranger pendant des années, ne faisant que les visites nécessaires pour empêcher ma mère d'envoyer des gens à ma recherche. J'espère qu'en échange de ce que j'aurais fait pour vous à la Jamaïque, vous m'aidez à m'acclimater à la vie londonienne quand je rentrerai.

— Vous avez l'intention de rentrer en Angleterre ?

— Oui.

Il regarda devant lui.

— Votre famille et vos amis seront ravis, j'en suis certaine, dit Jessica d'une voix entrecoupée.

Caulfield respira bruyamment. Se souvenant que sa famille avait été endeuillée, elle balbutia :

— Vos frères...

Jessica baissa la tête. Elle s'en voulut de le mettre mal à l'aise parce qu'elle savait exactement ce que cela fait

lorsqu'on vous rappelle sans cesse ce que vous avez irrémédiablement perdu.

Il s'arrêta près du mât de misaine. En la prenant doucement par le coude, il l'incita à faire de même.

Elle se tourna vers lui. Il se rapprocha d'elle, si près qu'ils auraient pu s'enlacer.

— Je vais retourner en Angleterre parce que la raison pour laquelle je m'étais exilé n'existe plus et qu'une bonne raison de rentrer vient de se présenter.

La voix de Caulfield était plutôt tendre. Jessica se demanda si ce n'était

pas une femme qui l'incitait à rentrer au bercail.

— Je ferai de mon mieux pour vous être aussi utile que vous n'allez pas manquer de l'être pour moi, dit-elle.

— Merci.

Il resta un instant silencieux, comme s'il hésitait à ajouter quelque chose. Il s'en abstint finalement et l'invita d'un geste à reprendre la promenade.

— Vous vouliez parler du transport de vos récoltes, je crois ?

— Les obligations de Calypso envers vous, quelles qu'elles soient, sont désormais les miennes. C'est tout ce que

j'avais à en dire. Pour en savoir plus, je m'adresserai à mon intendant. Je vous en prie, ne vous en faites pas pour moi.

— J'ai toutes les réponses aux questions que vous allez vous poser. N'hésitez pas à avoir recours à moi chaque fois que vous en éprouverez le besoin.

Levant les yeux vers lui, elle se rendit compte qu'il la regardait fixement.

— Vous devez être très occupé. Je ne voudrais pas abuser de votre temps.

— Je n'aurai jamais le sentiment que vous abusez. Au contraire, j'aurai grand



plaisir à vous procurer tout ce que vous pourrez désirer.

— Très bien, murmura-t-elle.

La voix de Caulfield, qui avait été chaleureuse, devint soudain cassante.

— J'ai l'impression de vous avoir déplu ?

Jessica se sentit autorisée à parler franchement.

— Je vous remercie de votre obligeance, monsieur Caulfield. Mais, d'un autre côté, je ne sais pas quoi penser de tant de sollicitude. Je ne suis pas en verre, je ne vais pas tomber en miettes au premier choc. Si j'ai entrepris

ce voyage, c'est, entre autres, pour m'éloigner des gens qui me traitaient comme si j'étais une petite chose fragile.

— J'ignore comment l'on traite les petites choses fragiles, dit-il sur un ton aigre-doux. Si je me mettais en tête d'essayer, j'échouerais lamentablement. En vérité, ayant rencontré votre intendant en de multiples occasions, j'ai l'impression qu'il pourrait avoir du mal à être complètement franc avec une femme. Je veux que vous ayez tous les atouts en main. Et je tiens à être celui qui vous montrera les contrats, pour vous expliquer ce qui pourrait paraître

obscur. Loin de moi le projet de vous envelopper dans du coton.

Avec un sourire malicieux, il ajouta :  
— Au contraire.

Il fit une petite moue. Il était charmant... dans le genre canaille.

— Il se fait tard, dit-il alors qu'ils retournaient vers le gaillard d'arrière. Me permettez-vous de vous raccompagner jusqu'à votre cabine ?

Jessica se rendit compte avec stupeur qu'elle se plaisait en sa compagnie.

— Volontiers, répondit-elle.

Lorsqu'ils furent arrivés à destination, il esquissa une révérence, s'inclinant

autant que le permettait l'étroitesse du couloir.

— Je vous souhaite une bonne nuit, lady Tarley. Faites de beaux rêves.

Il partit sans attendre de réponse, laissant derrière lui un grand vide.

Michael Sinclair, vicomte Tarley, se retrouva devant l'hôtel particulier des Regmont dans Mayfair à l'heure où lady Regmont était habituellement visible. Il descendit de cheval avant d'avoir eu le temps de changer d'avis et donna la bride à un valet de pied, puis il monta quatre à quatre les marches du perron. Il résista à la tentation d'arranger sa cravate, qu'il avait nouée le plus simplement du monde. Son anxiété était extrême, au point d'avoir longtemps

hésité dans le choix du gilet qui s'assortirait le mieux avec la redingote bleue qu'il portait, pour la bonne raison qu'elle lui avait dit un jour que le bleu lui allait bien.

Bientôt, il fut introduit dans un salon où se trouvaient déjà une demi-douzaine de visiteuses et de visiteurs. Hester était assise dans un fauteuil au milieu de la petite assemblée, plus fragile et plus belle que jamais.

— Lord Tarley ! s'exclama-t-elle sans se lever.

Il vint à grands pas baiser les deux jolies mains blanches qu'elle lui tendait.

— Lady Regmont ! Cette journée est d'autant plus belle que je l'aurai commencée en votre présence.

Sa joie se changerait en tristesse au moment de partir, comme s'il passait de la lumière à l'obscurité. Il croyait qu'elle était faite pour lui, à tel point qu'il n'avait jamais envisagé d'épouser quelqu'un d'autre. Autrefois, il avait pensé que ce serait parfait pour les frères Sinclair d'épouser les sœurs Sheffield et de mener des existences pareillement heureuses. Mais Hadley avait nourri de grands projets pour ses

filles et Michael, en tant que cadet, n'aurait jamais eu la moindre chance.

Pour comble de malheur, Hester n'avait même pas pu profiter d'une seule saison mondaine. Exactement comme sa sœur, elle avait été fiancée aussitôt après sa présentation à la cour.

— Je croyais que vous m'aviez oubliée, dit-elle. Cela fait des siècles que vous ne m'avez pas rendu visite.

— Vous oublier ? C'est impossible !

Certaines nuits, pourtant, il priait pour que ça arrive.

Elle fit signe à quelqu'un derrière lui et un court instant plus tard un valet de



chambre vint poser près d'elle une chaise ornée de splendides tapisseries. Michael salua plutôt sèchement les autres invités, qui lui répondirent par des sourires aimables et de chaleureuses paroles de bienvenue.

— Je vous en prie, dit Hester en lui désignant la chaise. Asseyez-vous. Racontez-moi tout ce qui vous est arrivé d'intéressant depuis la dernière fois.

Il prit place près d'elle et se mit à la dévorer des yeux. Elle était magnifique. Ses cheveux blonds étaient arrangés à la dernière mode, avec des frisettes sur le front et des boucles sur les oreilles. Elle

portait une robe rose pâle et son cou était orné d'un camé attaché à un large ruban de velours noir.

— Je suis venu vous rassurer. Jessica est en de bonnes mains. Alistair Caulfield va veiller sur elle pendant son voyage. Cela fait plusieurs années qu'il vit à la Jamaïque, il connaît tout le monde là-bas.

— Alistair Caulfield, répéta Hester en s'assombrissant. Je ne pense pas qu'elle ait jamais eu beaucoup de sympathie pour lui.

— Et, à mon avis, c'est réciproque. Les rares fois où je les ai vus ensemble,

ils n'avaient pas l'air de s'apprécier. Mais ce sont de grandes personnes à présent et Jessica a besoin de conseils dans un domaine où Alistair est mieux placé que quiconque pour en donner. Qui plus est, elle veut vendre Calypso et Caulfield pourrait s'en porter acquéreur. Ainsi donc, toutes les conditions sont réunies pour que l'affaire soit réglée promptement et que votre sœur prenne bientôt le chemin du retour.

Le beau regard de Hester pétilla.

— Milord, vous êtes d'une habileté diabolique. J'ai toujours admiré cela chez vous.

En entendant ces derniers mots, Michael éprouva un pincement au cœur. Ce n'était pas de l'admiration qu'il attendait d'elle.

— Je mentirais en m'attribuant tout le mérite, dit-il. En fait, Caulfield s'est pour ainsi dire porté volontaire. Je me suis juste trouvé au bon endroit au bon moment.

— Ta, ta, ta ! s'exclama Hester. C'est la providence qui vous envoie !

Puis son sourire s'effaça.

— Jessica n'est partie que depuis hier et elle me manque déjà. Mais quelle égoïste je suis ! Elle a eu beau essayer

de me le cacher, j'ai bien vu qu'elle se faisait une joie d'entreprendre ce voyage. Je devrais plutôt être contente pour elle.

— C'est pourquoi je suis ici, dit Michael. Je sais à quel point vous aimez Jessica et je devine que son absence va vous peiner. Je veux que vous sachiez que, jusqu'à son retour, je... je suis à votre entière disposition.

— Vous avez toujours été un merveilleux ami pour moi.

Elle avança la main et – ce fut doux mais beaucoup trop bref ! – lui toucha l'avant-bras.

— Vous avez déjà tant à faire ! Vous n'avez pas besoin d'un fardeau supplémentaire.

— Vous ne serez jamais un fardeau pour moi. Je le considérerai comme une faveur chaque fois que vous ferez appel à moi.

— Méfiez-vous, répondit-elle d'un ton léger. Je pourrais vous prendre au mot.

À cette innocente plaisanterie, Michael réagit un peu trop vivement.

— Oh, oui, je vous en prie, faites-le ! J'ai hâte de vous prouver que je serai à la hauteur de la tâche.

Une rougeur subite se répandit sur les joues de Hester.

— Milady ?

Le majordome s'approcha avec un plateau d'argent sur lequel se trouvaient une petite boîte enrubannée et une lettre. L'une des invitées, la marquise de Grayson, taquina Hester à propos d'admirateurs secrets et de Regmont, qui n'allait pas être content, car sa jalousie était bien connue.

Hester commença par lire la lettre et puis la posa sur le bras de son fauteuil. Michael remarqua qu'elle avait les mains qui tremblaient lorsqu'elle ouvrit

la boîte, révélant une broche incrustée de pierres précieuses et manifestement de grand prix. Il jeta un coup d'œil à la lettre, qui avait été mal repliée, et ne parvint pas à déchiffrer grand-chose car l'écriture était mauvaise. Mais les mots « pardonnez-moi » étaient assez lisibles. Ce qui lui fit serrer les dents et se poser beaucoup de questions.

— Alors ? demanda lady Bencott. Nous mourons littéralement de curiosité. Qu'est-ce que c'est ? Qui a envoyé cela ?

Hester posa la broche dans la main de la comtesse.



— Regmont, évidemment.

Tandis que le précieux bijou passait de main en main, Michael se dit que le sourire de Hester n'avait pas l'air sincère. En tout cas, elle était beaucoup trop pâle pour ne pas susciter d'inquiétude.

Il prit congé, incapable de supporter l'idée que quelque chose clochait dans la vie de Hester et qu'il n'avait pas le droit d'y remédier.

C'était la fin de l'après-midi et Jessica ne s'était toujours pas montrée sur le pont.

Alistair eut besoin de beaucoup de volonté pour ne pas se mettre à faire les cent pas. Si elle avait décidé de l'éviter, il aurait du mal à lui faire la cour. Mais ce n'était pas le genre d'homme qui renonce au premier obstacle. Il avait l'intention de se rapprocher d'elle pendant cette traversée. Il n'avait plus qu'à découvrir le meilleur moyen d'y parvenir. La veille au soir, il avait essayé la franchise, peut-être avait-il eu tort.

Agrippé au bastingage, il regarda les flots. Il ne put s'empêcher de remarquer

qu'ils étaient pour l'heure de la même nuance de gris que les yeux de Jessica.

Elle était belle à couper le souffle.

Il repensa au moment où elle était entrée dans la grande cabine pour dîner. Par sa seule présence, elle avait changé l'atmosphère de la pièce et il avait véritablement senti le poids et la chaleur d'un regard qui passait comme une caresse le long de son dos. Il s'était arrangé pour être dans cette position-là au moment de son arrivée, en manches de chemise et occupé. Il avait voulu qu'elle le découvre tel qu'il était devenu. Cultivé, distingué. Cette mise en

scène devait être la première étape d'un long et patient processus de séduction.

En fait, c'est elle qui lui avait fait un choc, avec ses cheveux d'or et son teint de porcelaine. Son corps de jeune fille gracile s'était métamorphosé en un corps de femme, avec une poitrine épanouie, une taille bien prise, de longues jambes entre lesquelles il rêvait de se glisser. Elle avait quelque chose de profondément vulnérable qui éveillait ses instincts les plus primaires.

Il avait envie de s'emparer d'elle, qu'elle soit à lui.

Lorsqu'elle l'avait reconnu, l'espace d'un instant son visage avait trahi ses sentiments. Sept ans plus tôt, elle avait été attirée par lui. Il pouvait faire jouer cela contre elle aujourd'hui, à condition de procéder délicatement.

— Bonjour, monsieur Caulfield.

Juste ciel ! Rien que le son de cette voix suffisait à lui inspirer des pensées lascives. C'était une voix claire, aussi calme et mesurée que celle à qui elle appartenait. Il aurait bien voulu lui faire prendre des intonations plus sensuelles, plus caressantes. Il aurait bien voulu

l'entendre pousser des cris de plaisir et prononcer son nom.

Après avoir pris une profonde inspiration, il se retourna vers elle.

— Lady Tarley. Vous avez l'air reposée. Je suppose que vous avez bien dormi.

— Très bien, merci.

Elle n'avait pas seulement l'air bien reposée. Elle était extraordinairement belle. Vêtue d'une robe bleue et s'abritant sous une jolie ombrelle, on aurait dit une apparition. Il n'eut pas besoin de regarder autour de lui pour

savoir que tous les marins devaient être aussi charmés que lui. Elle était parfaite.

Le rejoignant, Jessica posa sa main gantée sur le bastingage et regarda l'océan.

— J'ai tout de suite adoré naviguer, dit-elle, les mots se bousculant sur ses lèvres. On éprouve un vertigineux sentiment de paix et de liberté lorsqu'on a devant soi un horizon sans limites. Certes, je n'aimerais pas me retrouver seule au milieu de cette immensité. Mais, sur ce beau bateau, avec un équipage nombreux, le bonheur est sans

mélange. Lord et lady Masterson doivent être fiers de vos succès.

Dès qu'Alistair entendait prononcer le nom de son père, il se crispait. Il haussa les épaules.

— *Fiers*, ce n'est pas le mot que j'emploierais, mais ils sont certainement au courant de ce que je fais.

Jessica le regarda. Le débit rapide de paroles trahissait sa nervosité ; quant à elle, elle se mordillait les lèvres. Bien qu'ils fassent semblant d'avoir oublié cette fameuse nuit dans les bois de Pennington, le souvenir était entre eux, d'autant plus encombrant qu'ils évitaient



d'en parler. Alistair aurait préféré qu'ils en parlent. Ô combien ! À cause de toutes les questions qu'il avait envie de lui poser.

Au lieu de cela, il en revint à un sujet qui ne risquait pas d'être gênant.

— Je suis d'accord avec vous, le vaste océan est comme une page blanche. Les possibilités sont infinies. Et que de mystères !

— Oui, répondit-elle avec un sourire adorable.

— Et comment va votre famille ?

— Très bien. Mon frère est à Oxford. Hadley est ravi, naturellement. Et ma

sœur Hester est mariée. Sa table et son salon sont renommés. Elle vous sera d'une grande utilité lorsque vous reviendrez en Angleterre.

— Elle a épousé le comte de Regmont, je crois.

— Oui. C'est moi qui les ai présentés l'un à l'autre la veille de mon mariage et cette rencontre a eu pour conséquence un mariage d'amour... si atrocement démodé que cela puisse paraître.

— Quelle nuit mémorable ! dit-il.

— Et votre famille ? demanda Jessica tandis qu'elle rougissait un peu. Comment vont-ils ?

— De ce côté-là, c'est sans surprise. Mon frère Albert — désormais lord Baybury — n'a toujours pas d'héritier, ce qui dérange beaucoup Masterson. Il craint que je n'hérite un jour du duché, ce qui serait la réalisation de son pire cauchemar.

Jessica le regarda sévèrement.

— C'est difficile pour tout le monde quand on a du mal à avoir un enfant, dit-elle. Ce doit être également très attristant pour lady Baybury.

La compassion de Jessica était sincère et profonde et, du coup, Alistair se

souvent qu'en six ans de mariage elle n'avait pas eu d'enfants non plus.

Il se dépêcha de changer de sujet.

— Je ne sais plus à quelle époque de l'année Tarley vous a emmenée à Calypso. En cette saison, la chaleur est supportable. Il y a parfois des ondées en fin d'après-midi mais elles ne durent guère et le soleil revient vite. La plupart des gens apprécient ce climat et je pense que vous aussi vous l'apprécierez.

Elle sourit d'une façon qui n'était pas destinée à plaire mais qu'Alistair trouva néanmoins charmante.

— Vous naviguez fort bien entre les écueils, dit-elle plaisamment.

Alistair comprit qu'elle ne parlait pas des hauts-fonds ni des récifs mais des écueils de la conversation.

— C'est la moindre des choses pour un marin, répondit-il sur le même ton. Êtes-vous surprise ? Impressionnée ?

— Vous le souhaiteriez ?

— Oui.

Elle leva les sourcils.

— Pourquoi donc ?

— Vous incarnez l'élégance et la distinction. On ne peut qu'envier ceux qui reçoivent votre approbation.

Elle fit la moue.

— Vous m'accordez plus de crédit que je n'en ai.

Il se tourna vers elle et s'accouda négligemment au bastingage.

— Alors, permettez-moi de vous dire que, quant à moi, je serais très heureux de conquérir votre estime.

Jessica se cacha derrière son ombrelle.

— Pour l'instant, vous vous en tirez plutôt bien.

— Merci, répondit Alistair. Cependant, ne m'en veuillez pas si je redouble d'efforts.

— Vous vous y employez suffisamment comme ça, répliqua-t-elle d'un ton sec.

Alistair cessa de sourire. Cette fois, ce fut Jessica qui changea de sujet.

— La mer autour de l'île est-elle toujours aussi claire ?

— Claire comme du cristal. Depuis la grève, on voit les poissons nager. Par endroits, les eaux sont très peu profondes sur des distances relativement longues, au point qu'on peut aller à pied jusqu'aux récifs de corail.

— Il faudra que je voie ça.

— Je vous y conduirai.

Jessica releva brusquement son ombrelle.

— Je suis certaine que vous pourrez faire honneur à vos obligations envers Michael sans aller aussi loin.

— Certes. Mais rien ne pourrait me procurer davantage de satisfaction.

Au moment même où les mots franchissaient ses lèvres, Alistair se rendit compte que sa voix le trahissait, trop moelleuse, trop rauque. C'était inévitable, alors qu'il était en train de l'imaginer dans l'eau, sa robe suffisamment relevée pour dévoiler de



fines chevilles. Peut-être des mollets ronds...

— Assez de soleil pour aujourd'hui, dit Jessica en faisant un pas en arrière. J'ai été ravie d'échanger ces quelques mots avec vous, monsieur Caulfield.

Alistair se redressa.

— Je ne bougerai pas d'ici pendant les deux ou trois prochaines semaines, dit-il d'un ton léger. Je dis ça pour le cas où vous auriez encore envie de prendre le soleil en ma compagnie.

Alors qu'elle s'éloignait gracieusement, elle lança par-dessus son épaule :

— Je tâcherai de m'en souvenir.

Il se rendit compte qu'elle faisait la coquette avec lui et il en éprouva une certaine joie. C'était une petite victoire et toutes les victoires sont bonnes à prendre.

Pendant le dîner, encore une fois étonnamment délicieux, Jessica lança de fréquents regards en direction d'Alistair. Elle ne pouvait s'empêcher de s'émerveiller en voyant l'homme qu'il était devenu. Il faisait facilement jeu égal avec l'impressionnant capitaine, pourtant plus âgé que lui. Le médecin du bord – qu'on lui avait simplement présenté comme étant Morley – s'adressait à lui avec une déférence qui ne s'expliquait pas seulement par le fait

qu'il était son employé. Les deux hommes donnaient l'impression d'admirer Alistair et de respecter ses avis. En retour, il leur parlait comme à des égaux, ce qui impressionnait beaucoup Jessica.

Comme la veille, elle s'arrangea pour orienter la conversation vers des sujets susceptibles d'intéresser ces messieurs. Pour l'heure, ils parlaient du commerce des esclaves – sujet brûlant dans certains milieux. Au début, Alistair parut hésiter à livrer ses idées sur la question. Mais lorsque Jessica l'interrogea, il se fit un devoir de répondre. Elle se

souvent qu'autrefois elle l'avait mal jugé en raison de son non-conformisme, mais maintenant elle l'appréciait à cause de cela. Ni son père ni son mari n'avaient jamais parlé affaires ou politique devant elle alors que Caulfield y était tout disposé. C'est pourquoi elle trouva le courage de poser des questions.

— La plupart des plantations dépendent-elles encore de l'esclavage ? demanda-t-elle, consciente que l'abolition du commerce des esclaves n'avait pas aboli l'esclavage lui-même.

Le capitaine tritura sa barbe.

— C'est comme pour la piraterie, dit-il. Ce n'est pas une loi contre la traite qui va impressionner les négriers.

— Avez-vous des problèmes avec les pirates, capitaine ?

— La piraterie sévit sur toutes les mers du monde mais je suis fier de pouvoir affirmer qu'aucun des vaisseaux que j'ai commandés n'a jamais été pris à l'abordage.

— Cela va de soi, dit-elle avec conviction, ce qui lui valut un radieux sourire du capitaine Smith.

Avant de se tourner vers Alistair, elle se prépara à subir un choc. Peine

perdue. Ni le temps ni l'habitude n'atténuèrent son pouvoir de séduction.

— Est-ce que Calypso utilise des esclaves ?

Alistair hocha la tête.

— C'est le cas de la plupart des plantations.

— Y compris la vôtre ?

Il rejeta la tête en arrière et pinça les lèvres, comme s'il avait besoin de réfléchir avant de répondre. Il était circonspect – qualité qu'elle ne lui aurait jamais accordée auparavant.

— D'un point de vue strictement commercial, l'esclavage est rentable.

Cependant, je préfère que les gens qui travaillent pour moi n'y soient pas contraints et forcés.

— Vous ne répondez pas vraiment à ma question.

— Il n'y a pas d'esclaves à Sous la lune, dit-il en la regardant fixement pour voir sa réaction. J'ai quelques ouvriers. Des Chinois et des Indiens pour la plupart. J'emploie aussi plusieurs Noirs, mais ce sont des hommes libres.

— Sous la lune, répéta-t-elle. C'est joli comme nom.

— Oui, dit-il avec un sourire complice. Vous allez me trouver



sentimental.

Cela fit venir la chair de poule sur les bras de Jessica. Une fois de plus, il avait l'air de faire allusion à cette fameuse nuit dans les bois de Pennington. Si c'était le cas, il le faisait d'une façon surprenante, sur un ton léger, sans moquerie, sans allusion directe.

Mais comment un tel incident pouvait-il avoir la moindre valeur sentimentale ?

Caulfield porta son verre à ses lèvres sans cesser de la contempler. Son regard bleu était si ouvertement admiratif qu'elle le sentit sur sa peau comme elle aurait senti les rayons du soleil.

Elle repensa à ce qui s'était passé cette nuit-là. Il était en train de commettre un acte obscène et, pour commencer, elle n'avait vu que cet aspect des choses. Pourtant, lorsque leurs regards s'étaient croisés, il y avait eu... *quelque chose d'autre*. Elle ne comprenait pas ce que c'était, elle n'aurait pas su l'expliquer, et c'était une des raisons pour lesquelles ça lui faisait peur. Si quelqu'un lui avait décrit une telle scène, elle aurait été dégoûtée et n'y aurait rien trouvé de bon. Mais ça lui était arrivé à elle et la conversation qu'elle avait eue juste après avec Tarley

avait changé sa vie irrévocablement. Elle avait été incitée à reconnaître en elle des désirs insoupçonnés et elle avait trouvé le cran d'avouer ces désirs à son futur mari. En conséquence, elle avait eu droit à six années de bonheur conjugal.

Alistair y avait peut-être gagné quelque chose, lui aussi.

Elle espérait trouver le courage de lui poser la question un de ces jours.

— Pourquoi Tarley continuait-il de recourir à des esclaves s'il y avait d'autres moyens ? demanda-t-elle parce

qu'elle avait besoin de se concentrer sur quelque chose de moins personnel.

— Ne le jugez pas mal, répondit Alistair. Ce n'est pas lui qui supervisait Calypso. Il y a un contremaître et un intendant qui s'occupent de ce genre de détails, et ils agissent toujours dans l'intérêt de leur patron.

— Ce qu'ils appellent l'intérêt de leur patron, c'est le profit ?

— Intérêt, profit, c'est plus ou moins la même chose, non ?

Il se pencha en avant et la regarda avec dureté.

— J'espère que vous en êtes consciente, ajouta-t-il. Les idées généreuses, c'est bien beau, mais ce n'est pas ça qui vous vêtira, remplira votre assiette et mettra du bois dans votre cheminée l'hiver.

— Vous n'avez pas besoin d'esclaves, *vous* !

Jessica détestait l'idée que c'était à des esclaves qu'elle devait ses robes, ses bijoux, son carrosse, son fringant attelage et une multitude d'autres objets de luxe. Elle savait trop bien ce que c'était que d'être faible et à la merci des caprices de quelqu'un d'autre.

— Mes activités d'armateur me rapportent suffisamment pour me permettre d'être généreux.

— Si j'ai bien compris, les idéaux coûtent cher. Quand on est riche, on peut se permettre d'en avoir. Quand on ne l'est pas, on est obligé de les sacrifier.

— Ce n'est pas très exaltant, sans doute, concéda Alistair. Pourtant c'est vrai.

Le revoilà, le jeune homme capable de relever n'importe quel défi et de faire l'amour à lady Wilhelmina en échange de quelques pièces d'or. Jessica s'était demandé où l'ancien Alistair était passé

et elle se rendait compte qu'il n'était allé nulle part. Il avait juste appris à couvrir ses défauts sous un vernis de politesse.

— Comme c'est réjouissant ! dit-elle avant d'avaler une gorgée de vin.

Dès qu'elle le put, Jessica prit congé et fila vers sa cabine. Elle parcourut les couloirs aussi vite que possible.

— Jessica ?

Son prénom prononcé par la voix grave d'Alistair avait quelque chose de désarmant. Elle attendit d'être devant la porte de sa cabine pour s'arrêter et faire volte-face.

— Oui, monsieur Caulfield ?

Comme la veille, sa haute stature occupait tout l'espace dans ce petit couloir.

— Je n'avais pas l'intention de vous froisser.

— Je m'en doute bien.

Alistair avait l'air calme mais la brusquerie de son geste lorsqu'il se passa la main dans les cheveux indiquait le contraire.

— Je ne voudrais pas que vous condamnerez Tarley à cause des décisions qu'il a prises. Il n'était pas idiot. Il a saisi les opportunités qui s'offraient.



— Vous vous méprenez, répondit-elle d'une voix égale.

Comme avec Benedict, elle ne craignait pas de parler franchement avec Alistair.

— Je n'ai rien contre le bon sens, l'esprit pratique ni même le goût du profit, poursuivit-elle. Ce qui me chagrine, c'est qu'on me rabaisse. Je vais d'abord veiller sur mes intérêts, même si c'est au détriment de mes bons penchants. Cependant, il se pourrait que je veuille renégocier le contrat de Calypso afin de me procurer suffisamment d'argent pour employer

des hommes libres. Ou bien, je vais peut-être m'apercevoir que l'achat d'un bateau pourrait s'avérer rentable à long terme. Ou bien la solution serait peut-être d'augmenter la production de rhum. Il va falloir que je réfléchisse. Il n'est pas impossible qu'à la fin je me procure les moyens d'être aussi idéaliste que j'en aurai envie.

Les yeux d'Alistair brillèrent dans la faible lumière des lampes.

— Me voici surpris, milady, car j'avais l'impression que vous vouliez vendre Calypso.

Jessica resta impassible.

— Je vous ai sous-estimée, reconnut-il en se croisant les mains derrière le dos. C'était il y a bien longtemps.

Jessica ne put s'empêcher de demander :

— Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?

— Vous, répondit-il avec son fameux sourire canaille. Quand vous avez le choix entre fuir ou rester, vous restez.

Le cœur de Jessica se serra et elle faillit perdre tout courage. Elle se tourna pour ouvrir sa porte, pourtant elle le regarda une dernière fois par-dessus son épaule avant d'entrer dans sa cabine.

— Moi, par contre, je ne vous ai jamais sous-estimé.

Alistair fit une élégante révérence.

— Je vous prie de ne pas commencer maintenant. Bonne nuit, lady Tarley.

Une fois dans sa cabine, Jessica s'adossa à la porte en attendant de retrouver son calme.

Jamais prise au dépourvu, Beth avait un linge mouillé à portée de main. Jessica se l'appliqua volontiers sur les joues. En même temps, elle constata que sa servante la regardait d'un air entendu. Elle se retourna et lui présenta la rangée de boutons qui fermait sa robe.

Pour lire en elle comme dans un livre ouvert, il y avait déjà eu Alistair Caulfield. Ça suffisait comme ça pour ce soir.

Hester venait de piquer une dernière plume blanche dans son chignon lorsque son mari entra dans son boudoir. Il n'avait pas fini de s'habiller. Sa cravate n'était pas nouée et son gilet était déboutonné. Mais Regmont s'était baigné et rasé de frais, à en juger d'après ses cheveux humides et ses joues lisses. Il était indéniablement séduisant avec ses cheveux blonds et ses

yeux bleu azur. Tels quels, ils formaient un très beau couple – lui, aussi exubérant et charmeur qu'elle était froide et réservée.

Regmont désigna du regard la femme de chambre, Sarah, qui était en train de lisser la robe bleue que Hester avait l'intention de porter ce soir.

— J'avais espéré que vous mettriez la rose pâle avec les poignets de dentelles. Elle vous met magnifiquement en valeur, surtout quand vous l'assortissez avec le collier de perles que vous a offert ma mère.

Hester capta le regard de la femme de chambre dans le miroir et hocha la tête, cédant au désir de son mari. C'était ça ou une querelle qu'il valait mieux éviter.

Sans bruit, la femme de chambre échangea les robes. Lorsque la rose fut étendue sur le lit, Regmont ordonna à Sarah de se retirer. Blême, l'air triste, elle se dépêcha d'obéir, craignant le pire. Certes, il n'y avait aucune raison pour que Regmont devienne violent, mais la violence n'a rien à voir avec la raison.

Lorsqu'ils furent seuls, Regmont prit sa femme par les épaules et l'embrassa

dans le cou, juste au-dessous de l'oreille. Il se mit à la caresser. Elle tressaillit et il s'en rendit compte.

Se raidissant, il regarda l'endroit qu'il venait de toucher. Hester l'observa dans le miroir, s'attendant à le voir pris de remords. En cela, il n'était pas comme son père. Hadley ne regrettait jamais rien.

— Avez-vous reçu mon cadeau ? murmura-t-il, sa main n'osant plus se poser sur l'ecchymose qu'elle avait à l'épaule.

— Oui.



Elle montra du doigt la table de toilette où il était posé.

— Merci, ajouta-t-elle. C'est beau.

— D'une beauté qui ne soutient pas la comparaison avec la vôtre, répondit-il en lui parlant si près de l'oreille que le mouvement de ses lèvres lui chatouillait le lobe. Je ne vous mérite pas.

Elle pensait souvent le contraire. Tant qu'elle avait été à la maison, Jessica avait attiré sur elle la fureur de leur père, mais dès lors qu'elle avait été mariée, c'était Hester qui était devenue la victime. Elle s'était fait un devoir de tout endurer sans se plaindre pour ne pas

troubler le bonheur et la paix de sa grande sœur. Par une terrible ironie du sort, Hester avait cru que Regmont et elle étaient faits pour s'entendre, ayant été tous deux dans leur enfance victimes des brutalités d'un mauvais père. Ils savaient ce que c'était que les cicatrices et ils avaient appris à survivre. Elle ne s'était pas doutée que certaines choses s'incrument dans le caractère de ceux qui ont souffert étant enfants. La violence laisse au fond de l'âme une empreinte qui ne se voit pas tout de suite. Comme on dit, la pomme ne tombe jamais très loin du pommier.

— Vous avez passé une bonne journée ? demanda-t-elle.

— Elle m'a semblé longue. Je n'ai cessé de penser à vous une seule seconde.

Il l'incita à se retourner, ce qu'elle fit, pivotant doucement sur son tabouret jusqu'à ce que le miroir se retrouve dans son dos.

Regmont s'agenouilla devant elle et se mit à lui caresser les mollets.

— Pardonnez-moi, ma chérie, dit-il en posant la tête sur ses genoux.

Elle soupira.

— Edward...

— Vous êtes tout pour moi. Il n'y a personne au monde qui me comprenne aussi bien que vous. Je serais perdu sans vous.

Elle lui passa la main dans les cheveux.

— Vous n'êtes plus vous-même quand vous avez bu.

— C'est vrai, reconnut-il en se frottant contre sa cuisse qui, tout comme son épaule, était couverte de bleus. Vous savez que je ne vous ferais jamais de mal exprès.

Il n'y avait pas d'alcools forts chez eux mais il pouvait toujours en trouver

ailleurs. De l'avis général, c'était un bon vivant, un convive agréable et spirituel. Jusqu'à ce qu'il rentre auprès de sa femme. C'est là que l'attendaient ses démons.

Il pleurait. Hester sentit la chaleur des larmes à travers ses vêtements.

Levant la tête, il la regarda avec des yeux rougis.

— Pouvez-vous me pardonner ?

Elle avait de plus en plus de mal à répondre à cette question. La plupart du temps, il était un mari parfait. Gentil, attentionné. Il la couvrait de cadeaux, lui donnait sans cesse des gages d'affection,

lui écrivait des lettres d'amour. Il écoutait quand elle parlait. Elle avait appris à ne plus trop dire qu'elle aimait quelque chose car aussitôt il se mettait en tête de le lui procurer, à n'importe quel prix et par n'importe quel moyen. Mais, parfois, il se conduisait comme un monstre.

Certes, elle était toujours amoureuse de lui, car les premiers temps de leur mariage avaient été merveilleux, mais par moments elle le haïssait.

— Ma très chère Hester, murmura-t-il, tandis que ses mains remontaient le long de ses jambes jusqu'à la taille.

Permettez-moi de faire amende honorable. Permettez-moi de vous adorer autant que vous en êtes digne.

— Milord, dit Hester en lui saisissant les poignets, nous sommes attendus au bal chez les Grayson. Et je suis coiffée.

— Ça ne vous décoiffera pas, promet-il sur ce ton enjôleur qui avait jadis réussi à la convaincre de faire l'amour dans des calèches, des alcôves ou même dans n'importe quel recoin où ils pouvaient espérer trouver un minimum de tranquillité. Laissez-moi faire.

Regmont la regarda les yeux mi-clos. Il avait les joues en feu. Il avait l'air

déterminé. Lorsqu'il s'agissait de ses élans amoureux, il n'était pas homme à se contenter d'un refus. Les rares fois où elle avait essayé, incapable de supporter qu'il la touche, il avait commencé par se saouler et puis il l'avait prise de force, le fait qu'elle jouisse lui servant d'excuse, voire de justification. Après tout, se disait-il, elle devait être consentante pour y avoir pris autant de plaisir. Elle aurait presque préféré la douleur des coups à cette humiliation.

Il lui ôta ses pantalons de dentelles et puis il lui écarta les genoux. Elle sentit son souffle sur ses cuisses.



— Que c'est beau ! murmura-t-il en écartant les petites lèvres avec des doigts tremblants de convoitise. C'est doux, c'est velouté, c'est vermeil.

Avant de la demander en mariage, le comte de Regmont avait été un fameux libertin dont les gazettes relataient les exploits. Comme amant, il était expert. Ç'aurait dû être interdit d'être aussi habile avec ses mains, sa bouche et son sexe. Lorsqu'il sortait le grand jeu, même furieuse contre lui, elle était incapable de résister.

Une fois de plus, il fit la démonstration de ses talents, lui titillant

le clitoris avec le bout de la langue. Elle lutta vainement contre le plaisir, les yeux fermés, les dents serrées, agrippée aux rebords de son tabouret. Lorsque l'inévitable orgasme la secoua, elle ne put retenir ses larmes.

— Je vous aime, dit-il d'une voix âpre.

Quel genre de femme était-elle donc pour prendre encore du plaisir aux caresses d'un homme qui lui faisait tant de mal ? Peut-être l'héritage de son père se trouvait-il là, dans sa vie privée, plus encore que dans sa vie publique.

Regmont repartit à l'assaut, l'incitant à se rejeter en arrière et à s'ouvrir. Lorsqu'il fit coulisser sa langue en elle, Hester connut un moment d'oubli. C'était peu de chose. Mais toujours bon à prendre.

— Navire en vue !

Beth regarda en l'air comme si elle pouvait voir à travers le plafond ce qui se passait là-haut.

— Mon Dieu, quelle est la raison de ce vacarme ?

Les sourcils froncés, Jessica posa son livre. Il était environ midi et elle était restée dans sa cabine pour penser à Alistair Caulfield. Cela avait quelque chose d'effrayant, l'irrésistible séduction qu'il exerçait sur elle. Il était

tellement loin du genre de vie auquel elle était habituée qu'elle ne voyait pas ce qu'il pourrait lui apporter, à part de brefs moments de plaisir. Ce qui ne serait pas sans risque, étant donné que son bien le plus précieux était sa réputation.

De toute façon, elle ne pourrait jamais devenir la maîtresse de quelqu'un, même si elle avait la hardiesse nécessaire. Son expérience de la galanterie et du libertinage était égale à zéro. Elle ne savait pas du tout comment on gère une liaison clandestine. Combien d'adultères se commettaient-ils dans des kiosques ?

Combien d'amants capables de se croiser en public en faisant semblant de ne pas se connaître ? De telles liaisons avaient forcément un côté sordide. Elle n'aurait jamais pu faire la même chose sans se sentir salie.

Dans les coursives, des bruits de cavalcade et des cris laissaient soupçonner un problème. Le grondement d'objets lourds qu'on faisait rouler à travers le pont mit le comble à l'inquiétude des deux femmes.

— Des canons ? demanda Beth en écarquillant les yeux.

Jessica se leva.

— Reste ici !

Ouvrant la porte, elle découvrit un navire en plein chaos. Les couloirs étaient pleins de marins qui se bousculaient, les uns courant par-ci, les autres par-là.

— Que se passe-t-il ? cria Jessica dans l'espoir de se faire entendre.

— Des pirates, milady.

— Ô mon Dieu ! murmura Beth en regardant par-dessus l'épaule de Jessica.

— Le capitaine m'a assuré qu'aucun des vaisseaux qu'il avait commandés

n'avait jamais été pris à l'abordage, dit Jessica.

— Alors, pourquoi s'affoler ?

— Se préparer au combat n'est pas un signe d'affolement, répliqua Jessica. Tu préférerais que les pirates nous voient incapables de leur résister ?

— Je préférerais qu'ils ne nous voient pas du tout.

Jessica montra du doigt la caisse de bordeaux.

— Bois un verre de vin. Je ne serai pas longtemps partie.

Se mêlant à la foule des matelots, Jessica n'eut qu'à suivre le mouvement



pour se retrouver sur le pont. Elle regarda dans toutes les directions à la recherche d'un autre bateau et ne vit rien que les flots. Toutefois, lorsqu'elle se tourna du côté de la poupe de l'*Achéron*, elle découvrit un spectacle qui lui coupa le souffle : Alistair, à la barre du vaisseau et ressemblant à un pirate lui-même. Sans veste ni gilet, il était campé sur le gaillard d'arrière, un poignard à la ceinture.

Le vent faisait flotter ses cheveux noirs comme une oriflamme et gonflait sa chemise. Elle fut subjuguée par ce spectacle.

Il la vit. Une expression sauvage passa sur ses traits. Il lui fit un signe de tête. Traversant la cohue des marins en plein branle-bas de combat sur le pont, Jessica le rejoignit. Dès qu'elle fut assez près, il la saisit par le poignet et l'attira à lui.

— C'est dangereux ici, dit-il sans donner l'impression de crier mais d'une voix très distincte en dépit du tumulte. Retournez dans l'entrepont et ne vous approchez pas des sabords !

Regardant de nouveau vers l'océan, elle hurla :

— Je ne vois pas les pirates. Où sont-ils ?

Avant d'avoir eu le temps de comprendre ce qui se passait, elle se retrouva coincée entre lui et la barre du gouvernail.

— Ils sont là tout près, répondit-il. Trop près.

Trop près, il l'était !

— Mais que faites-vous ?

Il répondit en lui parlant à l'oreille.

— Puisque vous avez l'intention de vous entretenir avec moi dans des circonstances hasardeuses, permettez au

moins que je vous fasse un rempart de mon corps.

— Ce n'est pas la peine, je...

Le bruit d'une explosion la fit sursauter. Un instant plus tard, un boulet de canon s'abattit dans l'océan pas très loin derrière eux, soulevant une énorme gerbe d'eau.

— Trop tard.

Il était derrière elle, solide et brûlant comme un mur de granit chauffé au soleil.

— Je ne peux pas vous laisser prendre le moindre risque, reprit-il.

Chaque fois qu'il respirait, son souffle lui caressait l'oreille et de délicieux frissons la firent trembler. Cela semblait invraisemblable qu'elle puisse éprouver du désir au milieu de tous ces étrangers, mais elle était bien obligée de constater que ses mamelons durcissaient et qu'ils étaient de plus en plus sensibles à la brise qui soufflait sur son corsage de mousseline.

Alistair la serrait de plus en plus fort contre lui. Elle avait les seins qui reposaient sur son avant-bras. Dans son dos, elle sentit la preuve irréfutable qu'il n'était pas indifférent non plus.

Tout ce qui la séparait d'Alistair Caulfield, vaurien notoire, c'étaient quelques épaisseurs d'étoffe. Elle aurait voulu qu'il n'y ait rien du tout. Elle avait envie d'un homme sur elle, en elle.

Un an, pas plus, et il suffisait d'un charmeur pour lui faire oublier tous ses devoirs.

Mon Dieu... un an ! Lorsqu'elle se rendit compte de la date, elle se crispa. Cela ferait un an demain que Tarley avait disparu. Et elle était là, son derrière collé contre un homme dont les intentions étaient rien moins qu'honorables – ce qui ne l'empêchait

pas de penser qu'il y avait sept ans qu'elle ne s'était pas sentie aussi vivante. Son désir lui faisait l'effet d'une trahison. Elle était la veuve d'un brave homme qui lui avait offert le genre de vie dont elle n'aurait jamais osé rêver. Un homme qui l'avait sincèrement aimée. Mais alors, pourquoi éprouvait-elle pour cette canaille de Caulfield plus d'attrance que pour le malheureux Benedict ?

Alistair s'inquiéta de son changement d'attitude.

— Jessica ?

Sur sa droite, un marin hurla. Le cri la fit sursauter. C'est alors qu'elle prit vraiment conscience du tohu-bohu. Chaque éclat de voix, chaque choc, chaque craquement se répercutait dans tout son être.

Un autre boum suivi de peu par le plouf d'un boulet de canon beaucoup trop proche.

Prise de panique, elle se débattit.

— Lâchez-moi !

Alistair desserra son étreinte immédiatement.

Elle détala.

— Jessica !



Elle se faufila entre les matelots, les cabestans et tous les obstacles qui encombraient le pont. Elle n'avait plus jamais éprouvé une telle frayeur depuis le jour où elle avait épousé Tarley. Elle fut assaillie par des souvenirs : les cris de son père, les larmes de sa mère, le sifflement du fouet, la détonation d'une arme à feu, ses propres gémissements. Cela se mélangeait avec le chaos environnant. C'était plus qu'elle n'en pouvait supporter. Le tintamarre se ruait dans sa seule oreille valide, la laissant tout étourdie.

Éperdue, elle fonça à travers la foule des marins, accéléra encore sa course, pressée de se mettre à l'abri dans sa cabine.

Alistair avait mal dormi et s'était levé avant l'aube. Il était monté sur le pont pour donner un coup de main à l'équipage. Il avait besoin d'un exutoire pour évacuer son trop-plein d'énergie.

La veille au soir, Jessica n'était pas venue dîner avec eux dans la grande cabine, et maintenant que le soleil descendait doucement sur l'horizon, elle ne s'était toujours pas montrée.

Il n'aurait jamais dû l'empoigner comme ça ! Il avait un peu progressé avec elle depuis le départ et il avait tout gâché en quelques instants par manque de tact.

Il savait qu'il était l'unique responsable du fiasco. Avec le vent dans la figure et le remue-ménage autour de lui, il avait eu la tête en feu bien avant qu'elle n'apparaisse et ensuite les circonstances avaient concouru à ce qu'elle se retrouve dans ses bras et qu'elle y reste.

Il avait voulu se lancer à sa poursuite quand elle s'était enfuie, mais il ne

pouvait pas quitter la barre. Sa déception de ne pas la voir au dîner avait été grande. Elle égayait la tablée par ses manières charmantes et sa vivacité d'esprit. C'était un régal de constater avec quelle aisance elle séduisait son monde. Le capitaine et le toubib étaient en admiration devant elle.

Alistair avait envie d'aller la voir. Il était en train de peser le pour et le contre lorsque la servante apparut sur le pont. Elle avait un bonnet tuyauté sur la tête et un gros châle sur les épaules. Elle fit un petit signe à Miller, qui la

regardait bêtement, et s'approcha du bastingage.

Alistair la rejoignit et lui souhaita le bonjour.

Elle fit la révérence.

— Monsieur ?

— J'espère que votre maîtresse va bien. Elle nous a beaucoup manqué hier soir au dîner. Si elle a besoin de quoi que ce soit, je vous en prie, n'hésitez pas à le demander.

Beth répondit par un sourire rassurant.

— Personne ne peut rien pour elle, j'en ai bien peur. Cela fait un an

aujourd'hui que M. le vicomte a été rappelé à Dieu.

— C'est la mort de Tarley qui l'afflige ?

Le veuvage de Jessica n'était sans doute pas la seule cause de son désarroi. Ce qui s'était passé sur le pont hier après-midi devait y être pour quelque chose.

— Je crois qu'elle a juste besoin d'être un peu seule, monsieur, reprit Beth. Elle m'a dit que je pouvais disposer, qu'elle allait se coucher de bonne heure et qu'elle n'aurait plus

besoin de moi. Vous verrez qu'elle ira mieux demain.

Après un bref salut, Alistair se détourna. Il serrait les dents si fort que ça lui faisait mal.

Bon Dieu ! Il était jaloux d'un mort. Jaloux, il l'avait été pendant des années. Depuis le moment où, ayant suivi Jessica jusqu'à l'orée des bois de Pennington, il l'avait vue demander au très convenable vicomte Tarley de bien vouloir éteindre un feu que lui-même venait d'allumer. Il avait éveillé des désirs que Tarley était le seul à avoir le droit de satisfaire.

Et si l'histoire s'était répétée hier après-midi ?

Et si, après le contact de leurs deux corps, elle avait eu des regrets de son défunt mari ?

En grognant un peu, il alla jusqu'à l'écoutille et descendit l'escalier. Il arriva devant la porte de Jessica, vérifia qu'il n'y avait pas de témoin et entra carrément.

Il s'immobilisa. Son cerveau cessa de fonctionner. Il fut tellement stupéfié que, l'espace d'un moment, il laissa la porte entrouverte. Lorsqu'il s'en rendit compte, il se dépêcha de la refermer —



après s'être assuré qu'il n'y avait eu personne dans le couloir pour profiter du même spectacle que lui.

— Monsieur Caulfield, ronronna celle qui était l'objet de toutes ses pensées. On ne vous a jamais appris qu'il fallait frapper avant d'entrer ?

La jambe qui pendait par-dessus le rebord du tub en cuivre était longue, superbement galbée et très, très nue. Les joues de Jessica étaient rouges à cause de la chaleur du bain... et sans doute aussi du vin de Bordeaux, à en juger d'après son élocution pâteuse, son absence de pudeur et la bouteille posée

sur le tabouret tout près d'elle. Même dans ses rêves les plus fous, il ne l'avait jamais imaginée aussi désirable, avec sa peau de pêche, ses seins épanouis, ses jambes interminables.

Sa décision de faire charger une provision d'eau supplémentaire pour qu'elle puisse prendre autant de bains qu'elle voudrait avait été un coup de génie.

Comme il n'avait toujours pas recouvré l'usage de la parole, Jessica leva les sourcils.

— Puis-je vous offrir un verre de vin ?

Alistair s'approcha du tabouret d'une démarche aussi digne que le permettait son érection. Il prit la bouteille et but au goulot. Le vin était excellent, même s'il n'en restait pas beaucoup. Son désir ne fit que croître car, de là où il était maintenant, il pouvait la voir de face.

Rejetant la tête en arrière, elle leva vers lui des yeux lourds de sommeil.

— Je constate que vous n'éprouvez aucune gêne à regarder une dame à sa toilette.

— Je constate que vous n'éprouvez aucune gêne à être regardée, répliqua Alistair du tac au tac.

— Faites-vous cela souvent ?

Il savait qu'il ne faut jamais parler de ses anciennes maîtresses, qu'il n'y a rien de bon à en attendre. Il ne l'avait jamais fait. Il n'allait pas commencer maintenant.

— Et vous ? demanda-t-il.

— C'est une grande première pour moi.

— Dans ce cas, sachez que je suis sensible à l'honneur que vous me faites.

Il s'approcha d'une des chaises près de la table et commença à réfléchir à une tactique. La situation était nouvelle pour lui. Hier, il avait brusqué les choses. Il

ne pouvait pas se permettre de commettre deux fois la même erreur et, cependant, il était en présence d'une femme nue, pompette et impudique, une femme qu'il désirait depuis sept ans. Même un saint aurait eu du mal à se contrôler et il était loin d'être un saint.

En s'asseyant, Alistair remarqua la caisse de bordeaux. Le nombre de bouteilles trahissait une personne qui cherchait quelquefois l'oubli. Ça lui déplut de penser qu'elle avait tenu à ce point à son mari. Comment rivalise-t-on avec un fantôme ?

— Êtes-vous en train de vous préparer pour le dîner ? demanda-t-il sur un ton aussi détaché que possible.

— Je n'ai pas l'intention de me joindre à vous ce soir.

Jessica appuya sa tête contre le rebord du tub et ferma les yeux.

— Et vous ne devriez pas vous trouver dans ma cabine, monsieur Caulfield, ajouta-t-elle.

— Si vous voulez que je parte, vous n'avez qu'un mot à dire. Mais ce ne serait pas raisonnable. Vous avez besoin de quelqu'un pour vous aider. Et puisque vous avez donné congé à votre femme de

chambre, vous devriez être contente que quelqu'un la remplace.

— Donc, vous avez appris que j'étais seule et vous avez décidé d'en profiter sur-le-champ. Vous êtes téméraire, fougueux, irréfléchi et...

— ... penaud, fit-il en l'interrompant. Je suis désolé de vous avoir plongée dans l'embarras hier après-midi.

Elle poussa un profond soupir. Il attendit qu'elle s'explique. Au lieu de cela, elle dit juste :

— Je tiens beaucoup à ma réputation.

Elle sous-entendait évidemment qu'il n'avait pas le même souci.

— Votre réputation est importante pour moi aussi, dit-il.

Elle rouvrit un œil.

— Pourquoi ?

Cet œil unique, en train de le jauger, aurait pu le mettre mal à l'aise s'il avait eu l'intention de lui mentir.

— Parce que ça l'est pour vous.

Elle hocha la tête.

— J'aime sentir votre regard sur moi, dit-elle avec une candeur surprenante. C'est un plaisir très curieux.

Le vin lui déliait la langue. Alistair sourit.



— J'aime vous regarder. J'ai toujours aimé. Je n'y peux rien changer. Il y a vraiment quelque chose entre nous.

— Quelque chose qui n'a sa place ni dans votre vie ni dans la mienne.

Alistair allongea les jambes.

— Mais nous sommes sur un navire, pas dans la vraie vie. Au milieu de l'océan, tout peut arriver.

— Vous et moi, nous sommes deux personnes très différentes, murmura Jessica. Vous vous méprenez sur le sens de ma stupeur, cette nuit-là dans les bois de Pennington, si vous pensez que cela

révèle des aspects cachés de mon caractère. J'étais scandalisée, c'est tout.

— Cependant, vous êtes là, accomplissant un long voyage, seule, par choix et non par nécessité. C'est bizarre. Et puis, Tarley vous a légué une plantation qui rapporte beaucoup d'argent. Il n'avait pas seulement le souci que vous ne manquiez de rien, il voulait que vous soyez immensément riche. Il vous donne les moyens de faire tout ce que vous voulez et en même temps il vous force à devenir une femme d'affaires. D'une main, il vous protège,

de l'autre, il vous projette dans l'inconnu. Cela aussi, c'est bizarre.

Jessica but son restant de vin et reposa le verre sur le tabouret. Elle redressa son buste, replia les jambes et passa ses bras autour de ses genoux.

— Je ne pourrai jamais être votre maîtresse, dit-elle.

— Ce n'est pas ce que j'attends de vous, lui répondit Alistair.

Son regard se concentra sur la longue mèche de cheveux qui cascadaient jusqu'à sa taille en épousant les gracieuses courbes de son dos.

Elle tourna vers lui ses beaux yeux gris.

— Qu'attendez-vous de moi ?

Le sexe d'Alistair, dur comme de l'acier, était bien visible sous sa culotte moulante.

— Je voudrais juste finir ce que nous avons commencé il y a sept ans.

Alistair eut l'impression que Jessica réfléchissait à sa proposition.

— Je n'arrive pas à comprendre comment je me retrouve à parler de ça avec vous, dit-elle enfin. Aujourd'hui, qui plus est !

— Ce serait pour cela que Tarley vous a légué Calypso ? Pour que vous n'ayez aucune raison de chercher quelqu'un d'autre ? Parce qu'il voulait vous garder pour lui par-delà la mort ?

Elle tourna la tête vers lui, appuyant sa joue contre ses genoux.

— C'était un brave homme, incapable d'un calcul aussi égoïste. Il m'a bien recommandé d'être heureuse. D'aimer de nouveau. Et, cette fois-ci, quelqu'un que mon père n'aurait pas choisi à ma place. Je suis certaine qu'il pensait à un mariage et non à une liaison avec un homme qui mène une vie de débauche.

La main d'Alistair se crispa sur le goulot de la bouteille mais il eut la sagesse de tenir sa langue.

— Les hommes ont tellement plus de liberté que nous, dit-elle en soupirant.

— Si c'est la liberté que vous voulez, pourquoi vous remarier ?

— Ce n'est pas dans mes intentions ! protesta Jessica. À quoi cela me servirait-il ? Je n'ai pas besoin d'être entretenue. Et puis, les hommes de condition ne se marient guère que pour avoir un héritier, et comme je suis stérile...

— L'argent a certes son importance, mais qu'en est-il de vos besoins en tant que femme ? Envisagez-vous de vous priver éternellement des caresses d'un homme ?

— Les mains de certains hommes ne procurent que de la souffrance, rétorqua-t-elle.

Elle ne parlait pas de Tarley. Tout le monde savait qu'ils s'étaient bien entendus.

— De qui parlez-vous ?

Elle pivota. Agrippant les bords du tub, elle émergea de l'eau comme la *Vénus* de Botticelli. Ruisselante et innocemment nue. Elle se passa les mains sur les seins et sur le ventre, lentement, en se regardant faire. Lorsqu'elle releva les yeux vers Alistair, il cessa de respirer. C'est un



vrai regard de sirène qu'elle lui adressa.  
Un regard enchanteur.

— Mon Dieu, dit-il d'une voix grave et forte, que vous êtes belle !

Il se sentait devenir fou tant il avait envie d'elle. Il aurait voulu la coucher sous lui et satisfaire enfin le violent désir qui le tyrannisait depuis si longtemps.

— Je pourrais presque vous croire.

Une jambe splendide passa par-dessus le bord du tub. Le geste ressemblait à une gracieuse invitation. Apparemment, le vin la rendait lascive.

— Vous auriez tort d'en douter, dit Alistair avec conviction.

Ses aréoles étaient d'un rose délicat et la pointe de ses mamelons, froncée par le froid de l'air, appelait les caresses de deux mains et d'une bouche. Alistair passa sa langue sur ses lèvres, mimant les pensées qui s'agitaient dans son esprit. Il aurait pu la rendre folle de plaisir. Il s'était souvent fait payer pour faire l'amour, il était expert. Si elle lui en donnait la possibilité, il ferait en sorte qu'elle soit perdue pour les autres hommes.

Elle comprit ses intentions et rougit un peu plus. Tandis qu'elle regardait sa serviette et sa robe de chambre, elle avait l'air d'hésiter à les récupérer.

S'il avait pu, il l'aurait aidée à se couvrir, ne serait-ce que pour ne plus être soumis à la tentation. Mais il ne pouvait plus bouger. Chacun de ses muscles était tendu à craquer. Son sexe était si dur qu'il était douloureux.

— Vous voyez à quel point je vous désire, dit-il d'une voix sourde.

— Vous n'avez honte de rien.

— J'aurais honte si je ne vous désirais pas. Ça voudrait dire que je ne

suis pas un homme.

Elle esquissa un sourire et tendit la main vers la serviette.

— Il était sans doute inévitable que j'aie envie de vous, moi aussi. Cela arrive à toutes les femmes. Ce serait curieux que ça ne m'arrive pas à moi.

Il sourit avec malice.

— Dans ce cas, la seule question qui demeure, c'est : Qu'allez-vous faire ?

Jessica s'immobilisa. Elle était devant Alistair Caulfield dans le plus simple appareil. C'était de la folie pure. Elle ne

se reconnaissait pas – à l'aise, disponible.

Qu'allait-elle faire ? Cela donnait un aperçu de sa naïveté, le fait qu'elle n'ait jamais envisagé d'y réfléchir. Néanmoins, placée devant le choix d'agir ou non, elle s'apercevait qu'elle disposait d'un certain pouvoir. Elle n'avait jamais pensé à Alistair en termes de pouvoir. Devant la fascination qu'il exerçait sur elle, elle s'était toujours sentie démunie.

Abandonnant l'idée de s'emparer de la serviette, elle se tourna vers lui.

— Si je vous autorisais à me toucher, par où commenceriez-vous ?

Il posa la bouteille sur la table et se redressa avec difficulté. Jessica comprit facilement pourquoi en discernant la taille de son érection sous l'étoffe de sa culotte.

— Approchez un peu, dit-il de cette voix chaude qu'elle avait toujours trouvée irrésistible. Je vais vous montrer.

Elle hésita. Ses premiers pas ne furent pas très assurés. Peut-être à cause du vin, peut-être à cause de sa nervosité, elle n'aurait su le dire.

Il était incroyablement beau. Ramassé sur sa chaise, il avait l'air d'une panthère, tout en violence contenue, prête à bondir. Les muscles de ses cuisses, bien dessinés, rappelaient sa force. Jessica imaginait sans peine tout ce qu'un tel corps pouvait faire à un corps de femme – au sien en particulier.

Un frisson la secoua au souvenir de sa puissante main agrippée au montant du kiosque.

— Je peux vous réchauffer, murmura-t-il en tendant les mains vers elle.

La réchauffer ? Mais il la brûlait, rien qu'en la regardant !

— J'ai peur que vous ne soyez trop pour moi.

— Dans quel sens ?

Les yeux braqués sur le renflement de sa culotte, elle lui répondit :

— Dans tous les sens.

— Permettez-moi de vous prouver le contraire.

Avec le doigt, il lui fit signe de s'approcher de façon plutôt impertinente. Elle regarda son verre et regretta qu'il soit vide.

— Il y a un fond de bouteille, ici, rappela-t-il. Apportez votre verre.



Elle décida de se passer de vin et de profiter de tout le reste. Ce fut une décision vite prise, et elle courut vers lui avant d'avoir eu le temps de redevenir sage. Sachant qu'il pouvait lui faire tout oublier, elle se rua vers lui et ses talons mouillés glissèrent sur le parquet ciré.

Perdant l'équilibre, elle se serait affalée bel et bien si Alistair ne l'avait rattrapée au vol. Il se leva si vite qu'elle n'eut pas le temps de s'en rendre compte. Tout ce qu'elle comprit, c'est qu'au lieu de s'écraser par terre elle se

retrouvait blottie dans les bras d'un homme.

— Vous avez bien fait de laisser le verre là-bas, dit Alistair d'un ton taquin mais d'une voix troublée.

En même temps, ses yeux bleus étaient devenus sombres comme des saphirs.

Pendant un instant, Jessica ne sut plus quoi faire. Au contact du corps d'Alistair, grisée par le parfum de sa peau, elle n'arrivait plus à penser.

Il se rassit et l'installa sur ses genoux.

— Regardez-moi ça, vous m'avez coupé les jambes.

N'étant plus qu'à quelques centimètres de lui, elle subit le charme de son regard perçant. En quête d'un bon mot et ne trouvant rien, elle se rabattit sur la première remarque qui lui passa par la tête.

— Là ! Vous êtes tout mouillé à cause de moi.

— J'espère avoir bientôt l'occasion de vous rendre la pareille.

Cette réponse passablement licencieuse la fit rire. Il sourcilla.

— Refaites-le.

— Ce ne serait pas malin. J'aurais pu me faire très mal si vous n'aviez pas été

là.

— Pas la chute, dit-il avec une pointe d'ironie. Le rire.

Elle leva le menton.

— Désolée, je ne ris pas sur commande.

Alistair lui chatouilla les côtes. Alors elle se mit à frétiller en riant. Il s'arrêta aussi subitement qu'il avait commencé.

— Suffit ! dit-il. Si vous continuez, ça risque de nous entraîner plus loin que je ne le voudrais.

Lorsqu'elle se rendit compte qu'en se trémoussant elle avait frotté sa cuisse contre le sexe d'Alistair, le sang lui

monta à la tête, ce qui eut pour effet d'accentuer encore son ivresse.

— Vous n'êtes pas très sage, dit-elle.

— Trop sage encore à mon goût, répondit-il, mais j'ai l'intention d'y remédier sur-le-champ. Accrochez-vous à mon cou.

Il se leva, la déposa sur le lit et s'installa près d'elle. Le changement de position eut un effet immédiat sur Jessica. Son esprit ralentit, son sang s'épaissit. Elle se sentit plus nue que jamais et croisa instinctivement les mains sur ses seins.

Il se mit sur le côté, se redressa pour la voir mieux et sourit – un sourire à moitié tendre et à moitié amusé. Du bout d'un doigt, il lui toucha le bras.

— J'aimerais autant que vous me caressiez. Qu'en dites-vous ?

Elle se dit que l'idée était extrêmement tentante.

— Vous caresser où ?

— Où vous voudrez.

En soupirant bruyamment, elle avança la main et lui toucha la joue. La peau était rêche de barbe, à cause de l'heure tardive. Ça lui plut. Une délicieuse impression de chaleur se répandit dans

son corps avant qu'elle ne se rende compte de ce qu'elle était en train de faire.

Le sourire d'Alistair s'effaça. Il prit un air grave. D'une gravité inquiétante.

Elle retira sa main.

— Il est clair que je ne m'y prends pas comme il faut.

Après avoir respiré profondément, il attrapa la main de Jessica et la reposa sur sa joue.

— Ce que nous sommes en train de faire n'est pas comme il faut.

— Ni très romantique, rétorqua Jessica. Je n'envisage pas de vous

toucher à moins d'avoir envie de consommer.

Alistair roula sur le dos et éclata de rire. Sa bonne humeur était contagieuse. Cette fois-ci, c'est Jessica qui se coucha sur le côté et le regarda en souriant.

— En effet, finit-il par dire. Je n'ai jamais rien entendu de moins romantique.

Jessica se sentit un peu sotte, mais acceptée comme telle. Il l'encourageait à être elle-même. C'était bon.

Il avança la main et lui caressa la joue, exactement comme elle l'avait fait



avec lui. La tendresse d'un tel geste était une divine surprise.

— Vous aimez ça ? demanda-t-il.

— C'est très agréable.

— C'est aussi ce que je me suis dit quand vous me l'avez fait. Je vais vous proposer quelque chose : que nous nous fassions réciproquement tout ce qui nous semblera naturel.

Penchant la tête, elle se lécha les lèvres et s'apprêta à l'embrasser. Il s'immobilisa et attendit, lui laissant l'initiative. Mais, dès qu'elle l'eut touché, il prit le relais. La saisissant par la nuque, il ajusta leurs deux bouches et

entrouvrit ses lèvres avec une voracité mal contenue.

Jessica eut un hoquet de surprise lorsque sa langue plongea dans la bouche d'Alistair. Il avait les lèvres fermes mais douces. Il était doué. Les baisers de Tarley avaient été empreints de respect, ceux d'Alistair étaient très sensuels. Il y avait quelque chose d'excessivement raffiné dans la manière dont il la savourait. Il l'embrassait tantôt avec une exquise lenteur et tantôt avec une brusque ferveur. Il avait une façon de mouvoir ses lèvres qui affolait Jessica. Elle aurait voulu davantage.

Elle appuya plus fortement sa bouche contre celle d'Alistair pour essayer de prendre ce qui lui faisait envie. Il le lui permit. Même s'il la tenait par la nuque, elle était libre de ses mouvements. Il lui pétrissait le cou comme s'il ne pouvait s'empêcher de la toucher mais que, pour l'instant, il se cantonnait à cette innocente portion de son anatomie.

Comme si elle allait s'opposer à une plus ample exploration !

Elle tourna la tête pour aspirer une goulée d'air. La main d'Alistair desserra son étreinte sur sa nuque. Elle l'imagina

descendant le long de son dos pour finir par se nicher entre ses cuisses.

— Alistair !

Elle avait trouvé tout naturel de l'appeler par son prénom. Il réagit aussitôt, roulant jusqu'à ce qu'elle se retrouve sur le dos. Tout en lui dévorant la bouche, il lui caressa le buste, le ventre et enfin il lui agrippa la hanche, pas assez fort pour que cela soit douloureux mais suffisamment pour traduire la violence de son désir.

Jessica fut bouleversée par cette étreinte qui en disait long. Elle se sentit forte, féminine, séductrice.

Elle le prit par les cheveux, enfonça ses doigts dans ses boucles épaisses et tira, afin qu'il sache qu'elle n'était pas moins passionnée que lui. La langue d'Alistair allait et venait dans sa bouche, mimant si bien d'autres avancées et d'autres retraits que la chair délicate de son sexe devint toute chaude et toute mouillée.

Elle se cambra, plaquant ses seins contre les broderies du gilet d'Alistair.

— Tout doux, dit-il en la caressant comme s'il s'agissait de calmer une pouliche capricieuse. Vous êtes en de bonnes mains.

Elle voulait bien le croire : il ne lui avait encore presque rien fait et déjà elle avait l'impression que son corps ne lui appartenait plus.

Il l'embrassa sur le menton et puis tout près de son oreille droite.

— Laissez-moi faire.

— S'il vous plaît...

Les lèvres d'Alistair glissèrent le long de la gorge de Jessica, suçotant juste ce qu'il faut pour être perceptibles sans risquer de laisser de traces. Il savait être gourmand avec délicatesse. Les mains de Jessica se crispèrent dans ses cheveux lorsqu'il lui embrassa la base

du cou. Il la grisait avec ses baisers mieux que tout le vin de France n'aurait pu le faire. C'était la pire forme de folie... ou la meilleure.

— S'il vous plaît quoi ? demanda-t-il, son souffle lui caressant la poitrine au passage.

Tout en l'observant attentivement, il titilla du bout de la langue un de ses mamelons durcis. Quelle ne fut pas sa satisfaction lorsqu'elle poussa un cri et s'agrippa à ses épaules ! Le velours de sa veste parut doux à Jessica. Il lui rappela aussi qu'Alistair avait encore tous ses habits et elle aucun.

Cette différence lui plut. Nue dans les bras d'un homme habillé, elle se sentait audacieuse, effrontée, deux épithètes qu'on n'aurait jamais songé à lui appliquer jusqu'ici.

— S'il vous plaît, touchez-moi !

— Où ?

— Vous le savez mieux que moi !  
s'écria-t-elle.

Elle lui appuya sur la tête – en pure perte, car il était beaucoup plus fort qu'elle.

— Je vais le faire, promit-il à voix basse. Bientôt, je connaîtrai votre corps mieux que personne ne l'a jamais connu,



mieux que vous-même, peut-être. Pour l'instant, j'apprends. Dites-moi ce que vous aimez.

Bombant sa poitrine, elle projeta ses seins en avant pour les offrir sans retenue.

— Caressez-les. Longtemps.

Alistair exprima son contentement par une contraction de la bouche qu'on aurait eu tort d'appeler un sourire – ou alors un sourire carnassier. Il couvrit l'un de ses seins avec sa main et pressa juste ce qu'il fallait pour qu'elle en veuille davantage.

— Avec ma main ?

— Avec votre bouche.

C'était le bordeaux qui lui donnait ce surcroît d'audace et, malgré cela, elle se sentait si vulnérable qu'elle ferma les yeux.

Elle perçut la caresse d'une haleine chaude et humide une fraction de seconde avant qu'il ne happe le bout de son sein. Elle entendit un râle si sauvage qu'elle eut de la peine à croire que c'était elle qui l'avait poussé. Et puis il fit tourner sa langue sur l'aréole. Quand il aspira le mamelon dans sa bouche, la sensation se propagea jusque

dans son ventre et elle ne se soucia plus du genre de bruits qu'elle faisait.

Elle passa une jambe par-dessus le mollet d'Alistair et se mit à remuer sous lui. Il avait allumé un feu en elle sept ans plus tôt, un feu qu'il allait enfin éteindre.

Il cessa brusquement de l'embrasser, la laissant désespérée.

— Ne bougez pas ! ordonna Alistair d'une voix sévère.

Avec ses joues rougies et ses yeux brûlants de fièvre, il avait l'air aussi excité qu'elle. Enhardie par cette découverte, elle lui sourit d'un air entendu.

— Essayez donc de m'en empêcher !

Alistair était fasciné par la femme allongée sous lui. Elle était trop brûlante pour que ce soit la même que la froide jeune fille qu'il s'était plu à suivre des yeux autrefois. C'était peut-être à cause du désir qu'il lui inspirait ou peut-être seulement à cause du vin de Bordeaux, qu'importe ! Il s'estimait heureux. Par contre, si elle continuait à se frotter contre lui, il n'arriverait sûrement pas à s'abstenir de lui faire l'amour – un pas qu'il n'avait pas envie de franchir avant

qu'elle ne soit complètement dégrisée et en pleine possession de ses moyens.

— Essayez donc de m'en empêcher, répéta-t-il alors qu'elle souriait et qu'elle mettait ses nerfs à l'épreuve avec un nouvel éclat de son adorable petit rire. Et comment devrais-je m'y prendre, selon vous ?

Elle fronça les sourcils, ce qui n'était pas compatible avec l'image d'une séductrice émérite. Elle n'en a pas la moindre idée, pensa-t-il. Lui, en revanche, il en avait une, particulièrement amusante.

— Quand je serai exténuée, je ne bougerai plus, dit-elle enfin.

Et puis elle se mordit les lèvres. Le geste ne suffit pas à dissimuler l'avidité avec laquelle elle attendait sa réponse.

Trop pour elle, avait-elle dit. Il soupçonnait que, lorsqu'elle aurait perdu sa timidité au lit, c'est elle qui serait trop pour lui. Et Dieu sait s'il avait un appétit d'ogre, s'agissant de cette femme ! Une telle idée fit perler des gouttes de sueur sur son front. Comment diable allait-il faire pour sortir de cette pièce avec un sexe aussi dilaté ?

— Dénouez ma cravate ! ordonna-t-il.

Elle ronronna, clairement ravie à l'idée de lui ôter une pièce d'habillement. Elle s'employa donc à défaire le nœud de la cravate avec autant d'efficacité que le permettaient les vapeurs du vin.

Pour sa part, Alistair se réjouit de constater qu'elle le déshabillait volontiers. Il songea que décidément la Jamaïque était l'endroit idéal pour avoir une idylle, la chaleur et l'humidité incitant les gens à porter aussi peu de vêtements que possible.



Lorsqu'elle tira sur la longue bande d'étoffe, il la saisit par les poignets et sourit. Penchant la tête, il s'empara de sa bouche, détournant son attention avec un voluptueux baiser. Elle répondit avec ardeur. Pendant ce temps-là, mine de rien, il attacha sa cravate à un montant du lit. Même lorsqu'il lui fit lever un bras au-dessus de la tête, elle ne se défendit pas. Au lieu de cela, elle lui suçà le bout de la langue. Il réagit en tressaillant comme s'il avait été frappé par la foudre. Elle avait le goût du vin, de la passion et du péché. Elle était comme un philtre qu'il voulait savourer

jusqu'à la dernière goutte, tout en sachant que ça ne suffirait pas à éteindre sa soif.

C'est seulement lorsqu'il fit un nœud autour de son poignet qu'elle revint à la réalité. Elle hoqueta, décolla brusquement sa bouche de celle d'Alistair et se dévissa le cou pour regarder ce qui se tramait derrière sa tête. Il en profita pour lui attacher l'autre poignet avant qu'elle n'ait eu le temps de protester.

— Qu'est-ce que vous faites ? s'écria-t-elle en écarquillant ses beaux yeux gris

dans lesquels il y avait autant d'excitation que d'inquiétude.

— Eh bien, je vous empêche de bouger, expliqua-t-il. Vous m'avez mis au défi d'y parvenir. Et vous savez ce que je pense des défis.

— Je ne suis pas certaine d'apprécier, dit-elle d'une petite voix.

— Ça viendra.

Par nécessité, il avait appris à bien faire l'amour. Son intérêt avait toujours été de satisfaire suffisamment une femme pour qu'elle prenne goût à lui – mais pas davantage. Il fallait qu'elle reste sur sa faim. Rassasiée, elle se serait détournée

de lui, ce qui n'aurait pas arrangé ses affaires. Au fil des ans, tandis qu'il se perfectionnait dans l'art de donner du plaisir, il se persuadait que c'était surtout pour en faire profiter Jessica. Que, le moment venu, il n'en aurait que plus de prix à ses yeux. C'était un argument auquel il ne croyait pas lui-même mais il ne pouvait pas se permettre d'envisager l'autre hypothèse : qu'elle se détourne de lui avec dégoût à cause de son passé.

Alistair se concentra sur ses seins. Il aurait été prêt à jurer qu'il n'en avait jamais vu de plus beaux. Ils avaient les

dimensions idéales pour sa silhouette, mettant en valeur la finesse de sa taille et contrebalançant les charmantes courbes de ses hanches. Quels vilains déguisements que les robes à la dernière mode, avec leur taille haute et leur jupe informe ! Il avait tout juste imaginé une mignonne petite poitrine alors qu'en réalité elle avait un trésor dans son corsage.

Il faudrait du temps pour devenir indifférent à de tels appas.

Alistair résolut de faire tout ce qu'il pourrait pour la convaincre de prolonger son séjour dans l'île. Lorsqu'elle le

quitterait, il faudrait qu'il en ait eu tout son soûl. Il ne voulait plus jamais connaître les cruels manques qui l'avaient tourmenté pendant ces sept dernières années.

Il se mit à califourchon sur elle et admira la vue. Entre les seins et le ventre, il se demanda par où commencer.

— Alistair, soupira-t-elle en tirant sur ses liens.

Sauvage comme il était, il trouva cette petite tentative de rébellion profondément excitante, combinée à la manière haletante dont elle avait prononcé son nom, il allait avoir du mal

à s'en tenir à sa décision de ne pas lui faire l'amour tant qu'elle ne serait pas dessoûlée. Son sexe en érection l'embarrassait de plus en plus. Il l'attrapa à travers l'étoffe de sa culotte et le rangea dans le creux de son aine.

Jessica s'immobilisa et le regarda faire avec intérêt. Elle s'humecta les lèvres avec la langue et il se demanda si elle avait déjà pris un homme dans sa bouche. Il n'envisageait pas de faire ce genre de choses dès maintenant, mais un jour...

Ayant porté remède à son inconfort, Alistair se prépara à festoyer. Il

commença par embrasser le sein dont il n'avait pas encore eu le loisir de s'occuper. Jessica ravala son souffle lorsqu'il se mit à le téter. Elle était très sensible, elle répondait superbement. Les bruits de gorge qu'elle faisait tandis qu'il lui léchait le mamelon étaient un vrai régal. Autant elle était digne en public, autant elle était déchaînée au lit. Elle n'avait aucune retenue lorsqu'il s'agissait d'exprimer son plaisir par des cris et des râles.

C'était bien la femme qu'il avait vue dans les bois de Pennington. C'était bien la maîtresse dont il avait rêvé, qu'il



avait désirée jusqu'à ce que ses entrailles le brûlent.

Prenant l'autre sein, il le pétrit en se délectant. Elle réagit aussitôt. Elle devait être humide et chaude entre les jambes et il décida de s'en assurer. Il en avait besoin. Il avait besoin de la goûter et de la sentir frémir contre ses lèvres.

Il lui lécha le nombril, ce qui la fit trembler de tous ses membres. Elle était donc chatouilleuse, ce qui ne fut pas pour lui déplaire. Ainsi, il pourrait la faire rire quand il voudrait. Il en était ravi car son rire avait des sonorités chaudes et enchanteresses. Enjôleuses.

C'était le rire de la femme sensuelle qu'elle était en réalité et non celui de la glaciale lady Tarley, modèle d'aristocrate fière et dédaigneuse.

Elle tressaillit lorsqu'il se rapprocha de la toison blond foncé qui dissimulait son sexe.

Il leva les yeux. Leurs regards se croisèrent.

— Vous êtes un peu voyeur, dit-elle.

— Ça ne peut pas mieux tomber puisque nous avons déjà établi que vous étiez un peu exhibitionniste.

— Seulement quand c'est vous l'observateur, répliqua-t-elle d'un ton

guindé qui le fit sourire.

Elle ajouta tout de go :

— J'ai envie de vous toucher.

— Pourquoi ?

— Vous risquez de m'oublier si je ne laisse pas mon empreinte sur vous.

En guise de réponse, Alistair glissa une de ses jambes entre celles de Jessica et la força à écarter les cuisses. Si elle croyait que ce serait leur seul écart de conduite et qu'elle n'aurait pas d'autre occasion de le toucher, elle se trompait lourdement.

Il jugea plus prudent de ne pas le dire en ces termes.

— Vous me ferez tout ce que vous voudrez une autre fois.

Avant qu'elle n'ait eu le temps de répondre, il se redressa, lui souleva une jambe et la posa sur l'épaule. Elle ravala son souffle. Les yeux mi-clos, les lèvres entrouvertes, elle respirait trop vite. Elle tourna son bassin, s'offrant à sa bouche. La situation lui était familière. Tarley avait eu de la chance. Il avait possédé tout ce qu'un homme peut désirer — il avait été respecté et admiré, il avait connu le bonheur conjugal et une vie sexuelle agréable avec une femme à la réputation sans

tache et que tout le monde croyait respectable.

Alistair avait peu de chose à lui offrir en comparaison. En dehors d'une assez jolie fortune et d'un grand sens des affaires, il ne pouvait se prévaloir de rien, à part qu'il brûlait de désir pour elle et qu'il était un bon amant. Et peut-être aussi le fait qu'il n'avait pas de préjugés et qu'il était prêt à la traiter d'égal à égale.

Jessica leva toute seule son autre jambe et la lui posa sur l'épaule. Puis elle lui lança un regard qui trahissait son impatience.

Il glissa les doigts dans les replis de son sexe.

— Même là, vous êtes parfaite.

Il promena le bout de sa langue sur le sillon avant de le faire tournoyer sur la pointe du clitoris. Elle était aussi mouillée qu'il l'avait espéré, la rosée de son désir accrochée à ses petites lèvres, tout son corps semblant implorer la visite d'un sexe.

— Oui, murmura-t-elle.

Alistair fit courir sa langue sur la fente tout en poussant des soupirs de satisfaction parce que la réaction de Jessica devenait de plus en plus

frénétique. Inclinant la tête, il lécha le bord de cette chair si tendre et palpitante. Plus elle criait, plus il s'enflammait. Elle l'encourageait à accélérer le rythme. Bientôt, ce fut comme s'il lui faisait l'amour avec sa langue. Il la dévorait tel un affamé. Elle commença par le supplier de mettre fin à son supplice. Il s'en garda bien, alors elle le menaça des pires représailles. Toujours plus habile, il l'emmena jusqu'au point où elle se mit à lui promettre tout et n'importe quoi pourvu qu'il la libère de son tourment.

Avec une telle promesse, il n'y avait rien qu'on ne pût obtenir de lui.

Il lui lécha lentement la fente puis il la rendit folle en embrassant son clitoris. Les lèvres entrouvertes, il suçota le bouton hypersensible, puis il le caressa avec sa langue. Lorsqu'elle se mit à vibrer sous l'effet d'un brusque orgasme, il glissa deux doigts dans la fine entaille.

Le bois du lit couina. Jessica tirait sur ses liens. En même temps, les muscles de son vagin se contractèrent autour des doigts qui allaient et venaient en rythme avec les mouvements de la langue. Il la



l'échait sans relâche, impitoyablement, la projetant dans les tourbillons d'un deuxième orgasme alors que les atteintes du premier se faisaient encore sentir. Elle cria au moment suprême, la bouche appuyée contre son bras pour étouffer le bruit.

Elle fut secouée par des frissons. Une fois encore, la réaction de Jessica lui fit pousser des grognements de satisfaction. Il se souciait davantage de son plaisir à elle que du sien propre.

Il glissa un autre doigt dans la fente. Elle était incroyablement serrée. Il se réjouit d'avance à l'idée de son sexe

dans cet étroit logement. Il fit glisser ses dents sur le clitoris aux innombrables terminaisons nerveuses et ne s'arrêta que lorsqu'elle eut connu un troisième orgasme dans le sillage du deuxième.

— Assez ! implora-t-elle en essayant d'échapper à l'avidité de sa bouche. Je vous en prie...

À contrecœur, Alistair releva la tête. Ses doigts humides glissèrent tout seuls hors de la fente palpitante. Les jambes de Jessica s'appuyaient mollement sur ses épaules. Il les prit par les chevilles et les reposa sur le lit.

— Où allez-vous ? demanda-t-elle en le voyant se lever.

— Je ne peux pas rester, répondit-il.

Il entreprit de la détacher. Lorsqu'elle fut libre, elle mit les bras le long de son corps en faisant la grimace. Il comprit facilement pourquoi. À chaque orgasme, elle avait tiré très fort sur ses liens, maltraitant des muscles peu habitués à ce genre d'effort. Du coup, il lui massa les épaules avec un savant dosage de douceur et de fermeté jusqu'à ce que les douleurs s'apaisent.

— Ne partez pas, dit-elle

— Il le faut.

— J'ai... j'ai envie de vous, balbutia-t-elle.

— Mon intention était de vous satisfaire.

Ça le tuerait de quitter cette cabine alors que Jessica le suppliait de faire l'amour avec elle. Mais ce serait plus douloureux encore si, demain, elle devait lui reprocher d'avoir profité d'elle alors qu'elle n'était pas dans son état normal.

Il l'enlaça et l'embrassa à pleine bouche.

— Vous étiez magnifique.

Elle le saisit par le poignet avant qu'il ne se redresse.

— Pourquoi devez-vous partir ?

— Moi aussi j'ai envie de vous, mais j'ai envie de vous *lucide*. Je ne veux pas de malentendus entre nous, ni de mauvais souvenirs ni de regrets...

Il commença à nouer sa cravate.

— Faites-moi la même demande quand vous serez à jeun, reprit-il, et c'est avec joie que je vous exaucerai.

Jessica se redressa brusquement.

— Si vous restez, je vous donnerai tout l'argent que vous voudrez.

Alistair se figea. Ce fut comme une averse glacée. Pire, ce fut comme une lame qui lui aurait transpercé la poitrine et qu'un bourreau aurait remuée dans la plaie. Il fit quelques pas en arrière, la douleur le faisant tituber.

Il acheva machinalement de nouer sa cravate.

— Bonsoir, Jessica, dit-il en tournant les talons.

La Providence voulut qu'il n'y ait personne dans le couloir lorsqu'il sortit de la cabine.

Il était plus de minuit lorsque Michael descendit de son carrosse devant l'imposant portique à colonnade du club Remington. Il escalada les marches du perron jusqu'aux doubles portes que tenaient ouvertes des valets de pied en livrée noir et argent. Lorsqu'il donna son chapeau et ses gants au portier, il ne put s'empêcher de remarquer un somptueux bouquet sur la table qui trônait au milieu du hall. Lucien Remington était un homme de goût et son établissement était le plus sélect d'Angleterre, en partie à cause du soin qu'il accordait au décor. Remington ne

suivait pas les modes, il les dictait.

En face était située la salle de jeu – le point stratégique. De là, on pouvait accéder, au premier étage, à la salle d'escrime ainsi qu'aux chambres de quelques charmantes courtisanes. Au sous-sol se trouvait la salle de boxe. À gauche, le bar et les cuisines. À droite, le bureau de Lucien Remington.

Michael traversa le hall dallé de marbre jusqu'à la salle de jeu, qu'il fallait franchir pour accéder au grand salon où flottait en permanence une plaisante odeur de tabac et de cuir. Il avait les nerfs à fleur de peau depuis la



visite qu'il avait rendue la veille à Hester.

Son humeur ne s'améliora guère lorsqu'il aperçut le comte de Regmont.

Assis dans l'un des six fauteuils disposés en cercle autour d'une table basse, Regmont riait aux propos de lord Westfield. À la même table se trouvaient également lord Trenton, lord Hammond et lord Spencer Faulkner. Comme Michael les connaissait tous fort bien, il n'eut aucun scrupule à s'asseoir dans le fauteuil libre.

— Bonsoir, Tarley, dit Ridgely Trenton d'une voix traînante tout en

faisant signe à un valet. Vous venez vous réfugier ici dans l'espoir d'échapper à la meute de filles à marier qui vous harcèle depuis que vous êtes le nouveau comte de Pennington ?

— C'est vrai, milord, répondit Michael sur un ton plaisant. Ah, la vie n'est pas rose tous les jours pour un pair d'Angleterre qui a l'infortune de ne pas être encore marié !

Il commanda un cognac au valet qui était accouru. Regmont fit de même. Les autres hommes avaient encore leurs verres à moitié pleins.

— J'aime mieux que ce soit vous que moi, intervint lord Spencer.

N'étant pas l'aîné, il était moins recherché. Quant aux autres, ils étaient mariés.

Observant Regmont du coin de l'œil, Michael se demanda pourquoi le bonhomme était en train de faire la fête avec des amis au lieu de cajoler sa femme. Il avait du mal à tenir sa langue après avoir constaté à quel point Hester était malheureuse. Si elle avait été à lui, il aurait veillé à ce que rien ne vienne jamais assombrir son existence.

Le valet revint avec deux verres de cognac. Regmont prit une gorgée sans attendre. L'attention de Michael fut attirée sur ses doigts quand il porta à ses lèvres le verre ballon. Ses phalanges étaient couvertes de petites écorchures et d'ecchymoses.

— Vous vous êtes battu récemment, Regmont ? demanda-t-il.

Pour autant qu'il sache, le comte était débonnaire et tout le monde l'aimait. Les femmes vantaient sa bonne mine, son sourire aimable et ses manières charmantes. C'est sans doute pour ça

qu'il avait plu à Hester, si insouciante et joyeuse autrefois.

— Boxe, répondit Regmont. Un excellent sport.

— Je suis tout à fait d'accord, répondit Michael. Moi-même, je m'y adonne parfois. Vous vous entraînez ici ?

— Oui, très souvent. Si ça vous dit de vous entraîner avec moi...

— Très volontiers, dit Michael en l'interrompant.

Il se réjouissait d'avance de pouvoir être le champion de Hester, même si personne d'autre que lui ne connaissait ses motivations. À voir les phalanges de

Regmont, le comte préférait s'entraîner à mains nues, ce qui convenait parfaitement à Michael, étant donné les circonstances.

— Fixez le jour et l'heure, je serai là, ajouta-t-il.

— Oyez, gentlemen ! Je vais demander le livre de paris, cria lord Spencer, attirant sur lui l'attention générale.

Regmont sourit.

— Vous avez hâte d'en découdre, n'est-ce pas, Tarley ? Moi aussi, j'ai connu ça. Je suis prêt à vous accorder cette faveur sur-le-champ.

Michael le soupesa du regard. Regmont n'était pas gros mais tout en muscles, avec la silhouette idéale pour porter les vestes et les culottes très ajustées qui étaient à la dernière mode. Michael, de son côté, avait l'avantage d'être plus grand, avec une meilleure allonge. Se carrant dans son fauteuil, il dit :

— J'aimerais mieux en début d'après-midi. Nous nous amuserions mieux en étant bien reposés et à jeun.

On apporta le livre des paris, ce qui attira du monde.

Regmont s'assombrit.

— Bien vu ! s'exclama-t-il. Je vous propose de nous retrouver aujourd'hui en huit, à 15 heures ?

— C'est parfait.

Un sourire plein de ruse incurva les lèvres de Michael. Il prit le livre et risqua sur ses propres chances une assez jolie somme au nom d'Alistair Caulfield.

Exactement le genre de pari que son ami aurait apprécié.



Jessica se réveilla le lendemain matin avec ce qui ressemblait furieusement à une migraine. Le sang lui battait aux tempes et elle avait un mauvais goût dans la bouche. Elle tenta vainement de surmonter sa nausée. Elle était également consciente d'un picotement entre ses jambes. Les souvenirs de ce qui s'était passé la veille la firent rougir et puis grimacer. Comment avait-elle pu être assez effrontée pour s'offrir aux caresses d'Alistair ? Et assez excitée

pour faire cette indécente proposition qui l'avait rendu furieux ?

Elle connaissait la réponse – Alistair Caulfield lui avait toujours plu. Elle ne se reconnaissait plus lorsqu'elle était avec lui. Et elle avait du mal à décider si elle aimait la personne qu'elle devenait alors. En tout cas, ce n'était certainement pas quelqu'un de bien, sinon elle ne se serait pas sentie aussi confuse, honteuse et coupable.

Sa servante, comme toujours, fut parfaite. Elle lui prépara un broc d'eau chaude pour sa toilette et une assiette de biscuits secs – manger remédia

considérablement à son malaise. Le soir venu, elle se trouva suffisamment requinquée pour avoir envie d'un vrai repas et se sentit de taille à revoir Alistair. Connaissant trop bien la violence des colères masculines pour l'affronter en tête à tête, elle choisit de dîner dans la grande cabine avec les autres messieurs. Pendant le repas, Alistair la regarda le moins possible et lui parla encore moins. Elle se dit qu'elle avait pris la bonne décision. Il y avait un abîme entre eux et ça la chagrinait.

Toutefois, si elle lui avait fait passer l'envie de la courtiser, cela valait peut-être mieux. Ainsi, elle n'aurait plus à se poser les questions qui la hantaient depuis leurs retrouvailles. Ce qu'il lui avait demandé – d'être sa maîtresse – ne correspondait absolument pas à l'idée qu'elle se faisait d'elle-même. Pourtant, il avait tout ce qu'il fallait pour venir à bout de sa résistance. Pour qu'il ne se passe plus rien entre eux, il faudrait que ça vienne de lui. Même si elle regrettait d'avoir dû le blesser pour en arriver là, elle se réjouissait du résultat. Leur intérêt, à l'un comme à l'autre, était d'en

rester là.

Jessica se retira aussitôt que cela fut déceimment possible. Les hommes se levant pour la saluer, Alistair dit :

— Je vais me promener sur le pont. Me ferez-vous l'honneur de m'accompagner, lady Tarley ? Peut-être que l'air frais vous fera du bien.

Nerveuse, Jessica esquissa un sourire qui signifiait qu'elle acceptait son invitation. Ils quittèrent la cabine en même temps que l'officier en second, qui s'empessa de déguerpir pour les laisser seuls.

Elle s'arrêta devant la porte de sa cabine.

— Laissez-moi le temps d'aller chercher un châle.

— Pas la peine. Tenez !

Il déboutonna sa redingote.

— Un gentleman ne se montre jamais en bras de chemise, protesta-t-elle en détournant le regard.

La réponse d'Alistair fut cinglante.

— Vous êtes la seule personne à bord qui risquerait de s'en offusquer, milady, et après ce qui s'est passé hier, je trouve cette démonstration de pudeur particulièrement déplacée.

Le cœur de Jessica cessa de battre. Alistair avait les mâchoires serrées et une lueur diabolique dans les yeux. Elle ne savait que trop à quoi ressemble un homme en colère. Ça ne présageait rien de bon.

— Nous ferions sans doute mieux de remettre cette conversation à plus tard, dit-elle.

— Je ne crois pas. Nous avons à discuter de certaines choses et le plus tôt sera le mieux.

Malgré ses pressentiments, Jessica acquiesça. Une douce chaleur l'enveloppa lorsqu'il lui posa sa veste

sur les épaules. Elle huma avec plaisir l'odeur à nulle autre pareille dont le vêtement était imprégné, celle d'un homme très viril, et elle fut assaillie par des souvenirs de la veille.

Ils montèrent sur le pont. Alistair s'arrêta dans un endroit qui n'était encombré par aucun grément. Deux marins travaillaient tout près. D'un geste impérieux, il leur fit signe de s'éloigner.

Il la dominait d'une façon qui la séduisait et l'inquiétait à la fois. Il était manifestement très beau. Ses hautes pommettes prenaient bien la lumière de la lune. Il aurait pu être une statue



antique, à part la prodigieuse vitalité qui émanait de lui.

— Je ne sais pas comment on fait ça, dit-il en se passant la main dans les cheveux.

— Ça quoi ?

— Tourner autour du pot. Dire des banalités au lieu d'entrer dans le vif du sujet.

— Les banalités ont du bon, murmura Jessica. Elles permettent des rapprochements entre inconnus.

— Nous ne sommes pas des inconnus. Dites-moi ! Pourquoi êtes-vous restée ?

— Je vous demande pardon ?

— Ne faites pas la mijaurée. Pourquoi n'êtes-vous pas partie tout de suite, cette nuit-là, dans les bois ?

Elle agrippa les deux pans de la veste pour s'emmitoufler. Non pas parce qu'elle avait froid mais parce qu'elle se sentait vulnérable.

— C'est vous qui m'avez demandé de rester.

— Ah oui ? fit Alistair en souriant méchamment. Faut-il en conclure que vous êtes prête à obéir chaque fois que je vous donnerai un ordre ?

— Bien sûr que non !

— Pourquoi avez-vous obéi cette fois-là ?

— Pourquoi pas ? répondit-elle en levant le menton.

Alistair se rapprocha.

— Vous étiez une innocente jeune fille. Vous auriez dû être horrifiée. Vous auriez dû déguerpir.

— Qu'essayez-vous de me faire comprendre ?

Il la prit par les avant-bras et la souleva un peu. Elle se retrouva sur la pointe des pieds.

— Avez-vous repensé à cette nuit-là ? Y avez-vous repensé pendant que vous

couchiez avec Tarley ?

Jessica fut passagèrement désarçonnée car il était très près de la vérité.

— Quelle importance ?

Il la prit par la nuque et la força à incliner la tête.

— Moi, dit-il en se penchant si près qu'elle sentit son haleine toute chaude, je me souviens de chaque seconde de cette scène. Je revois votre poitrine qui se soulevait au même rythme que votre respiration précipitée, vos yeux qui brillaient de fièvre, votre main sur votre gorge, comme si vous étiez bouleversée...

— Il y a des gens qui nous regardent, chuchota-t-elle, tremblante de colère et de peur.

Et d'excitation. Que c'était étrange de réagir ainsi à ses brutalités ! Elle était pourtant la dernière qui aurait dû prendre plaisir à des mauvais traitements.

— Eh bien, qu'ils nous regardent, je m'en moque ! grommela Alistair.

Ne sachant plus à quel saint se vouer, Jessica répliqua sèchement.

— Vos manières grossières suffisent peut-être avec certaines femmes mais,

moi, je vous assure qu'elles ne m'amusement pas.

Il la lâcha si brusquement qu'elle faillit perdre l'équilibre.

— Ma belle dame, c'est plus que suffisant pour vous. À vous voir, vous avez autant envie de moi aujourd'hui qu'à l'époque.

Ses traits prirent soudain une expression douloureuse, puis il pivota en marmonnant un juron.

Par-dessus son épaule, il dit :

— J'ai essayé d'oublier cette nuit-là mais c'est impossible.

Jessica se détourna, offrant son visage aux vivifiantes caresses de la brise.

— Pourquoi ce souvenir vous trouble-t-il à ce point ? demanda-t-elle. Vous n'avez jamais eu à craindre une indiscretion de ma part.

— Et je vous en suis reconnaissant.

À la limite de son champ de vision, elle le vit enfoncer ses mains dans les poches de sa culotte de satin.

— Vous m'évitez depuis ce jour-là, reprit-il. Pourquoi, si ce qui s'est passé n'a pas d'importance pour vous ?

— Je sais quelque chose sur vous que je ne devrais pas savoir. Cela m'a mise

mal à l'aise.

— C'est moi qui vous ai mise mal à l'aise, rectifia-t-il. Et c'est toujours vrai.

Jessica se sentit comme une bête aux abois. Il la désirait avec une telle fougue qu'il y avait de quoi prendre peur. Ou alors, ce n'était pas tant les appétits d'Alistair que les siens propres qui l'effrayaient.

Il se retourna et se rapprocha au point de lui bloquer la vue.

— Plus vous me fuyez, plus je suis déterminé à vous poursuivre. Oui, il y a quelque chose à mon sujet que vous êtes



la seule à savoir. Ça devrait nous rapprocher l'un de l'autre au lieu de nous séparer.

— Nous rapprocher comme maintenant, en tout bien tout honneur ? demanda-t-elle avec une pointe d'ironie.

— Nous rapprocher comme hier soir, le vin en moins, répliqua Alistair. Ni vous ni moi n'avons souhaité ce qui s'est passé il y a sept ans, mais c'est arrivé et il n'y a pas moyen de revenir en arrière. Je vous ai demandé de rester et vous l'avez fait. Nous avons partagé un moment à part. Vous respectez les bonnes mœurs et les bons usages. Mais

nous sommes au-delà des convenances. La main du destin nous a réunis. Elle nous pousse l'un vers l'autre. Et, quant à moi, je suis fatigué de lui résister.

L'idée qu'ils étaient peut-être voués à être amants avait quelque chose de réconfortant pour Jessica. Puisque ce n'était pas elle qui décidait, elle ne serait pas non plus responsable des conséquences. Il y avait une certaine lâcheté à voir les choses de cette façon mais c'est aussi ce qui lui donna le courage de se lancer.

Elle prit une profonde inspiration et dit en toute hâte :

— Je regrette ce que je vous ai dit hier soir avant votre départ. Je... je voulais que vous restiez et...

— Oui, interrompit-il d'une voix rude. J'ai couché avec des femmes pour de l'argent. Et je tiens à ce que vous sachiez pourquoi.

Dès que les mots eurent franchi ses lèvres, Alistair ressentit un profond soulagement, vite suivi par un sentiment de malaise. Il n'avait jamais aimé dévoiler le fond de son âme.

Jessica inclina la tête. Une longue mèche blonde glissa sur son épaule. Elle

se pelotonnait dans la veste qu'il lui avait prêtée. De fines rides encadraient ses lèvres bien ourlées. Sa robe grise était là pour dire qu'elle n'était pas encore tout à fait consolée de la perte de son mari. Alistair ne pouvait s'empêcher d'éprouver de l'amertume lorsqu'il pensait à cet homme dont les mœurs irréprochables et la haute moralité en faisaient un rival redoutable.

— Allez-y, dit-elle. Je vous écoute, j'ai envie de comprendre.

Il se lança avant d'avoir eu le temps de changer d'avis.

— Sur les instances de ma mère, Masterson m'a fait don d'un bout de terrain en Jamaïque. La propriété était remarquable en ceci qu'elle était ridiculement petite et qu'il n'y poussait rien de bon. De plus, il n'y avait pas de main-d'œuvre, pas de bâtiments, pas d'outils. Ma mère insista pour que M. le duc me procure aussi un navire et il a déniché le plus ignoble rafiot que j'aie jamais vu. Je me retrouvai donc propriétaire terrien mais sans le moindre sou pour mettre en valeur mes terres.

Jessica soupira.

— À votre place, je ne sais pas ce que j'aurais fait.

— Dieu merci, ça ne vous arrivera jamais. Mais peut-être pouvez-vous comprendre que j'aie été tenté de monnayer mes petits talents.

— C'est alors qu'on a commencé à parler de vous comme d'une tête brûlée ?

Alistair acquiesça d'un signe de tête.

— Oui, toutes les occasions étaient bonnes pour me mesurer aux autres pourvu qu'il y ait de l'argent à la clé. Je gagnais toujours, à tel point qu'on disait que j'avais une veine de pendu. J'avais

aussi la chance de ne pas déplaire aux femmes.

— C'est le moins qu'on puisse dire, approuva Jessica. Vous étiez si jeune alors...

— ... et déjà assez grand pour savoir que je ne pouvais pas me permettre d'avoir un idéal, acheva-t-il d'un ton sec.

À l'époque, il n'avait pas eu à délibérer longtemps pour arriver à la conclusion que tous les moyens sont bons quand il s'agit d'assurer sa subsistance.

— Par certains côtés, reprit-il, ma jeunesse était un avantage. J'étais plein d'énergie et pas très raisonnable.

Cette dernière phrase fut prononcée avec plus de hargne qu'il n'aurait souhaité en montrer mais il était à cran, l'estomac noué par l'inquiétude. Et si elle refusait d'accepter son passé ?

— Au début, cela me plaisait, reprit-il. Faire l'amour le plus souvent possible, avec des femmes expérimentées. La première fois qu'on m'a offert un cadeau, j'ai été surpris. Je me rends compte à présent que, pour certaines d'entre elles, c'était un moyen



de se racheter, parce qu'elles avaient honte de coucher avec un homme assez jeune pour être leur fils. À l'époque, je trouvais drôle d'être récompensé pour avoir fait quelque chose qui me plaisait beaucoup. En même temps, j'explorais le corps des femmes, j'apprenais à en jouer comme d'un instrument de musique pour en tirer de belles mélodies. C'est un art de faire jouir les femmes et, comme les autres arts, ça s'apprend...

— Vous aviez manifestement des dispositions naturelles, dit Jessica, mi-figue, mi-raisin.

— Les femmes sont bavardes, continua-t-il d'un ton sinistre, surtout à propos de choses qui leur plaisent. Elles me firent une réputation de bon étalon. C'est pour ça comme pour tout : plus la demande grandit, plus les prix montent. J'ai vu rapidement le profit que je pouvais en tirer et je me suis dit que ce serait bête de me priver d'une telle source de revenus, étant donné les circonstances. Au bout d'un certain temps, que ça plaise ou non, on ne se pose plus de questions. Et le corps fait ce qu'on lui demande.

— Bien, dit simplement Jessica.

Après un silence interminable, elle ajouta :

— Suis-je bête ! Il ne m'était jamais venu à l'esprit que la chose ait pu vous déplaire. Après tout, lady Trent est très jolie...

— Certaines l'étaient, d'autres pas. Certaines étaient belles au-dehors et hideuses au-dedans. Quoi qu'il en soit, quand vous vendez quelque chose, ça ne vous appartient plus. Vous perdez le droit de refuser quoi que ce soit et, si vous voulez que la dame revienne ou qu'elle vous recommande à une amie, il faut être souple et accommodant.

Lorsque j'ai compris que j'étais devenu une denrée à la disposition d'une clientèle, j'ai cessé d'y prendre plaisir. C'est devenu un travail comme un autre, quoique mieux payé.

— Et votre famille ? Ils n'auraient pas pu...

— J'ai pris la foutue barcasse et le terrain, mais c'est seulement parce que je n'avais pas assez d'amour-propre pour les refuser. Croyez-moi, si j'avais pu compter sur l'aide de quelqu'un, je ne m'en serais pas privé.

Alistair attendit que Jessica lui demande pourquoi il n'avait pas pu se

tourner vers Masterson et commença à réfléchir à une réponse. Révéler son passé abject à Jessica – la femme qui lui plaisait le plus au monde – était un supplice. Elle pouvait prétendre à tellement mieux que lui !

— Alors, vous avez fait la seule chose possible, dit Jessica sur un ton de conviction qui avait de quoi surprendre. Je conçois qu'on fasse ce qu'il faut pour survivre dans des circonstances difficiles.

Avec quelle aisance elle réglait le sujet ! C'était à peine croyable.

Il se rapprocha, incapable de supporter plus longtemps la distance qui les séparait.

— Voulez-vous toujours de moi ? Pouvez-vous m'accepter tel que je suis ? Même si je le regrette amèrement, je ne pourrai jamais vous toucher sans vous souiller. Pourtant, je n'ai jamais rien désiré comme je vous désire, *vous*.

— Bien sûr que je vous accepte tel que vous êtes, Alistair, répondit Jessica.

Elle prit une profonde inspiration avant d'ajouter :

— Quant au reste...

Elle laissa sa phrase en suspens.

— Continuez, ordonna-t-il.

— Je ne suis pas meilleure que les autres femmes qui se sont servies de vous pour leur propre plaisir.

Ses yeux étaient grands et sombres, ses nobles traits reflétaient un tourment intérieur.

— J'ai voulu vous acheter, reprit-elle. Acheter le droit de vous donner des ordres, comme lady Trent, non pas pour ma tranquillité mais parce que l'idée me plaisait.

Le sang afflua si vite dans le bas-ventre d'Alistair qu'il dut changer de

position. Tant d'honnêteté excitait son désir.

— Jessica !

Soudain, elle le contourna et marcha jusqu'au bastingage. Elle s'y agrippa avec tant de force que ses phalanges devinrent blanches.

Alistair la rejoignit, se planta derrière elle et s'appuya aussi au bastingage de sorte qu'elle se retrouva enfermée dans le cercle de ses bras. Elle se tenait droite comme un *i*, tout son corps tendu à craquer. Il se pencha et il l'embrassa sur la tempe pour lui faire comprendre qu'il était profondément ému par son désarroi.



— C'est ma soumission que vous voulez ? L'idée de me forcer à vous... servir, c'est cela qui vous fouette le sang ?

— Non !

Elle ravala sa salive avant d'ajouter :

— Il faut que ce soit de votre plein gré. Mais, par certains côtés, vous me faites peur. J'ai besoin de contrôler la situation.

— Parce que vous croyez que je la contrôle, moi ? se récria-t-il. Ce qu'il y a entre nous n'a jamais été sans danger et ne le sera jamais. Vous devez

l'accepter tel quel, en espérant que le jeu en vaut la chandelle.

— Je n'en suis pas capable.

— Essayez.

Elle se retourna et leva les yeux vers lui.

— Pardonnez-moi pour hier soir. Je voulais que vous restiez. Je le voulais tellement que j'ai parlé sans réfléchir.

Il saisit une mèche de ses cheveux dorés, qu'il fit rouler entre ses doigts tout en parlant.

— Ne vous excusez jamais d'avoir envie de moi. Mais que ce soit bien clair entre nous : je m'offre à vous sans

artifice. Vous ne pourrez jamais avoir Lucius. Cet homme-là n'existe plus et, de toute façon, il n'a jamais existé pour vous.

À l'époque, il s'était dit qu'il se servait de son second prénom pour ne pas révéler le premier. En vérité, c'était plutôt un moyen de protéger son moi, de créer une distance entre lui et le personnage abject qui acceptait de l'argent pour coucher avec des femmes et faire avec elles des choses qu'elles n'auraient pas pu obtenir ailleurs sans risquer le scandale et le déshonneur. Quelques-unes n'avaient rien souhaité

de plus que de jouir d'un beau corps vigoureux, mais la plupart avaient voulu quelque chose d'autre. Elles avaient voulu un amant réputé pour faire tout ce qu'on demandait, pourvu qu'on y mette le prix. Elles avaient acheté le droit d'être aussi débauchées qu'elles en avaient envie.

Jessica hocha la tête.

— Je comprends.

Alistair se pencha doucement vers elle jusqu'à ce qu'ils se retrouvent front contre front, triste à l'idée qu'elle souhaitait obtenir de lui ce qu'il ne pouvait justement pas lui donner.

— Vous n'avez jamais eu Lucius, vous savez ? Cette nuit-là, à la seconde où je vous ai vue, il n'est resté que vous et moi. Lucius s'occupait de lady Trent. Moi, j'étais avec vous.

Elle poussa un profond soupir.

— Tant mieux, dit-elle. Ce n'est pas Lucius qui m'intéresse. Je me rends compte maintenant qu'en proposant de vous payer, c'est lui que je réclamais. Alors que c'était vous qui veniez de me... de me toucher. Je suis navrée.

Les yeux de Jessica étaient clairs, grands ouverts, remplis de tristesse et de regret. Il y avait peut-être aussi une

pointe de pitié, ce qui était bien le dernier sentiment qu'il avait envie de lui inspirer.

— Je vous donnerai tout ce que vous voulez. Librement. Gratuitement. Vous n'avez qu'à demander.

Glissant les mains sous la veste, il la prit par les hanches.

— Racontez-moi en détail ce que vous imaginiez.

— Non ! s'exclama-t-elle d'un ton horrifié. C'est indécent.

Il se pencha davantage et lui lécha le lobe de l'oreille. Elle frissonna.

— Je vous ai confié un secret qui pourrait me nuire si jamais...

— Je ne vous blâme pas.

— Ce dont je vous sais gré. Je voudrais vous remercier. Dites-moi ce qui vous ferait plaisir.

— Vous ne devriez pas être aussi familier avec moi, dit-elle en apercevant quelqu'un sur le pont. Nous ne sommes pas seuls.

— Puis-je vous rejoindre dans votre cabine ce soir ?

Alistair attendit longtemps une réponse qui ne vint pas. Au lieu de cela,

elle s'agita de plus en plus, triturant la veste, passant d'un pied sur l'autre.

Craignant d'avoir encore une fois tout gâché par sa brusquerie, il se recula de plusieurs pas.

— Ma cabine est la deuxième à gauche quand vous sortez de la vôtre. Si le cœur vous en dit, venez me rejoindre.

Elle le regarda avec des yeux ronds.

— Je ne pourrai jamais.

Il sourit. C'était peut-être vrai, mais il aurait toujours le plaisir d'attendre sa venue.



Comme chaque matin depuis une quinzaine de jours, Hester se réveilla avec la nausée.

— Milady, lui dit sa femme de chambre, j'ai préparé du thé pas trop fort et des toasts.

— Merci.

— Peut-être que, si M. le comte savait que vous êtes enceinte, il serait plus prévenant.

Hester tourna vers Sarah des yeux embués.

— Surtout, n'en parle pas.

— Aussi longtemps que vous ne m'y aurez pas autorisée, milady, je ne le dirai à personne, soyez tranquille.

Tout en se tapotant le front avec un linge humide, Hester pleura à chaudes larmes. Pendant les premières années de son mariage, elle avait désiré par-dessus tout que la naissance d'un enfant vienne couronner le bonheur qu'elle avait trouvé avec Edward. Par chance, ses vœux n'avaient pas été exaucés. Lorsque Edward avait révélé la noirceur de son caractère, elle s'était mise à utiliser des éponges imprégnées de cognac pour

éviter la conception. Elle ne pouvait pas se résoudre à accueillir une créature innocente dans un foyer où régnait la violence. Après tout ce que Jessica et elle avaient enduré petites, comment aurait-elle pu exposer son propre enfant aux mêmes sévices ?

Mais Regmont n'était pas toujours disposé à attendre le moment opportun pour se satisfaire, et le destin est aveugle.

— Si seulement tu étais là, Jessica, murmura-t-elle, car elle aurait eu besoin de quelqu'un qui l'écoute d'une oreille bienveillante et la conseille sagement.

Elle avait soupçonné qu'elle était enceinte avant le départ de sa sœur mais elle avait préféré ne pas en parler. Jessica souffrait trop de sa propre stérilité. Il était impossible de déplorer devant elle une grossesse.

Hester essaya de se lever et vacilla. Sarah l'aida à se recoucher. Regmont dormait dans sa propre chambre, à poings fermés sans doute.

— Je vous en conjure, madame, chuchota la femme de chambre en arrangeant les oreillers de Hester, parlez-en avec M. le comte le plus tôt possible.

Hester ferma les yeux et poussa un soupir.

— Je ne sais pas comment m'y prendre, reconnut-elle. Je pense que c'est à cause de moi qu'il est aussi malheureux. Sinon, comment expliquer que tous les hommes que j'ai rencontrés dans ma vie aient été en proie aux mêmes démons ?

Lorsqu'elle rejoignit son mari quelque temps plus tard dans la salle à manger, il n'avait pas du tout l'air malheureux. Au contraire, il était fringant et d'excellente humeur. Il l'embrassa sur la joue

lorsqu'elle passa près de lui pour aller s'asseoir.

— Du hareng et des œufs ? proposait-il en s'approchant du buffet sur lequel se trouvaient des plateaux recouverts de cloches pour les tenir au chaud.

L'estomac de Hester se souleva.

— Non, merci.

— Ma chère, vous ne mangez pas assez, dit-il sur un ton de réprimande.

— J'ai pris quelques toasts dans ma chambre.

— Et cependant vous vous joignez à moi pour le petit-déjeuner, dit-il avec un radieux sourire. Comme c'est gentil de

votre part ! Avez-vous passé une bonne soirée ?

— Rien d'exceptionnel, mais agréable quand même.

Elle détestait ces moments où ils faisaient comme si tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes : il n'y avait rien à craindre, Edward était un merveilleux mari et elle une épouse comblée. C'était comme de regarder une bombe sans savoir à quel moment elle allait exploser. L'attente était douloureuse en soi.

Hester laissa errer son regard. Leur maison était renommée pour ses

couleurs vives, telles les rayures jaune d'or et bleues dont elle s'était servie pour tendre les murs de la salle à manger. Ils avaient acheté cette maison juste avant leur mariage. Dans leur esprit, cela aurait dû être l'occasion d'un nouveau départ dans un endroit neutre, hors d'atteinte des blessures du passé. Elle se rendait compte qu'ils avaient eu tort d'espérer. Les souillures étaient dans leurs âmes et ils étaient destinés à les emporter avec eux partout où ils iraient.

— J'ai bu un verre avec Tarley hier soir, dit Regmont entre deux bouchées. Il



cherchait à échapper à ses nombreuses admiratrices. Il commence à en avoir assez qu'on lui coure après, je crois.

Hester le regarda. Le rythme de son cœur s'altéra, accélérant brusquement.

— Oh ?

— Je me souviens fort bien de l'époque où c'était après moi qu'on courait. C'est un des nombreux périls dont vous m'avez sauvé, très chère. Pauvre Tarley ! Je vais lui donner une occasion de se détendre. Il sait que je m'intéresse à la boxe et nous avons convenu de nous affronter un de ces jours.

Mon Dieu ! Hester ne connaissait que trop son mari, la dureté de ses poings et sa méchanceté fondamentale. Très chatouilleux question amour-propre, il n'acceptait jamais la défaite.

L'estomac de Hester se serra.

— Un combat ? Entre vous et lui ?

— Savez-vous par hasard s'il est bon à ce sport ?

Elle hocha la tête.

— Il chahutait avec Alistair Caulfield quand nous étions jeunes. C'est tout ce que je connais de ses talents de pugiliste. Lui et moi, nous avons été très proches à une certaine époque, mais je

ne l'ai presque jamais revu depuis que nous sommes mariés.

— Alors, ce sera une victoire facile.

Hester ravala sa salive.

— Vous deviez peut-être lui suggérer de se choisir un adversaire moins expérimenté que vous ?

Regmont sourit.

— Vous avez peur pour lui, n'est-ce pas ?

— Jessica l'aime beaucoup, répondit-elle, esquivant la question.

— Tout le monde l'aime beaucoup, enfin, je suppose. Ce n'est pas la peine

de vous inquiéter, ma chérie. Il s'agit d'une rencontre amicale, je vous assure.

S'adressant à l'un des deux valets de pied qui attendaient au garde-à-vous, il dit :

— Lady Regmont va prendre des toasts et de la confiture.

Elle soupira, résignée à manger ce qu'on lui servirait, que ça lui plaise ou non.

— Je vous trouve pâlotte ce matin, reprit-il. Avez-vous bien dormi ?

— Oui, merci.

Hester prit l'un des journaux posés sur la table. L'idée que Michael allait

affronter Regmont la troublait excessivement. Depuis qu'il avait hérité du titre, Michael ne manquait pas de sujets d'anxiété, notamment le choix d'une épouse. Il risquait de passer ses nerfs sur Regmont. À propos d'épouse, elle connaissait toutes les femmes à la mode, depuis les maîtresses de maison les mieux établies jusqu'aux jeunes débutantes. Peut-être accepterait-il son aide.

Elle se réjouirait de le voir bien marié. Michael méritait d'être heureux.

Regmont posa ses couverts sur son assiette vide.

— Vous me feriez plaisir en venant vous promener avec moi cet après-midi dans Hyde Park. Ne me dites pas que vous avez déjà quelque chose de prévu.

Si cela avait été le cas, Hester aurait changé ses plans. Lorsque Edward demandait quelque chose, elle n'avait pas intérêt à refuser. Elle était sa femme, après tout. Sa chose, irrévocablement, jusqu'à ce que la mort les sépare.

Hester se força à sourire.

— C'est une charmante attention, milord. Merci.

Dehors, sous le soleil, au milieu de gens qu'Edward souhaitait tant

impressionner, ce serait le moment idéal pour annoncer qu'elle était enceinte.

Et peut-être l'occasion pour son couple de recommencer de zéro. Elle l'espérait. Pour étonnant que cela paraisse, parfois, elle espérait encore. Elle ne pouvait pas se permettre de désespérer. L'espoir était la seule issue.

En début d'après-midi, Miller vint dire à Jessica que milord Caulfield la priait de bien vouloir le rejoindre sur le pont.

Faisant fi de son inquiétude, elle suivit le moussaillon jusqu'à l'air libre. Sa

dernière conversation avec Alistair au clair de lune avait été tendue. Après l'avoir quitté, elle avait repensé pendant des heures à sa proposition de le rejoindre dans sa cabine. Ce n'était pas le genre d'offre qu'elle pouvait accepter et il le savait fort bien, mais c'était désormais entre eux comme un défi qu'il lui aurait jeté en la sommant de le relever. Il y avait une part d'elle-même – celle qu'Alistair avait incitée à mal faire – qui aurait été tentée de céder, mais sa nature profonde lui interdisait un tel abandon.



Qu'avait-il à lui dire ? En relativement peu de temps, ils avaient déjà connu plus d'un moment d'intimité. À présent, elle pensait à lui comme elle n'avait pensé à rien ni à personne. Jessica avait de la peine à comprendre comment il avait pu s'emparer aussi facilement de son corps et puis subjugué son esprit, mais c'était le cas. Il l'avait laissée libre de sa décision, tout en affirmant clairement qu'il ne renoncerait pas, et elle était certaine qu'Alistair Caulfield finissait toujours par obtenir ce qu'il désirait.

Lorsqu'elle se tourna vers la poupe, l'air marin lui fouetta le visage, éveillant tous ses sens. Revigorée, elle ralentit à la vue d'une couverture étalée sur le pont, maintenue à chaque coin par un cageot rempli de boulets de canon. Sur la couverture se trouvaient plusieurs coussins et un grand panier débordant de victuailles.

Un pique-nique. En pleine mer.

Alistair attendait près de la couverture. Il portait une culotte couleur chamois enfoncée dans des bottes rutilantes, un gilet rayé et une veste marron. Ses cheveux étaient décoiffés

par le vent, le résultat ressemblant beaucoup au désordre qu'elle y avait mis elle-même en y passant les doigts.

Comme beaucoup de femmes avant elle, Jessica pensa que c'était le plus bel homme qu'elle ait jamais vu. Exotique. Outrageusement séduisant. Vaguement dangereux.

Délectable.

Elle aurait voulu le mettre tout nu pour l'apprécier sans l'obstacle des vêtements. Elle ne pouvait plus s'empêcher d'avoir de telles pensées maintenant que le désir n'était plus un secret entre eux.

C'était impressionnant de le voir campé sur le pont d'un aussi beau navire, entouré d'hommes qui étaient à ses ordres. Elle ne reconnaissait plus le vaurien toujours prêt à relever n'importe quel défi et qui était sans cesse sur la corde raide. Mais elle savait qu'il était toujours là, sous la surface. C'était lui qui la soumettait à la tentation et qui faisait de malicieuses promesses dont elle pouvait être certaine qu'il les tiendrait.

— Milady, murmura-t-il en s'inclinant.

— Monsieur Caulfield.

Jetant un coup d'œil alentour, elle remarqua que la douzaine d'hommes affairés autour d'eux gardaient prudemment les yeux baissés.

Alistair lui fit signe de s'asseoir. Elle s'agenouilla. Il fit de même et se mit à fouiller dans le panier. Il en sortit d'abord une boule de pain qu'il partagea en deux. Vinrent ensuite un gros morceau de fromage et une poire coupée en quatre. Il rassembla la part de Jessica dans une serviette et la lui fit passer.

Elle accepta avec un sourire.

— Un vrai festin ! s'exclama-t-elle.

— Profitez-en. Vous en serez bientôt fatiguée, du pain, du fromage et du reste.

— En attendant, il y a sûrement des gens qui considéreraient cela comme une façon de faire la cour, dit Jessica sur un ton de moquerie. Un pique-nique sur le pont d'un bateau, c'est indéniablement romantique.

— Mon seul but est de vous plaire.

Il n'eut qu'à sourire d'un air malin pour qu'elle éprouve un fourmillement dans tout le corps. Il pouvait charmer n'importe quelle femme pourvu qu'il s'en donne la peine. Elle n'aurait su dire s'il employait ce ton léger pour la

tranquilliser ou pour lui faire regretter ses récents excès de ferveur.

Il arracha une bouchée de pain avec ses dents parfaitement blanches et régulières. Il avait une façon très suggestive de mâcher et il n'avait même pas l'air de le faire exprès. Ce qui la conforta dans son opinion qu'il était naturellement sensuel.

Tout en mordillant son morceau de fromage, elle regarda l'immensité de l'océan. L'eau brasillait sous le soleil et, bien que le fond de l'air fût frais, la journée était agréable. L'inquiétude qu'elle avait éprouvée jusqu'ici en

présence d'Alistair avait cédé la place à une espèce d'exacerbation de tous les sens. En vérité, elle ne s'était jamais sentie aussi vivante.

On lui avait appris à tenir les autres à distance et les hommes avec elle étaient prompts à se décourager. Alistair, au contraire, était apparemment stimulé par la difficulté. Il ne la laissait pas battre en retraite et, ce faisant, il la forçait à reconnaître qu'elle n'y tenait pas vraiment. Elle avait envie d'être là : en train de vivre une aventure avec un homme à la réputation sulfureuse.



Et puis, il y avait les souvenirs de ce qu'il lui avait fait sur ce lit. Elle avait partagé de semblables moments d'intimité avec Tarley, et elle n'avait jamais éprouvé la moindre gêne en face de lui le lendemain matin. Avec Alistair, elle se surprenait à rougir souvent et à tout propos, son corps réagissant à sa présence par des bouffées de chaleur. Étrangement, le contact d'Alistair lui semblait plus familier que celui de son propre mari. Comment était-ce possible ?

— Avez-vous bien dormi la nuit dernière ? demanda-t-il.

Reportant son attention sur lui, elle fit signe que non.

— Vous n'êtes pas la seule.

Il s'allongea sur le côté, la tête appuyée sur la paume de sa main, et posa sur elle son regard bleu si pénétrant. Si les yeux sont les fenêtres de l'âme, les siens révélaient quelque chose de ténébreux qui n'aurait pas dû se trouver là chez quelqu'un d'aussi jeune.

— Parlez-moi de ce qui s'est passé l'autre jour, lorsque vous avez pris la fuite, pendant la confrontation avec les

pirates ? De qui aviez-vous peur ?  
D'eux ou de moi ?

Jessica haussa les épaules.

— D'aucun des deux. Il y avait trop de bruit et de mouvement. J'étais... étourdie, c'est tout.

— Que vous soyez sourde de l'oreille gauche y est-il pour quelque chose ?

Elle le regarda en écarquillant les yeux. Soudain, elle se rendit compte qu'il lui parlait toujours dans l'oreille droite.

— Vous avez remarqué ?

— C'est Michael qui me l'a dit.

Il la regardait avec tendresse.

Elle ne parlait jamais de sa surdité. Elle refusait formellement d'aborder le sujet. C'est pourquoi elle se dépêcha de passer à autre chose.

— Tarley n'est mort que depuis un an, vous comprenez ?

Alistair la regarda d'un air moqueur.

— Et vous honorez sa mémoire en restant chaste ? Pendant combien de temps ?

— Douze mois, apparemment, répondit-elle sur un ton d'autodérision.

— Vous avez honte de votre désir pour moi ? Oui ? Il en faudra plus pour me décourager.

Honte ? Le mot était-il bien choisi ? Ce n'était pas de la honte qu'elle ressentait. Il aurait mieux valu dire qu'elle était désorientée. Elle avait appris à vivre dans un certain monde, selon certaines règles. Une liaison avec Alistair la projetterait sur une autre planète. C'était comme une danse nouvelle dont elle ignorait les pas ; donc, elle trébucherait. C'est difficile d'oublier ce qu'on a appris dès le berceau.

— Une femme n'a pas besoin d'un amant pour être heureuse, dit-elle. Il est possible et respectable, quoique

démodé, de trouver le plaisir dans le lit conjugal.

— Êtes-vous en train de dire que nous devrions nous marier ? demanda-t-il avec une pointe d'agacement dans la voix.

— Non ! s'empessa-t-elle de répondre. Je ne me remarierai jamais. Avec personne.

— Pourquoi pas ? Votre premier mariage a été heureux.

Il prit une poire dans le panier.

— C'est vrai, concéda Jessica. Tarley et moi, nous nous entendions bien. Il connaissait mes désirs, je connaissais

ses attentes. De tout cela, nous avons fait un mélange harmonieux. Il y a peu de chances que je retrouve jamais l'équivalent.

— L'harmonie, c'est important pour vous ? demanda Alistair.

Elle le regarda dans les yeux. Comme toujours, il avait l'air de la mettre en demeure de ne pas se mentir à elle-même et de dire à haute voix ses pensées les plus secrètes.

— Oui, dit-elle laconiquement.

Alistair la considéra longuement, la tête penchée sur le côté.

— Pour apprécier l'harmonie, il faut avoir connu la discorde, dit-il enfin.

— Pourrions-nous parler d'autre chose ? répliqua-t-elle.

— Comme vous voudrez, répondit Alistair après un silence.

Elle grignota son pain en essayant de rassembler ses pensées. Il lui donnait sans cesse l'impression de pouvoir la sonder jusqu'au tréfonds. C'était d'autant plus injuste que lui-même conservait tous ses mystères.

— Pourquoi avez-vous choisi ce métier ? demanda-t-elle.

— Pourquoi pas ?



— Vous avez dit que votre père avait acheté une plantation et un vieux navire pour vous. Je me demandais si c'est vous qui les aviez demandés ou bien si vous vous êtes contenté de suivre la voie tracée pour vous par Masterson ?

Alistair baissa les yeux.

— Je ne voulais rien accepter de Masterson. Je l'ai fait pour ne pas blesser ma mère. C'est moi qui ai eu l'idée d'une plantation de canne à sucre parce que je savais que ça rapportait beaucoup d'argent et aussi parce que l'éloignement inhérent à ce genre de culture comblerait Masterson. J'avais

toujours été une source de désagrément pour lui.

Jessica se souvint d'avoir dit quelque chose d'approchant à Hester, des années auparavant, et elle en éprouvait des remords à présent. Elle avait supposé qu'Alistair n'avait ni ambition ni sens des affaires. Et puis, elle n'avait pas aimé que Hester le trouve à son goût. Elle pouvait se l'avouer aujourd'hui. Certes, les sentiments de sa sœur pour Caulfield n'avaient été que des enfantillages mais ils avaient suffi à éveiller chez Jessica l'envie et même la jalousie.

— Il y a des pères qui pensent agir pour le mieux en étant sévères, dit-elle. Leurs méthodes laissent à désirer mais ils ont leur conscience pour eux.

Elle ne pensait pas que son père ait jamais eu des intentions louables mais un seul exemple ne prouve rien.

— Qu'est-ce qui vous permet de l'affirmer ? objecta-t-il. Vous avez toujours été parfaite. Et moi, jamais.

— La perfection, pour reprendre votre mot, ne s'obtient pas sans effort.

— À vous voir, on le croirait.

Elle allait protester et il leva la main pour la faire taire.

— Toute l'affection dont Masterson est capable va à ma mère et à personne d'autre. Sans elle, il serait dépourvu de toute générosité. Tout ce qu'il a fait pour moi, il l'a fait par amour pour elle. En dépit de tout ce qui nous sépare, je lui conserve mon estime, mais c'est seulement à cause de ses sentiments pour elle.

— Qu'est-ce qui vous sépare de votre père ?

— Quand vous me confierez vos secrets, je vous confierai les miens, répondit-il en souriant pour atténuer la sécheresse de son refus. Vous êtes

mystérieuse, Jessica. Pour préserver l'équilibre, j'ai intérêt à ne pas trop me dévoiler non plus.

Jessica prit un air pensif. Il lui prêtait une personnalité extraordinaire et elle aurait bien aimé que ce soit vrai. Elle avait reçu une éducation stricte, toute infraction étant sévèrement punie. C'est pourquoi elle était persuadée que, même s'il y avait eu la moindre originalité, la moindre fantaisie dans son caractère au départ, tout cela avait été étouffé dans l'œuf.

Pourtant, Alistair semait le doute dans son esprit. Et si elle s'était trompée ? Et

si elle était encore en mesure d'éveiller l'intérêt d'un homme comme lui ? Un homme si sensuel et si beau que de nombreuses femmes avaient été prêtes à payer cher pour le posséder, ne serait-ce qu'un court instant ?

Pour commencer, elle devait s'inventer un passé qui la rende vraiment intéressante.

Son imagination s'emballa.

— Et si je vous racontais la fois où j'ai été la captive d'un cheik ?

Une lueur malicieuse passa dans le regard d'Alistair.

— Oh, oui, je vous en prie.

Jessica le fascinait davantage de jour en jour et il se mit à craindre qu'après ce pique-nique son sort ne soit définitivement scellé. Avec sa fable, elle allait forcément trahir sa vraie personnalité. Le simple fait qu'elle en ait conçu l'idée était déjà révélateur de beaucoup de choses – elle avait de l'imagination, de l'audace, de la fantaisie... Il avait toujours su qu'elle avait des aspects cachés. Il les avait même entraperçus.

Mais, plus que tout, ce qui l'attirait en Jessica, la cause de leur profonde affinité, c'était qu'il reconnaissait en elle une âme sœur, quelqu'un qui, comme lui, avait été obligé de se dissimuler derrière un masque pour survivre. Il attendait avec impatience le jour où elle se déciderait à l'ôter. Quelle femme merveilleuse ce serait une fois qu'elle aurait accepté d'exploiter ses charmes secrets !

Elle détourna la tête pour ne plus le voir en face.

— Donc, commença-t-elle, je traversais le Sahara avec une caravane



quand nous fûmes attaqués par une bande de pillards.

L'endroit semblait bien exotique pour quelqu'un qui passait pour une parfaite lady anglaise. Alistair adorait déjà cette histoire.

— Et puis, d'abord, que faisiez-vous au Sahara ?

— Je fuyais les rigueurs de l'hiver.

— Avez-vous eu peur ?

— Au début, oui. Je n'avais pas la moindre idée de la façon dont on traitait les femmes dans ces contrées sauvages. Je fus emmenée dans une oasis. On me

conduisit directement dans la tente du cheik.

Captive ? L'histoire devenait de plus en plus intéressante.

— Aviez-vous des liens ?

— Oui, aux poignets, répondit-elle d'une voix entrecoupée qui trahissait son trouble.

Alistair se réjouit en secret. À l'entendre, elle aurait aimé le dominer au lit mais apparemment elle avait aussi l'envie d'être soumise. C'était une pensée très stimulante.

— Quel genre d'homme était-ce, votre cheik ?

— Plus jeune que je ne l'aurais cru.  
Séduisant.

— De quoi avait-il l'air ?

Jessica le gratifia d'un sourire plein de mystère avant de répondre.

— Il vous ressemblait.

— Charmant, murmura-t-il, ravi d'apprendre qu'elle lui avait réservé un rôle dans sa fable.

Par la même occasion, cela voulait peut-être dire que ce n'était pas le cas de Tarley, mais il fallait attendre la fin pour en être sûr. Son impeccable mari pouvait aussi bien être le héros qui

viendrait la tirer des griffes de son libidineux ravisseur.

— Qu'a-t-il dit quand il vous a vue ?

— C'était lui qui m'avait enlevée. Il m'a couchée sur l'encolure de son cheval et il m'a emmenée au loin.

Le parallèle avec la réalité était facile à faire – le désert sans limites est souvent comparé à un océan. Alistair se coucha sur le dos. Il glissa un oreiller sous sa tête et regarda le ciel sans nuages.

— Il y avait de la nourriture et des jarres de vin, poursuivit-elle. Le sol était couvert de tapis qui étaient jonchés

de coussins. Il s'allongea et me pria d'en faire autant. Un peu comme vous et moi en ce moment. Il m'ôta mes liens mais je n'étais toujours pas rassurée.

— Pourquoi ? Il me fait plutôt l'effet d'un brave garçon.

— Il m'avait kidnappée ! protesta Jessica, tout en souriant.

— On ne peut pas lui en vouloir pour ça. Ce n'est pas tous les jours qu'on rencontre une merveille telle que vous en plein désert.

Là aussi, il voyait quelques similitudes avec le présent.

— D'après vous, un homme a le droit de prendre ce qui lui fait envie ?

— Si cela ne fait de tort à personne, pourquoi pas ?

Jessica éclata de rire et cela sonna aux oreilles d'Alistair comme la plus belle des musiques.

— Vous êtes incorrigible, mon cher monsieur.

— Le plus souvent possible, concéda Alistair.

— Le cheik aussi, j'en ai bien peur. Je l'ai trouvé tout à fait charmant mais entêté. J'ai eu beau lui répéter cent fois que je venais d'un monde où les mœurs

étaient plus strictes que dans le sien et que cela finirait par nous séparer, il n'a rien voulu entendre.

— Il me plaît de plus en plus, cet individu.

— Oui, je n'en doute pas.

Jessica s'interrompt pour manger.

— Alors, qu'avez-vous fait ? demanda Alistair.

— Ce n'est pas drôle de raconter une histoire à quelqu'un comme vous, se plaignit Jessica. Permettez-moi de livrer les détails à mon rythme. Heureusement pour moi, le cheik était plus patient que vous.

— Quels détails étiez-vous en train de lui révéler ?

— Quoi, vous persistez dans vos mauvaises manières alors que je vous les ai fait remarquer ?

Alistair leva les yeux vers elle et la trouva en train de l'observer. Pas son visage mais le reste, ce qui lui fit plaisir.

— L'erreur est humaine, dit-il.

— Persévérer est diabolique, répliqua-t-elle. Quoi qu'il en soit, je ne lui révélai pas des détails. Je lui racontai des histoires.

— Pendant ce temps-là, il ne songeait pas à vous séduire.



— C'était mon but.

Elle baissa les yeux sur ses mains, occupées à triturer machinalement son morceau de pain.

— De quoi vouliez-vous que je parle avec lui ? reprit-elle. Du savoir-vivre dans les salons londoniens ou du jeu d'échecs ? De tels sujets de conversation auraient eu tôt fait de lasser un aventurier.

— Je suis certain qu'il était prêt à s'intéresser à tout ce que vous diriez, répondit Alistair. Et même si vous n'aviez rien dit, il aurait quand même

passé un bon moment, rien qu'en vous regardant.

— Vous avez le compliment facile, dit Jessica en faisant la moue.

— Vous n'avez pas l'air d'aimer ça. Moi, vous pouvez me flatter tant que vous voudrez, je ne me plaindrai pas. En revanche, je ne peux pas vous promettre de rester sage...

— Pour quel genre de choses souhaitez-vous être admiré ?

— Peu importe, pourvu que l'admiration soit sincère.

Alistair mordit dans sa poire et se rendit compte qu'il était très bien où il

était, qu'il n'avait aucune envie d'être ailleurs, ce qui lui procura un étrange sentiment de calme. D'aussi loin qu'il s'en souvienne, il avait toujours eu la bougeotte. Il était toujours sur le qui-vive pour ne pas laisser passer une bonne occasion de se faire de l'argent. Rester pauvre n'avait pas été dans ses projets.

Jessica prit un air pensif.

— Quitte à être admirée, dit-elle, j'aimerais mieux que ce soit pour quelque chose que j'aurais fait. Ça n'est pas encore arrivé. J'espère que ça viendra un jour.

— Expliquez-moi ça, s'il vous plaît, dit Alistair.

— Eh bien, comment pourrais-je me prévaloir de mon apparence ? Le mérite en revient à mes parents. Comment pourrais-je me prévaloir de ma conduite alors que je ne pourrais pas me comporter autrement, même si je le voulais ?

— Vous ne le pourriez pas ?

— Non. Je n'avais pas le choix étant petite et aujourd'hui c'est gravé en moi, je n'arrive même pas à imaginer ce que je pourrais faire d'autre.

— Pas le choix ? répéta-t-il. On a toujours le choix. Ou bien on fait ce que veulent les autres, ou bien on fait ce qu'on veut.

Lorsqu'elle le regarda, ses beaux yeux gris s'étaient assombris.

— Ça dépend des conséquences.

Il remarqua son brusque changement d'humeur. Le terrain était glissant. Elle risquait de se fâcher s'il tentait de s'y aventurer. C'est pourtant ce qu'il fit, mais par un chemin détourné.

— J'avais un ami à Eaton, commença-t-il. C'était le garçon le plus intelligent que j'aie jamais rencontré. Il m'a

impressionné, non point tant par l'étendue de sa culture que par son sens de l'observation et la vivacité de son esprit. Je pouvais lui faire tous les compliments que je voulais, il ne se laissait pas convaincre. Il doutait de ses capacités et je ne parvenais pas à comprendre pourquoi. Quand j'ai rencontré certains membres de sa famille, tout est devenu clair à mes yeux. Ses parents n'appréciaient pas ses qualités intellectuelles à leur juste valeur. Ils voulaient voir des bonnes notes sur son bulletin, tout le reste leur semblait insignifiant.

— Je peux comprendre.

— J'en suis bien convaincu. Vous avez des points communs avec ce garçon. Par exemple, vous faites tout pour me dissuader de penser du bien de vous. Sauf que, dans votre cas, ce ne sont pas les autres qui vous sous-estiment. C'est vous-même qui n'accordez aucune valeur aux traits de votre caractère que les autres trouvent admirables. Maintenant, vous laissez entendre que vous avez eu du mal à acquérir vos qualités. Qui donc vous a mené la vie dure ? Vos parents ?

Jessica lui lança un regard plein d'exaspération.

— Êtes-vous toujours aussi curieux avec tout le monde ou ce traitement est-il réservé aux femmes avec lesquelles vous avez envie de coucher ?

— Vous vous hérissez facilement. Il vaut mieux vous manier avec prudence. J'adore ça !

— Vous adorez les défis, corrigea Jessica. Si je vous courais après, vous verriez les choses autrement.

— Essayez, pour voir, répondit Alistair en la regardant dans les yeux. Faisons l'expérience.



— Encore un défi ou un pari ! C'est plus fort que vous.

Elle avala sa dernière bouchée de pain et entreprit d'arranger les coussins selon sa convenance. Lorsqu'elle s'allongea de nouveau, Alistair trouva le spectacle charmant. Désinvolture élégante et beauté naturelle.

Il choisit de ne pas insister sur les questions qui l'intéressaient vraiment et revint à leur précédent sujet de conversation.

— Vous avez dit tout à l'heure que vous espériez avoir l'occasion de vous

distinguer, rappela-t-il. Quels sont vos projets ?

Avant de répondre, Jessica mordit du bout des dents dans sa poire.

— Je réussirai peut-être à bien gérer Calypso, dit-elle enfin. J'espère être à la hauteur de la tâche.

— Vous n'aurez rien à faire. Tarley a un excellent contremaître ainsi qu'un intendant très compétent, sans compter un contrat de premier ordre pour le transport des marchandises, même si ce n'est pas à moi de le dire. C'est une machine dont les rouages sont bien huilés.

Lorsque le visage de Jessica s'assombrit, il comprit son erreur. En vérité, il redoutait par-dessus tout qu'elle n'ait pas besoin de lui, ce qui serait sans doute le cas si elle ne cherchait pas d'acheteur. Mais ce n'était pas une raison pour la décourager. Elle avait envie de s'atteler à une tâche énorme. Il se devait de l'aider, même si cela ne favorisait pas ses propres projets.

— Je ne dis pas que tout est parfait, s'empressa-t-il d'ajouter. On peut toujours améliorer les choses.

Elle le regarda d'une façon qui signifiait qu'elle n'était pas dupe. Quoique novice dans les jeux de la séduction, elle se rendait compte qu'il faisait des concessions pour lui plaire.

— Je l'espère, dit-elle. Mais, à défaut de les améliorer, je devrais au moins me garder de les endommager.

Alistair sourit aimablement.

— Et avec tout ça, vous n'êtes pas mystérieuse ?

Jessica baissa les yeux, admirant le gros saphir qui ornait sa main.

— Peut-être un petit peu, concéda-t-elle. De votre point de vue, du moins.

— C'est le seul point de vue qui vaille.

S'il avait dû lui offrir une pierre, il aurait choisi un rubis. Le rouge, comme symbole de ce feu intérieur qu'elle dissimulait avec soin.

Elle releva les yeux, son regard voilé par ses longs cils.

— Pouvez-vous, euh, consentez-vous à m'aider ? Vous avez commencé avec rien. Il est permis de supposer que vous connaissez tout ce qui est nécessaire pour la culture et le commerce de la canne à sucre.

Un sentiment très tendre se mêla au soulagement que ressentit Alistair.

— Tout à fait. Une fois que vous aurez repéré les lieux et que vous serez bien installée, j'aurai des choses à vous apprendre. Je n'ai pas l'intention de me mêler de vos affaires, cependant si vous avez des questions ou si vous rencontrez des difficultés, je me ferai une joie de vous aider.

— Merci.

Ils mangèrent en silence pendant un moment. Alistair était content de partager un repas au soleil avec Jessica. De son côté, plus il se taisait, plus elle

se détendait. Ce qui le conduisit à se demander jusqu'où elle accepterait de se dévoiler. Elle éludait presque toutes les questions. En résumé, elle avait été élevée à la dure et cette éducation n'avait pas été sans « conséquences ». Elle se sentait un peu gênée aux entournures.

Il regarda de nouveau le saphir qui ornait sa bague de fiançailles et se demanda si Tarley l'avait aussi bien connue que ça. La plupart des mariages dans la haute société sont des alliances qu'on fait durer en évitant les questions épineuses. Il n'est pas rare que les

époux se parlent à peine de ce qu'ils font dans la journée et ne partagent pas leurs sentiments sur telle personne ou tel événement.

Jessica avait-elle jamais eu quelqu'un à qui se confier ?

— Si je me souviens bien, dit-il, vous aviez un chien qui vous suivait partout ?

— Temperance, répondit Jessica avec une note de tristesse dans la voix. Il y a quelques années qu'elle est morte. Savez-vous qu'elle me manque encore ! Parfois, le bas de ma robe frotte contre mes chevilles d'une certaine façon et, l'espace d'une seconde, j'oublie qu'elle



n'est plus là et je pense que c'est peut-être elle.

— Je suis désolé.

— Avez-vous jamais eu un animal auquel vous étiez attaché ?

— Mon frère Aaron avait un beagle que j'aimais bien. Albert avait un mastiff qui répandait des quantités invraisemblables de salive. Et Andrew avait un fox-terrier qui était une vraie teigne. Inutile de vous dire que nous sommes rapidement devenus les meilleurs amis du monde, lui et moi. Hélas, lorsque le fox-terrier eut fini de saccager les meubles et les tapis,

Masterson décréta qu'il ne voulait plus de chien à la maison. Voilà ce qu'il en coûte d'être le plus jeune et le dernier servi.

Jessica sourit tendrement.

— Je pense que votre chien aurait été gâté.

C'était elle qu'il avait envie de gâter — la couvrir de cadeaux, la mettre nue et l'enfouir sous des diamants...

Il toussota pour s'éclaircir la voix.

— Lady Regmont aime-t-elle autant que vous les animaux ?

— Hester a toujours été trop occupée pour avoir du temps à consacrer à un

chat ou un chien. Lorsqu'elle n'a pas un emploi du temps surchargé, c'est un jour à marquer d'une pierre blanche.

Alistair n'avait pas oublié la prodigieuse vitalité de Hester.

— Michael l'aimait beaucoup pour cette raison, rappela-t-il. Lui aussi, il apprécie une nombreuse compagnie.

— Tout le monde adore Hester. C'est impossible de faire autrement.

La brise lui rabattit une mèche de ses cheveux blonds en travers de la joue. Elle la repoussa d'un geste gracieux de la main.

— Lorsque Michael se trouvait dans la même pièce qu'elle, il ne regardait personne d'autre.

— Oui, elle a le pouvoir d'illuminer par sa présence n'importe quelle assemblée.

Alistair perçut de la tristesse dans sa voix.

— Elle vous manque.

— De bien des façons, répondit Jessica en soupirant. Elle a beaucoup changé depuis un an. J'ai honte de l'avouer mais je ne sais pas si elle a changé petit à petit ou tout d'un coup. Lorsque Tarley était malade, je n'avais

plus le temps de rendre la moindre visite a quiconque.

— Elle a changé en quel sens ?

Jessica haussa les épaules en signe d'ignorance.

— J'ai peur qu'elle ne soit malade. Elle a maigri, elle est pâle. Par moments, elle a les yeux cernés, la bouche pincée, comme si elle avait mal quelque part. Quand je la supplie d'appeler un médecin, elle me dit que tout va bien.

— Si quelque chose ne va pas, je suis sûr que Michael s'en occupera pendant

votre absence. Vous pouvez être tranquille.

— Avec ses nombreuses obligations, il a à peine le temps de régler ses propres affaires. Quel brave garçon, tout de même ! Il aurait besoin d'une bonne épouse pour l'aider à porter son fardeau.

— Votre sœur continue à l'obnubiler, et c'est, je crois, la raison pour laquelle il ne s'est jamais marié.

Jessica écarquilla les yeux.

— Êtes-vous en train de dire que Michael a un faible pour Hester ?

— Oui, depuis des années, répondit Alistair d'un ton un peu brusque.

Il était bien placé pour savoir ce qu'on ressent lorsqu'on est dévoré par ce genre de sentiment.

— Non, dit Jessica dans un soupir. Ça ne se peut pas. Il ne lui a jamais témoigné autre chose que de l'amitié.

— Et vous les avez suffisamment bien observés pour en être certaine ? répliqua Alistair du tac au tac.

Elle le regarda un long moment et puis sourit d'un air penaud.

— Je ne me suis jamais doutée de rien.

— Lady Regmont non plus, et c'est bien là le drame de Michael.

— Elle a parlé de lui une fois en faisant la liste de ses fiancés possibles.

— Oh ? Qu'en a-t-elle dit ? Cela le consolerait peut-être d'apprendre qu'elle lui trouvait des qualités. Ou alors, ça ne servirait qu'à aggraver son malheur puisqu'il est de toute façon trop tard pour changer les choses.

— Si ma mémoire est bonne, elle l'appréciait pour son tempérament jovial. Mais, ajouta Jessica tandis que ses yeux se mettaient à briller, physiquement, c'est vous qu'elle préférerait.



— C'est flatteur. Étiez-vous du même avis qu'elle ?

— J'ai menti.

Il sourcilla.

— Enfin, pas vraiment, rectifia-t-elle. J'ai seulement dit que je n'avais pas d'opinion pour la bonne raison que vous étiez trop jeune pour moi.

Alistair porta la main à son cœur.

— Aïe ! La jolie dame m'a piqué au vif !

— Fadaises ! s'exclama-t-elle.

— La jeunesse a ses avantages, vous savez ? Vigueur, endurance...

— ... impétuosité.

— Ce qui n'est pas sans avantage non plus, pourvu qu'on agisse judicieusement, répliqua-t-il. Mais, puisque vous venez d'avouer que vous aviez menti, cela veut dire que vous me trouviez séduisant déjà à l'époque. Pourquoi ne pas l'avoir avoué à votre sœur ?

Fallait-il comprendre qu'elle ne partageait jamais ses sentiments avec personne ?

— Je ne voulais pas l'encourager, expliqua Jessica. Je pensais que vous ne seriez pas bien assortis.

— De toute façon, je n'aurais pas été intéressé. Il faudrait être bête pour courtiser une jeune fille tout en étant secrètement épris de sa sœur.

Les joues de Jessica s'empourprèrent.

— Vous n'avez sans doute jamais été épris d'aucune femme. Ce n'est pas dans votre nature. Par ailleurs, tout comme M. Sinclair, vous n'avez jamais eu l'air de vous apercevoir de mon existence.

— Ni vous de la mienne. Apparemment, nous nous plaisons, mais vous étiez promise à Tarley et moi, j'étais trop jeune. Je n'avais pas la moindre idée de ce que je désirais faire

avec vous, à part forniquer frénétiquement, et je ne voyais pas comment y parvenir. Vous étiez parfaite, radieuse, pure. Gigoter sur vous dans un accès de fureur lubrique, cela semblait obscène et impossible.

Le fait qu'elle ne soit pas scandalisée par un langage aussi cru, comme cela aurait encore été le cas quelques jours plus tôt, était le signe qu'elle se sentait de plus en plus à l'aise avec lui.

— D'après ce que j'ai vu dans les bois de Pennington, vous vous contrôlez fort bien dans ces circonstances-là.

— Ç'aurait été très différent avec vous.

Les joues de Jessica passèrent du rose foncé au rouge vif. Elle baissa les yeux et changea de sujet.

— Peut-être que si Michael avait manifesté ses sentiments envers Hester... Euh, je ne veux pas dire par là qu'elle n'est pas heureuse avec Regmont, mais...

— J'évite autant que possible de spéculer sur ce qui aurait pu être et n'a pas été, dit Alistair. La vie, c'est ce qui advient et rien d'autre. C'est suffisamment difficile d'en tirer le

meilleur parti possible. À quoi bon regretter ce qui ne peut plus être changé ?

Jessica acquiesça d'un hochement de tête mais son regard était un peu vague, pensif.

— Vous agissez avec l'espoir de ne jamais regretter vos choix, murmura-t-elle, comme si elle se parlait à elle-même. Tandis que moi, j'ai toujours choisi de ne pas agir, afin de ne pas avoir de regrets.

— Qui peut dire lequel de nous deux a raison ?

— Je devrais peut-être agir comme vous. Au moins pendant un certain temps.

Alistair leva les yeux au ciel afin de ne pas donner trop de poids à ce qu'il allait dire.

— C'est le moment ou jamais. Vous êtes loin de chez vous, profitez-en pour changer de conduite. Personne n'en saura jamais rien.

— Vous, vous le sauriez.

— Ah ! mais je ne le dirais à personne.

Elle le menaça avec le doigt, un geste qu'il trouva d'une gaminerie charmante.

— Vous cherchez à m'influencer. Si c'est à mon avantage ou à mon détriment, Dieu seul le sait.

— Je sais exactement ce qu'il vous faut.

— Ah oui ?

— Oui, une liberté totale, dit-il en se redressant. Elle existe et je peux vous l'enseigner.

— La liberté est inséparable de ses conséquences.

— Admettons. Mais le qu'en-dira-t-on est-il une conséquence de la liberté ? C'est juste un petit inconvénient. Ce que les autres pensent, ce n'est pas bien



grave tant qu'on a les moyens de s'en moquer.

Jessica poussa un soupir.

— Je commence à m'inquiéter de ce que vous pensez de moi.

— Je peux vous le dire. Je suis fou de vous. C'est bien simple : j'aime tout ce que je connais de vous.

Il tendit la main vers la bouteille de vin qui dépassait du panier.

— Nous ne pouvons pas mépriser tous les deux les conventions sociales, dit Jessica. Il faut qu'il y en ait un qui reste raisonnable. Je propose que ce soit vous.

Alistair éclata de rire.

— Ah bon ?

— Oui. Nous allons échanger les rôles. À partir de maintenant, je vais agir sans plus me soucier des conséquences et, de votre côté, vous observerez scrupuleusement les convenances. Il faut d'ores et déjà vous exercer puisque vous avez l'intention de retourner en Angleterre et de reprendre votre place dans la bonne société.

Alistair était sidéré par l'audace de cette proposition.

— Allons, insista-t-elle. Tout le monde sait que vous êtes doué pour

enfreindre les règles. La question est : serez-vous capable de les suivre ? Serez-vous capable de renoncer à une entreprise simplement parce qu'elle est scandaleuse ? Serez-vous capable de renoncer à une opportunité afin d'éviter la réprobation générale ?

— Et vous, serez-vous capable d'enfreindre les règles ? répliqua-t-il. Serez-vous capable de continuer, même si ça scandalise ? Serez-vous capable de saisir une bonne occasion au risque de choquer les gens ?

— Je peux toujours essayer, répondit Jessica, plus radieuse que jamais. Et,

pour rendre ma proposition plus intéressante, je vous propose de parier, qu'en dites-vous ?

— J'en dis qu'elle est déjà très intéressante comme ça.

L'inversion des rôles offrait une foule de possibilités toutes plus engageantes les unes que les autres.

— Mais, reprit Alistair, quand il s'agit de relever un défi, vous savez déjà que je suis toujours partant. Alors, vingt guinées ?

Jessica tendit la main.

— Topez là !

— C'est un joli chapeau ! s'exclama lady Bencott.

En voyant l'horrible chose juchée sur la tête de lady Emily Sherman, Hester se demanda si lady Bencott plaisantait ou bien si elle était victime de goûts atroces. Comme lady Bencott était universellement réputée pour l'élégance de ses toilettes, elle opta pour l'hypothèse de la mauvaise farce.

— Il y a un charmant bonnet dans la vitrine, intervint-elle. Je crois qu'il vous

irait très bien, Emily.

En s'approchant de la vitrine, Hester se rendit compte à quel point Jessica lui manquait. Les après-midi de shopping étaient beaucoup plus agréables quand sa sœur y participait. Jessica avait le don de canaliser les ardeurs de femmes telles que lady Bencott avec des mots savamment choisis pour être clairs sans être vexants. Hester enviait cette fermeté car, de son côté, elle était d'un naturel très conciliant, toujours prompte à désamorcer les conflits, quoi qu'il lui en coûte.

Hester tendit la main vers le bonnet susmentionné, qui était perché avec grâce au sommet d'un support de bois verni, puis elle s'immobilisa. Bond Street était noire de monde, comme d'habitude, et cependant une silhouette particulière venait d'attirer son attention.

L'homme était grand et svelte, élégant, avec des cuisses de cavalier et des épaules qui n'avaient pas besoin de rembourrage pour paraître carrées. Sa veste vert foncé et son pantalon de daim, quoique sobres, avaient été confectionnés chez un grand tailleur. Il

avançait avec tant d'assurance que les femmes le dévoraient des yeux et que les hommes s'écartaient instinctivement de son chemin.

Comme s'il s'était senti observé, il tourna la tête vers elle. Sous le bord de son chapeau, Hester aperçut une mâchoire au dessin volontaire qu'elle aurait reconnue entre mille.

Michael. Une bouffée de chaleur se répandit dans tout son corps – une impression qu'elle n'avait plus jamais ressentie depuis la première fois qu'elle avait vu Regmont. Depuis ce jour, quelque chose s'était engourdi en elle, et



on aurait dit que ce quelque chose était en train de se ranimer.

Mon Dieu ! Quand était-il devenu cet homme magnifique ?

Quand avait-il laissé son adolescence derrière lui ? En devenant lord Tarley ? Ou plus tôt ? Elle le voyait si rarement qu'elle ne pouvait situer précisément le moment où avait eu lieu la métamorphose.

Il s'arrêta, seule silhouette immobile au milieu d'un tourbillon d'activité. Il avait l'air désinvolte, parfaitement à l'aise dans son grand corps. Ce qui n'était jamais arrivé à son mari, pourtant

plus petit de quelques centimètres, et perpétuellement encombré par sa corpulence.

Hester laissa retomber sa main. Sans prendre le temps de réfléchir, elle se retrouva dehors en train d'attendre Michael. Il traversa la rue d'un pas qui révélait son impatience de la rejoindre.

— Bonjour, lord Tarley, dit-elle d'une voix étonnamment claire et ferme alors qu'elle était très impressionnée.

Il souleva son chapeau, dévoilant sa belle chevelure acajou.

— Lady Regmont, dit-il en s'inclinant. Je remercie le sort qui m'a placé sur

votre chemin par ce bel après-midi.

Hester fut ridiculement ravie de ce compliment, pourtant assez fade.

— C'est réciproque, dit-elle.

Michael jeta un coup d'œil dans la boutique de modiste.

— Un après-midi avec quelques amies ?

— Oui.

Ce qui signifiait qu'elle ne pouvait pas aborder le sujet qui lui tenait le plus à cœur.

— Il faut que je vous voie, ajouta-t-elle. Il y a quelque chose dont je voudrais vous parler.

Le visage de Michael se crispa.

— Que se passe-t-il ? Un souci ?

— J'ai entendu parler de votre pari avec Regmont.

Michael haussa les sourcils.

— Je ne lui ferai aucun mal, dit-il.  
Enfin, pas beaucoup.

— Ce n'est pas pour lui que je m'inquiète, répondit Hester.

Michael n'avait pas l'air de se douter qu'une bête sauvage sommeillait en Regmont.

Les lèvres de Michael tremblèrent comme s'il se retenait de sourire. Mais ce fut plus fort que lui et finalement il

sourit pour de bon. Hester en eut le souffle coupé. Elle se rendit compte alors qu'elle ne l'avait presque jamais vu sourire. En sa présence, il avait toujours fait preuve de retenue, presque de froideur. Il ne s'était jamais laissé apprivoiser par elle, à la différence de tant d'autres.

— Je me demande si je dois être flatté par l'intérêt que vous me portez ou froissé par votre manque de confiance dans mes talents de boxeur, dit-il.

— Je ne supporte pas l'idée que vous puissiez être blessé.

— Afin de ne pas vous infliger ce chagrin, je vous promets de bien me protéger, répondit Michael, mi-figue, mi-raisin. Toutefois, je dois à la vérité de vous prévenir que cela risque de tourner au détriment de votre mari.

Elle se demanda s'il l'avait toujours regardée avec autant de tendresse dans les yeux.

— Regmont est très capable de se défendre.

Lorsque Michael fronça les sourcils, elle se rendit compte qu'elle en avait trop dit. Elle se dépêcha de changer de sujet.

— Votre visite de l'autre jour m'a fait plaisir. J'aimerais que vous veniez me voir plus souvent.

— Ah, Hester, si je pouvais ! répondit Michael d'une voix sourde. Je vais essayer.

Ils se séparèrent. En retournant vers la boutique de la modiste, Hester s'abstint de regarder par-dessus son épaule. C'était une chose d'échanger quatre phrases avec le beau-frère de sa sœur, c'en serait une autre de le suivre des yeux tandis qu'il s'éloignait.

Elle rejoignit ses amies.

— Son titre de vicomte lui réussit, fit observer lady Bencott.

Hester acquiesça, tout en sachant que ce nouveau statut s'achetait au prix d'un deuil et n'allait pas sans fardeau.

— Avec un peu de chance, Emily, continua lady Bencott en s'adressant à la jeune lady Sherman, un nouveau bonnet attirera peut-être son attention et vous permettra de faire un beau mariage.

Emily posa un autre abominable chapeau sur ses superbes boucles brunes.

— Ce serait une chance extraordinaire, dit-elle d'un ton rêveur.



Il y a longtemps que je l'admire.

À ces mots, Hester ressentit un pincement au cœur. Elle se dit que c'était lié à sa grossesse, certainement pas à un sentiment plus complexe et improbable... comme la jalousie.

— On m'a dit que tu voulais me voir ?

Michael leva les yeux lorsque sa mère entra dans son bureau. Elspeth Sinclair, comtesse de Pennington, malgré sa frêle silhouette, dominait la pièce qui était loin d'être petite. Sa volonté inflexible et son attitude majestueuse imposaient le

respect. Sa beauté et son élégance complétaient la force de son caractère.

— Oui, dit Michael en posant sa plume.

Il se leva, contourna son bureau, désigna un fauteuil et attendit qu'elle y soit installée. Puis il s'assit en face d'elle et sourit.

— Mère, j'ai une faveur à vous demander.

La comtesse l'observa. La perte de son fils aîné se reflétait dans ses yeux noirs. Sa tristesse la rongea.

— Tu n'as qu'à demander, mon garçon. Si c'est en mon pouvoir, ce sera

fait.

— Merci, mère.

Il rassembla ses idées, réfléchissant à la meilleure façon de formuler sa requête.

Elsbeth posa ses mains sur ses cuisses et pointa le menton. Des mèches argentées ornaient ses tempes mais son visage était à peine marqué par l'âge. Elle était encore belle.

— Comment vas-tu ? demanda-t-elle. J'ai essayé de respecter ta tranquillité mais, je l'avoue, je m'inquiète pour toi. Tu n'es plus toi-même depuis la mort de Benedict.

— Sa mort nous a tous affectés, répondit Michael en s'enfonçant dans son fauteuil.

Cette conversation avait tardé à venir. Sa mère avait fait preuve de beaucoup de patience, elle qui d'ordinaire se tenait informée régulièrement et dans les moindres détails de tout ce qui arrivait à ses proches. Pennington était resté à la campagne pour pleurer son fils mais Elspeth était arrivée quelques semaines plus tôt pour veiller sur Michael. Elle faisait semblant de ne s'occuper que de ses amies et de ses bonnes œuvres mais il savait pourquoi elle était là — pour

soutenir le seul fils qui lui restait alors qu'il s'efforçait, en vain, de combler le vide laissé par la mort de son frère aîné.

— Même si c'était en toute innocence et avec les meilleures intentions du monde, dit Michael d'une voix lasse, le fait est que nous vivions comme si Benedict était éternel. Nous n'avons jamais pensé qu'un jour nous serions obligés de nous débrouiller sans lui.

— Selon moi, tu te débrouilles bien, dit Elspeth. Tu es tout à fait capable d'assumer tes nouvelles responsabilités. À ta façon. Trace ton propre chemin.

— J'essaie.

— Non, tu te donnes beaucoup de mal pour faire exactement comme ton frère. Ton père et moi, ce n'est pas ce que nous te demandons.

Michael fit la moue.

— Où trouverais-je un meilleur modèle que Benedict ?

— Lorsque je suis entrée, dit Elspeth en désignant ses bottes et sa cravate d'un ample et gracieux geste de la main, c'est bien simple, je t'ai à peine reconnu. Des vêtements sombres, presque pas de bijoux... ce n'est pas toi.

— Je ne suis plus un Sinclair, voilà tout, se défendit-il. Je suis Tarley et un

jour – Dieu veuille que ce soit le plus tard possible ! – je serai Pennington. Cela requiert de la sobriété.

— Sottise ! Rien n'est requis, hormis ta santé et ton bonheur. Et, dans ta nouvelle position, sers-toi de tes propres qualités, de tes idées personnelles, cela vaudra toujours mieux que d'imiter servilement ton frère. Vole de tes propres ailes.

— Voler de mes propres ailes, j'en suis loin ! Pour l'instant, je n'arrive même pas à suivre le rythme. J'ai un travail considérable. Je ne sais pas

comment Benedict se débrouillait pour tout faire.

— Tu devrais t'en remettre à nos intendants. Tu n'es pas obligé de tout faire tout seul.

— Si, je m'y sens obligé. On verra quand je serai au courant de tout. Pour l'instant, je ne peux pas confier les affaires de la famille à des employés simplement parce que ça m'arrange.

Michael regarda autour de lui. Il avait l'impression d'être un imposteur au milieu de cette pièce encore tout imprégnée de la présence de son frère. Les rouges sombres et les bruns, ce



n'était pas les couleurs qu'il aurait choisies, mais il ne s'était pas senti le droit de changer les tentures ni les tapis.

— Et, en plus, Benedict devait encore s'occuper de Calypso !

Elsbeth secoua la tête.

— Je ne suis toujours pas convaincue qu'il ait bien fait de léguer cette propriété à Jessica.

— Ainsi, elle est à l'abri du besoin jusqu'à la fin de ses jours.

— Elle serait une très riche veuve même sans Calypso. Cette plantation rapportait énormément d'argent à ton frère pour la bonne raison qu'il y

consacrait beaucoup de temps. J'ai peur que ce ne soit trop compliqué pour elle. Je sais que moi, à sa place, ça me ferait peur.

— Benedict en a discuté avec moi avant de rédiger son testament et j'ai bien compris son point de vue.

— Alors, s'il te plaît, explique-le-moi.

— Il l'aimait infiniment, dit Michael. Il a dit qu'elle s'était trouvée bien là-bas, qu'elle s'y était épanouie. Il voulait qu'elle soit financièrement indépendante si jamais il devait la laisser seule. Il m'a dit qu'elle avait quelque chose de trop

sage et qu'il fallait l'encourager à se libérer.

— Les intentions de Benedict étaient bonnes, je suppose, mais Jessica devrait être ici avec nous. Cela me fait de la peine de la savoir là-bas toute seule.

— Sa sœur, lady Regmont, est du même avis que vous, dit Michael.

Ça lui fournit l'occasion d'aborder enfin le sujet pour lequel il lui avait demandé de venir.

— Justement, reprit-il, c'est à propos de Hester que j'ai une faveur à vous demander.

— Oui.

— J'aimerais que vous la fréquentiez un peu plus. Invitez-la. Passez du temps avec elle.

Elsbeth haussa les sourcils.

— Elle est charmante, bien sûr, mais il y a une grande différence d'âge entre nous. Je ne pense pas que nous ayons les mêmes centres d'intérêt.

— Essayez.

— Pourquoi ?

Michael se pencha en avant pour répondre.

— J'ai peur qu'elle n'ait un problème. J'ai besoin de votre opinion. Si quelque

chose ne va pas, vous le remarquerez tout de suite.

— Pourquoi ce soudain intérêt pour lady Regmont ? À cause de Jessica ?

— Si je pouvais contribuer à rassurer Jessica, j'en serais ravi, répondit-il en biaisant. Les deux sœurs tiennent beaucoup l'une à l'autre.

— Ce qui est tout naturel et néanmoins estimable. Mais cela ne me dit pas pourquoi tu t'intéresses tant au bien-être de lady Regmont.

Dans le ton de la comtesse, il y avait de la curiosité, une vague inquiétude, mais pas de reproche.

— Si quelque chose ne va pas, reprit-elle, Regmont y veillera. Et toi, de ton côté, si tu tiens absolument à t'inquiéter pour quelqu'un, procure-toi une épouse bien à toi.

Michael poussa un soupir et ferma les yeux.

— Ces temps-ci, les gens ne pensent qu'à me marier ! Les journaux sont remplis de supputations sur mes choix. Et maintenant, je ne peux même pas espérer avoir un peu de répit dans ma propre maison !

— Y a-t-il au moins une femme qui te plaise ?

*Tout à fait. Comme vous l'avez déjà deviné, je suis fou de la femme d'un autre.*

— Assez parlé de ça, dit-il en se redressant. Je vais bien. Nos affaires vont bien. Il n'y a aucun sujet d'inquiétude. Je suis fatigué, je ne me sens pas compétent, mais j'apprends vite, bientôt je connaîtrai sur le bout des doigts tout ce qu'il y a à connaître. Tranquillisez-vous, je vous prie.

Elsbeth se leva et alla tirer le cordon, ses jupes de satin froufroutant à chaque pas.

— J'ai besoin d'une bonne tasse de thé.

Michael, quant à lui, aurait eu besoin de quelque chose de beaucoup plus fort.

— Donc, dit la comtesse d'un ton résigné, qu'est-ce qui te tracasse à propos de lady Regmont ?

La capitulation de sa mère ne lui procura aucune satisfaction. Pourquoi diantre Hester s'inquiétait-elle autant pour un simple combat de boxe entre deux parfaits gentlemen ? Pourquoi, tout à l'heure, devant la boutique de la modiste, l'avait-elle regardé avec des



yeux suppliants, presque effrayés ?  
C'était bizarre.

— Elle est maigre et beaucoup trop pâle. Elle a l'air fragile, aussi bien physiquement que moralement. Ça ne lui ressemble pas. Elle a toujours été tellement pleine de vie !

— Il est rare que les hommes remarquent ce genre de choses quand il s'agit de leur propre femme, alors, la femme d'un autre !

Michael leva la main pour la décourager de poursuivre.

— Je connais ma place et la sienne, dit-il d'un ton ferme. Notez bien que je

m'en remets à vous dans cette affaire. Vous allez me soulager d'un grave souci et j'aurai l'esprit libre pour vaquer à mes nombreuses occupations.

Une femme de chambre en bonnet blanc apparut dans l'encadrement de la porte. Elspeth commanda du thé. Puis elle retourna à son fauteuil, lissant ses jupes avant de s'asseoir.

— Je suis au courant de ton futur combat avec Regmont, dit-elle. C'est dans toutes les gazettes. Mais, à la lumière de ce que tu viens de me dire, cela prend soudain une tout autre signification. Je pensais que le nouveau

vicomte Tarley ne serait pas homme à risquer la réprobation de ses collègues de la chambre des pairs. Je constate avec joie le retour du vieux Michael Sinclair.

— Vous voyez des arrière-pensées là où il n'y en a pas. Et ce n'est pas un combat — ce qui risquerait effectivement de déplaire à ces messieurs de la chambre haute. Nous avons juste convenu de nous entraîner ensemble.

Elle lui lança un regard exaspéré.

— Je vois ce que je vois. Tu es en train de jouer avec ta chaîne de montre et tu tapes du pied. Il y a longtemps que

tu ne faisais plus cela. Il suffit que tu penses à lady Regmont ou que tu parles d'elle pour que ça recommence. Elle te fait manifestement beaucoup d'effet.

Michael se passa la main sur le visage.

— Pourquoi faut-il toujours que les femmes accordent des significations profondes à des petits faits sans importance ?

— Parce que nous sommes attentives aux infimes détails de la vie, et pas les hommes. C'est pourquoi les femmes sont plus intelligentes que les hommes.

Elle sourit suavement. Michael savait que ce sourire annonçait généralement quelque chose de malicieux.

— Je vais m'occuper de Hester, dit-elle d'un ton sucré. Mais à une condition...

Il s'en était douté !

— Laquelle ?

— Tu dois me permettre de te présenter quelques jeunes filles convenables.

— Vous ne savez donc pas agir uniquement par gentillesse ?

— C'est exactement ce que je fais. J'agis par gentillesse envers toi. Tu es

fatigué, tu as trop de travail, tu n'as personne pour t'estimer à ta juste valeur. Pas étonnant que tu sois attiré par une femme que tu connais depuis toujours. C'est rassurant et c'est reposant.

Ce n'était pas la peine de discuter. Michael garda ses objections pour lui et se leva. Du thé n'allait pas lui suffire. Il s'approcha de la bibliothèque et se pencha pour ouvrir un des placards du bas, où se trouvaient les bouteilles.

— Je suis contente que tu ne cherches pas à répliquer, poursuivit la comtesse. Écoute. J'ai épousé un Sinclair et j'en ai

élevé deux. Je sais très bien comment ils sont faits.

Il hésita lorsque son verre fut rempli à moitié et puis il décida de continuer jusqu'à ras bord.

— Nous ne sommes pas faits comme les autres ?

— Certains hommes font des mariages de raison, expliqua Elspeth. Avant de sauter le pas, ils pèsent le pour et le contre. D'autres – comme ton ami Alistair Caulfield – se laissent guider par leurs désirs. Mais les Sinclair n'écoutent que ça, dit-elle en se frappant le cœur. Une fois qu'ils ont arrêté leur

choix, rien ne peut les faire changer d'avis. Il a fallu des années avant que ta grand-mère m'accepte. Selon elle, j'étais trop têtue et intraitable.

Michael vida son verre d'un trait et la comtesse fit *tss-tss* !

— Je me demande où elle était allée pêcher ça ! s'exclama Michael avec une pointe d'ironie.

— Mais ton père a tenu bon, poursuivit Elspeth comme s'il n'avait rien dit. Quant à Jessica... Je l'aime comme ma propre fille, mais j'ai toujours eu des réticences à son égard. C'est le genre de personne qui ne se



livre jamais tout à fait. Elle a un jardin secret. Mais Benedict ne s'est pas laissé convaincre d'en choisir une autre.

— Et il a été heureux.

— Vraiment ? C'est dans la nature de l'homme de souhaiter posséder la femme aimée, de la posséder corps et âme. À force, il aurait sûrement fini par lui en vouloir d'être aussi secrète. Quoi qu'il en soit, leur mariage n'est plus un souci. Maintenant, c'est toi qui as mal choisi la dame de tes pensées. C'est toi qui as besoin d'un nouvel objet d'affection. Depuis toujours, c'est la meilleure façon de se guérir d'un amour impossible.

— J'ai des choses plus importantes à régler.

— Tu pouvais peut-être te permettre de rester célibataire tant que ton frère était en vie, mais plus maintenant.

Michael regarda son verre et l'inclina dans tous les sens pour le faire miroiter dans la lumière de la grande fenêtre. De toutes les obligations dont il avait hérité en même temps que son titre, celle qui lui coûtait le plus était le mariage. Cela signifierait consentir à un mensonge qu'il devrait faire durer jusqu'à la fin de ses jours. À cette seule pensée, il se sentait envahi de tristesse et de dégoût.

— Occupez-vous de lady Regmont, dit-il d'un ton maussade. Donnez-lui tous les conseils dont elle peut avoir besoin, réconfortez-la le mieux possible. En échange, vous pourrez jouer les marieuses avec moi tant qu'il vous plaira.

Elsbeth esquissa un sourire.

— Marché conclu !

Jessica se promenait sur le pont, bras dessus, bras dessous avec sa femme de chambre. Le vent était fort, gonflant les voiles et poussant le navire vers sa destination. Pourtant, il n'allait pas encore assez vite au gré de Beth.

— Je commence à en avoir par-dessus la tête de cet océan et de ce bateau, dit-elle en maugréant. Quand je pense qu'il y en a encore pour des semaines !

— Oh, ce n'est aussi déplaisant que ça !

La soubrette regarda sa maîtresse en souriant avec malice.

— Cela vous est facile à dire. Vous avez de charmantes distractions qui font passer le temps plus vite.

Jessica n'essaya pas de nier puisque Beth l'avait percée à jour.

Il avait fallu cette relation avec Alistair pour comprendre des sentiments que la plupart des jeunes filles explorent à l'adolescence. Jessica n'avait rien connu de tel jusqu'à maintenant. Elle pensait à Alistair avec une régularité inquiétante, de jour comme de nuit et jusque dans son sommeil.

— Parle-moi plutôt de ton ami à la Jamaïque, dit Jessica dans l'espoir de se changer les idées.

— Harry ? C'était un garçon câlin et vigoureux. Ce qu'il y a de mieux, selon moi.

Jessica éclata de rire.

— Petite coquine !

— C'est vrai, reconnut Beth sans se démonter.

— Câlin et vigoureux, dis-tu ? On ne m'a jamais appris à rechercher ces qualités-là chez un homme.

— On vous en a appris suffisamment pour attraper dans vos filets les deux

gentlemen les plus séduisants que j'aie jamais vus, répliqua la femme de chambre. Naturellement, plus ils sont beaux, plus c'est dur pour leurs femmes.

— Oh ? Et pourquoi donc ?

— Ils ont droit à un traitement à part. D'un côté, on est plus exigeant avec eux et de l'autre on l'est moins. Il y a des choses qu'on leur pardonne et qu'on ne pardonnerait pas aux autres, et il y en a d'autres qu'on attend d'eux et qu'on ne demanderait à personne d'autre.

Beth regarda fixement Jessica avant d'ajouter :

— Sauf votre respect, milady, il faut que vous le sachiez.

Jessica hocha la tête. Elle le savait déjà.

— Donc, expliqua la servante, c'est des hommes qui veulent la liberté totale et pas de comptes à rendre. On leur pardonne tout. Et nous autres, femmes, nous ne pouvons pas nous empêcher de les aimer quoi qu'il arrive, même si ça fait mal. Si je devais choisir entre un beau et un gentil, je prendrais le gentil. Je sais que je serais plus heureuse.

— Tu es sage, Beth.

La servante haussa les épaules.



— Une sagesse chèrement acquise, dit-elle. Pourtant je ne regrette rien. D'un autre côté, pour dire la vérité, je serais prête à faire une exception pour M. Caulfield. Il y a des hommes qui ne sont que beaux et il y a ceux qui nous affolent. Ça, c'est encore autre chose.

— Oui, il est affolant, c'est le mot, confirma Jessica.

Voilà pourquoi c'était si difficile de lui résister, malgré les fâcheuses conséquences qui découleraient inmanquablement d'une liaison avec lui. Elle cherchait encore une bonne raison

d'en prendre le risque. Quelques heures de plaisir, cela semblait bien léger.

— Vous n'avez pas besoin de faire cette tête, milady. Vous ne risquez rien.

Comme elle avait exactement le sentiment inverse, Jessica regarda sa servante d'un air curieux.

— Que veux-tu dire ?

— Que c'est trop tôt pour tomber amoureuse. Vous êtes encore en deuil. Lorsqu'on a du chagrin, on cherche quelqu'un pour se consoler. Et puis, un beau jour, on n'a plus besoin du consolateur et on le laisse filer. Lorsque ce sera le moment, vous direz à M.

Caulfield au revoir et merci. Vous le regarderez partir sans regret. C'est comme ça que les femmes survivent à la mort de leurs hommes.

— Vraiment ?

Qu'elle puisse être immunisée contre le risque de s'attacher à Alistair – cette idée l'intéressait au plus haut point !

— Quant à M. Caulfield, dit Beth en posant familièrement la main sur le bras de sa maîtresse, si j'étais vous, je ne me ferais pas beaucoup de souci pour lui. Il a quelque chose de spécial. D'après moi, les hommes comme lui, il y a longtemps qu'ils se sont dotés d'une

carapace. Ils s'y trouvent bien et rien ne pourra les en faire sortir.

Un gamin traversa en courant le gaillard d'arrière. Jessica fut tellement surprise qu'elle perdit le fil de la conversation. C'était un garçon d'une dizaine d'années, avec une tignasse blonde et des joues rebondies. Il courait vers la proue lorsque quelqu'un lui fit un croc-en-jambe. Il tomba sur le pont et poussa un cri de douleur.

Jessica fut horrifiée par la cruauté d'une telle agression. Sa colère décupla lorsque le coupable releva brutalement le garçonnet, le gifla, puis se mit à

déverser sur lui des tombereaux d'injures. Le gamin commença par faire le gros dos avant de redresser la tête avec l'énergie du désespoir.

À cet instant-là, Jessica se souvint qu'elle s'était souvent trouvée dans une situation semblable étant petite, tremblante de peur en attendant le prochain coup. Des hommes comme son père ou comme ce marin n'ont pas besoin de provocation pour se mettre en fureur et ils ne s'arrêtent de frapper que lorsqu'ils sont trop fatigués pour continuer.

Incapable de faire comme si elle n'avait rien vu, Jessica lâcha le bras de Beth et s'avança.

— Hé ! Vous !

Le marin était tellement occupé à hurler des insanités qu'elle n'obtint pas de réponse. Elle appela une seconde fois, d'une voix plus forte, mais il ne l'entendit toujours pas. Il fallut qu'un autre membre de l'équipage vienne lui toucher l'épaule pour attirer son attention.

Elle se campa en face de lui.

— Monsieur, la manière dont vous traitez cet enfant est intolérable. Il y a

d'autres façons de se faire obéir.

L'homme la regarda froidement.

— Ça n'est pas vos oignons.

— Sois poli avec Mme la comtesse, intervint Beth, ce qui lui valut un regard mauvais.

Jessica savait ce qu'un tel regard signifiait. Son sang bouillait et elle avait besoin de décharger sa colère sur quelqu'un. Par malheur, il y avait beaucoup d'hommes comme son père, qui n'ont pas assez de bon sens ni de volonté pour s'abstenir d'être violents. Ils ne savent que faire souffrir et ils sont

tellement pervers qu'ils y prennent plaisir.

— Vous ne savez pas comment ça se passe sur un bateau, madame la comtesse, dit-il avec un sourire méprisant. Et, tant que vous n'aurez pas appris, laissez faire ceux qui savent.

D'autres marins étaient en train de s'agglutiner autour d'eux. Jessica devenait de plus en plus nerveuse.

— Il n'y a pas que le métier de marin qui s'apprend, répliqua-t-elle. Si vous prétendez faire l'éducation de ce garçon, permettez-moi de vous dire que vous vous y prenez mal.



Le marin mit les mains dans ses poches et se balançâ d'avant en arrière sur ses talons. Il souriait d'un air sardonique dans sa barbe roussâtre.

— Lorsqu'on dit à un marin d'aller chercher quelque chose, il a intérêt à ne pas oublier ce que c'est, ce qu'on lui a demandé d'aller chercher, ni que c'est à lui qu'on a demandé d'aller le chercher !

— Ce... euh... ce n'est qu'un enfant, balbutia Jessica.

En même temps, elle se rendit compte qu'elle avait parlé d'une voix fêlée, et elle fut stupéfaite de constater qu'elle était toujours aussi facile à ébranler.

Elle s'était persuadée qu'au cas où elle serait confrontée avec une brute, maintenant qu'elle était adulte, elle serait capable de contrôler la situation, qu'elle lancerait toutes les répliques cinglantes qu'elle avait imaginées étant petite sans oser les dire. Et voilà qu'elle restait pétrifiée, l'estomac noué et le dos raide.

Le méchant marin sortit les mains de ses poches, attrapa le petit par les cheveux et tira fort. Le gosse s'affala contre lui en poussant un cri.

— C'est peut-être un même mais c'est d'abord un matelot, répliqua l'espèce de

brute. Il doit apprendre à ne pas se fourrer dans les jambes des gens.

Jessica ravala sa salive malgré la peur qui lui serrait la gorge.

— D'après ce que j'ai vu, c'est plutôt votre pied qui s'est malencontreusement retrouvé dans ses jambes à lui.

— Lady Tarley !

En entendant la voix d'Alistair, Jessica se retourna.

Les marins attroupés s'écartèrent et le silence se fit sur son passage. Son allure suffisait pour retenir l'attention et inspirer le respect. Jessica commença par desserrer les poings, puis elle les

serra de nouveau, furieuse contre elle-même, cette fois. Normalement, elle n'aurait pas dû avoir besoin d'aide, mais c'était le cas, semblait-il, et elle se trouva d'autant plus désespérée.

— Oui, monsieur Caulfield ?

Il posa sur elle son regard pénétrant.

— Je peux me rendre utile ?

Elle réfléchit avant de répondre.

— Puis-je vous parler en privé ?

— Bien sûr.

Il fusilla du regard les marins rassemblés autour d'eux.

— Vous autres, reprenez votre travail !

La petite troupe se dispersa en toute hâte.

Alistair désigna celui qui avait motivé la colère de Jessica.

— Toi !

L'homme ôta son vieux bonnet.

— Ouais, monsieur Caulfield ?

Un changement brutal s'opéra sur la physionomie d'Alistair. Ses yeux bleus devinrent si durs que Jessica frémit. Il avait déjà eu dans le temps ce regard froid et distant qui avait le don d'attirer les femmes et de défier les hommes.

— Tu vas faire très attention à la manière dont tu traites ce jeune marin,

dit-il d'un ton menaçant. Je n'admets pas qu'on brutalise les enfants sur mon bateau.

Jessica ressentit de l'admiration. Il devait en avoir vu assez en arrivant pour comprendre le problème, et sa manière de le résoudre signifiait beaucoup pour elle.

— Il pourrait peut-être rester un peu avec nous, suggéra-t-elle en tendant la main vers le gosse, dont les yeux s'arrondirent de frayeur.

Il hocha la tête avec vigueur et recula de plusieurs pas.

Elle fut passagèrement déroutée, car elle s'était plutôt attendue à du soulagement et de la gratitude. Et puis elle comprit. Une des leçons les plus amères qu'elle avait apprises dans sa jeunesse, c'était qu'il faut savoir souffrir ce qui est inévitable et que le plus tôt est toujours le mieux.

Ses yeux se mirent à la piquer. Elle retint ses larmes – des larmes de pitié pour ce gosse car, en intervenant, elle n'avait sans doute fait qu'aggraver les choses.

Sans un mot de plus, Jessica tourna les talons et partit vers l'écoutille.

Lorsqu'elle sentit la main d'Alistair au creux de ses reins, sa vue se brouilla.

Elle se laissa guider jusqu'à l'étage inférieur et entra sans réfléchir dans la cabine dont il lui tint la porte.

Sa cabine à lui. Malgré son émoi et ses yeux mouillés de larmes, elle le sentit. Une odeur d'homme flottait dans l'air.

Cette cabine était à peu près aussi grande que la sienne et meublée de la même manière. Mais l'impression était différente. Comme s'il devait fatalement s'y passer quelque chose.



Elle se mit à respirer par saccades et se tordit les mains – autant de gestes qui reflétaient son agitation intérieure. Elle ne s'était toujours pas libérée de son père, contrairement à ce qu'elle avait cru. Et elle savait maintenant que cela n'arriverait jamais.

Alistair se planta devant elle.

— Jessica ? dit-il d'une voix tendre. Mon Dieu, non, je vous en prie, ne pleurez pas !

Elle essaya de s'éloigner. Il l'attrapa et la serra contre lui. La joue appuyée contre la moelleuse étoffe de sa veste,

elle pouvait entendre les battements sourds et réguliers de son cœur.

— Dites-moi ce qu'il y a.

— Ce marin me répugne. Il est abject et fier de l'être. Je connais ce genre d'homme. C'est un animal. Vous feriez bien de vous en débarrasser.

Cela fut suivi d'un long silence pendant lequel Alistair respira trop régulièrement pour que ce soit naturel. Elle le connaissait suffisamment pour savoir qu'il était en train de se demander pourquoi elle était si inquiète.

Il lui caressa le dos.

— Je vais en toucher deux mots au capitaine Smith. Ce malotru sera débarqué à la prochaine escale.

Elle se redressa et recula. Précisément parce qu'elle avait un peu trop envie de s'appuyer sur lui et pas seulement physiquement.

— Jess...

Cette familiarité, jointe à la douceur dans la voix d'Alistair, ne fit qu'accentuer la confusion dans l'esprit de Jessica.

— Cela vous ferait sans doute du bien de parler des raisons pour lesquelles vous êtes bouleversée, ajouta-t-il.

— Avec vous ? répliqua-t-elle d'un ton railleur. Vous prétendez que je devrais me confier à un étranger ?

Il se laissa rabrouer de si bonne grâce qu'elle eut honte.

— Vous ne pourriez sûrement pas trouver meilleur interlocuteur, dit-il calmement. Je suis neutre. De plus, vous savez des choses sur moi qui ne sont pas à ma gloire. Et même si j'étais enclin à trahir vos secrets – ce que je ne suis pas –, il n'y a personne dans les parages qui soit susceptible de s'en servir contre vous.

— Je n'ai absolument pas envie de parler de ça !

Elle se dirigea vers la porte. Alistair lui barra le chemin. Elle se sentit prise au piège, ce qui aggrava encore sa mauvaise humeur.

— Vous avez l'intention de me séquestrer ?

Le magnifique sourire d'Alistair était en soi un défi.

— Vous êtes troublée, expliqua-t-il. Vous allez rester ici jusqu'à ce que vous soyez ressaisie.

Jessica repensa à ce que Beth avait dit un peu plus tôt sur le pont, même s'il ne

l'entendait pas tout à fait de la même façon. Grâce à Beth, elle savait maintenant pourquoi elle était attirée par Alistair. Mais elle ne voyait toujours pas ce qu'il avait à y gagner, lui.

— Pourquoi vous souciez-vous de moi ?

— Parce que vous êtes ma maîtresse, Jess.

— Pas encore.

— Au point où nous en sommes, l'acte n'est plus qu'une simple formalité, dit-il d'un ton affectueux. Entre vous et moi, il est fatal que ça arrive. Et je ne suis pas

homme à me contenter de miettes. Il me faut tout. Le bon comme le mauvais.

— Il faudrait que je déverse tout mon poison sur vous ? rétorqua Jessica avec violence. Cela ferait de moi quelqu'un du même acabit que cet ignoble personnage. Forcer quelqu'un d'autre à porter le poids de mes peines !

Alistair se rapprocha.

— À la différence du même, je suis de taille à le supporter. Qui plus est, je le souhaite. Je vous l'ai dit : je veux tout de vous.

— Pourquoi ?

— Parce que ! répondit-il. Mon désir est sans limites. Je ne veux pas que vous gardiez quelque chose pour vous.

Jessica eut envie de faire les cent pas, mais elle s'en abstint. Elle avait été bien dressée. Une lady ne fait pas les cent pas. Une lady ne montre jamais rien d'autre que la plus inaltérable sérénité. Une lady est là pour soulager les peines d'un homme, pas pour en rajouter.

Pourtant Alistair – l'homme le plus viril qu'elle connaisse – était le seul avec qui elle pouvait envisager de partager ses secrets les mieux enfouis. Elle savait avec une quasi-certitude



qu'il ne la jugerait pas, qu'il ne changerait pas d'attitude envers elle. Il n'ignorait pas que chaque âme a sa part d'ombre. Il avait exploré la sienne et ça l'avait rendu plus fort. Elle était toujours sidérée de voir à quel point il était ambitieux et déterminé, prêt à tout pour réussir sans jamais rien demander à personne.

Jeune, sa sensualité et sa beauté avaient fait de lui la proie de femmes lascives et dépravées. Comme il ne pouvait compter que sur lui-même, il avait profité des circonstances. Mais à quel prix ?

— Jessica, à quoi pensez-vous quand vous me regardez comme ça ?

Elle était en train de le dévorer des yeux, fascinée par sa beauté et son charme. Elle était peut-être trop naïve pour comprendre ce « quelque chose de spécial » dont Beth avait parlé, mais ça ne l'empêchait pas d'être une femme sensible. Elle s'était accoutumée à sa présence. Lorsqu'elle n'était pas avec lui, il lui manquait, et cette dépendance l'effrayait de plus en plus, sachant qu'il n'y aurait jamais rien de durable entre eux.

Elle vivait dans un certain monde et lui dans un autre. Ils suivaient provisoirement le même chemin, mais, à la fin, ils partiraient chacun de son côté. Elle ne pourrait pas rester indéfiniment aux Antilles et il ne se plairait pas longtemps à Londres, quoi qu'il en dise. Il était audacieux et rebelle. Les gens de bon ton – parmi lesquels elle se rangeait – auraient tôt fait de l'ennuyer.

Non, elle n'en savait pas aussi long que Beth... mais Alistair, oui. Lui aussi avait défini leur liaison comme quelque chose de bref. Sitôt commencée, sitôt

finie. Du plaisir, de l'amitié, de la gratitude et rien d'autre.

Elle n'avait qu'à se fier à eux.

— Je vous admire, dit-elle.

Il ne broncha pas mais elle eut quand même l'impression qu'il avait tiqué.

— Après tout ce que vous savez sur moi ?

— Oui.

— Eh bien, dit Alistair après un moment de silence, parmi les gens qui n'ignorent rien de mes transgressions passées, vous êtes certainement la seule à penser cela.

— Pourtant, vous n'avez pas hésité à être honnête avec moi. Comme si vous étiez sûr que je comprendrais.

— J'avais quand même un peu d'appréhension, reconnut-il, mâchoires serrées. Mais oui, je croyais qu'il y avait de grandes chances pour que vous pardonniez mes fautes plutôt que de les retenir contre moi.

Le cœur de Jessica se gonfla de tendresse.

— En vérité, je ne me serais jamais crue capable d'une telle ouverture d'esprit, dit-elle avec un pâle sourire.

Elle n'avait pas les mots pour expliquer ce qu'elle éprouvait. Cela s'apparentait à de l'enthousiasme – aux antipodes du désespoir qu'elle avait ressenti en quittant le pont. Que deux émotions aussi différentes se suivent d'aussi près, cela semblait inconcevable.

En dépit des épreuves, elle avait préservé sa liberté. Indéniablement, son corps avait souffert et elle prenait peur facilement. Mais son esprit était intact. Elle était capable de juger Alistair autrement que selon les valeurs qu'on avait essayé de lui inculquer. Malgré

tous ses efforts, son père avait échoué, car elle ne pensait pas comme lui. Il y avait des parties d'elle-même qu'il n'avait pas atteintes. Cette révélation fut profondément émouvante et libératrice. Et c'était Alistair qui l'avait rendue possible. Sans lui, elle n'aurait peut-être jamais eu à faire un choix aussi déterminant. Jusqu'ici, elle n'avait jamais eu à accepter l'inacceptable. Chez les gens comme il faut, de telles choses n'étaient pas censées arriver.

Tandis que l'univers de Jessica basculait, Alistair restait immobile

comme une statue, le visage fermé. Elle avait pris sa décision et lui, pas encore.

Avec beaucoup de délicatesse, elle détacha son chapeau, l'ôta et le posa sur une chaise. Elle se dirigea vers la porte et frôla Alistair. Bien qu'il la suivît des yeux, il ne fit rien pour l'arrêter, mais elle savait qu'il la rattraperait si elle quittait la pièce.

Lorsqu'elle tira le verrou, elle l'entendit ravalier son souffle.

Elle s'approcha du lit et s'assit sur le bord du matelas.

Il lui lança un regard conquérant qui la fit frissonner. Et puis, il reprit



rapidement une contenance étudiée, sérieuse, presque austère.

— Pour ce qui est de notre pari, dit-il en mettant les mains sur les hanches, je vous rappelle qu'un tête-à-tête avec un homme dans une pièce fermée à clé est généralement considéré comme une situation hautement compromettante pour une honnête femme.

Un large sourire incurva les lèvres de Jessica. Jusqu'ici, ils n'avaient pas encore eu l'occasion d'inverser les rôles, comme ils en avaient convenu.

— Ai-je l'air d'une femme qui a peur de se compromettre ?

— Avez-vous réfléchi à toutes les conséquences possibles ?

Oui. Des caresses, des baisers, du plaisir. Elle avait besoin d'un moment d'intimité totale avec lui. Elle éprouvait une véritable affection pour lui et de la gratitude pour les changements qu'il opérait en elle.

— Oui, toutes, sans en oublier aucune.

À cette réponse, le regard d'Alistair devint brûlant.

— Je ferais mieux de les énumérer, pour être sûr, dit-il.

— Non ! s'exclama Jessica. On ne joue plus, on ne parie plus.

— Dites-moi au moins pourquoi vous avez changé d'avis.

— La belle affaire !

— Et pourquoi justement maintenant ? Je vous ai invitée à me rejoindre dans ma cabine et vous n'êtes jamais venue. Il y a cinq minutes, vous avez essayé de partir. Pourquoi ce brusque revirement ? Cherchez-vous un moment d'oubli ? Croyez-vous que le fait de coucher avec moi vous fera le même effet que le vin de Bordeaux ? Je vous préviens, je suis loin d'être un aussi bon cru.

— Je ne cherche pas l'oubli. Au contraire, j'ai la ferme intention de me

souvenir de chaque seconde de cette journée.

Alistair ne trahit aucune émotion mais l'air semblait vibrer autour de lui.

— Je me sens proche de vous, reprit-elle. Mais pas encore assez. En me déshabillant, ça irait déjà mieux.

— Si vous êtes à bout de forces ou diminuée d'une façon ou d'une autre, je ne veux pas de vous.

— Je suis en pleine possession de mes moyens, rassurez-vous.

La prudence d'Alistair en disait long sur ses intentions. S'il avait juste voulu coucher avec elle, il l'aurait prise sans

se soucier plus longtemps des raisons qu'elle avait de s'offrir.

— J'ai envie de vous, ajouta-t-elle. Ça devrait vous suffire.

— Cette fois-ci, je ne suis pas prêt à m'arrêter en route. Il est midi. On va s'apercevoir de votre absence. Il y aura au moins votre femme de chambre et mon valet qui sauront ce que vous avez fait pendant ce temps-là. Et ils ne seront peut-être pas les seuls, si jamais nous nous laissons aller à des débordements et qu'on nous entende.

Jessica le soupesa du regard.

— Vous essayez de me décourager ?  
C'est peut-être vous qui n'avez plus  
envie ?

Elle savait que ce n'était pas vrai, pas  
avec la façon dont il la regardait, mais  
son attitude était quand même un  
mystère.

— Je vous désire depuis tellement  
longtemps, dit-il d'une voix sourde, que  
je ne me souviens pas d'un jour où ce  
désir m'aurait laissé en paix. Mais j'ai  
besoin de savoir que vous avez pris  
votre décision en pleine connaissance de  
cause. Il y a ce que vous êtes, il y a

l'endroit où nous sommes et il y a ce que je suis. Réfléchissez bien !

Il marqua une pause et la regarda droit dans les yeux.

— Imaginez un peu la situation une fois que nous aurons franchi le point de non-retour, reprit-il gravement. Imaginez la tête des gens que vous allez croiser en sortant d'ici, quand ils verront votre toilette en désordre, vos cheveux en bataille et vos joues en feu. Imaginez-vous, assise en face de moi ce soir à dîner, entourée d'hommes qui n'auront qu'à vous regarder pour savoir que j'ai

fait des pirouettes avec vous toute la journée.

La crudité du langage, au lieu de la choquer, l'excita davantage. Ce n'était pas un galant qui se tenait devant elle mais un homme à l'esprit caustique, prêt à tout pour obtenir ce qu'il voulait.

Et il la voulait, elle. Cette certitude l'aidait à se sentir forte.

Alistair se rapprocha.

— Demandez-vous ce que vous faites ici, Jessica, insista-t-il. J'attendrai jusqu'à ce que vous ayez la réponse.

— Pas besoin d'attendre, répondit-elle en montrant la chaise la plus proche.



Asseyez-vous là, monsieur Caulfield.  
Vite ! Depuis le temps que j'y pense, il  
est grand temps de passer à l'acte !

Alistair pivota sur ses talons et s'approcha de la chaise que Jessica lui avait désignée. Avant de s'y asseoir, il ôta sa veste et l'accrocha au dossier.

— En vertu de notre accord, dit-il, je suis censé faire entendre la voix de la raison, être un modèle de bonne conduite.

Jessica admira la fluidité de ses mouvements. Elle admira aussi ses fesses rondes et musclées et eut hâte de les voir nues.

— Faites comme vous voudrez. Il est notoire que vous détestez perdre vos paris. Mais je vous préviens que je ne me laisserai pas détourner de mon projet.

Il posa ses mains à plat sur ses genoux et attendit. Entre ses jambes, son pantalon étroit, à la mode du temps, laissait deviner les contours d'une magnifique érection.

— Je serais prêt à sacrifier ma fortune pour vous avoir, dit-il avec ferveur. Alors, perdre mon pari, ce ne serait pas cher payé.

À ces mots, la poitrine de Jessica se dilata et elle se sentit à l'étroit dans son corsage. Elle s'approcha d'Alistair et lui présenta son dos.

— Débarrassez-moi de ça !

Ce qu'il s'empressa de faire, délicatement. Lorsque sa robe commença à s'ouvrir en deux, Jessica se sentit un peu étourdie. L'odeur d'Alistair, ce mélange sans pareil, emplissait ses narines à chaque inhalation. Elle brûlait de désir – et lui aussi sans doute. Elle avait hâte de caresser sa peau, de la humer, de l'embrasser.

Alistair lui dénuda les épaules, fit glisser les manches, et la robe se répandit sur le sol. Ensuite, il s'attaqua aux lacets de son corset avec la dextérité d'un séducteur expérimenté. Elle avait déjà profité une fois de ses dons, s'en était souvenue, en avait rêvé.

Il l'aïda à faire descendre le corset jusqu'à ses chevilles. Elle n'eut qu'à l'enjamber pour se sentir libre comme jamais.

— Jess, murmura-t-il, une seconde avant de l'enlacer et de se blottir contre son dos.

Il lui prit les seins et les pétrit avec un savant mélange de douceur et de fermeté.

Elle rejeta la tête en arrière, ferma les yeux et soupira. Le désir de s'abandonner était presque irrésistible, pourtant elle se retint. Elle ne voulait pas lui laisser l'initiative. Des femmes qui se laissaient faire, il en avait eu plus que sa part. Jessica n'avait pas envie de leur ressembler, surtout après ce qu'elle lui avait dit l'autre soir. Cette fois, il fallait que ce soit elle qui donne le plaisir et lui qui le reçoive.

Elle fit demi-tour et se retrouva debout entre ses cuisses. Elle lui prit la tête entre ses deux mains et, se penchant, l'embrassa sur les lèvres. Il la prit par la taille et l'attira contre lui.

— Laissez-moi le temps de vous savourer, lui dit-elle en lui parlant tout contre sa bouche. La dernière fois, vous n'avez pas voulu.

— Après sept ans, vous ne pouvez pas me demander d'être patient.

Elle enfonça ses doigts dans l'épaisseur soyeuse de ses cheveux.

— Après sept ans, nous ne sommes plus à cinq minutes près.

Alistair leva vers elle des yeux remplis de désir. Elle n'en revenait pas de susciter une telle réaction chez un homme aussi superbe et voluptueux que lui. Elle, la veuve d'un pair d'Angleterre, renommée pour sa retenue, pour ne pas dire sa froideur, et lui, débordant de sensualité.

Elle suivit le dessin de ses sourcils. Ils faisaient un arc élégant qui surmontait des yeux extraordinaires tout en conférant à son visage un je-ne-sais-quoi d'espiègle. Elle lui caressa les pommettes avec le pouce et le força à



rester immobile tandis qu'elle lui déposait un baiser sur le bout du nez.

— Bon Dieu, Jess ! dit-il d'une voix sourde. Si vous avez envie de me tuer, faites vite. Ne me torturez pas davantage.

S'écartant légèrement, elle s'attaqua au nœud de sa cravate.

— J'ai encore quelque chose à faire.

— Vous me rendez fou.

Il la saisit par les hanches et la força à se rapprocher jusqu'à ce qu'il puisse attraper un mamelon entre ses lèvres et le retenir captif dans la chaleur de sa bouche.

Même à travers le lin de sa chemise, le contact était brûlant. Elle se cambra, hoqueta, se cramponna à l'épaule d'Alistair lorsque ses genoux se dérochèrent sous elle. Il la léchait impitoyablement, avec un art consommé. Elle fut forcée de se souvenir de la fois où cette bouche avait déjà été sur elle. Ses seins devinrent lourds de désir. Lorsque le premier mamelon fut bien dur et dilaté, Alistair s'occupa de l'autre avec la même application. Jessica ressentit les premiers effets de sa propre excitation, un chaud suintement, la chair

entre ses cuisses se préparant pour la suite.

— Je vous veux nu, gémit-elle. Je veux vous sentir en moi.

Il s'arrêta de la lécher.

— Comptez-y. Vous allez très bien me sentir. Je n'ai jamais été aussi dur. Je vais vous combler, et je vais vous faire jouir encore et encore.

Alistair défit les boutons d'ivoire de son gilet et s'en débarrassa. Lorsqu'il se leva, d'un seul mouvement à la fois puissant et souple, Jessica se recula d'un pas. Son propre corps lui paraissait étranger. Elle n'était plus qu'un chaos

d'émotions, à tel point qu'elle aurait peut-être cherché à s'enfuir si ses jambes avaient accepté de la porter.

Sept ans. Tout se passait comme si son désir pour lui avait couvé comme un feu sous la cendre, n'attendant qu'un prétexte pour se réveiller. Maintenant, il se répandait en elle par vagues, enflammant sa peau. Sa chemise et ses pantalons, pourtant si légers, lui semblaient un fardeau, pourtant elle n'osait pas les ôter. Pour le moment, elle était trop vulnérable, trop timide. Aucun de ses moyens de défense habituels – son comportement hautain, ses réparties

cinglantes, ses manières impeccables — n'avait cours ici. Sans eux, elle ne savait plus exactement qui elle était.

Alistair se rendit compte de l'agitation de Jessica. Il acheva lui-même de dénouer sa cravate et la mit de côté. Puis il ôta sa chemise, qui suivit le même chemin. Il allait déboutonner sa braguette lorsque Jessica l'en empêcha.

— Arrêtez, dit-elle, ravalant sa salive.

Elle avait soudain la bouche sèche. Habillé, Alistair était l'élégance faite homme mais, sous ses vêtements, il y avait un mâle magnifique. Sa peau dorée avait été souvent au soleil. À voir les

muscles de ses bras et de son ventre, il ne répugnait pas à travailler avec ses employés.

Sa main se projeta en avant comme si elle était animée d'une volonté propre. En sentant le cœur d'Alistair battre sous sa paume, Jessica frissonna de la tête aux pieds. Il y avait tant de force en lui. Il avait hâte de la posséder, cela se voyait, cela se sentait. Et elle tremblait d'impatience à l'idée que toute cette énergie allait bientôt servir à lui donner du plaisir.

Il l'attrapa par les poignets.

— Je vous désire si fort que ça fait mal.

— Vous n'êtes pas le seul.

Elle se libéra facilement et le prit par les épaules. De ses deux mains, elle caressa sa carrure, puis descendit le long des biceps, si fermes qu'elle ne réussit pas à y enfoncer les doigts. Il était dur et tiède comme du marbre chauffé au soleil. Elle avait envie de le toucher partout, de prendre son temps, le humer, l'absorber avec l'air qu'elle respirait. Elle le voulait, *lui*. Elle le voulait plus que tout au monde. Du désir,

voilà tout ce qu'il restait d'elle une fois privée de ses repères habituels.

Il serra les poings lorsqu'elle se hasarda à lui caresser le ventre.

— Est-ce que vous mouillez ? Est-ce que vous sentez un vide entre vos cuisses ? Un vide que vous voudriez que je comble ?

Jessica acquiesça tandis que son sexe se contractait.

— Laissez-moi vous pénétrer, dit-il d'une voix rauque, la tentation incarnée. Laissez-moi me glisser en vous et vous faire jouir...

— Plus tard.



Elle l'enlaça, se serra contre lui, remettant à plus tard sa reddition. Du bout de la langue, elle lui lécha un mamelon. Il ravala son souffle et l'empoigna par les hanches avec un peu trop de force pour que ce soit agréable.

— Dans une seconde, je vais vous plaquer contre la cloison et vous prendre sans vous demander votre avis.

— Où est passé ce louable sang-froid dont vous avez fait preuve l'autre soir ?

— Vous étiez soûle comme une grive. Je savais en commençant que je n'irais pas jusqu'au bout. Maintenant, c'est différent. Il est trop tard pour faire demi-

tour. Je sais que je suis sur le point de vous posséder enfin après avoir eu envie de vous pendant trop longtemps.

— Alistair...

Il l'embrassa sur le front – un baiser bref et un peu brutal.

— Bon Dieu, j'essaie de me comporter comme un être civilisé. Je me retiens de vous renverser sur le plancher et de vous sauter dessus comme un cerf en rut. Mais je ne suis qu'un homme – et pas le meilleur d'entre eux – et je sais que ça va être bon, nous deux. Je ne pourrai plus m'arrêter. C'est pourquoi je suis pressé de commencer.

Jessica se figea. Son souffle haletant caressait la poitrine d'Alistair. Il attendait beaucoup de leur étreinte. Elle ne pouvait pas le décevoir. Elle n'en avait pas le droit. Elle allait faire en sorte de lui donner tout le plaisir qu'il espérait. Elle commença à lui déboutonner sa braguette.

De son côté, il lui ôta une à une les épingles qui retenaient ses cheveux.

— Je veux sentir la caresse de vos cheveux sur tout mon corps. Je veux m'y agripper quand je vous chevaucherai.

Elle glissa une main dans son caleçon. Il grogna et sursauta quand elle s'empara

de son sexe.

— Que vous êtes brûlant ! dit-elle.

Elle lui baissa le pantalon et le caleçon. Alistair poussa une plainte animale lorsque Jessica s'empara de son sexe.

Elle hoqueta en voyant ce membre magnifique qui se tendait vers elle. Elle aurait peut-être dû s'y attendre mais dans ce domaine elle n'avait pas beaucoup d'expérience. Elle s'était habituée à un homme et n'avait jamais pensé devenir intime avec un autre.

Après ses yeux, ses doigts partirent en exploration. Elle suivit le tracé sinueux

de la grosse veine qui courait sur toute la longueur. Il était complètement, superbement déployé. Il était très bien monté – aussi impressionnant au-dessous de la ceinture qu’au-dessus. Elle se demanda si elle allait pouvoir loger en elle ce membre-là, avec toute sa longueur et toute son épaisseur.

— Dites quelque chose, Jessica. Dites-moi qu’il vous fait envie.

— Je vais plutôt vous le montrer. Après s’être léché les lèvres, elle tomba à genoux.

Il s’immobilisa, agrippé à ses cheveux.

— Jessica !

En entendant la voix d'Alistair, éraillée par une émotion nouvelle, Jessica en oublia la dureté du sol sous ses genoux nus. Il se mit à respirer laborieusement et une fine pellicule de sueur fit briller son ventre.

De cette façon-là, au moins, elle était certaine de lui donner du plaisir. Elle ouvrit les lèvres. L'eau à la bouche, elle engloutit le gros bulbe.

Alistair tressaillit violemment et lâcha un juron. En réponse, Jessica fit entendre un murmure de satisfaction, ses joues se

creusant tandis qu'elle l'aspirait pour ne rien perdre de sa saveur.

Il lui prit la tête entre ses deux mains et se mit à psalmodier tout en lui caressant les joues.

— J'en ai rêvé, Jessica, dit-il. J'en avais tellement envie qu'il y avait de quoi devenir fou.

Il se mit à remuer d'avant en arrière, faisant coulisser son sexe entre les lèvres de Jessica. Elle leva les yeux vers lui. Dans le plaisir, ses beaux traits avaient pris une expression terrifiante. La peau de ses joues était tendue sur ses pommettes. Une grimace presque

douloureuse tordait sa bouche. Elle aurait peut-être pris peur s'il n'y avait eu la tendresse de son regard et de ses caresses.

Elle repensa au traitement qu'il lui avait réservé l'autre jour, se souvint du contact de sa langue et de ses doigts sur elle, en elle et, pour finir, de l'intolérable extase. Elle voulait lui rendre la pareille, graver dans sa mémoire un souvenir tout aussi inoubliable.

D'une main, elle s'agrippa à ses fesses et, de l'autre, elle lui caressa les bourses. Il sursauta en lançant un juron



lorsqu'elle soupesa la lourde grappe, puis se mit à la pétrir du bout de ses doigts délicats. Sa langue n'était pas moins aventureuse. Elle papillonnait autour du gland, s'attardant parfois sur la saillie en couronne à sa base.

— Bon Dieu ! dit-il en hoquetant, tandis que les muscles de son ventre se contractaient et vibraient sous la peau. Oh, Jess ! Plus fort... Plus vite...

Elle saisit son phallus tout près de la racine, serrant juste assez pour le faire trembler et gémir. Il s'abandonnait totalement. Elle serra les cuisses – une tentative pour soulager la tension qui

devenait insupportable. Sa fente était mouillée, palpitante de désir. Mais elle ne voulait pas se laisser distraire pour pouvoir engranger dans sa mémoire toutes les nuances de son expression lorsqu'il jouirait, ce qui, elle le sentait, n'allait pas tarder. Elle ne se reconnaissait plus. Elle avait l'impression d'être quelqu'un d'autre, une créature sauvage, sans frein ni limites, sans règle ni loi, une force de la nature...

Alistair lui passa ses doigts sur les lèvres. Elle ouvrait grand la bouche pour lui faire de la place. Il en résultait

un léger inconfort qui lui interdisait de perdre la notion du temps. Cela n'avait jamais ressemblé à ça avec Benedict. Son mari avait toujours été doux et délicat, faire l'amour avec lui avait été plein de tendresse et de sollicitude. Au contraire, Alistair était spontané, instinctif, ce qui permettait de créer une véritable intimité. Elle ne s'était jamais sentie aussi proche de quelqu'un d'autre, n'avait jamais eu l'impression d'un aussi beau lien.

— Ça vient, dit-il d'une voix rauque.  
Ah ! cette bouche est divine...

Alistair lui immobilisa la tête et prit son dû, les allées et venues de son bassin se faisant de plus en plus rapides. Elle lui agrippa les cuisses, suçà plus fort, fit tournoyer sa langue autour du gland avec une fiévreuse impatience. Les bruits qu'il faisait, les grognements et les cris d'approbation qu'il poussait excitèrent tellement Jessica qu'elle fut toute proche de l'orgasme.

— Oh, oui ! s'écria-t-il tandis que son gland se dilatait encore, une seconde avant que la première giclée de semence se répande sur la langue de Jessica.

Il jouit avec la même intensité qu'il faisait tout le reste. Les tendons de son cou saillirent lorsqu'il renversa la tête en arrière pour pousser un cri guttural tandis qu'il se déversait dans la bouche de Jessica.

Elle récolta le reste avec de gracieux mouvements de la main et du poignet, ne voulant rien perdre d'un si ardent désir, réclamant son tribut avec une exultation barbare.

Son membre n'avait pas encore commencé à mollir que déjà il la prenait par les bras et l'incitait à se relever.

— Jessica !

Il la souleva et l'emporta jusqu'au lit.

Après un orgasme assez violent pour lui couper les jambes, Alistair n'avait qu'une envie : faire subir le même sort à Jessica. Il se sentait à l'étroit dans sa propre peau. Ses cheveux étaient trempés de sueur. De grosses gouttes lui dégoulaient dans le cou. Tous ses murmures et tous ses gémissements lui avaient asséché la bouche.

Il n'avait jamais imaginé que ça puisse être aussi bon. Elle l'avait sucé comme une affamée, se cramponnant à lui comme si sa vie en dépendait et qu'il

n'aurait pas pu la repousser sans la tuer. Comme si une telle chose eût été possible ! Même si le bateau avait subitement fait naufrage, il n'aurait sans doute pas pu lui demander d'arrêter.

Jessica fourrageait dans ses cheveux, son corps adorable lové contre lui. Il l'assit sur le bord du lit et lui ôta sa chemise, qu'il jeta dans un coin. Il admira ses seins ronds et pleins qui se soulevaient à chacune de ses inspirations. Il les prit dans ses mains et promena ses pouces sur les mamelons durcis. Elle se rejeta en arrière en prenant appui sur ses coudes. Son beau

visage était empourpré et ses yeux gris étaient si sombres qu'ils étaient presque noirs. Son abondante chevelure blonde cascadaît en désordre sur ses épaules. Elle était sublime, sans doute la plus belle femme qu'il ait jamais vue.

— Merci, susurra-t-il en se penchant pour prendre un mamelon dans sa bouche.

Elle se laissa faire. Son abandon total signifiait beaucoup pour Alistair – bien plus qu'il n'aurait pu l'exprimer avec des mots. Il avait tellement eu besoin d'elle depuis si longtemps, et elle se donnait avec générosité et enthousiasme.



La langue d'Alistair allait et venait sur la pointe du sein. Parfois, il l'aspirait. Il effleurait, suçait délicatement. Juste ce qu'il fallait pour qu'elle demande davantage.

— Alistair, murmura-t-elle d'une voix qui exprimait sa complète reddition.

Elle avait abdiqué toute résistance, toute prudence. Il ne savait pas pourquoi elle s'abandonnait totalement entre ses bras et il se dit qu'il aurait tout le temps d'y réfléchir plus tard. Pour l'heure, tout ce qu'il voulait, c'était qu'elle se disloque de plaisir et qu'elle crie son nom en jouissant.

Il glissa sa main entre les cuisses, dans l'échancrure de ses pantalons, cherchant la fente dans la toison. Elle était là, humide et glissante à souhait. Il fureta, écarta les replis soyeux, glissa deux doigts en elle. Elle était prête. Plus que prête. Mouillée, chaude. Comme un fruit mûr qu'il n'y avait plus qu'à cueillir. Il fit aller ses doigts d'avant en arrière et d'arrière en avant, grinçant des dents malgré lui lorsqu'il la sentit se contracter. Il lui teta le sein une dernière fois avant de la lâcher.

Jessica s'écroula sur le lit. Tout en blancheur et en blondeur sur fond de

courtepointe brun foncé, elle avait l'air d'un ange déchu. Il la prit par les genoux et lui fit écarter les jambes.

— Que c'est beau ! soupira-t-il en admirant avec convoitise les nymphes roses et luisantes.

Il se demanda s'il allait la mettre toute nue, puis il décida que non. Ils se déshabilleraient plus tard, lorsqu'ils auraient fait l'amour une fois et qu'il l'aurait imprégnée de sa semence et qu'elle serait comblée.

Alors, il s'allongea sur elle et, tout en la couvrant de baisers, il empoigna son sexe, le lui glissa entre les cuisses et

frotta son bulbe contre les petites lèvres. Elles étaient comme des pétales de rose, douces et veloutées. La sensation fut exquise au point que son pénis grossit encore, se gorgea de sang, comme s'il n'avait pas déjà connu un orgasme foudroyant dix minutes plus tôt.

— Vous êtes encore tout dur, soupira-t-elle en redressant un peu son buste.

— Pour vous, toujours. J'ai l'intention de vous chevaucher toute la sainte journée, promit-il d'une voix sourde. Et toute la nuit.

— C'est plus facile à dire qu'à faire, dit narquoisement Jessica.

Alistair dévoila ses dents, en esquissant ce qui pouvait être interprété comme un sourire.

— Un défi, Jessica ? Vous me connaissez, vous savez comment j'y réagis.

Il s'installa au bord de la fente et poussa tout doucement, rencontrant une résistance qui était le gage d'un an d'abstinence. Elle hoqueta lorsque le gland força le passage dans l'étroit fourreau. Il ravala un cri de plaisir et ne céda pas à la tentation de plonger en elle d'un seul coup, ce qui l'aurait transpercée. Il ne fallait pas aller trop

vite en besogne, qu'elle ait le temps d'apprécier pleinement, de savourer tous les plaisirs des sens. Il voulait qu'elle sente sa chair s'ouvrir tandis qu'il s'enfoncerait en elle, millimètre après millimètre, jusqu'à la garde.

Alors, il lui tint les cuisses grandes ouvertes et la pénétra, les yeux rivés sur le point où leurs ventres se joignaient. Il cherchait de l'air, ses poumons le brûlaient. Les parois entre lesquelles il se faufilait étaient douces et palpitantes. Alistair dégustait ces magnifiques sensations. Il n'y avait plus un seul nerf de son corps qui ne participât à la fête.

Il ruisselait de sueur, son dos et sa poitrine en étaient trempés, conséquence des efforts qu'il faisait pour se contrôler.

— Vous êtes si étroite, dit-il entre ses dents. Étroite et brûlante.

Elle s'agitait fiévreusement sous lui, se mordillait les lèvres tandis qu'il allait et venait avec une lenteur calculée, s'enfonçant un peu plus profondément à chaque nouvelle poussée.

— Par pitié, plus vite ! gémit-elle.

Alistair la mordit à l'épaule. Assez fort pour laisser une marque, mais pas assez pour abîmer la peau. C'était un

geste instinctif. Le sexe de Jessica était en train d'aspirer le sien comme une bouche. Chair dans chair, sans rien pour faire écran. La sensation était inouïe pour lui. Pas une seule fois dans sa vie il n'avait pris une femme sans protection. Avec Jessica, c'était différent. Il avait toujours su qu'elle lui était destinée, depuis la première seconde où il l'avait vue.

Il s'appuya sur les bras tendus et se mit à osciller du bassin sur un rythme lent et régulier. Elle profita de sa liberté de mouvement pour lui enrouler ses cuisses autour de la taille et pour



l'inciter à plonger le plus profondément possible en elle. Lorsqu'il y fut jusqu'à la racine, avalé complètement, elle se vida de son souffle avec un son rauque qui était à moitié son prénom et à moitié un cri.

Il s'immobilisa, le temps qu'elle s'habitue à cette invasion. Elle le regarda avec des yeux ronds. Où étaient passées la froideur, la morgue qui la caractérisaient ? Elle était brûlante sous lui.

Ils étaient en présence l'un de l'autre, sans artifices, toute distance abolie, et leurs physionomies reflétaient la même

vulnérabilité, le même abandon, la même confiance.

Lorsqu'elle se redressa pour l'embrasser sur la pointe du menton, il en fut ému jusqu'au tréfonds de l'âme. Il n'était que désir après sept ans d'attente et elle avait le pouvoir de l'apaiser avec un simple baiser. À la férocité de son désir elle opposait sa tendresse.

Alistair frotta sa joue contre celle de sa chère Jessica. Ils allaient bien ensemble – exactement comme il s'y était attendu. Belle, irréprochable Jessica. Une femme qui n'avait besoin que d'un seul regard pour ramener

l'ordre dans une assemblée de gens turbulents. Pourtant, elle semblait avoir été faite pour lui, le moins sage de tous.

Il était né pour donner du plaisir aux femmes de toutes les façons possibles. Sans prétention, il savait que la nature l'avait avantageusement pourvu. Aussitôt qu'il s'était rendu compte que ça plaisait aux femmes, il en avait tiré parti.

Mais, au fond, ses généreux attributs n'avaient jamais été destinés qu'à Jessica. Il avait été fait pour elle exactement comme elle pour lui.

Il lui lécha le lobe de l'oreille, elle réagit par une contraction involontaire des muscles de son vagin.

— C'est la perfection même, murmura-t-il en l'accompagnant tandis qu'elle se laissait retomber sur le lit. Vous et moi, les deux moitiés d'un tout...

Jessica l'agrippa par les avant-bras et fit tournoyer son bassin, lui ouvrant le passage.

— Par pitié ! implora-t-elle une fois de plus d'une voix rauque comme un feulement.

Solidement appuyé sur ses paumes ouvertes, il se retira doucement,

savourant la pression des parois humides qui semblaient vouloir le retenir. Puis il replongea en elle en poussant pour vaincre une légère résistance. La tête de Jessica se mit à se balancer d'un côté et de l'autre. Elle ferma les yeux, ce qu'il ne pouvait pas accepter. Il avait besoin qu'elle garde les yeux ouverts pour traverser ensemble l'orage qui s'annonçait. La pression s'accumulait et faisait frémir son sexe, l'avertissant que l'orgasme était proche.

Il lui passa ses bras sous les épaules et, après l'avoir immobilisée en la saisissant par la nuque, il l'embrassa à

pleine bouche en inclinant la tête sur le côté pour sceller leurs lèvres. Elle le prit par la taille et se cambra. Leurs torsos étaient collés l'un à l'autre par une fine pellicule de transpiration. Il bougeait. Elle bougeait. Ils trouvèrent le bon tempo. Elle lui griffait le dos. Il l'embrassait avec âpreté. Sa langue allait et venait au même rythme que son sexe avec pour seul et unique but de la rendre folle de plaisir.

Maintenant, Alistair plongeait en elle de toute la longueur de sa hampe. Il trouva un point qui la faisait frissonner et s'y attarda, passant et repassant

dessus. Lorsqu'elle jouit, il poussa un grognement en sentant les muscles délicats de son vagin frémir autour de son phallus. Il attendit qu'elle soit au pinacle avant de jouir à son tour.

Puis il ralentit, glissant lentement dans un sens puis dans l'autre, redressé sur ses bras tendus pour voir comment le plaisir se répandait en elle. La voie était ouverte. Elle l'acceptait sans réserve. Elle avait les yeux dans le vague, les lèvres gonflées. Elle murmura son prénom. Aussitôt, il redevint dur.

— Vous n'avez pas, euh, vous allez encore... balbutia-t-elle.

— J'ai dit « toute la sainte journée », rappela-t-il en accélérant le rythme. Et toute la nuit.

Elle lui enfonça ses ongles dans le dos et écarta les jambes autant qu'elle put.

— Oui...



Jessica fut réveillée par une caresse sur son avant-bras. Elle était couchée sur le ventre, un bras en travers du torse d'Alistair. Son corps était lourd, endolori mais satisfait. Pendant un long moment, elle resta là sans bouger. C'était étrange de se réveiller auprès d'un homme. Étrange et étonnamment agréable. L'intimité d'après l'amour...

Dehors, le soir tombait. Le soleil, qui avait brillé tout l'après-midi à travers les hublots, était en train de pâlir.

Quelques heures avaient passé, pendant lesquelles Jessica avait connu plusieurs orgasmes. Elle ne se serait jamais crue capable de jouir autant de fois à la suite ni qu'un homme puisse avoir autant d'énergie. Il était arrivé que Benedict la prenne deux fois dans la même nuit mais il avait laissé passer quelques heures entre la première union et la seconde. Alistair, lui, n'avait pas eu besoin de beaucoup de temps pour reprendre des forces – un bref instant, pas plus. Il avait expliqué que c'était à cause d'elle, parce qu'elle était incroyablement désirable. Et puis, il était plus jeune que

Benedict. Et même un peu plus jeune qu'elle... mais elle aimait mieux ne pas y penser.

La grande révélation de la journée, c'était que l'ardeur d'Alistair ne l'effrayait plus. Évidemment, puisqu'elle n'était pas moins ardente que lui. La gratitude dont Beth avait parlé, elle était bien là, mais au milieu d'une douzaine d'autres émotions. L'affection qu'elle éprouvait pour l'homme étendu à côté d'elle était assez forte pour lui dilater le cœur.

Se retournant, elle glissa une jambe sur celles d'Alistair et lui embrassa

l'épaule. Il poussa un soupir d'aise.

— Si j'avais su que cela vous rendrait aussi tendre, dit-il tandis que ses yeux brillaient, j'aurais attendu moins longtemps pour vous mettre dans mon lit.

— Une semaine ! Ça vous a paru long ? s'écria-t-elle.

En le disant, elle s'étonna de lui avoir cédé si vite.

— Une semaine et sept ans, rectifia-t-il. Je me demande ce qui a brusquement fait céder votre résistance et adouci votre caractère.

Il attrapa la main qu'elle lui avait posée sur la poitrine et l'embrassa.

— Eh bien, je vais vous le dire. Pour commencer, je ne comprenais pas tous les aspects de notre association. Et je ne pouvais pas concevoir une liaison avec vous autrement que comme une source de complications superflues. Je ne me doutais pas qu'un amant était ce qui pouvait arriver de mieux à une veuve, que c'était un moyen naturel de la consoler et que ça lui permettait de reprendre goût à la vie sans son époux.

L'étreinte d'Alistair sur la main de Jessica se resserra d'un cran.

— Vous avez découvert ça aujourd'hui ?

Jessica hocha la tête et se rapprocha. Elle se sentait bien, lovée contre lui. En sûreté. Libre.

— Je suis prête à profiter de vous sans vergogne, maintenant que je sais que, lorsque l'heure viendra de nous séparer, nous le ferons d'un cœur léger. Cette expérience m'aura rendue plus savante et plus forte.

— C'est tout ce que je suis pour vous, une expérience ? demanda-t-il d'un ton pensif. Et vous les prévoyez pour quand, ces aimables adieux ?

Elle haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Et, pour tout vous avouer, je ne m'en soucie guère.

Elle avait déjà beaucoup changé grâce à lui, et de maintes façons. Cette liaison n'allait pas seulement être une expérience mais aussi une aventure, non moins riche en promesses que son voyage aux Antilles.

— Et si je m'en souciais, moi ? murmura-t-il.

Il avait parlé d'un ton léger. Jessica en fut peinée mais elle fit en sorte de ne pas le montrer. Ce n'était pas la faute d'Alistair si elle n'était pas capable de la même désinvolture que lui et elle ne

voulait pas qu'il regrette de s'être autorisé une passade avec elle.

— Balivernes ! Nous savons tous les deux que vous serez le premier à vous lasser.

— Soyons clairs, dit Alistair. Nous nous séparerons dès que l'un d'entre nous cessera de désirer l'autre, c'est bien ça ?

— Vous savez mieux que moi comment cela se passe dans ce genre de situation.

Alistair la força à se coucher sur le dos, se mit sur elle et se glissa entre ses jambes. Son odeur de mâle était plus grisante que jamais.



— Vous rendez-vous compte que vous me mettez au défi encore une fois ? dit-il d'une voix caressante. Cette fois-ci, il s'agit de vous attacher à moi indéfiniment.

Elle leva les yeux vers lui. Ses cheveux, qui pendaient autour de son visage, lui donnaient un air de brigand. Elle lui caressa le front.

— Vous auriez tôt fait de vous lasser d'une maîtresse un peu trop énamourée, j'en suis certaine.

Avec un mouvement de bassin d'une précision diabolique, il appuya son gland contre la fente de Jessica et la

pénétra d'un millimètre. Elle était encore mouillée. Il l'avait comblée tout à l'heure et elle était prête à recommencer. Alistair glissa la main entre leurs deux ventres, chercha le clitoris et, lorsqu'il l'eut trouvé, le caressa d'un doigt léger comme une plume. Elle poussa un soupir. Elle était un peu endolorie mais il en aurait fallu davantage pour l'arrêter. Elle avait besoin de se laisser emporter par le plaisir. Elle avait besoin d'oublier cette conversation au sujet de la fin de leur aventure alors qu'elle n'en était encore qu'à savourer les prémices.

La bouche d'Alistair planait au-dessus de la sienne, incurvée par un sourire, mais son regard était empli de détermination.

— Moi, me lasser d'une maîtresse énamourée ? dit-il. Je demande à voir.

D'une seule poussée, il la pénétra. Surprise, Jessica laissa échapper un petit cri. Alistair avait été si délicat jusqu'ici, lui donnant le temps de savourer chaque étape avant de passer à la suivante. Cette fois, il s'agissait de se l'approprier. Il la revendiquait comme sa chose. La chair de Jessica s'écarta docilement.

— Allez-y, amourachez-vous de moi, dit-il d'un ton cajoleur. Soyez aux petits soins pour moi. Vous verrez bien le résultat.

Jessica voulait répondre qu'elle n'avait nulle envie de hâter leur séparation, mais il commença à aller et venir. Ses mouvements étaient toujours aussi fluides qu'auparavant mais plus violents. Il plongeait en elle jusqu'au fond, l'épaisse hampe de son magnifique pénis excitant d'innombrables terminaisons nerveuses. Elle se mit à lui griffer le dos.

Il l'embrassa sur la tempe et se frotta contre sa joue.

— Cette fois, Jessica, murmura-t-il, je vais vous baiser comme j'en ai rêvé pendant toutes ces années.

La crudité de cette menace contrastait avec la tendresse de son baiser. Le désir de Jessica décupla. Alistair la prit par les mollets et lui leva les jambes, l'écartelant. Le coup de butoir suivant la fit crier. Cet infatigable mouvement de va-et-vient procurait un plaisir bien proche de la douleur. Elle se mordit les lèvres pour s'empêcher de crier encore.

Comme il prenait appui sur ses genoux, son bassin flottait librement au-dessus de Jessica, ce qui autorisait une grande mobilité. Elle avait les jambes accrochées aux bras d'Alistair et le pubis tourné vers le haut, si bien qu'elle était sans défense contre ses assauts. Son phallus pénétrait en elle à une vitesse vertigineuse, ses hanches ne faisaient que s'élever et retomber, ses bourses lui claquant contre les fesses à intervalles réguliers.

— Est-ce bon ? demanda-t-il d'une voix éraillée.

Elle laissa échapper des sanglots de plaisir. Le grand corps d'Alistair la surplombait, la dominait, elle ne voyait plus rien en dehors de lui. Elle n'avait plus rien à quoi se raccrocher. Elle ne connaissait plus que le désir, chaque cellule de son corps chantant les louanges de l'homme qui était en train de la chevaucher.

— Jess, grogna-t-il, je ne m'en lasserai jamais. Mon Dieu... je ne sais pas si je pourrai m'arrêter.

Des gouttes de sueur tombèrent de son front tandis qu'il allait et venait à grands coups.

— N'arrêtez surtout pas ! cria Jessica.

Elle libéra une de ses jambes et l'enroula autour de la taille d'Alistair, s'emparant de lui à sa manière.

Ses entrailles se mirent à palpiter soudain et, lorsque l'orgasme déferla en elle, sa peau s'enflamma comme si elle était léchée par un feu. Sous les coups de fouet du plaisir, la coquille dans laquelle elle avait vécu toute sa vie se fendilla, éclata. L'amour avec Alistair l'avait ébranlée jusqu'au tréfonds, la laissant démunie contre le déferlement de ses émotions. Elle eut l'impression



de se désagréger. Ses yeux, tout à coup, s'emplirent de larmes.

La violence de son orgasme la fit tressaillir. Les yeux bleus d'Alistair brillaient fiévreusement dans la pénombre. Jessica gémit lorsqu'il s'enfonça le plus profondément possible et se mit à faire tourner son bassin, lui appuyant sur le clitoris juste ce qu'il fallait pour qu'elle jouisse encore et encore.

Elle le prit par la nuque et se souleva pour l'embrasser à pleine bouche. En même temps, elle sentit le sexe d'Alistair qui palpitait.

— À mon tour, dit-il, l'agrippant par les épaules et recommençant à bouger. Accrochez-vous à moi.

Jessica colla son visage contre la poitrine trempée de sueur et se laissa bercer au rythme de ce corps qui s'agitait contre le sien. Il se remit à aller et venir en elle sur toute la longueur de sa hampe. Le frottement provoquait des sensations exquises. Jessica faillit se pâmer, mais elle résista car elle voulait être lucide pour assister à l'orgasme d'Alistair. Il avait passé l'après-midi à ne penser qu'à elle, sans jamais donner libre cours à ses propres envies.

Maintenant, enfin, il semblait sur le point de s'abandonner.

Elle l'entendit grincer des dents.

— Oui, oui ! psalmodia-t-elle.

D'avance, elle consentait à tout, au martèlement de ses hanches et au furieux pilonnage de son énorme phallus. Laisant là toute pudeur, elle devint soudain assez audacieuse pour dire des mots salaces censés le rendre fou.

— Versez votre foutre en moi ! cria-t-elle.

— Eh bien ! s'exclama-t-il.

Son gland se dilata en elle. À la première giclée, épaisse et brûlante, elle

hoqueta de plaisir. Il jouit avec force, longtemps, frémissant à chaque jet, agrippé au drap.

Ensuite, il frotta son visage et son torse contre elle, comme s'il voulait s'imprégner de son odeur. Il donna l'impression d'être sur le point de tomber en morceaux, exactement comme elle tout à l'heure. Alors, elle l'enlaça pour empêcher que ça n'arrive.

Le dîner tirait à sa fin. Alistair pianotait nerveusement sur la table, les yeux rivés sur Jessica, qui était en conversation avec le capitaine.

Elle portait une robe de couleur grise, discret rappel de son veuvage, boutonnée jusqu'au menton pour dissimuler la morsure d'Alistair. Comme il l'avait prévu, elle avait vraiment l'air d'une femme qui a fait l'amour toute la journée, le teint vif et les lèvres gonflées. Ses yeux brillaient, sa voix était rauque et ses mouvements étaient empreints d'une grâce nouvelle. Il ne l'avait jamais vue si détendue ni si belle. Il aurait dû être fier de son œuvre, mais sa joie n'était pas sans mélange.

Il était fou d'elle, amoureux comme il ne l'avait jamais été d'aucune femme.

Son destin avait radicalement changé aujourd'hui. Tout ce qu'il avait considéré comme sacré – son célibat, sa liberté d'aller et venir à sa guise, la possibilité de se tenir en marge de la société autant qu'il en avait envie –, tout cela avait disparu. À partir de maintenant, c'était Jessica qui guiderait sa vie, parce qu'il ne pouvait plus se passer d'elle. Cette révélation le stupéfiait. Il avait toujours su qu'il l'aurait. Mais il ne s'était pas douté que, l'ayant eue, il aurait envie de la garder.

Alistair poussa un soupir et se passa la main dans les cheveux. Jessica le

regarda par-dessus le bord de son verre et fronça les sourcils. D'un geste de la main, il lui fit signe de ne pas s'inquiéter.

Au lit, elle était d'une générosité qui allait au-delà du simple don de son corps. Elle ne gardait rien pour elle : larmes, sourires, soupirs... Il avait dans le dos la trace de ses ongles, mais c'étaient les égratignures du cœur qui piquaient le plus.

Comment pouvait-elle avoir l'air aussi sereine après ce qu'ils avaient vécu cet après-midi ? C'était comme si elle ne mesurait pas les conséquences de

ce qui s'était passé. Pourtant, ça n'était sans doute pas le cas. Jessica n'était le genre de femme qui fait l'amour à la légère. Pour elle, l'union devait se faire sur deux plans, celui du corps et celui de l'âme. Elle était forcément émue, même si son satané maintien et ses bonnes manières l'empêchaient de le montrer. Et lui, pendant ce temps, il se décomposait et il n'était pas fichu de le cacher.

Il se sentit soudain à l'étroit dans cette cabine pourtant vaste. Sa respiration devint laborieuse et il eut une bouffée de chaleur. Il passa un doigt entre sa



cravate et son cou pour se donner de l'air car il suffoquait.

Ce dîner n'en finissait pas. Il refusa le traditionnel verre de porto et prit congé aussitôt que ce fut possible sans paraître grossier. Après un bref sourire à Jessica, il sortit. Une fois sur le pont, il avala une grande goulée d'air marin et s'appuya au bastingage en attendant d'aller mieux.

— Monsieur Caulfield ?

Au son de la voix de Jessica, il ferma les yeux. Des images de cet après-midi lui revinrent en mémoire. Mais bien vite il se rendit compte de son erreur. Elle

n'était pas dans son imagination. Il n'y avait pas d'échappatoire.

— Oui, Jessica ?

— Êtes-vous, euh, est-ce que tout va bien ? balbutia-t-elle.

Tourné vers l'océan, il hocha la tête.

Elle prit place à côté de lui et ensemble ils regardèrent le reflet de la lune qui tremblait à la surface de l'eau.

— Vous êtes resté silencieux pendant tout le dîner.

— Je suis désolé, dit-il machinalement.

— J'aimerais savoir ce qui vous préoccupe.

— Je pensais à vous.

Elle se tourna vers lui pour répondre.

— Oh ? Ce serait flatteur si vous n'aviez pas l'air si maussade.

— Pas maussade, songeur, rectifia-t-il.

Mais, en son for intérieur, il dut reconnaître qu'il était effectivement maussade. Ce qui ne lui ressemblait pas, c'était de le montrer. Dans sa vie, beaucoup de choses dépendaient de son aptitude à afficher en toutes circonstances un visage impassible.

— Au fait, reprit-il, nous n'avons pas fini notre conversation à propos de

l'incident de ce matin sur le pont.

Le menton levé, elle respira profondément.

— Je ne refuse pas de répondre, dit-elle, mais êtes-vous sûr d'avoir envie d'entendre parler de certains aspects déplaisants de mon passé ? Je vous avoue que j'aimerais mieux que vous pensiez à moi comme à une princesse de conte de fées plutôt que comme à une simple femme faible et esquintée.

— Est-ce à dire que vous n'en attendez pas davantage de moi ? demanda-t-il d'un ton sec, furieux à l'idée qu'il puisse subsister la moindre

distance entre eux. Vous seriez prête à vous contenter de la surface sans chercher plus loin ?

— Non.

Elle lui posa la main sur l'avant-bras. Aussitôt, il la recouvrit avec la sienne.

— Il y a beaucoup de choses que j'aimerais savoir de vous, dit-elle en le regardant dans les yeux. Tout, en fait.

— Pourquoi ?

Un léger pli barra le front de Jessica. Elle était très belle dans le clair de lune avec ses cheveux blonds teintés d'argent et sa peau aussi lumineuse qu'une perle. Il émanait d'elle une douceur qu'Alistair

n'avait pas remarquée jusqu'ici. Il se demanda si elle avait déjà été comme ça pendant tout le dîner ou seulement maintenant parce qu'ils étaient seuls. Il pencha pour la seconde possibilité, ce qui ne servit qu'à augmenter son amertume – du diable s'il avait besoin d'elle !

— Parce que vous me fascinez, répondit-elle à mi-voix. Chaque fois que j'ai l'impression de vous connaître enfin, vous faites quelque chose qui me déroute.

— Par exemple ?

Elle baissa les paupières. Ses yeux disparurent dans l'ombre de ses longs cils.

— Par exemple, lorsque vous prenez le gouvernail en pleine bataille. Ou quand vous organisez un pique-nique sur le pont. Ou quand vous quittez ma cabine comme l'autre soir.

Il hocha la tête.

Elle se mordilla les lèvres, puis elle se rendit compte que ce geste trahissait sa nervosité et préféra s'arrêter.

— Je ne comprends pas votre attitude, ce soir. Vous ai-je déplu ?

— Au contraire. Vous ne pourriez pas me plaire davantage sans que j’y perde la raison.

Il lui prit la main et entrecroisa leurs doigts. Jessica inspira longuement et profondément avant de parler.

— La devise de mon père, c’était : « Qui aime bien châtie bien. »

Alistair se crispa.

— Oh !

— Et j’ai été bien « aimée », si vous voyez ce que je veux dire, expliqua Jessica en lui pressant un peu plus fort la main. C’est pourquoi les brutes



m'indisposent, surtout celles qui n'épargnent même pas les enfants.

Alistair trépigna de colère.

— Hadley vous battait ?

— Je devais être une petite fille particulièrement turbulente.

— Et alors ? Raison de plus pour être patient !

— Ce qui est fait est fait, conclut Jessica avec fatalisme mais d'une voix qui tremblait un peu malgré tout. C'est loin, tout ça.

— Loin mais pas oublié, dit Alistair en se rapprochant. Vous avez été bouleversée aujourd'hui. Les vieilles

plaies ne sont pas cicatrisées, elles suppurent encore.

Jessica lui sourit timidement, plus adorable que jamais.

— En un certain sens, oui, dit-elle. Mais j'ai compris aujourd'hui que j'étais plus forte que je ne le croyais. En dépit de mon éducation, je suis capable d'admirer quelqu'un comme vous, qui a une conception du monde très différente de la mienne. Hadley a eu beau ne pas épargner le fouet, je suis toujours capable de profiter complètement de ce que vous avez à offrir.

Le cœur d'Alistair se serra.

— Coucher avec moi a été un acte de rébellion envers Hadley, parce que vous saviez qu'il désapprouverait ?

— Non ! J'ai couché avec vous pour célébrer le fait que l'opinion de Hadley ne me préoccupait plus. Vous ne pouvez pas imaginer le soulagement que j'ai éprouvé lorsque je me suis rendu compte que son emprise sur moi était moins forte que je ne l'avais cru. J'avais gardé un peu de mon individualité et, en tant qu'individu, j'avais envie de vous.

— Cela a-t-il quelque chose à voir avec le fait que, selon vous, il n'y a rien

de tel qu'un amant pour consoler les peines d'une veuve ?

Il aurait préféré parler sur un ton moins amer mais le nœud qui lui étreignait l'estomac interdisait la désinvolture. Pas sur un tel sujet. Il avait apparemment tout pour plaire à Jessica, sauf le plus important – elle ne semblait pas disposée à lui livrer son cœur. Il aurait voulu se contenter du rôle qu'elle lui assignait. L'aider à se libérer de Hadley et à faire son deuil de Tarley, c'était déjà beaucoup mais pas assez alors que, pour lui, c'était une nouvelle vie qui commençait.

Jessica se détourna brusquement, sa main libre agrippée au bastingage. Elle avait la tête haute et le dos raide. Il y avait quelque chose de farouche dans son attitude. Alistair la trouva d'autant plus désirable et digne d'égards.

— Vous savez ce que je pense, Alistair ? Je pense que vous voudriez me faire dire quelque chose – n'importe quoi – qui me dégrade à vos yeux et vous donne un prétexte pour battre en retraite.

Battre en retraite ? L'idée était absurde. En faisant l'amour avec elle, il avait pris goût à la pureté, à l'innocence.

Il ne pouvait plus rien y changer. Il dépendait d'elle, désormais, lui qui n'avait jamais voulu dépendre de rien ni de personne.

— Que pourriez-vous révéler qui refroidirait mon intérêt pour vous ? Éclairez-moi, afin que je sache ce que je dois cacher pour ne pas déchoir dans votre estime. Si le fait que je me sois prostitué ne vous a pas dégoûtée, je risque peut-être de vous déplaire en me conduisant décemment. Qui sait, ce sont peut-être mes vices qui vous attirent ?

— Assez ! s'écria-t-elle en lui lançant un regard noir. Je n'aime pas beaucoup

ce ton.

— Je vous demande pardon, répondit Alistair avec ironie. Ai-je dépassé les bornes ? Si j'ai bien compris, pour quelqu'un comme vous, l'amant idéal doit être juste un peu vaurien, pourvu qu'il ne pousse pas trop loin l'insubordination ?

Elle se libéra brusquement et pivota.

— À demain, Alistair. J'espère qu'après une bonne nuit de sommeil, vous serez de meilleure humeur.

— Ne partez pas !

Il fut tenté de la retenir. Mais jamais il ne ferait usage de la force contre elle,

surtout après ce qu'elle avait vécu dans sa jeunesse.

Elle se retourna.

— Vous êtes impossible, ce soir. Odieux. Et je me demande bien pourquoi.

— Je vais vous le dire : jusqu'ici, j'ai toujours cru que je pouvais avoir tout ce que je voulais pourvu que je m'en donne la peine. Si je faisais les sacrifices nécessaires, pactisais avec le diable, y mettais le prix... je pensais que tout était possible, à portée de main.

Une petite voix dans sa tête lui recommanda la prudence mais il refusa



de l'écouter.

— Maintenant, continua-t-il, je me trouve en présence de quelqu'un que je désire plus que tout et je sais que je ne peux pas l'acheter ou le forcer à m'accepter. Le sentiment d'impuissance est nouveau pour moi, nouveau et déroutant. Ça me rend nerveux, irritable.

Des fossettes encadrèrent la jolie bouche de Jessica.

— Que voulez-vous dire ?

— Je voudrais que vous commenciez à réfléchir à notre arrangement comme à quelque chose de permanent. Essayez d'envisager une interminable suite de

jours                    comme                    aujourd'hui.  
D'innombrables matins à vous réveiller  
dans mes bras. Des chevauchées dans  
Hyde Park. Vous et moi valsant devant le  
Tout-Londres.

Jessica porta la main à sa gorge.

— Vous seriez malheureux comme les  
pierres.

— Sans vous, oui.

Il croisa les bras. La brise marine  
fouettait ses cheveux.

— Je regrette de ne pas vous avoir  
présenté les choses de cette façon dès le  
début, reprit-il. Je sais que j'ai parlé de  
notre liaison comme étant temporaire.

Mais mes intentions – mes besoins – ont changé.

— Je ne suis pas sûre de bien comprendre vos intentions, répondit Jessica. Qu'attendez-vous de moi ?

— Vous avez dit que vous ne vous inquiétiez pas de savoir quand la rupture aurait lieu mais vous la considérez comme inévitable, n'est-ce pas ? J'aimerais mieux que vous commenciez à penser qu'elle n'est peut-être pas fatale.

— Je croyais que nous étions d'accord pour rester amants jusqu'à ce

que l'un d'entre nous se lasse de l'autre.  
Que pouvons-nous faire de plus ?

— Nous pourrions essayer de préserver ça, dit-il en faisant un geste de la main qui semblait tracer une ligne entre leurs deux cœurs. Il ne faudra pas le laisser mourir. Si des problèmes se posent, on les résout. Si le désir faiblit, on cherche des moyens de le ranimer...

Jessica se lécha les lèvres.

— Comment appelleriez-vous ça ?

Alistair surmonta l'anxiété qui menaçait de le rendre muet.

— Je pense, répondit-il d'un ton neutre, qu'on appelle ça « faire la

COUR ».

Hester but son thé lentement. Autant, le soir venu, elle mourait de faim, autant le reste de la journée elle avait le cœur barbouillé.

— Je vous suggère d'inverser les rubans, Votre Grâce, dit-elle à la comtesse de Pennington. Essayez le feuille-morte avec le chapeau bleu et le vert avec l'orange.

Elsbeth se tourna vers Hester qui était assise sur un canapé dans un coin de la pièce.

— Vous croyez ?

Puis elle regarda les échantillons d'étoffe étalés sur son lit. Finalement, elle fit signe à sa modiste de suivre le conseil de Hester et hocha la tête.

— Vous avez raison.

Hester sourit. Elle avait été surprise et passablement troublée quand Elspeth Pennington s'était soudain intéressée à elle. Et puis elle avait pensé que la comtesse cherchait quelqu'un qui lui tienne lieu de fille – rôle précédemment tenu par Jessica –, et elle avait accepté avec joie qu'elle lui tienne lieu de mère.

— Vous devriez goûter les galettes au citron, dit Elspeth. Je suis sûre que vous n'en avez jamais mangé d'aussi bonnes. Elles fondent dans la bouche.

— Merci. Une autre fois peut-être.

La comtesse vint s'asseoir en face de Hester.

— Avez-vous essayé le thé au gingembre ou le potage aux légumes ? Cela soulagerait votre estomac. Et abstenez-vous de nourritures trop grasses au souper.

Il y eut un intervalle de silence et puis Hester murmura :

— Cela se voit tant que ça ?



— Seulement pour quelqu'un qui vous observe presque tous les jours depuis une semaine.

— S'il vous plaît, n'en parlez à personne.

Les yeux d'Elspeth brillèrent devant tant de mystère.

— Regmont et vous, vous avez décidé de garder le secret ? Comme c'est romanesque !

Hester hésita avant de livrer le fond de son cœur.

— Regmont n'est pas encore au courant.

— Oh ! Et pourquoi donc ?

— Je ne me sens pas très bien. Je ne peux m'empêcher de penser que quelque chose ne va pas. Regmont n'est pas, euh, sans doute qu'il...

Hester posa sa tasse et sa soucoupe sur la table basse qui les séparait.

— Bref, reprit-elle, il vaut mieux attendre d'être sûrs que tout se passe normalement.

La comtesse se munit des pincettes en argent pour prendre une galette au citron.

— Ma chère, vous êtes en train de perdre une excellente occasion de vous faire dorloter par votre mari. Une femme

enceinte peut se permettre de demander n'importe quoi, on ne lui refuse rien.

— Regmont me donne déjà tout ce que je veux, répondit Hester.

En même temps, elle pensa : « Tout, sauf le plus important – être en paix avec lui-même. »

— Je ne l'ai pas dit non plus à Jessica, ajouta-t-elle.

— Elle sera heureuse pour vous.

— Sans doute, murmura Hester en lissant ses jupes. Mais cela pourrait aussi la chagriner. J'ai estimé que pour le moment elle avait assez de raisons d'être triste...

— Elle en souffrira davantage si vous ne le lui dites pas.

— Je lui ai écrit peu de temps après son départ. Je pense que c'est la meilleure façon de faire. Si je ne suis pas présente lorsqu'elle apprendra la nouvelle, elle ne se sentira pas obligée de faire bonne figure. Elle pourra réagir librement et lorsque nous nous reverrons sa joie sera sans mélange.

Elsbeth grignota sa galette et but une gorgée de thé.

— Vous êtes très proches, Jessica et vous ?

Hester porta la main à sa poitrine, qui lui faisait un peu mal, et la massa discrètement.

— Oui. C'est non seulement une sœur mais une mère pour moi. Et, en même temps, ma meilleure amie.

— Jessica m'a dit que vous étiez encore très jeune quand votre mère est morte.

— J'avais dix ans, mais en un certain sens il y avait déjà longtemps qu'elle était perdue pour moi. Elle était accablée de mélancolie. Je ne faisais que la croiser. Pour moi, c'était un fantôme – fragile, blême, sans vitalité.

— Ma pauvre petite, dit Elspeth avec un sourire doux et compatissant. La maternité est un privilège. C'est dommage que lady Hadley ait été incapable de s'en apercevoir.

— Jessica aurait fait une merveilleuse mère. Et Tarley, un merveilleux père.

— On peut en dire autant de Regmont et de vous, j'en suis certaine.

Hester détourna les yeux. Elle sourit tristement à la modiste qui était en train de s'en aller avec les coupons choisis par Elspeth.

— Très chère, dit Elspeth d'un ton doux mais ferme pour attirer l'attention

de Hester, serait-il possible que vous soyez tombée dans la mélancolie à votre tour ?

— Oh, non ! En vérité, c'est juste que la plupart du temps je ne me sens pas très bien. Et, pour tout vous avouer, je m'inquiète à propos du combat de demain entre Regmont et Michael. Si seulement il existait un moyen de les faire changer d'avis. Regmont prend ces choses-là tellement au sérieux !

— Vous avez de l'affection pour Michael.

Hester se sentit rougir. Depuis une semaine, elle s'était souvent surprise à

penser à Michael. Elle l'avait cherché des yeux en ville ou dans les soirées mondaines. La joie qu'elle éprouvait en l'apercevant était mêlée de tristesse car c'était la preuve que son amour pour son mari ne l'obsédait plus.

— Michael est quelqu'un de bien, dit-elle sans se compromettre.

Elsbeth posa sa tasse.

— Je vais être honnête avec vous. J'ai plus d'une raison de cultiver votre amitié. Je vous sais gré de votre aide dans le choix de mes chapeaux mais c'est un autre de vos talents dont j'ai besoin.



— Si je peux vous aider d'une quelconque façon, j'en serais honorée.

— J'aimerais votre avis sur les jeunes filles qui pourraient convenir à Michael. Puisque vous avez de l'affection pour lui, je pense que vous avez envie de le voir heureux en ménage.

— Bien entendu.

Hester soutint le regard de la comtesse. Sa bonne éducation lui avait appris à dissimuler ses sentiments. Elle était déçue mais elle ne pouvait pas s'attendre que Michael reste toute sa vie célibataire.

Elsbeth sourit gracieusement.

— Merci. J'espère le voir casé avant la fin de l'année.

— Ce serait merveilleux, murmura Hester. Avec un peu de chance, nous pourrions même y arriver plus tôt que ça.

On frappa à la porte.

Jessica sourit, sachant d'avance qui c'était. Alistair ouvrit la porte sans attendre de réponse et entra dans la cabine, sûr d'être le bienvenu.

Il était de plus en plus avenant. Il avait beaucoup changé depuis qu'ils avaient levé l'ancre et surtout depuis qu'ils

étaient amants. Ses beaux yeux bleus semblaient plus lumineux, plus rieurs, plus chaleureux. Il y avait une douceur nouvelle sur ses traits qui le rendait encore plus beau – en supposant qu’une telle chose soit possible. Il était toujours aussi sensuel mais se mouvait à présent avec une lenteur mesurée. Comme si elle avait apprivoisé le fauve qui était en lui. C’était une idée un peu folle mais qui plaisait beaucoup à Jessica.

Il s’approcha de l’endroit où elle était assise et se pencha pour l’embrasser sur la tempe. Avec un murmure de

protestation, elle lui tendit ses lèvres pour un vrai baiser.

— Bonsoir, dit-elle d'une voix douce, toujours aussi extraordinairement heureuse de le revoir.

Certes, elle s'était toujours sentie bien avec Tarley, mais pas de cette manière. Avec Alistair, c'était plus intense, plus profond. Elle se rendait compte avec une certaine tristesse que sa relation avec Benedict n'avait pas été aussi riche qu'elle croyait. Cependant, elle soupçonnait que, s'il avait manqué quelque chose à son mariage, c'était à cause d'Alistair. Sans qu'elle le sache,

il avait toujours été là dans l'ombre, occupant dans son esprit une place que personne ne pouvait lui disputer.

Il se redressa, révélant un portefeuille en cuir coincé sous son bras.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Du travail.

Il posa le portefeuille sur la table. Jessica mit de côté la plume avec laquelle elle était en train d'écrire.

— Je suis heureuse que vous soyez venu me voir alors que vous avez des choses importantes à régler.

— Je préférerais faire l'amour avec vous mais je pense que vous n'allez pas

tarder à être indisposée.

Jessica ouvrit des yeux ronds. Elle avait eu ses règles le matin même.

— Comment le savez-vous ?

Il ôta sa veste et l'accrocha au dossier d'une chaise.

— Comment je le sais ? Je touche votre corps plus encore que je ne touche le mien. Vos seins sont gonflés et moelleux et depuis deux jours vous êtes insatiable. Et ce ne sont là que quelques signes parmi d'autres.

Jessica eut un sourire amusé.

— Vous êtes très observateur.

— Absolument, répondit-il en souriant à son tour. Je n'ai d'yeux que pour vous.

— Vil flatteur, dit-elle plaisamment. Oui, hélas, je suis indisposée. Mais je connais plusieurs autres façons de vous satisfaire...

Alistair s'assit en face d'elle.

— C'est fort délicat de votre part mais votre compagnie me suffit.

Jessica avala une grande goulée d'air – une réaction involontaire à la brusque accélération de son cœur. Il avait parlé d'un ton léger mais elle fut sensible à sa franchise et à la vulnérabilité qui en était

nécessairement la conséquence. Dieu sait si, elle aussi, elle était vulnérable.

— J'éprouve exactement la même chose, murmura-t-elle.

Il tendit le bras par-dessus la table et lui toucha la main.

— Vous ne pouvez pas imaginer ce que ça représente pour moi de savoir que vous aimez passer du temps avec moi, que nous fassions l'amour ou pas.

Elle n'aurait su dire pourquoi elle était surprise d'apprendre que ce bel homme avait envie d'être apprécié pour d'autres motifs que sa belle apparence et ses prouesses amoureuses.



— Alistair...

— Je vous interdis d'avoir de la pitié pour moi, l'interrompit-il sèchement car elle avait parlé sur un ton qui lui avait déplu. Vous pouvez éprouver tous les sentiments que vous voudrez, sauf celui-là.

— Je vous adore.

Il se radoucit.

— En voilà un qui a mon approbation. Elle hocha la tête.

— Je n'accepterai jamais que vous ayez honte de vous-même à cause de moi. Je ne vous juge pas, je ne vous jugerai jamais. Mais si vous êtes

incapable de vous accepter tel que vous êtes en ma présence, nous ferions mieux de nous séparer.

Alistair se rembrunit.

— Holà ! Écoutez-moi...

— Non ! C'est vous qui allez m'écouter. Je vous donne une minute pour accepter l'idée que vous êtes tout aussi digne de mon affection que n'importe qui d'autre. Si vous ne vous en croyez pas capable, vous n'avez plus qu'à partir.

Alistair ravala un juron.

— Vous ne pouvez pas me parler de cette manière.

— C'est ce que nous allons voir, rétorqua-t-elle. Vous vous illusionnez sur mon compte. Vous me voyez comme une créature céleste mais je ne suis qu'une femme ordinaire et, en un sens, je suis même un peu moins que cela puisque je suis stérile.

Alistair la regarda droit dans les yeux.

— En êtes-vous certaine ? C'était peut-être la faute de Tarley.

— Non. Il a eu un enfant avec une maîtresse avant de m'épouser.

— L'enfant n'était peut-être pas de lui.

— Si vous aviez vu ce garçon, vous n'auriez pas le moindre doute. C'est tout

le portrait de son père.

Alistair acquiesça d'un hochement de tête et parut s'intéresser à son portefeuille.

Le sang de Jessica se glaça. L'échec de leur relation était inévitable si, comme la plupart des hommes, il voulait des enfants. Et il méritait certainement ce bonheur-là.

— Je vous ai vu avec le gamin, dit-elle, faisant allusion au pauvre gosse qu'elle avait essayé de protéger une semaine plus tôt.

Alistair s'était intéressé au moussaillon, il lui avait appris les

nœuds marins et quelques autres tours de main, et elle s'était plu à les regarder.

— Vous ferez un excellent père le moment venu, ajouta-t-elle.

Il releva les yeux, s'appuya au dossier de sa chaise et croisa les bras. Ses cheveux avaient poussé depuis deux semaines et lui encadraient le visage de belle façon. Émue, Jessica porta la main à sa gorge.

Alistair poussa un profond soupir.

— Écoutez ! Jusqu'ici, je n'ai pas souvent pensé aux enfants que je pourrais avoir. À partir de maintenant, je ne vais plus y penser du tout.

— Ne dites pas cela. Vous ne pouvez pas vous priver d'une telle joie sans raison.

— La raison, je l'ai. Les enfants se font à deux. La femme avec qui j'aurais éventuellement envie d'en avoir, c'est vous. Si vous ne pouvez pas en avoir, tant pis. Je ne conçois pas d'essayer avec une autre.

Les yeux de Jessica s'emplirent de larmes. En battant des paupières, elle se leva et courut jusqu'à la caisse de vin qui se trouvait dans un coin.

— Jess...

Elle entendit dans son dos un raclement de pieds de chaise sur le sol, puis deux puissantes mains s'abattirent sur ses épaules avant qu'elle ne se penche pour saisir une bouteille.

— Ce que je viens de vous dire vous a donné envie de boire ? demanda-t-il en lui parlant à l'oreille.

— Oui, parce que je suis assez égoïste pour m'en réjouir et que j'ai envie d'arroser ça.

— Soyez égoïste tant que vous voudrez avec moi.

Jessica secoua la tête violemment.

— Mais l'amour est désintéressé !  
Enfin, il est censé l'être.

— Dans certains cas, oui, sans doute.  
Mais, vous et moi, on nous a volé tant de choses. Alors, il n'y a pas de mal à profiter l'un de l'autre.

Les yeux clos, elle rejeta la tête en arrière et l'appuya contre l'épaule d'Alistair. Il lui passa ses bras autour de la taille.

— Vous avez eu trois frères. Vous aurez peut-être envie d'avoir une nombreuse famille à votre tour ?

— Si nous devons parler de ma famille, alors nous allons avoir besoin



de ce vin.

Il s'éloigna. Jessica attrapa une bouteille par le goulot et se redressa. Lorsqu'elle se retourna, Alistair était en train de fouiller dans le placard. Il en sortit deux verres à pied.

Elle mit la bouteille au milieu de la table et s'assit. Alistair posa les verres et déboucha la bouteille. Laissant le vin respirer, il s'installa sur sa chaise et contempla Jessica d'une manière à la fois calme et songeuse.

Elle attendit patiemment.

— Vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi mes frères ressemblaient tant à

Masterson alors que je suis tout le portrait de ma mère ?

— Non, quand un homme a été bien traité par la nature, on se contente de l'admirer.

Il la remercia d'un sourire.

— Maintenant que vous m'y faites penser, reprit-elle, je suppose que Masterson n'est pas votre père.

— Et cela ne vous dérange pas, remarqua-t-il.

— Non, pourquoi ?

Alistair ricana.

— Je n'osais pas vous le dire. Vous avez une telle réputation de probité !

J'avais peur de dégringoler dans votre estime.

— Impossible ! Vos frères vous ont-ils mal jugé pour autant ? N'êtes-vous pas très proche de lord Baybury ?

— Vous avez raison, Albert et moi sommes les meilleurs amis du monde. Ma bâtardise n'était pas non plus un sujet de discorde avec mes deux autres frères. Le problème a toujours été avec Masterson. Quoi que je fasse, il n'est jamais content. Personnellement, je m'en moque, mais ma mère en souffre. Si je pouvais y faire quelque chose, je le ferais, mais c'est sans espoir.

Jessica comprit enfin pourquoi Masterson n'avait pas beaucoup aidé Alistair à débiter dans la vie.

— C'est dommage pour Masterson, dit-elle. Il se prive d'un bon fils.

Stupéfait, Alistair hocha la tête.

— Vous êtes d'une tolérance incroyable. Mais, je vous préviens, chaque fois que vous écoutez avec bienveillance un de mes vilains petits secrets, je m'attache un peu plus à vous. Apparemment, rien de ce que je pourrai dire ne vous dégoûtera jamais de moi.

À ces mots, une douce chaleur se répandit dans la poitrine de Jessica.

— Il faut bien que quelqu'un vous maintienne dans le droit chemin, dit-elle.

— Personne n'y est plus apte que vous.

— Je l'espère bien, sinon gare à vous !

— Holà, milady, s'exclama Alistair avec un sourire, ne me remerciez pas ! Ce n'était pas un compliment mais une menace.

Jessica prit un air sévère.

— Sachez, monsieur Caulfield, que la constance et la loyauté sont de précieuses vertus pour moi.

— Pour moi également.

Alistair pianota sur le plateau de la table.

— Vous savez, reprit-il, j'ai longtemps cru que Masterson aimait profondément ma mère et qu'il lui avait permis de me garder parce qu'il savait qu'elle ne le lui pardonnerait jamais s'il la forçait à m'abandonner. Mais maintenant...

— Maintenant ? insista-t-elle lorsqu'il laissa sa phrase en suspens.

En soupirant bruyamment, il dit :

— Maintenant, je prends en considération le fait qu'il y a entre eux une très grande différence d'âge. Ma

mère était encore jeune alors que Masterson était déjà plutôt vieux. Mais, même si je devenais impuissant, je jure que je ne pourrais jamais vous laisser coucher avec quelqu'un d'autre en toute indifférence et appeler ça de l'amour. Il y a d'autres moyens de satisfaire sa femme. Ce qui est à moi est à moi. Je serais incapable de partager.

— Peut-être n'ont-ils jamais abordé le sujet franchement. Si j'étais vous, je ne serais pas aussi sévère avec eux.

— Promettez-moi de ne pas faire comme eux et de parler de tout sans crainte.

C'était une promesse facile à tenir. Il avait une façon de la regarder qui incitait aux confidences. Benedict n'avait jamais posé de questions. Son affection avait été donnée sans contrepartie. Au contraire, Alistair était très exigeant. Mais, en échange, il acceptait qu'on exige beaucoup de lui.

Elle acquiesça d'un hochement de tête.

Il montra du doigt la feuille de papier devant elle.

— Une lettre ?

— À ma sœur. Je lui raconte mon voyage.

— Vous parlez de moi ?



— Oui.

Les yeux d'Alistair brillèrent.

— Que dites-vous ?

— Oh, je n'ai pas encore fini.

— Avez-vous tant de choses que cela à raconter ?

— Oui, et je dois peser mes mots car Hester se souvient sans doute qu'autrefois je l'ai mise en garde contre vous.

— Vous étiez vraiment inquiète ?

— Non, juste un peu jalouse.

Jessica se leva et fit le tour de la table. Il la suivit des yeux, le regard ouvertement approbateur. D'une main

elle lui toucha l'épaule et de l'autre elle écarta la mèche qui l'empêchait de l'embrasser sur le front.

— Je suis heureuse de vous informer que j'ai jeté mon dévolu sur vous, monsieur Caulfield.

Alistair la prit par la taille.

— Je me demande si vous serez toujours dans les mêmes dispositions à Londres, murmura-t-il, lorsque vous serez entourée de gens qui n'approuveront pas votre choix.

— Croyez-vous qu'on me manie comme de la cire molle ?

— Je n'en sais rien, répondit-il en la regardant droit dans les yeux. Et je pense que vous n'en savez rien non plus.

Il avait raison — dans une certaine mesure. Jusqu'ici, elle avait toujours fait exactement ce qu'on attendait d'elle.

— Mon père ne serait pas d'accord avec vous. Il vous dirait que je suis têtue.

Alistair la fit asseoir sur ses genoux et l'étreignit tendrement.

— Quand je pense à votre père et à la façon dont il vous a traitée, j'ai envie de le frapper.

— Il n'en vaut pas la peine, répondit Jessica en lui passant la main dans les cheveux. Et puis regardez avec quelle facilité vous avez effacé ses traces sur moi. En deux semaines, il n'en reste pratiquement plus rien.

De jour en jour, elle se sentait plus libre. À peu près comme lorsque, au terme d'une longue journée, elle ôtait son corset. Elle commençait à se demander si elle serait encore capable d'accepter des contraintes si on cherchait à lui en imposer et, franchement, elle en doutait.

— Cela vous effraie-t-il ? reprit Jessica. Ou bien cela me rend-il moins intéressante à vos yeux ? Lorsque je tombe dans vos bras sans résistance, cela ne risque-t-il pas de vous ennuyer à la longue ?

— Pas de danger que je m'ennuie, Jessica. Je vous avouerai que j'ai peur constamment. Je n'ai jamais dépendu de personne pour rien et voilà que je découvre que je dépends de vous.

Il appuya sa tête contre la poitrine de Jessica. Elle lui passa les bras autour du cou. Elle savait qu'Alistair ne faisait rien à moitié mais elle n'aurait jamais

cru qu'il serait prêt à se consacrer à une seule femme alors qu'il pouvait les avoir toutes.

— Moi aussi, j'ai peur, dit-elle. Tout a changé si vite.

— Est-ce donc si terrible ? Étiez-vous tellement heureuse avant ?

— Je n'étais pas malheureuse.

— Et maintenant ?

— Je ne me reconnais plus. Qui est cette femme assise sur les genoux d'un libertin et qui accorde ses faveurs aussi facilement qu'elle offrirait une tasse de thé ?

— C'est ma maîtresse et j'ajouterais que je l'aime bien telle qu'elle est.

— Cela ne m'étonne pas de vous, méchant garçon.

Elle frotta sa joue contre ses cheveux.

— Votre mère vous aime-t-elle, Alistair ? Est-ce pour cela que vous vous occupez aussi bien de moi ?

— C'est vrai qu'elle m'aime bien, répondit-il. Malgré les tourments qu'elle a endurés à cause de moi, ajouta-t-il sur un autre ton. Je ferai n'importe quoi pour qu'elle soit heureuse.

— Elle aimerait sûrement avoir des petits-enfants ?

Il se recula un peu pour la scruter.

— Baybury est l'héritier. C'est à lui de s'en occuper. Chacun son rôle.

— Quel est le vôtre ? demanda-t-elle en lui caressant doucement la joue.

— Être le mouton noir de la famille, corrompre de gentilles veuves et les conduire sur le chemin de la perdition.

Elle l'embrassa. Leurs bouches se frôlant, elle dit :

— Pendant ce temps, je veillerai à ce que vous ne vous écartiez pas du chemin de la rédemption dans lequel vous venez de pénétrer.

Il lui caressa le dos.



— Quelle belle équipe nous allons faire ! La veuve indigne et le vaurien repent.

Jessica réprima un soudain accès de doute. Il s'était passé beaucoup de choses en peu de temps mais il faudrait encore attendre avant de savoir s'ils étaient vraiment faits l'un pour l'autre. D'ici là, elle n'aurait qu'à se laisser porter par les événements. Si leur bonheur n'était pas destiné à durer toujours, soit ! De toute façon, c'était trop tard pour faire demi-tour.

Elle l'embrassa sur le bout du nez.

— Alors, on le boit, ce vin ?

— Je vous demande pardon, lord Tarley.

Michael s'apprêtait à entrer au club Remington. Un pied sur la première marche du perron, il se retourna. Un cocher se trouvait là, le chapeau à la main.

— Ma cliente demande si vous auriez la bonté de lui accorder un instant ?

Regardant par-dessus l'épaule du cocher, Michael vit un fiacre qui attendait non loin, ses fenêtres masquées

par des rideaux. Son cœur se mit à battre plus vite. La passagère serait sans doute l'une de ces jeunes filles qui lui couraient après, mais il ne put s'empêcher d'espérer que ce soit Hester.

Michael acquiesça d'un hochement de tête et s'approcha de l'équipage. Il s'arrêta près de la portière.

— En quoi puis-je vous être utile ?

— Michael ! Montez, s'il vous plaît.

Il se retint de sourire. Ouvrant la portière, il monta et s'assit en face de Hester. Sa présence illuminait le petit espace. Malgré le soleil qui filtrait à travers les rideaux, une atmosphère de

liaison clandestine régnait dans le fiacre.

Ou alors seulement dans l'esprit de Michael.

Il le crut jusqu'à ce qu'il aperçoive le mouchoir qu'elle était en train de lisser sur ses cuisses. Elle lui avait déjà offert un mouchoir, jadis, en gage d'estime, du temps où il était son chevalier servant. Cela semblait si loin ! Dans une autre vie...

— Êtes-vous venue m'offrir un talisman qui me portera chance pendant la bataille ? demanda-t-il d'un ton faussement léger.

Elle le regarda pendant un long moment, fragile et belle dans sa pelisse vert clair bordée d'un galon d'une couleur plus sombre qu'il ne put distinguer à cause de la pénombre. Elle soupira.

— Aucun argument ne vous fera changer d'avis, n'est-ce pas ?

Il y avait tant de tristesse dans sa voix qu'instinctivement Michael se pencha en avant. Elle avait beaucoup changé. Elle semblait éteinte, comme si un chagrin secret la privait de cette vitalité qui avait toujours fait son charme.

— Pourquoi vous inquiétez-vous tant pour un simple combat de boxe ?

Elle serra les poings.

— Parce que, quels que soient le vainqueur et le vaincu, cela finira mal.

— Hester...

— Regmont sera de bonne humeur au début, dit-elle d'un ton neutre, mais, dès qu'il se rendra compte que vous n'êtes pas facile à battre, il risque de décharger sa bile. À ce moment-là, faites attention. Il voudra gagner par tous les moyens. C'est quelque chose que je ne serais prête à répéter devant personne, poursuivit-elle en levant le

menton avec dignité, mais je pense qu'il ne reculera devant aucune trahison. De votre côté, vous serez calme, vous garderez la tête froide, vous respecterez les règles du jeu, et cela, je le crains, va vous exposer à recevoir des mauvais coups.

— Décharger sa bile sur qui ? demanda Michael. Êtes-vous maltraitée, Hester ?

Elle lui sourit mais il en aurait fallu davantage pour endormir ses soupçons.

— Il s'agit de vous, dit-elle. C'est vous qui êtes sur le point de participer à un pugilat.

Et il avait hâte que ça commence — surtout après ce que Hester venait de lui dire. Car, en changeant de sujet de conversation, elle avait indirectement répondu à sa question. Le sang lui bouillait dans les veines. Elle pensait qu'il saurait garder la tête froide. Elle se trompait.

Elle lui tendit le mouchoir et le retira lorsqu'il s'apprêta à le prendre.

— Si vous le voulez, promettez-moi d'abord de venir me voir.

— Du chantage ? dit-il.

— Je veux juste une occasion de m'assurer que vous n'êtes pas trop



esquinté.

Michael serra les dents. Si Hester était battue, il n'avait aucun moyen d'intervenir. Un mari faisait tout ce qu'il voulait de sa femme, cela ne regardait personne. Son seul recours, c'était le rendez-vous d'aujourd'hui – quelques brefs moments sur un ring, pendant lesquels il pourrait frapper Regmont tant qu'il voudrait.

— Je vous promets de venir vous voir.

— Avant la fin de la semaine, insista-t-elle en plissant les yeux.

— Oui.

Il s'empara du mouchoir. Un H superbement brodé dans un coin en faisait un cadeau très précieux.

— Merci, dit-il.

— Soyez prudent, je vous en prie.

Après un bref signe de tête, il descendit du fiacre, qui partit aussitôt.

— Ne soyez pas dupe de son petit gabarit.

Michael, qui était en train de sautiller sur place, regarda par-dessus son épaule pour voir qui lui parlait. C'était le comte de Westfield. Pair d'Angleterre, jeune, beau, charmant, célibataire, il était lui

aussi une cible de choix pour les jeunes filles à marier.

— Concernant Regmont, je ne suis dupe de rien, répondit Michael.

Westfield entra dans le ring, un carré de trois mètres de côté, délimité par des lignes de peinture tracées à même le parquet.

— Cela me confirme dans l'idée que j'ai bien fait de parier sur vous, dit-il.

— Vous avez parié sur moi, vraiment ?  
Michael promena son regard sur la pièce qui, quoique vaste, était bondée.

— Oui, confirma Westfield. Mais je suis l'un des rares. Regmont est vif et

agile. Et il a beaucoup d'endurance. Il est capable de tenir indéfiniment. C'est comme ça qu'il gagne. Voilà pourquoi presque tous les autres ont parié sur lui. Ils pensent que Regmont va vous avoir à l'usure.

— Ça doit quand même dépendre du nombre de coups qu'il encaisse.

Westfield hocha la tête.

— Pour quelqu'un comme moi, perdre est désagréable mais, pour Regmont, c'est un déshonneur. Lorsque votre colère sera passée, lui, il sera toujours là avec son orgueil.

— De quelle colère parlez-vous, Westfield ? Ce n'est qu'un jeu.

— À d'autres ! J'ai vu la manière dont vous le regardez. Vous avez un compte à régler avec lui, c'est évident. Peu importe. Je veux juste gagner mon pari.

À un autre moment, Michael aurait peut-être souri mais, pour l'heure, il était trop furieux. Ce qui ne l'empêchait pas de reconnaître les bons conseils et d'en tirer profit à l'occasion.

Il n'y avait qu'à voir le large sourire de Regmont pour comprendre qu'il était sûr de gagner. Michael décida de l'humilier plutôt que de le faire souffrir.

Le châtement n'en serait que plus sévère. Il esquiva les premiers coups de Regmont et puis il rassembla dans son poing toute la haine que lui inspirait le bourreau de Hester et cogna.

Regmont s'affala sans connaissance sur le parquet.

Le combat avait duré moins d'une minute.

— J'ai beaucoup de mal à me concentrer quand vous me regardez comme ça, dit Jessica.

Alistair était assis par terre de l'autre côté du pont, adossé à une caisse. Il

avait ôté sa veste, allongé une jambe et replié l'autre pour y appuyer ses papiers. Elle l'avait souvent vu dans cette position sur le lit pendant qu'il lisait ou travaillait et chaque fois cela l'avait attendrie.

C'était une belle journée malgré le ciel légèrement couvert. Assez fraîche pour qu'elle supporte un châle mais pas assez froide pour être désagréable. Elle était venue sur le pont pour prendre l'air. Alistair l'avait rejointe une heure plus tard. Il s'était assis en face d'elle, à quelques mètres, et il s'était plongé dans ses papiers, levant souvent les yeux pour

la regarder avec une intensité inexplicable.

— Ne faites pas attention à moi, dit-il.

C'était impossible, alors qu'il était magnifique de désinvolture en bras de chemise ; alors que la longueur et la puissance de ses jambes étaient mises en valeur par sa culotte bien coupée et ses bottes ; alors que le vent lui ébouriffait les cheveux exactement comme elle aurait aimé le faire.

Pour toute réponse, Jessica renifla. Et puis elle fit mine de s'intéresser de nouveau à sa tapisserie.



— Est-ce bien l'exemplaire lady Tarley que j'entends renâcler ? demanda Alistair en sourcillant.

— Apprenez que les dames ne renâclent pas.

Jessica avait pensé qu'il était bien gentil de venir lui tenir compagnie, même s'il avait apporté du travail. Alistair était désormais un ami. Quelqu'un avec qui elle partageait presque tout. C'était un miracle d'avoir rencontré dans sa vie deux hommes prêts à l'accepter telle qu'elle était. Non pas la lady façonnée par une éducation stricte mais la femme qu'elle était

vraiment et qu'elle dévoilait devant eux sans crainte.

— Les autres dames, peut-être, dit-il à voix suffisamment basse pour n'être entendu que d'elle seule. Vous, par contre, vous faites toutes sortes de petits bruits délicieux.

Jessica fut émue par cette évocation de leurs ébats. Cela faisait une semaine qu'ils n'avaient pas fait l'amour et le désir qu'elle éprouvait depuis qu'elle n'avait plus ses règles était presque intolérable.

— Maintenant, c'est vous qui me regardez, dit-il sans prendre la peine de

relever les yeux pour s'en assurer.

— Parce que vous êtes trop loin pour que je puisse faire autre chose.

Cette fois, il la regarda. Le sourire aux lèvres, elle se leva.

— Passez une bonne fin d'après-midi, monsieur Caulfield. Quant à moi, je vais rejoindre le confort de mon lit et faire un petit somme avant le souper.

Lorsqu'elle rentra dans sa cabine, Beth était en train de défroisser ses robes.

— Que Dieu ait pitié de M. Caulfield ! dit Beth. Vous avez un de ces airs malicieux !

— Vraiment ?

— Vous savez bien que oui, dit Beth en souriant. Il y a des siècles que je ne vous ai pas vue aussi heureuse. Je commence à avoir pitié de lui.

— Tu as dit toi-même qu'il était à l'abri des peines de cœur.

— Il arrive que je me trompe, milady. Pas souvent, mais quand même...

À ces mots, le sourire de Jessica s'épanouit. L'opinion de Beth lui mettait du baume au cœur car la seule chose qui tempérerait sa joie, c'était la crainte de ne pouvoir retenir longtemps l'attention d'un homme comme Alistair. Non pas

parce qu'elle serait indigne de lui mais parce qu'il y avait d'autres femmes plus dignes encore. Des femmes expérimentées, à l'esprit aventureux, capables de lui donner des enfants...

Son sourire s'effaça tandis qu'elle ôtait son châle. Ils étaient jeunes tous les deux. Alistair avait déjà accompli énormément de choses mais beaucoup d'eau coulerait encore sous les ponts avant qu'il ne ressente le désir de fonder un foyer. C'était à elle de faire en sorte que leur liaison ne finisse pas trop vite.

Alistair frappa à la porte de la cabine à sa façon caractéristique, preste et

enjouée. Beth rit sous cape, rangea la robe qu'elle venait de rafraîchir et alla ouvrir.

— Bonjour, monsieur Caulfield.

Jessica tourna le dos à la porte, les yeux fermés, se réjouissant d'avance de ses retrouvailles avec Alistair.

— Avez-vous encore besoin de moi, milady ? demanda Beth.

— Non, merci, répondit Jessica. Amuse-toi bien.

Aussitôt la porte refermée, elle entendit quelque chose tomber sur le sol. Elle eut à peine le temps de se retourner qu'elle se retrouva plaquée contre la

cloison par un Alistair manifestement en érection. Enchantée par cette démonstration de ferveur, elle le prit par la taille et l'embrassa avec passion.

— Chipie, dit-il, vous essayez de me rendre fou.

— Je ne comprends même pas de quoi vous parlez.

Il lui mordilla le lobe de l'oreille. Elle se dégagea en riant. C'est alors qu'elle vit le portefeuille qu'il avait laissé tomber et se figea.

— Quand vous ne serez plus indisposée, dit-il d'une voix impatiente, je vous apprendrai à allumer un homme

qui se passe déjà de vous depuis une semaine.

— Je ne suis plus indisposée, dit-elle, l'esprit ailleurs, fascinée par les dessins qui dépassaient du portefeuille abandonné sur le sol. Ça fait deux jours.

Alistair eut un mouvement de recul.

— Je vous demande pardon ?

Jessica repoussa les bras d'Alistair et s'accroupit à côté des feuilles de papier qui jonchaient le sol.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Deux jours, répéta Alistair.

Ouvrant le portefeuille, Jessica eut un hoquet de surprise.



— Mon Dieu, Alistair... C'est étonnant.

— Ce qui est étonnant, c'est votre manque de désir pour moi.

— Ne soyez pas ridicule. Il faudrait qu'une femme soit morte pour ne pas avoir envie de vous.

Elle contempla un portrait finement exécuté à la mine de plomb. Un portrait d'elle, tout à l'heure, sur le pont – cela expliquait pourquoi il l'avait observée aussi attentivement.

— C'est ainsi que vous me voyez ?

— C'est comme ça que vous êtes !  
Bon Dieu, Jessica ! Je meurs de désir

pour vous depuis une semaine. Vous ne pouviez pas l'ignorer. C'est là, en relief, facile à deviner sous ma culotte.

Elle résista à la tentation de caresser le dessin. Il lui avait fait un visage de madone, avec des traits d'une grande douceur et des yeux chaleureux. Elle ne s'était jamais vue aussi charmante.

— Oui, soupira-t-elle, toujours un peu distraite. Ce serait impossible d'ignorer un accessoire aussi volumineux.

— Assez plaisanté ! dit-il d'un ton cassant.

— Est-ce que je ressemble vraiment à cela ?

— Oui, quand vous me regardez. Maintenant, expliquez-vous, Jess, sinon je ne répons plus de rien.

— Fadaises ! Balivernes ! Je voulais juste vous faire savoir, preuve à l'appui, que j'apprécie votre compagnie bien davantage que les kyrielles d'orgasmes que vous prodiguez si généreusement.

Elle se releva, le portefeuille à la main, et soupira bruyamment. Elle regarda les autres portraits qu'il avait faits d'elle, émerveillée par son talent.

— Je suis la moins mystérieuse des femmes, n'est-ce pas ? Tous mes sentiments se reflètent sur mon visage.

— Vous n'avez pas besoin de le déplorer, murmura-t-il en se rapprochant. Je vais continuer à vous regarder avec les mêmes yeux.

— Non, je ne crois pas, répondit-elle. Vous me regardez comme un félin sur le point de bondir sur sa proie.

— J'ai du tempérament, c'est tout, mais ça ne veut pas dire que je manque de douceur. J'espère que vous ne me jugez pas seulement sur le feu de mes yeux !

— Non, soyez sans crainte.

Elle continua de feuilleter la liasse de dessins, s'arrêtant devant un portrait

d'elle qui avait l'air ancien. Elle y était visiblement plus jeune et le papier avait jauni avec le temps mais, ce qui la frappa, ce fut l'expression du visage. Les yeux étaient arrondis, les pupilles dilatées, la bouche entrouverte, comme pantelante. L'image même du désir.

— Alistair...

— C'est vous, telle que vous m'êtes apparue cette nuit-là, dans le jardin...

— Comment pouvez-vous posséder une image comme celle-là et douter de mon désir pour vous ?

Il lui ôta des mains la liasse de dessins et la jeta sur la table.

— Vous allez finir par me rendre fou !  
Pour me prouver votre affection, vous  
allez me priver de votre corps ?

Elle esquissa un sourire.

— Vous êtes chaud comme un lapin.  
Copuler, pour vous, c'est comme manger  
et boire.

Il était insatiable. Elle en avait eu la  
certitude dès le début de leur liaison.  
Cela aidait à comprendre comment il  
avait pu satisfaire sa nombreuse  
clientèle au temps où il se prostituait.  
Faire l'amour, pour elle, c'était une  
relation intime, toujours. Pour Alistair,  
une chose nécessaire à la santé, comme

de se brosser les dents, et tout aussi dépourvue d'émotion. Cela ne voulait pas dire qu'elle ne se sentait pas choyée quand elle partageait son lit, mais elle savait qu'il se servait de l'acte dans un but qu'elle ne comprenait pas très bien.

À l'entendre, il s'était prostitué par nécessité et elle voulait bien le croire, mais pas pour les raisons qu'il invoquait. Être jeune, plein d'ardeur et avoir un grand besoin d'argent, cela n'expliquait pas tout. Elle soupçonnait un motif plus personnel. Que ce soit à cause de sa bâtardise ou d'autre chose, Alistair en était venu à s'estimer lui-

même en fonction de ce que les femmes avaient été disposées à payer pour l'avoir. Elle voulait lui montrer qu'elle tenait à lui pour des motifs qui n'avaient rien à voir avec ses prouesses amoureuses, mais il n'était pas encore prêt pour ça. Il dévoilait ses plus noirs secrets, ses souvenirs les plus douloureux, et il exigeait qu'elle en fasse autant, mais, en fin de compte, il avait toujours besoin qu'elle le touche et qu'elle le désire pour se sentir accepté.

Il la plaqua contre la paroi une fois de plus, lui glissa une de ses cuisses entre



les jambes pour l'empêcher de bouger et la toisa.

— N'abusez pas de ma patience.

— Ce n'est pas mon intention, dit-elle honnêtement, tandis que son corps devenait brûlant. Personnellement, je suis juste émue par vos dessins et émerveillée par votre talent.

Il l'embrassa sur la tempe. En même temps, il lui caressa l'entrejambe avec son genou. Elle ferma les yeux et savoura. Le désir d'Alistair était contagieux, elle le percevait par tous les pores de sa peau, il se faufilait jusqu'à la moelle de ses os, il lui donnait

soudain l'audace de passer la main sur le bas-ventre d'Alistair, qui sursauta en poussant un juron.

— J'ai eu envie de vous dès la première fois que je vous ai vu, avoua-t-elle en se léchant les lèvres pour les humecter. Chaque heure qui passe, je vous désire davantage.

Les yeux bleus d'Alistair semblaient plus sombres.

— Il n'y a qu'à demander, madame...

Elle lui attrapa le sexe à travers sa culotte et le caressa doucement.

— Faire l'amour est une seconde nature pour vous, dit-elle. Comment

pourrais-je me distinguer des autres femmes qui ont eu envie de vous, à moins de vous montrer que je veux davantage qu'un corps ?

— Quelles autres femmes ?

Cette répartie la fit sourire mais le visage d'Alistair ne perdit rien de sa sévérité pour autant.

— Touchez-moi, dit-elle, car elle avait l'impression d'avoir malencontreusement creusé un fossé entre eux.

— Pas tout de suite.

Le refus d'Alistair fut aussi inattendu qu'alléchant. Elle avait l'habitude qu'il

prenne toutes les initiatives au lit. Son manque de coopération le rendait encore plus désirable.

— Pourquoi ?

— Je veux que vous sachiez ce que c'est que de brûler en vain.

Levant la tête, elle l'embrassa sur la pointe du menton.

— Vous voulez me punir ?

Il lui prit la tête entre ses deux grandes mains.

— Non, mais vous avez semé la confusion à propos du désir. Vous l'avez exilé sur les confins de notre relation. Je veux le remettre à sa vraie place.

Jessica tira sur la chemise d'Alistair jusqu'à ce qu'elle ait la place d'y glisser les mains et lui caressa le dos.

— N'oubliez pas que je vous ai attiré ici pour abuser de vous !

— Oh ? fit Alistair en lui effleurant les lèvres avec son pouce. Je ne suis pas si bête. Cela fait des semaines que vous m'initiez au plaisir. J'ai appris la leçon.

Elle lui enfonça ses ongles dans les muscles du dos.

— La première fois que je vous ai prise, murmura Alistair en se penchant, j'ai compris la différence entre ce que je croyais savoir et ce que j'avais encore à

apprendre. Maintenant, je ne me souviens plus de l'avoir fait avant vous et je ne vois pas comment je pourrais envisager de le faire sans vous.

Se hissant sur la pointe des pieds, Jessica l'étreignit comme si elle cherchait à se fondre en lui.

— J'ai besoin de vous, dit-elle en se blottissant au creux de son épaule. C'est ainsi, vous m'avez rendue dépendante de vous.

— Dire que jusqu'ici j'ai cru que le plaisir c'était chacun pour soi, murmura Alistair.

Lorsqu'il retira le genou qui faisait pression sur son mont de Vénus, elle poussa un soupir de protestation. Alors, il empoigna sa robe à pleines mains et la retroussa jusqu'à ce qu'il ait dévoilé les pantalons. Il lui pétrit les fesses avec force, presque douloureusement. Elle aimait lorsqu'il était doux et caressant mais elle aimait encore mieux lorsqu'il la désirait tellement qu'il en devenait presque brutal.

En tâtonnant, elle lui déboutonna sa braguette. Elle finit par libérer sa superbe érection, qui se retrouva au creux de ses mains. Au comble du désir,

elle promena ses paumes sur la longue hampe. Avec quelle hâte ne l'avait-il pas suivie dans sa cabine ! Grâce à lui, elle pouvait se sentir éminemment séduisante.

Il la regarda et, en même temps, il bougea ses hanches, faisant aller et venir son membre entre les mains de Jessica dont le sexe, devint tout mouillé.

Comme s'il avait compris, il lui mit sa main entre les jambes, glissa deux doigts dans l'ouverture des pantalons et trouva les petites lèvres.

— Vous êtes trempée.

— Je n'y peux rien.



— Ne vous excusez pas.

Sans crier gare, il la prit par les cuisses et la souleva. Elle poussa une petite plainte de dépit lorsqu'il lui échappa des mains. Peu après, elle sentit le gland soyeux qui appuyait contre sa fente. Elle s'agrippa aux épaules d'Alistair et l'embrassa derrière l'oreille, à l'endroit où la peau était le plus tendre.

— Attention ! dit-il en commençant à la pénétrer.

Jessica fut projetée en arrière contre la paroi. Il la laissa descendre le long de son phallus le plus lentement possible

pour être sûr qu'elle en sente chaque millimètre.

Elle hoqueta. Dans cette position, la pénétration était totale. Lorsqu'il fut en elle jusqu'à la garde, elle gémit. Ne pas bouger, c'était le supplice de Tantale. Le besoin d'aller et venir était insupportable. Le fait qu'ils soient entièrement habillés tous les deux, sauf à l'endroit de leur union, était extrêmement troublant. Alistair ne s'était sans doute jamais laissé arrêter par une robe.

Il la coinça contre la paroi, lui prit une main et se l'appliqua sur la poitrine.

— Je n'ai pas fait d'efforts, dit-il. Vous êtes légère comme une plume. Alors, expliquez-moi pourquoi j'ai le cœur battant, si ce n'est pas à cause de vous ?

De sa main libre, elle lui caressa les cheveux. Elle aurait voulu dire quelque chose, n'importe quoi, mais sa gorge était nouée.

— Si je pouvais, reprit Alistair, je resterais comme ça indéfiniment – vous autour de moi, moi en vous, sans plus savoir où l'un commence et où l'autre finit. Lorsque nous faisons l'amour, je fais tout mon possible pour ne pas jouir

trop vite. Je ne veux pas que ça finisse. Même si je fais durer longtemps le plaisir, ça n'est jamais assez. Je m'en veux quand je m'aperçois que je ne vais plus pouvoir me retenir. Pourquoi, Jess ? Si je cherchais seulement la satisfaction d'un instinct naturel, comme boire et manger, pourquoi est-ce que je m'infligerais ça ?

Pour toute réponse, elle l'embrassa à pleine bouche, désespérément.

— Dites-moi que vous comprenez ? demanda-t-il alors que leurs lèvres étaient encore soudées.

— Oh, oui, répondit-elle dans un souffle, aussi étourdie que si elle avait bu d'un trait une bouteille de bordeaux. Vous êtes devenu tout pour moi.

La serrant bien fort contre lui, il pivota et partit vers le lit.

Ils s'abattirent ensemble, le sexe d'Alistair plongeant dans Jessica comme une lame et la clouant au matelas. Elle gémit. Il s'enfonça de nouveau en elle avec une telle force qu'elle glissa sur la courtepointe de velours. Il la cala en lui passant un bras autour du cou.

— Non, hoqueta-t-elle, sur le point de jouir.

Si elle le laissait faire, il la précipiterait dans les turbulences d'un orgasme qui ne serait que le premier

d'une longue série. Il la chevaucherait sans répit, jusqu'à ce qu'elle soit fourbue, remettant à plus tard son propre plaisir. Il profiterait d'un moment où elle ne pourrait plus bouger pour les déshabiller. Puis il recommencerait et ferait durer cela des heures.

Il s'arrêta et la regarda avec des yeux brûlants.

— Non quoi ?

Elle s'appuya sur les coudes.

— Laissez-vous faire.

Alistair se redressa. Il se débarrassa prestement de sa veste, de sa cravate et de sa chemise, tout ça sans se retirer. Il y

fut contraint au moment d'ôter ses bottes, sa culotte et son caleçon.

Lorsqu'il fut nu, elle prit le temps de l'admirer. Il était parfait. Un apollon. Elle ne pourrait jamais se lasser d'un tel spectacle, elle en était certaine. Il était grand et mince, avec des muscles bien dessinés sous sa peau soyeuse. Elle le caressa lentement du regard, de haut en bas et de bas en haut. Il ne bougea pas, se laissant contempler aussi longtemps qu'elle voudrait. Quand enfin leurs yeux se croisèrent, elle était à bout de souffle, éperdue d'admiration et de désir.



— Vous êtes superbe, murmura-t-elle en se relevant.

Elle s'approcha, le prit par les hanches et l'embrassa sur la poitrine, juste à l'endroit du cœur.

— Superbe et inestimable, ajouta-t-elle.

Il l'enlaça avec force.

— Et tout à vous, Jessica, renchérit-il. N'en doutez jamais.

— Ça tombe bien parce que je me suis entichée de vous à un point que vous n'imaginez pas.

Elle colla sa joue contre lui, humant une fois de plus sa délicieuse et grisante

odeur de mâle. Elle se rendit compte que le cœur d'Alistair s'était mis à battre plus vite, preuve qu'il n'avait pas envie de la perdre. Notion absurde pour quiconque aurait connu le cœur de Jessica. Mais, justement, il ne le connaissait pas.

— Voilà des choses que vous devriez me dire plus souvent, marmonna-t-il.

Devant tant de franchise, elle eut honte de ses propres réticences.

— Je ne saurais pas comment m'y prendre.

Elle pencha la tête sur le côté pour lui permettre de déboutonner sa robe.

— Faites à votre guise, ça ne pourra pas être mal.

Il embrassa l'épaule qu'il venait de dénuder, puis la mordilla, juste assez pour que ce soit agaçant sans être franchement douloureux.

— Avez-vous jamais parlé de vos sentiments avec Tarley ?

— Non, répondit Jessica sans hésiter. Ce n'était pas un sujet de conversation. C'était là, entre nous, implicite et paisible.

Il la fit pivoter pour détacher les lacets de son corset.

— Moi, ça ne me suffirait pas.

— Cela m'emporte si vite, si loin, dit-elle d'une voix tremblante. Même si je le voulais, je ne pourrais pas l'arrêter ni même le ralentir. Mes sentiments pour vous m'effraient quelquefois. Si vous les connaissiez, je suis certaine qu'ils vous effraieraient aussi.

— Faites comme moi, parlez-en.

Jessica ferma les yeux. Il y avait encore tant de choses qu'elle ignorait à son sujet. C'était un peu sa faute car elle ne posait pas assez de questions. Les gens bien élevés ne sont pas indiscrets. Mais elle allait devoir s'affranchir de sa

bonne éducation pour espérer rendre Alistair heureux.

— Je vais essayer, promit-elle. Après tout, vous y arrivez fort bien. Je vous envie cette facilité.

Sa robe se répandit sur le sol. Alistair la libéra de son corset, de sa camisole, de ses pantalons, avec la dextérité qu'elle lui connaissait.

— Avez-vous déjà été...

Elle s'interrompit, s'éclaircit la voix et reprit :

— Il doit bien y avoir eu une femme qui a vraiment compté dans votre vie ?

— Est-ce obligatoire ?

Il recula d'un pas. Elle le regarda par-dessus son épaule. Elle finit par comprendre qu'il attendait qu'elle prenne l'initiative.

— Couchez-vous sur le lit, ordonna-t-elle.

Il obéit de bonne grâce, suprêmement à l'aise dans sa nudité. Elle s'approcha du lit et se demanda par où commencer. Son sexe en érection était un irrésistible appât – épais, dur, fièrement dressé –, mais elle adorait tout de lui.

— Qui était-ce ? demanda-t-elle, soudain jalouse de celle – et de

quelques autres – qui l’avait déjà vu comme ça.

— Vous avez l’air certaine qu’il y a eu quelqu’un.

— Vous n’avez pas toujours été Lucius. Je ne suis pas la seule femme qui vous ait connu en tant qu’Alistair, c’est fatal.

Il prit son pénis dans une main et le caressa lentement, ses paupières baissées dissimulant mal un regard de défi. Il la mettait à l’épreuve.

— Vous êtes sans vergogne, dit-elle d’une voix rauque en le rejoignant sur le lit.

— Vous êtes nue. Ma queue vous réclame.

Elle était prête à la recevoir, encore chaude et mouillée. Si elle n'était plus au bord de l'orgasme, comme tout à l'heure, il ne lui faudrait pas longtemps pour l'y ramener.

Lorsqu'il lui tendit les bras, elle hocha la tête.

— Je veux que vous restiez sans bouger et que vous preniez ce que je vous donnerai.

— Sans bouger ? Êtes-vous folle ?

— S'il le faut, je vous ligoterai.



— Jess... par tous les diables ! Cela va faire sept jours ! Gardez vos caprices pour plus tard, quand je serai disposé à la complaisance.

Elle saisit son membre, si dur et si chaud qu'elle en eut le souffle coupé. Il poussa un soupir de soulagement lorsqu'elle se mit à le caresser bien plus doucement qu'il ne l'avait fait lui-même. Elle se lécha les lèvres.

— Non ! s'écria-t-il. Je suis trop excité pour bien profiter de votre bouche.

— Comme vous voudrez.

Elle se mit à califourchon sur lui, se postant juste au-dessus de son pénis. Elle le réprimanda d'un clappement de langue lorsqu'il la prit par la taille.

— *Tss !* Pas touche !

— Bon Dieu, comment pourrais-je vous donner du plaisir si je n'ai pas le droit de vous toucher ?

Elle sourit.

— Toute la question est là.

Il ouvrit la bouche pour protester mais les mots restèrent coincés au fond de sa gorge lorsqu'elle commença à s'empaler sur son sexe. Elle poussa une plainte involontaire, puis elle se laissa

descendre avec une lenteur inexorable, absorbant d'abord l'énorme gland et puis toute la longueur du membre qui palpait.

Alistair se redressa, la prit par la taille et blottit son visage entre ses seins.

Déjà, il remuait ses hanches, d'avant en arrière, d'arrière en avant, ou bien décrivait des petits cercles, la tenant solidement pour l'empêcher de bouger tandis qu'il cherchait le point sensible.

— Allongez-vous, dit-elle alors qu'elle était plutôt tentée de le laisser faire.

— Laissez-moi vous donner du plaisir, murmura-t-il. Laissez-moi...

Elle frissonna car il était en train de se frotter contre son bassin, appuyant délibérément sur son clitoris.

— Arrêtez ! ordonna-t-elle. Vous avez promis !

Il s'abstint de pousser un juron mais obéit.

— Jess, dit-il dans un soupir, à quoi jouez-vous ?

— Je veux vous faire l'amour, répondit Jessica en repoussant les bras d'Alistair. Je veux vous voir jouir.

Elle avait l'air tellement déterminée qu'il se laissa retomber contre l'oreiller – non sans manifester sa mauvaise humeur par un grognement. Se penchant, elle l'embrassa sur la bouche. Il avait cru longtemps que le plaisir, c'était chacun pour soi. Plus maintenant. En tout cas, il le prétendait. Mais ce n'était pas tout à fait vrai. Il attendait toujours qu'elle soit épuisée et qu'elle n'y voie plus très clair avant de s'autoriser lui-même à jouir, et encore, en se cachant le visage. Même quand elle lui donnait du plaisir avec la bouche, il avait soin de rejeter la tête en arrière pour qu'elle ne

puisse pas le voir.

Il lui prit la tête entre ses deux mains et lui dévora la bouche. Elle frémit des orteils à la racine des cheveux. Ses seins durcirent, comme s'ils réclamaient les mêmes attentions. Alistair embrassait comme personne. Il y avait de la passion dans ses baisers. Jessica redouta que son cœur n'explose de joie.

Au fond de ses entrailles, elle le sentit s'allonger et durcir encore. C'était bouleversant de penser qu'il pouvait jouir rien qu'en l'embrassant.

Il tourna la tête, pantelant, s'efforçant de retarder l'inévitable.

Elle le saisit par les poignets, lui écarta les bras et se redressa. Puis elle entrelaça leurs doigts et, prenant appui sur les paumes d'Alistair, elle se mit à glisser le long de son membre vers le haut, vers le bas, avec une lenteur exquise.

Elle lui tenait fermement les mains. Cette fois, il n'allait pas pouvoir se cacher derrière.

La respiration d'Alistair était devenue sifflante. Ses yeux bleus étaient si sombres qu'ils avaient l'air de saphirs. Il avait le teint plus foncé, les lèvres

gonflées, les cheveux ébouriffés. Elle ne l'avait jamais trouvé aussi beau.

Roulant des hanches, elle se hissa, redescendit, prodiguant à chaque passage, dans un sens et puis dans l'autre, la plus voluptueuse des caresses. Elle entendait les petits clapotis qui témoignaient de sa propre excitation. En même temps, elle l'observait sous ses paupières mi-closes, cherchant à déchiffrer sur son visage les signes de son plaisir. À quelle vitesse fallait-il aller ? Jusqu'où ? Sous quel angle ?

Il ravala son souffle lorsqu'elle se laissa retomber de tout son poids. Il était



fiché en elle, tendu comme un arc.

Jessica se mit à le chevaucher pour de bon, de plus en plus vite. Une vraie galopade. Alistair balançait sa tête dans tous les sens et ses jambes étaient agitées de mouvements incontrôlables.

— Attendez ! dit-il en s'efforçant de se relever. Pas si vite !

— Laissez-vous aller, murmura-t-elle d'une voix entrecoupée.

Elle passa l'une de ses mains derrière ses fesses, trouva les bourses d'Alistair, les pétrit et les caressa. Du coup, il se retrouva avec une main libre. Il récupéra facilement l'autre et prit Jessica par les

hanches, l'immobilisant tandis qu'il la pilonnait tellement vite qu'elle ne put rien faire d'autre que de s'agripper à lui et de se laisser faire.

Il poussa une sorte de feulement lorsque la première giclée s'échappa, puis il laissa retomber ses bras sur le lit et s'agrippa à la courtepointe. Il se cambra. Son orgasme fut splendide, d'une violence inouïe.

— Oui, dit Jessica avec enthousiasme, balancée sur lui comme sur une mer houleuse, se retenant de jouir pour ne rien perdre du spectacle.

Elle n'aurait jamais cru qu'il puisse être transporté à ce point par un acte qu'il avait autrefois tenu pour négligeable.

— Mon Dieu, murmura-t-elle, que vous êtes beau !

Et totalement vulnérable. Exténué. Toutes sortes d'émotions se peignaient sur ses traits : une extase mêlée de douleur, peut-être de la colère, peut-être de l'amour... et un désir renouvelé.

Alistair les fit rouler tous les deux. Jessica se retrouva au bord du lit. Il s'était remis à donner des coups de boutoir avant même qu'elle n'ait eu le

temps de comprendre ce qui se passait. Agrippée aux flancs d'Alistair, les jambes grandes ouvertes, elle ne put que jouir. Elle fut bien proche de pleurer quand les spasmes la secouèrent.

Il l'embrassa pour étouffer les cris qu'ils poussaient aussi bien l'un que l'autre.

— Je vous aime, soupira-t-elle, incapable de retenir plus longtemps l'aveu de ses sentiments.

Pour toute réponse, il la serra très fort contre lui.

Le cœur d'Alistair tanguait plus encore que son bateau. Tout en caressant l'abondante chevelure de Jessica, il repensait sans cesse aux trois mots qu'il était presque certain d'avoir entendus.

Il savait par expérience que les femmes sont capables de dire de telles choses dans l'étreinte – après quoi elles les oublient. Il était certain que Jessica avait été au comble de la volupté lorsqu'elle avait prononcé la phrase fatidique.

Et maintenant, elle était paisiblement blottie contre lui. Ils reprenaient leur souffle. Pendant un moment, il s'était

senti fatigué mais heureux. Et puis il avait commencé à s'inquiéter.

Pourquoi ne disait-elle rien ?  
Pourquoi ne répétait-elle pas tout haut les trois mots ?

Il prit l'initiative de parler par peur que le silence ne le rende fou.

— Puisque vous le voulez, je vous dirai que j'ai commencé à courir les filles à peu près comme tous les garçons qui ont un peu de sang dans les veines : il suffisait que la personne soit présentable et consentante pour faire l'affaire.

— Grands dieux ! s'exclama Jessica en riant. Vous n'avez pas dû en rencontrer beaucoup de réticentes. Au contraire, elles devaient se jeter à votre tête.

C'était la vérité mais Alistair ne répondit rien car il n'avait pas envie de la rendre jalouse.

— Un soir, mon grand frère, Aaron, m'a emmené faire la fête. J'allais sur mes quinze ans et j'avais envie de paraître aussi dégourdi que lui. Nous nous sommes retrouvés chez une demi-mondaine.

Elle releva la tête et le regarda.

— À quatorze ans ?

— Presque quinze, rappela-t-il. Et je n'étais pas innocent. Souvenez-vous que ma mère a été obligée de m'expliquer très tôt pourquoi Masterson n'aimait pas ma figure.

— Il est bien le seul ! dit finement Jessica.

— Il y avait là une prostituée, continua Alistair. Je lui tapai dans l'œil et ce fut réciproque.

— À quoi ressemblait-elle ?

— Elle était mince. Blonde. Les traits délicats. Des yeux bleus qui viraient au gris selon son humeur.



Jessica fronça les sourcils.

— Oh, j'ai bien de la chance de lui ressembler, dit-elle d'un ton aigre-doux.

Alistair se retint de sourire pour ne pas aggraver les choses.

— En réalité, je vous avais aperçue une quinzaine de jours plus tôt et il n'en avait pas fallu davantage pour fixer mes goûts. De ce fait, c'est plutôt elle qui a eu de la chance de vous ressembler.

Jessica arrêta de froncer les sourcils lorsqu'elle comprit la portée de cette précision.

— Vous remplacer par elle, c'était comme de remplacer de l'or par du

cuire, poursuivit Alistair. Elle n'avait ni votre raffinement d'esprit ni vos qualités de cœur. Elle ne s'était jamais aimée elle-même et il y avait longtemps qu'elle n'était plus capable d'aimer quelqu'un d'autre. Ce qui me convenait tout à fait. Je n'étais pas là pour l'aimer mais pour la baiser.

Jessica n'entendit pas cette grossièreté sans tressaillir mais elle resta coite.

— Dans les premiers temps, poursuivit Alistair, notre liaison fut idyllique. Tout le monde y trouvait son compte. Elle trompait son ennui en faisant mon éducation et moi j'apprenais

tout ce qu'il faut savoir pour contenter une femme. J'étais un élève appliqué. Elle insistait sur la partie mécanique, sans doute pour éviter que je ne m'attache à elle.

— Cela a-t-il marché ?

Il haussa les épaules.

— Plus ou moins. Pas assez, sans doute, parce qu'un jour je l'ai trouvée avec une autre femme. Une autre prostituée. Elle m'a demandé de les servir toutes les deux, ce que j'ai fait.

Jessica se rapprocha d'Alistair et glissa un bras entre le matelas et son dos, au creux des reins.

— Des femmes, il en vint d'autres. Parfois, elle participait, parfois, elle se contentait de regarder. Certains jours, elle invitait aussi des hommes et ça dégénérait en orgie.

— Mon Dieu ! soupira Jessica en ouvrant des yeux horrifiés. Pourquoi êtes-vous resté ? Pourquoi ne l'avez-vous pas laissée à son infamie ?

— Pour aller où ? Je n'avais qu'à paraître pour semer la zizanie entre Masterson et ma mère. Il lui faisait une vie d'enfer quand j'étais dans les parages. Et puis, de toute façon, ça n'avait rien d'affreux, Jessica. Tout ce

que j'ai fait, je l'ai fait de mon plein gré. À cet âge-là, j'avais sans cesse envie de faire l'amour et la situation me procurait de nombreuses occasions.

Il parlait d'un ton léger, mais elle se rendit compte qu'il se forçait. Elle redoubla de tendresse, frottant sa joue contre le ventre d'Alistair, le bout de son nez sur la fine bande de poils qui le divisait en deux.

— Je n'aurais peut-être pas dû vous questionner, murmura-t-elle. Pardonnez-moi.

Alistair ricana.

— Vous ne me devez pas d'excuses alors que vous venez de me faire connaître le meilleur orgasme de ma vie.

Elle avait toujours un bras coincé sous le dos d'Alistair. Elle se libéra doucement pour s'installer à califourchon sur lui.

— Le meilleur orgasme jusqu'à présent, corrigea-t-elle. Car vous n'avez encore rien vu. J'ai la ferme intention de vous faire jouir de mieux en mieux chaque fois que nous ferons l'amour.

Elle sentit que le sexe d'Alistair tressaillait déjà contre sa cuisse.

— Pas si vite, lui dit-elle à l'oreille. Vous n'êtes pas sans cesse obligé de faire ça pour me prouver vos sentiments.

Alistair eut une bouffée de tendresse, chose inouïe pour lui, qui lui fit venir les larmes aux yeux et lui piqua la gorge. Il mit les mains à plat sur le lit pour cacher qu'elles tremblaient.

— Est-ce la seule femme que vous ayez aimée ? demanda Jessica en se couchant sur lui.

— Vous appelez ça de l'amour ?

— Comment voulez-vous que je l'appelle ?

— Je n'en sais rien. En tout cas, ce n'en était pas.

— Il doit bien y avoir eu des femmes qui vous ont aimé.

Ce n'était pas vraiment une question.

— Celles à qui c'est arrivé, elles s'en sont mordu les doigts. À la fin, les avantages n'ont pas compensé les inconvénients.

Elle le prit par la nuque. Les muscles du cou étaient durs comme du bois. Machinalement, elle se mit à les masser.

— Vous n'avez aucune raison d'avoir honte, dit-elle.

— Vous n'en savez rien.



— Je vous connais. Je vous aime. Et je sais que je ne m'en mordrai jamais les doigts, moi.

Alistair fut parcouru par un frisson d'une violence inouïe.

— Ça non plus, vous n'en savez rien, dit-il sèchement.

— Si, Alistair, croyez-moi, je le sais.

Elle l'enlaça moins fort et se fit plus légère, comme si elle voulait lui donner la possibilité de fuir.

À vrai dire, il était tenté. Il y avait dans sa vie des choses qui le rendaient peu fréquentable. Ne serait-ce que sa naissance illégitime. Elle avait tant

souffert pour devenir la femme qu'elle était. En restant près d'elle, il allait détruire sa réputation. Il ne pouvait pas la retenir perpétuellement prisonnière dans la chambre à coucher, où il était sûr de pouvoir lui faire tout oublier sauf le plaisir qu'il lui donnait.

Il la serra dans ses bras, s'efforçant d'être doux alors que son humeur l'incitait à la violence. Elle avait besoin de tendresse, de protection, pas d'une brute qui se ruait sur elle comme si elle était un bastion à conquérir.

— Je vous crois, dit-il.

— Alors, arrêtez de vous calomnier, répondit-elle en se redressant pour le regarder dans les yeux. Non seulement vous n'arrêtez pas de dire de vilaines choses à votre sujet, mais vous les dites avec un air crâneur, comme si vous cherchiez à me dégoûter.

C'était vrai. Si elle devait le quitter, qu'elle le quitte. Le plus tôt serait le mieux. Elle lui était de plus en plus nécessaire. À ce rythme, elle lui serait bientôt indispensable. Parfois, déjà, il avait l'impression de ne plus pouvoir respirer sans elle.

Elle l'embrassa sur un coin de la bouche et puis l'autre.

— Soyez fidèle et vous ne me perdrez jamais.

— Vous êtes mon seul désir.

Il poussa un soupir lorsqu'elle se frotta contre lui.

— Prouvez-le, dit-elle dans un souffle.

Comme toujours, il releva le défi. Il connaissait ses points forts – téméraire, riche, bel homme et bon amant. Ce n'était pas beaucoup pour une femme comme Jessica. Il n'y avait plus qu'à prier pour que ça suffise.

Hester s'immobilisa au pied du lit pour regarder dormir son mari. Cela faisait une semaine qu'il la rejoignait presque toutes les nuits, comme s'il venait chercher auprès d'elle un refuge contre ses angoisses. Elle avait beau lui dire que plus personne ne se souvenait d'un match de boxe vieux d'une huitaine de jours, qu'il n'était ni humilié ni diminué, rien ne parvenait à le reconforter. Elle était épuisée, démoralisée. La veulerie de Regmont la

dégoûtait. Mais, malgré toutes les vilaines choses qui s'étaient passées entre eux, elle ne lui voulait toujours aucun mal.

Il n'y a pas de plus grand échec pour une femme que de ne pouvoir sauver l'homme qu'elle aime – ou, du moins, qu'elle a aimé. Elle ne pouvait même pas sauver leur amour, qui avait lentement dépéri et qui se mourait. Même si elle le regrettait, elle n'avait plus envie de se vouer à un homme qui ne remarquait même pas les efforts qu'elle faisait. Elle devait penser à son enfant, désormais, un petit être qui aurait

besoin de tout son temps, de toute son attention et de toute son adoration. La force qu'elle n'avait pas trouvée pour se défendre elle-même, elle devait la trouver pour défendre son bébé.

Elle redressa la tête et s'approcha du lit.

Regmont avait tout ce qu'il fallait pour être un homme formidable. Il était beau et charmant. Il avait de l'esprit. Il réussissait tout ce qu'il entreprenait. Les femmes l'aimaient et les hommes le respectaient. Pourtant, il ne se reconnaissait aucune qualité. Les insultes de son père résonnaient toujours

dans sa tête et l'empêchaient d'entendre les compliments qu'on lui adressait de toutes parts aujourd'hui. Il s'estimait indigne d'être aimé et, quoi qu'il arrive, il ne connaissait qu'une seule façon de réagir, celle que son père lui avait inculquée : la violence.

Mais Hester n'avait plus envie de lui trouver des excuses. C'était un tyran. Il ne lui laissait aucune parcelle de liberté. Il voulait tout contrôler, depuis les vêtements qu'elle portait jusqu'à la nourriture qu'elle mangeait. Ses accès de violence n'étaient jamais sa faute. Tantôt il avait trop bu, tantôt elle l'avait



provoqué. S'il ne pouvait pas accepter ses responsabilités, il ne changerait jamais. Elle devait faire en sorte de protéger son bébé.

Tandis qu'elle se rapprochait, il bougea, et un de ses bras se retrouva en travers du lit. Sentant qu'elle n'était pas là, il leva la tête. Lorsqu'il l'aperçut, il sourit mollement. Elle frissonna. Avec l'air endormi et les cheveux en désordre, son charme était indéniable. Un démon dans l'enveloppe d'un ange.

Il s'assit dans le lit et s'adossa à son oreiller. Dans cette position, le drap ne

lui allait pas plus haut que la taille, dévoilant son torse musclé.

— J'entends d'ici les idées qui s'entrechoquent dans votre tête, murmura-t-il. À quoi pensez-vous donc ?

— Mon ami, j'ai quelque chose à vous dire.

Il sortit du lit et se leva dans le plus simple appareil.

— Je serai tout ouïe... dans un court instant.

Il l'embrassa sur la joue avant de partir vers le paravent derrière lequel se trouvait le pot de chambre.

À la seconde où il reparut, elle dit :

— Je suis enceinte.

Il tituba avant de se figer. Il écarquilla les yeux et pâlit.

Hester n'aurait su dire à quelle réaction elle s'était attendue mais certainement pas à cette affreuse immobilité.

— J'espère que vous êtes heureux.

Il prit une profonde inspiration.

— Oui, bien sûr. Pardonnez-moi, je suis un peu surpris. Je n'étais pas loin de penser que vous étiez stérile, comme votre sœur.

— Est-ce pour cette raison que vous m'en vouliez ? demanda-t-elle, n'osant

pas imaginer sa réaction s'il savait le mal qu'elle s'était donné depuis des années pour ne pas tomber enceinte.

— Vous en vouloir ? s'exclama-t-il en devenant tout rouge. Ah ! Je vous en prie, ne me cherchez pas querelle maintenant, ce n'est vraiment pas le moment !

— Je ne vous cherche pas querelle, répondit Hester sans s'émouvoir. Je hais les conflits, vous le savez très bien. Je n'en ai connu que trop pendant mon enfance, je n'en veux plus.

Un éclair de férocité passa dans les yeux de Regmont.

— Si je ne connaissais pas aussi bien votre charmante nature, je jurerais que vous êtes en train de me provoquer.

La peur lui faisait battre le cœur mais elle refusa de baisser la garde.

— En disant la vérité ? demanda-t-elle sur un ton faussement candide. Nous sommes simplement en train de discuter, Edward.

— Vous n'avez pas l'air heureuse d'être enceinte.

— Je le serai quand je pourrai être sûre que le bébé va bien.

Il retrouva soudain l'usage de ses jambes et s'approcha du fauteuil sur

lequel il avait jeté sa robe de chambre la veille au soir.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Avez-vous consulté un médecin ?

— J'ai des nausées matinales, ce qui est parfaitement normal. On m'a dit que tout se passait très bien jusqu'ici. Toutefois, il faut que je fasse attention à moi et que j'évite les, euh, accidents.

Un muscle frémit furieusement sous la joue de Regmont.

— Bien sûr.

— Il va falloir que je mange davantage.

— Je ne cesse de vous le dire.

— Oui, mais l'on n'a guère d'appétit quand on souffre.

Les lèvres de Regmont pâlirent. C'était un signal d'alarme. Hester choisit de l'ignorer.

— C'est pourquoi j'aimerais partir à la campagne sans attendre la fin de la saison mondaine. Vous me rejoindrez quand vous voudrez.

Regmont noua nerveusement la ceinture de sa robe de chambre.

— Vous êtes ma femme, glapit-il. Votre place est à mon côté.

— Je comprends, mais nous devons penser au bébé.

— Vous parlez sur un ton que je n'aime qu'à moitié. Vous suggérez que je pourrais être un danger pour mon propre enfant !

Elle fut obligée de mentir.

— Pas vous. L'alcool.

Regmont croisa les bras.

— Je ne boirai pas, voilà tout ! Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, cela fait presque trois semaines que je n'ai pas bu une seule goutte d'alcool.

Par le passé, il était déjà resté sobre plus longtemps que ça mais il finissait toujours par rechuter.



— Edward, nous ne serons jamais trop prudents lorsqu'il s'agit de notre enfant.

— Vous resterez ici, aboya-t-il en partant vers la porte de ses appartements. Et je ne veux plus entendre un seul mot sur ce sujet.

— Edward, je vous en prie...

Un claquement de porte mit un terme à la conversation.

— Te voilà bien élégant, mon cher fils ! s'exclama Elspeth en entrant dans le petit salon. Quelle bienheureuse jeune

filles vas-tu honorer de ta visite aujourd'hui ?

Michael, debout devant un grand miroir, était en train d'arranger une cravate d'une blancheur immaculée.

— Bonjour, mère, dit-il en se retournant.

Elle fronça les sourcils lorsqu'il attrapa le chapeau posé sur la console et ne dit rien de plus. Le soleil qui entrait par les fenêtres se reflétait sur le sol de marbre. Il pensa que sa mère était particulièrement belle dans cette lumière et que sa robe aux couleurs chatoyantes la faisait paraître plus jeune.

Un sourire malin incurva les lèvres de la comtesse.

— Lady Regmont m'a aidée à établir la liste des filles à marier qui seraient susceptibles de te convenir. Elle a beaucoup de discernement. Elle connaît tout le monde. Et, surtout, elle est impatiente de te voir marié.

Michael se crispa. Sa veste, parfaitement coupée, lui sembla tout à coup trop étroite.

— Je suis heureux d'apprendre que vous l'appréciez. À vrai dire, cela ne me surprend pas.

— Oui, nous nous entendons très bien. Mieux que je ne l'aurais cru. La pauvre petite a perdu sa mère étant jeune et, en l'absence de Jessica, je peux la gâter comme si c'était ma propre fille.

Michael aurait voulu qu'elles puissent être vraiment mère et fille, au moins par alliance. Mais le sort en avait décidé autrement.

— Et maintenant qu'elle est enceinte, poursuit Elspeth d'un ton enjoué, je vais enfin connaître cette joie. Cela me servira d'apprentissage pour ta future femme, quelle qu'elle soit.

Michael s'appuya à la console et s'efforça de faire bonne figure. Un coup de poignard dans le cœur aurait été moins douloureux.

— Nous savons tous les deux que Hester n'est pas pour moi, dit-il avec amertume. Ce n'est pas la peine de me le rappeler.

La comtesse rentra la tête dans les épaules.

— Je suis désolée, murmura-t-elle. Je...

— Vous quoi ?

— J'ai peur que ton amour pour elle ne t'empêche d'avancer.

— Je connais mes devoirs. Je ne vais pas m'y soustraire.

— Je veux que tu sois heureux, c'est mon souhait le plus cher, dit-elle en se rapprochant. C'est pourquoi je me suis dit que si tu savais qu'elle attend un enfant...

— Je me guérirais instantanément des sentiments qui m'encombrent ? dit Michael avec un petit rire sans joie. Si seulement ça pouvait être aussi simple...

Elsbeth poussa un soupir de découragement.

— Je ne désire que t'aider, mais je ne sais que faire.

— Je vais vous le dire. Occupez-vous de Hester. Aidez-la autant que vous pourrez.

— J'ai bien peur que personne ne puisse rien pour cette pauvre fille. En tout cas, pas nous...

Il la regarda fixement.

— Regmont ! s'exclama-t-il avec un goût acide dans la bouche.

— Elle change de visage quand on prononce son nom... J'ai déjà vu ce genre de réaction. Cela ne présage rien de bon. Mais que pouvons-nous y faire ?

Michael coiffa son chapeau.

— Lui témoigner de l'amitié, dit-il en partant vers la porte qu'un majordome s'empressa d'ouvrir. Et prier.

La respiration de Hester s'accéléra brutalement lorsqu'elle entra dans le salon. En la voyant paraître, Michael se leva, ses yeux noirs ouvertement admiratifs. Hester remarqua ce silencieux hommage, qui lui fit chaud au cœur.

— Vous avez attendu une semaine entière avant de venir me voir afin de tenir votre promesse, dit-elle sur un ton de reproche.



Il lui sourit avec tristesse.

— Ma mère m'a recommandé d'attendre.

Hester lui fit signe de se rasseoir et s'installa dans un fauteuil en face de lui.

— Votre mère est de bon conseil, dit-elle.

— Elle vous aime beaucoup.

— C'est réciproque.

Hester lissa sa jupe. Elle se sentait inexplicablement nerveuse.

— Comment allez-vous ? demanda-t-elle.

— C'est plutôt à moi de vous demander cela. Je m'inquiète pour vous.

Cela me rend fou. La dernière fois que nous nous sommes vus, vous avez évoqué certaines choses. J'ai eu peur d'avoir aggravé la situation, de vous avoir apporté de nouveaux ennuis.

Il se passa la main sur le visage.

— Je vais très bien, mon ami.

— Vraiment ? demanda-t-il en la regardant d'un œil pénétrant. Je pense que j'aurais dû le laisser gagner, mais j'étais trop en colère. J'aurais dû penser à vous.

Le cœur de Hester se mit à battre sourdement, comme s'il se réveillait. En

présence de Michael, elle se sentait vivante comme jamais.

— C'est exactement ce que vous avez fait, n'est-ce pas ? Penser à moi ?

Il se crispa, puis il rougit.

— Je ne sais pas quelle promesse vous avez faite à ma sœur, reprit Hester, cependant je ne crois pas qu'elle s'attendait que vous vous sentiez responsable de moi à ce point. Toutefois, votre sollicitude me touche.

— Avez-vous besoin d'un champion ? demanda-t-il sur le ton de la confiance en se penchant en avant.

— Moi, non. Mais il y a sans doute une princesse quelque part qui n'attend que vous, preux chevalier.

— Bon Dieu, je déteste les énigmes !

Il se leva avec un mélange d'élégance et de fureur – il se maîtrisait malgré son insatisfaction.

Une femme de chambre apporta le thé et repartit aussitôt.

— Vous ne m'avez toujours pas dit comment vous alliez, rappela Hester.

Michael poussa un profond soupir et se rassit.

— Aussi bien que possible étant donné les circonstances. Je ne me

doutais pas que Benedict avait autant de travail. Je n'ai toujours pas compris comment il s'y prenait pour tout faire. Pour lui comme pour moi, les journées n'ont que vingt-quatre heures.

— Il avait sa femme pour l'aider.

— Bon Dieu ! s'exclama Michael. Le prochain qui prétend que j'ai besoin d'une femme pour m'aider dans ma tâche, je l'étrangle.

Hester rit tout bas, secrètement ravie d'entendre que la première préoccupation de Michael n'était pas de se marier.

— J'ai déjà du mal à garder la tête hors de l'eau, ajouta-t-il. Je ne vois pas comment je pourrais m'occuper d'une épouse dans ces conditions.

— Votre mère et moi, si nous souhaitons que vous trouviez une épouse, ce n'est pas pour vous occuper d'elle mais pour qu'elle s'occupe de vous. Ça ne devrait pas être une corvée. Vous n'êtes pas difficile à aimer.

Hester versa quelques pincées de feuilles de thé dans l'eau bouillante de la théière.

— Nous allons vous trouver quelqu'un qui vous aimera à la folie, reprit-elle

d'une voix sourde. Quelqu'un qui n'aura pas d'autre ambition que de vous rendre heureux.

— Elle finira par m'en vouloir, dit Michael.

— Non. Pour commencer, vous vous laisserez adorer. Mais, bientôt, vous répondrez à ses sentiments. Ce sera plus fort que vous. À partir de là, comme dans les contes de fées, vous vivrez heureux et vous aurez beaucoup d'enfants.

— Et vous, pendant ce temps-là ?

Hester se redressa.

— Mon futur bonheur, il est là, répondit-elle en mettant la main sur son ventre.

Michael eut un sourire empreint de mélancolie.

— Je suis très heureux pour vous.

— Merci. Et maintenant, la liste !

Elle se leva et il la suivit. S'approchant du secrétaire, elle l'ouvrit et en sortit une feuille de papier. Elle s'assit et déboucha l'encrier.

— Quelle liste ?

— Dites-moi vos préférences, je vais les noter.



— J'aimerais mieux aller m'asseoir sur le tabouret de l'arracheur de dents.

Elle prit un air fâché.

— Ne me regardez pas comme ça, Hester, s'il vous plaît. Je croyais que vous m'aimiez bien.

— Couleur de cheveux ?

— Tout sauf blonds.

— Couleur des yeux ?

— Tout sauf verts.

— Michael...

Il croisa les bras.

— Il faut lui donner une chance, à cette fille. Ce ne serait pas fair-play autrement.

Hester rit doucement. De l'autre côté du mur, on entendit des fouets claquer et des chevaux hennir. La plupart du temps, Hester s'asseyait près de la fenêtre et regardait le monde vaquer à ses occupations. Pour l'heure, elle était heureuse de se concentrer sur son charmant visiteur.

— Grande ou petite ?

— Peu importe.

— Maigre ou plutôt bien en chair ?

— Des proportions harmonieuses, c'est tout ce que je demande.

Il se rapprocha. Il se déplaçait avec une telle élégance et une telle autorité

qu'elle ne put se retenir de l'admirer. Il s'arrêta près d'elle et posa la main sur le secrétaire.

— Des talents particuliers ? demanda-t-elle.

— Par exemple ?

— Le chant ? Le piano ?

— Je ne me soucie pas de ce genre de choses. Je m'en remets à vous.

Hester regarda sa veste.

— Le bleu vous va bien, milord. Je l'ai toujours dit. J'irai même jusqu'à affirmer que je ne connais personne à qui cette couleur aille aussi bien.

Les yeux de Michael pétillèrent de joie.

— Eh bien, merci, milady.

Il parut tellement heureux de ce petit compliment que Hester eut une bouffée de nostalgie en pensant à tout ce qui aurait pu être et n'avait pas été. Pourquoi ne s'était-elle pas aperçue plus tôt que Michael avait un faible pour elle ? Mais, à l'époque, elle était éprise d'un autre. Elle avait attendu sa nuit de noces avec impatience, enflammée par les baisers de Regmont, ses caresses furtives et ses promesses de plaisir sans fin.

Elle se tira d'embarras en ramenant la conversation sur un sujet plus innocent.

— Oh, je m'aperçois que je manque à tous mes devoirs de maîtresse de maison ! s'exclama-t-elle. Le thé refroidit.

— Tant pis, répondit-il. Ce n'est pas du thé froid qui m'empêchera de jouir de votre compagnie.

Ils ne bougèrent pas. Michael était assez proche pour que Hester sente les effluves de son savon à la citronnelle, qui se mêlait à sa propre odeur pour former un parfum particulièrement

grisant. Un souvenir remonta brusquement à la mémoire de Hester.

— Ma première valse, je l'ai dansée avec vous, dit-elle tout de go.

— C'est vrai, répondit Michael en souriant. Comment pourrais-je jamais l'oublier ? J'en ai encore les pieds meurtris.

Hester resta bouche bée.

— Quoi ! s'exclama-t-elle en faisant semblant d'être outragée. Quel toupet vous avez !

Elle avait tenu à ce que Michael soit son premier cavalier parce qu'elle avait été certaine qu'il ne se moquerait jamais

d'elle méchamment si elle se trompait — mais elle ne s'était pas trompée une seule fois. Il l'avait si bien guidée qu'elle n'avait même pas songé à avoir peur, et elle était sortie de la piste de danse dans un état de béatitude totale.

Cela faisait longtemps qu'elle n'avait plus rien ressenti de pareil.

— Mais enfin, souvenez-vous ! insista-t-elle. Je ne vous ai jamais marché sur les pieds !

Michael sourit.

— Comme si je pouvais oublier le moment où vous avez été dans mes bras, dit-il avec une tendresse désarmante.

À ces mots, Hester se leva si brusquement qu'elle renversa sa chaise. Elle attrapa Michael par les revers de sa veste et l'embrassa sur les lèvres. Ce fut un baiser bref et chaste, pour le remercier de ne pas avoir oublié la pétulante jeune fille qu'elle avait été.

Elle se recula en rougissant.

— Je suis désolée.

— Eh bien, pas moi, répondit Michael.

Relevant ses cheveux d'une main tremblante, Hester s'approcha du service à thé. Elle essaya de reprendre son souffle et de calmer son cœur, qui



battait la chamade. Dans son dos, elle entendit Michael qui rangeait la chaise. Au même moment, elle aperçut Regmont dans l'encadrement de la porte.

D'un seul coup, son cœur cessa de battre.

— Milord, soupira Hester.

Michael se pétrifia. Dans la voix de Hester, il y avait toute la terreur du monde. Il se retourna pour affronter la menace et se trouva confronté à un homme aux traits enflammés par la colère. Michael remarqua que le comte avait les poings fermés et les mâchoires

serrées. Il avait connu Regmont autrefois et se souvenait d'un gaillard à l'allure fringante qui regardait sa femme avec une tendresse infinie. Il n'y avait plus rien de tendre dans ses yeux à présent. Rien qu'une mortelle jalousie.

— Regmont, dit Michael d'un ton étrangement calme alors qu'il ne rêvait que de se jeter sur le persécuteur de Hester et le rouer de coups.

— Tarley ? Que faites-vous ici ?

Michael haussa les épaules. Il n'avait aucun moyen de savoir ce que Regmont avait vu et il devait prendre garde à ne pas aggraver les choses.

— C'est ma mère qui m'envoie. Elle s'est mis en tête de me marier et elle m'a laissé le choix entre coopérer à son entreprise ou bien prendre le risque de me retrouver avec une femme que je ne pourrais pas supporter.

Regmont regarda sa femme.

— Oh ? fit-il, l'air pensif. En effet, j'ai appris que lady Pennington vous rendait souvent visite.

Hester était pâle. Elle ouvrait des yeux de biche aux abois.

— Oui, dit-elle, la comtesse se cherche une bru. Elle se serait adressée à Jessica mais ma sœur n'est pas là,

alors c'est moi qui l'aide à faire le tri parmi les jeunes filles à marier.

— C'est fort aimable de votre part, très chère.

— Grands dieux, Regmont ! s'exclama Michael en retournant s'asseoir. Ne les encouragez pas !

Le comte se joignit à eux, s'arrogeant le fauteuil le plus proche de celui de Hester. Après avoir respiré profondément, elle servit le thé.

Elle commença par son mari, qui but une gorgée.

— C'est à peine tiède, dit-il en reposant sa tasse.

Hester fit la grimace.

— C'est ma faute, intervint Michael. Je me suis brûlé la langue ce matin avec mon café et ça pique toujours. Lady Regmont a eu l'obligeance de laisser refroidir.

Regmont pivota dans son fauteuil, pointant ses genoux vers sa femme.

— Et qu'avez-vous fait pendant ce temps-là ?

Hester se redressa bravement et s'efforça de sourire.

— Tarley m'a dicté la liste de ses préférences.

Le comte regarda dans la direction du secrétaire. Il se leva et traversa la pièce à petites enjambées rapides. Il prit la feuille de papier et lut ce qui était noté. Puis il se tourna vers Michael.

— Que des brunes et des rousses ?

Michael répondit par un signe de la main qui ne voulait rien dire de particulier.

Regmont éclata de rire, soudain détendu, apaisé.

— Les rousses ont un fichu caractère, vous savez, Tarley ? Demandez à Grayson ou à Merrick.

— J'aime les femmes qui ont du caractère.

— Nul doute que lady Regmont vous en trouvera quelques-unes de cet acabit.

Michael se détourna pour cacher au comte la haine et le dégoût qu'il lui inspirait et qui devaient se lire sur son visage. Si Benedict avait toujours été parmi eux, Michael aurait arraché Hester à son malheur. Il l'aurait emmenée en Europe continentale ou en Amérique – elle n'aurait eu qu'à choisir. Mais il ne pouvait plus quitter l'Angleterre désormais.

Ils étaient tous deux enchaînés à des existences dont ils ne voulaient pas.

Il n'y avait pas d'issue, ni pour l'un ni pour l'autre.



— Lady Tarley !

Jessica releva son ombrelle et aperçut, au bout de la passerelle, un ventripotent personnage qui lui faisait de grands signes.

— Votre intendant, M. Reginald Smythe, expliqua Alistair en la prenant par le coude pour la soutenir.

— Que pensez-vous de lui ?

Elle adressa un petit salut à M. Smythe en récompense des vaillants efforts qu'il faisait pour attirer son attention au

milieu du tohu-bohu qui régnait sur le quai. L'odeur du goudron mêlée à celle du café lui taquinait les narines. Les cris des mouettes rivalisaient avec ceux des marins occupés à entasser des barriques et des caisses dans les flancs d'imposants bateaux.

— C'est un brave homme. Sans doute compétent. Il n'y a pas loin de deux cents esclaves à Calypso et ils s'estiment suffisamment bien traités pour ne pas saboter le travail. Toutefois, il est peut-être un peu réactionnaire. Il n'aime guère les femmes qui se mêlent de commerce et d'industrie.

— Dans ce domaine, je crois que vous avez des idées plus modernes que la plupart des hommes.

— J'ai souvent constaté que les femmes sont aussi malignes que nous. Ça paye de faire des affaires avec elles.

— Et je serais prête à parier que les dames sont plus accommodantes avec vous que les messieurs.

Une lueur malicieuse passa dans les yeux d'Alistair.

— Qui sait ?

Elle sourit. La présence d'Alistair ne faisait qu'ajouter à sa joie de revoir cette île du bout du monde dont elle

gardait un souvenir attendri. Sa mémoire lui avait dépeint le paysage sous des couleurs enchanteresses et elle était ravie de constater qu'elle n'avait rien enjolivé. L'océan avait la même couleur bleu-vert que l'aigue-marine, et les collines étaient vert émeraude. Benedict lui avait expliqué qu'en n'importe quel endroit de l'île on n'était jamais à plus d'une trentaine de kilomètres du rivage.

Elle avait dit que c'était le paradis sur terre. Il avait répondu : « Oui, un paradis qui rapporte. »

— Monsieur Caulfield, dit M. Smythe en portant la main à son chapeau.

— Monsieur Smythe.

L'intendant se tourna vers Jessica.

— J'espère que vous avez fait bon voyage, milady.

— Je ne vois pas comment il aurait pu être meilleur, répondit-elle.

Elle pensait naturellement à Alistair et à tout ce qui s'était passé depuis qu'elle était montée à bord de l'*Achéron*. Elle avait commencé le voyage en tant que veuve résignée d'avance à rester seule jusqu'à la fin de ses jours. Elle le finissait avec un amant, un homme devant qui elle avait dénudé son corps et son âme, révélant des souvenirs qu'elle

n'avait jamais partagés avec personne, sauf avec Hester.

Alistair lui caressa discrètement le bras.

M. Smythe hocha la tête et montra du doigt un landau qui attendait non loin.

— Nous ferons suivre vos bagages, lady Tarley. Je vous souhaite le bonjour, monsieur Caulfield. Je prendrai rendez-vous avec vous d'ici la fin de la semaine.

Jessica regarda Alistair. Après six semaines de mer, pendant lesquelles leur relation avait prospéré, le moment était

venu de se séparer. Elle irait chez elle et lui chez lui.

Il la regarda aussi et attendit.

Jessica n'eut aucune peine à déchiffrer la question inscrite dans ses yeux : comment allait-elle réagir maintenant qu'elle avait rejoint la terre ferme ?

La réponse était sans ambiguïté. Elle le voulait près d'elle tout le temps. En public et en privé. Le matin, assis en face d'elle à la table du petit-déjeuner, et le soir, à côté d'elle dans une loge au théâtre. Elle le voulait et elle l'aurait, s'il était d'accord.

Elle parla avec son cœur.

— Je suppose que vous avez beaucoup de choses à faire, monsieur Caulfield, mais vous serait-il possible malgré tout de vous libérer pour dîner avec nous ? Ainsi, M. Smythe s'épargnerait la peine d'aller vous voir et d'être obligé ensuite de me faire son rapport.

M. Smythe cligna des yeux, manifestement surpris.

Alistair apprécia comme il se doit cette première bataille pour le contrôle de la plantation. En s'inclinant respectueusement, il dit :

— Avec joie, milady.



Relevant légèrement le bas de ses jupes, Jessica escaladait la colline. Ses bottines glissaient parfois sur le sol humide mais Alistair était derrière elle et elle savait qu'il la rattraperait si jamais elle tombait.

— C'est là, dit-il, attirant son attention sur un kiosque situé au milieu d'une clairière.

Le petit édifice était facile à reconnaître. C'était la réplique de celui qui se trouvait dans le parc des Pennington, mais avec l'ajout d'un

treillage sur les côtés et au fond. Le sol était couvert de tapis et de coussins.

Elle se tourna vers Alistair. Depuis ce promontoire, ils découvraient un paysage magnifique : au-dessous, les champs de canne à sucre et, au loin, l'océan.

Il vint se placer tout près d'elle.

— Avez-vous déjà vu un incendie dans les champs de canne à sucre ? demanda-t-il.

— Non.

— Je comblerai cette lacune lorsque l'occasion s'en présentera. Je vous conduirai quelque part où nous aurons le

vent dans le dos pour ne pas risquer de respirer la fumée. C'est dangereux et destructeur mais ça vaut le coup d'œil.

Jessica admira son farouche profil.

— J'ai hâte de voir ce spectacle avec vous, dit-elle. Je veux tout voir avec vous.

Il posa sur elle des yeux brûlants.

— C'est donc à cela que vous occupiez vos journées ? dit-elle en s'approchant du kiosque.

Ces derniers temps, il rentrait le soir avec des petites écorchures aux mains et parfois des ecchymoses sur les avant-bras. Elle avait essayé de lui tirer les

vers du nez mais il n'y avait rien eu à faire — elle avait pourtant employé absolument tous les moyens à sa disposition pour l'amadouer...

— Alors ? demanda-t-il en guettant sa réaction. Est-ce qu'il vous plaît ?

— C'est flatteur pour moi que vous ayez fait tous ces efforts pour me séduire, dit Jessica avec un demi-sourire. Je constate aussi qu'à chaque fois que j'ai mes règles vous ne savez plus quoi faire de votre énergie. Vous ne pouvez vous passer de faire l'amour.

— Seulement avec vous.

Il posa dans le kiosque le panier à pique-nique qu'il avait apporté.

— Et vous savez pourquoi ? reprit-il. Parce que, lorsque je suis en vous, je suis sûr que vous ne me quitterez pas. Je suis sûr que, dans ces moments-là, vous n'en avez pas envie.

Elle se détourna du spectacle de la nature et se tourna vers lui, le plus beau spectacle entre tous.

— Tant que vous y êtes, que diriez-vous de vous arroger aussi l'extérieur de ma personne ? En me donnant votre nom ? En me passant la bague au doigt ? Cela vous apaiserait-il ?

Alistair parut se pétrifier d'un seul coup. Il ne cillait même plus.

— Je vous demande pardon ?

— À présent, on dirait que vous avez peur ? demanda-t-elle doucement.

— Oui, j'ai peur de rêver.

Retrouvant l'usage de ses membres, il vint vers elle.

— Je vous ai déjà dit que je vous aimais, murmura Jessica. Plus d'une fois. Tous les jours, en vérité.

Elle poussa un profond soupir, rassemblant son courage. Elle ne pouvait plus contenir cet immense amour qui lui

dilatait le cœur et l'empêchait de respirer.

— Je vous aime, répéta-t-elle. Je vous aime assez pour m'effacer sans bruit si un jour vous souhaitez être père.

Alistair déglutit péniblement.

— Ce ne sont pas les orphelins qui manquent si jamais j'ai envie de gâter des enfants.

Jessica resta bouche bée. Un fol espoir lui fit battre le cœur.

Alistair la prit par la main et l'entraîna dans le kiosque. Il lui demanda de s'asseoir, ce qu'elle fit. Alors, il mit un genou en terre.

Elle devina la suite.

— Alistair...

— Franchement, je ne m'attendais pas que vous abordiez le sujet avant moi, dit-il sur un ton faussement bougon.

Il glissa la main dans la poche de son gilet. Il ne portait ni veste ni cravate. Chose scandaleuse et tout à fait inacceptable. Mais il n'y avait personne pour les voir.

Le plus difficile depuis une semaine avait été de se comporter comme s'ils n'étaient que de vagues connaissances en public alors qu'ils étaient des amants passionnés en privé.



Jessica était au supplice lorsque les jeunes filles, les veuves et même les femmes mariées s'empressaient autour d'Alistair. Il y avait celles qui revendiquaient de danser avec lui ou de se faire donner le bras au moment de passer à table. Les plus jolies jeunes filles flirtaient ouvertement avec lui. Il n'aurait eu que l'embarras du choix.

Il n'encourageait aucune de ses admiratrices. C'est elle qu'il cherchait des yeux en toutes circonstances. De son côté, elle essayait de le regarder le moins souvent possible, par crainte de trahir ses sentiments. Elle était

désespérément amoureuse. Sans lui, elle n'aurait plus qu'une vie morne et triste.

En vérité, il se comportait avec plus de facilité qu'elle en société. Autant il était impérieux en privé, autant il était discret en public. Il semblait se plaisir à la voir évoluer au milieu des gens. Il admirait l'aisance avec laquelle elle donnait la réplique, dansait et souriait. Il était fier d'elle, de la manière dont elle brillait au milieu des mondanités, et il se demandait s'il fallait vraiment regretter tout ce qu'elle avait enduré dans le passé quand on voyait le résultat.

Il sortit de sa poche une bague. Un anneau d'or surmonté d'un énorme rubis. La pierre, du rouge le plus éclatant, était entourée de diamants et témoignait de l'opulence de l'homme qui l'avait achetée. Ce manque de discrétion fit sourire Jessica. Si son mariage avec Alistair ne réussissait pas à prouver à tout le monde qu'elle avait changé, cette bague s'en chargerait.

— Oui, murmura-t-il en glissant le rubis à l'annulaire gauche de Jessica, je veux vous épouser. Le plus tôt possible. Avant la fin de la semaine si c'est possible.

Elle prit le visage d'Alistair entre ses deux mains, ses pouces jouant avec les lourdes mèches noires qui lui tombaient sur le front.

— Non, dit-elle doucement. Je tiens à respecter les traditions. Faisons cela en Angleterre. Après avoir publié les bans. Je veux une belle cérémonie, des fêtes à n'en plus finir, avec nos familles réunies. Je veux que le monde entier – à commencer par vous – sache que je fais ça après mûre réflexion. Car je sais ce que je fais, Alistair, et je sais ce que je veux.

— Je préférerais quand même que nous soyons mariés avant notre retour.

— Je ne vous quitterai pas, promise, allant au-devant de son inquiétude.

— De toute façon, vous ne le pourriez pas. Je ne vous laisserais pas faire.

Il la prit par les poignets, d'un geste doux et ferme à la fois.

— Mais il y aura des femmes qui... balbutia-t-il. Des femmes, dans des raouts ou des bals... Elles sauront que...

— Elles sauront pour Lucius, intervint Jessica. Mais vous, elles ne vous connaissent pas. Enfin, pas comme je vous connais, moi.

Se penchant, elle planta un baiser sur son front rembruni.

— Mon chéri, reprit-elle, je n'aurais jamais cru qu'on puisse aimer sans réserve, parce que je n'ai jamais vu personne aimer de cette façon-là. Et pourtant, c'est ce que je fais. J'aime tout de vous. Je ne peux pas m'en empêcher. Vous avez fait de moi une autre femme et je ne reviendrai jamais en arrière. Je suis celle que je suis aujourd'hui grâce à vous. Sans vous, je n'existerais plus. Je ne sais même pas comment je vais faire pour survivre en attendant que vous puissiez me rejoindre...

— Vous rejoindre ? demanda-t-il brusquement. Où cela ?

— Une lettre de Hester est arrivée tantôt. Elle a dû l'envoyer peu de temps après mon départ, voire le jour même. Ce qui veut dire qu'elle savait qu'elle était enceinte avant que je ne parte mais qu'elle ne me l'a pas avoué par peur que la nouvelle ne m'incite à annuler mon départ.

— Votre sœur attend un enfant ?

— Comment peut-elle croire que je vais rester ici maintenant que je suis au courant ? Cela faisait quelque temps qu'elle n'allait pas très bien. Elle va

avoir besoin de quelqu'un pour veiller sur elle. Il faut que je rentre par le premier bateau.

— Je pars avec vous, évidemment. C'est dit ! *L'Achéron* sera prêt à lever l'ancre après-demain. Je vais m'en occuper toutes affaires cessantes. Si les vents sont favorables, nous serons en Angleterre dans une quinzaine de jours.

— Je ne peux pas vous demander cela. Vous êtes venu ici pour une raison.

— Oui, vous. C'était déjà la raison pour laquelle j'étais revenu en Angleterre. J'ai fait la traversée avec vous parce que je n'avais plus de



raisons d'y rester alors que vous n'y étiez plus. L'inverse est vrai.

Jessica se souvint de la conversation qu'ils avaient eue sur le pont de l'*Achéron* le premier soir. Il avait dit mystérieusement que la raison pour laquelle il était parti n'existait plus et qu'une bonne raison de rentrer au bercail venait de se présenter. Elle s'était demandé s'il ne s'agissait pas d'une femme. Maintenant, elle savait que la femme en question, c'était elle.

La surprise se peignit sur ses traits.

— Je vous désirais ardemment, je l'avoue. Je ne dirai pas que j'étais

amoureux mais, si ça n'allait pas jusqu'à l'âme, ça n'avait rien d'une tocade. Mon désir pour vous me donnait l'espoir de reprendre goût à l'amour, de ne plus le faire par simple besoin. Il fallait donc que je vous aie, Jess, à n'importe quel prix.

Elle le regarda avec des yeux ronds, se demandant pourquoi il ne disait pas qu'il l'aimait. Peut-être parce que, justement, ce n'était pas le cas. Peut-être parce qu'il en était incapable. Peut-être parce qu'elle n'avait rien de plus à attendre de lui que ce qu'elle avait déjà.

Après un moment de réflexion, elle décida de se contenter de ce qu'il lui donnerait. Pour ce qui était de l'amour, elle en avait assez pour eux deux.

Elle se répandit sur les coussins, les mains derrière la tête, les seins projetés en avant, les reins cambrés, provocante. S'il n'avait que du désir à donner, soit, mais elle voulait tout.

Alistair s'allongea sur elle et l'embrassa sur la bouche. Une douce brise vint rafraîchir l'atmosphère. Dans le lointain, des gens s'interpellaient. Les mouettes poussaient leurs cris stridents. Ils étaient dans la nature, où l'on pouvait

les voir. Jessica n'en fut que plus excitée. Elle prit Alistair par le cou et se laissa embrasser en ronronnant.

— Lorsque j'ai décidé de vous demander en mariage, dit-il ensuite, j'ai vraiment cru que vous seriez difficile à convaincre. Que ça risquerait de prendre du temps. Des semaines, des mois, voire des années. J'ai construit cet endroit pour vous compliquer la tâche si vous décidiez de prendre la poudre d'escampette pendant que je ferais ma déclaration.

Elle sourit.

— Comment m'auriez-vous empêchée de partir ?

— Peut-être en cachant vos vêtements. J'ai aussi apporté quelques bouteilles de votre vin préféré. Je me souviens que vous êtes beaucoup plus accommodante après un verre ou deux.

— Je ne vous croyais pas si retors.

Alistair la regardait avec tendresse. Les veines de son cou battaient fort sous sa peau.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit-elle, j'annule mon consentement. Faites voir de quoi vous êtes capable.

Alistair frotta le bout de son nez contre celui de Jessica.

— Ah, mais vous n'avez pas consenti. Vous avez demandé. C'est moi qui ai accepté, et je ne peux pas vous dire à quel point c'est important pour moi.

Elle lui caressa la nuque de la façon qu'il aimait tant.

— Si vous ne pouvez pas le dire, vous pouvez toujours le montrer.

Il s'allongea à côté d'elle.

— Tournez-vous.

Elle obéit. Lorsqu'il lui dénoua sa ceinture, elle en eut des frissons dans le dos. Puis il déboutonna la robe de soie

violette. Plus les mains d'Alistair s'approchaient du creux de ses reins, plus elle se troublait. Il la désirait et elle ne le désirait pas moins, surtout après une semaine d'abstinence.

— Je vais renouveler votre garde-robe, dit-il. Sans regarder à la dépense. Je ne vous reproche pas de regretter Tarley — je sais qu'il a été un bon mari —, mais je ne veux plus que vous portiez des toilettes tristes quand vous serez ma femme.

Elle le regarda par-dessus son épaule et lui sourit, plus amoureuse que jamais.

Il l'embrassa et la lécha entre les omoplates

— J'aimerais vous voir en rouge feu, en jaune d'or, en bleu azur.

— En bleu ? Pour être assortie à vos yeux ? répliqua-t-elle finement. J'aimerais bien. Vous pourriez peut-être venir avec moi chez les couturières ?

Alistair glissa les mains dans la robe entrouverte.

— Volontiers, répondit-il. D'autant que vous serez à moitié nue pendant les séances d'essayage. Cela va me plaire.

— Pour l'heure, j'aimerais être entièrement nue.



Il lui caressa la taille, puis s'écarta.

— Eh bien, déshabillez-vous, dit-il en s'installant pour jouir du spectacle.

Jessica se leva. La profusion de coussins lui rappela l'histoire qu'elle avait inventée, à propos d'une aventure dans le désert et d'un cheik lubrique.

Tête basse, elle prit une posture humble et soumise.

— Vous pourriez demander une rançon, Excellence, murmura-t-elle. La somme s'ajoutant au butin que vous avez tiré de la caravane compenserait largement le plaisir de m'avoir pour concubine.

La surprise d'Alistair fut grande.  
Pendant un moment, il resta silencieux.

— Mais, dit-il enfin, c'est vous la raison pour laquelle j'ai fait cette razzia, ma beauté. Je ne me serais pas donné tout ce mal si c'était pour vous libérer ensuite.

— Cela vous rapporterait une fortune.

— La seule fortune qui m'intéresse est sous votre robe.

Jessica rougit d'émotion.

— Enlevez-la, ordonna-t-il avec un impérieux mouvement du menton.

Jessica s'humecta les lèvres et s'octroya un moment de répit avant

d'obtempérer. Puis elle descendit ses jupes, doucement, comme si elle avait honte de dévoiler un corps qu'il connaissait pourtant mieux qu'elle. La robe glissa et se répandit sur le sol.

— Maintenant, le reste.

— S'il vous plaît...

— N'ayez pas peur ! Dans un instant, je vais vous donner un plaisir tel que vous n'en avez jamais connu. Et, ajouta-t-il en plissant les yeux, tel que vous n'en connaîtrez plus jamais.

Jessica passa d'un pied sur l'autre, l'observant à la dérobée.

Il mit la main sur son bas-ventre et caressa son sexe à travers sa culotte. Voluptueux jusqu'à la moelle des os. Il était expérimenté, bien plus qu'elle ne le serait jamais. À moins qu'il ne consente à l'éduquer, ce qui était peu probable, car il redouterait sans doute de la corrompre, tandis qu'elle redoutait surtout qu'il s'ennuie avec elle.

Se levant, il s'approcha, avec la dangereuse élégance d'un fauve. Il lui tourna autour, comme s'il l'examinait. Puis il s'arrêta derrière elle. Il l'enlaça et s'empara brusquement de ses seins, lui arrachant un hoquet de surprise.

Elle appuya sa tête contre la poitrine d'Alistair.

— Vous avez eu tellement de concubines plus audacieuses que moi. Vous aurez tôt fait de vous lasser.

— Vous sous-estimez mon désir pour vous.

Il lui effleura l'oreille avec ses lèvres : la position s'y prêtait. Il la plaqua contre son ventre pour lui faire sentir son érection.

— Sentez-vous comme c'est dur ? Je vous désire tant et depuis si longtemps que je ne me rassasierai jamais.

— Avant la razzia, avez-vous imaginé de m'avoir ? Avez-vous parfois rêvé de la manière dont vous me prendriez ?

— Toutes les nuits, répondit-il en lui caressant les seins.

Elle tourna la tête. Ils se retrouvèrent joue contre joue.

— Montrez-moi ce dont vous avez rêvé. Enseignez-moi les manières de vous plaire. J'ai envie d'apprendre.

Une main d'Alistair descendit le long de son ventre et vint se poser entre ses jambes. Jessica cessa de respirer quand il glissa la main dans l'ouverture de ses pantalons et écarta ses petites lèvres.

Avec des doigts rendus calleux par une semaine de menuiserie, il lui caressa le clitoris, exactement comme il fallait pour la faire frissonner.

— Avez-vous toujours envie que je vous libère contre rançon ?

— Si vous faites cela, qui éteindra le feu qui ravage mes veines ?

— Personne, répondit-il en lui mordillant le lobe de l'oreille. Je serais prêt à châtrer n'importe quel homme qui essaierait.

Affolée par les mains qui pétrissaient ses seins et le doigt soudainement introduit dans son sexe, Jessica ondula

des hanches en gémissant. Un deuxième doigt se faufila dans l'onctueuse fente, lent et délicat. Elle prit une profonde inspiration, grisée par l'odeur d'Alistair, un mélange d'homme, d'air marin et de soleil.

— Penchez-vous, ordonna-t-il en lui inclinant la tête.

Jessica trébucha et se rétablit en écartant les bras. Lorsque Alistair se redressa, elle sentit la caresse de la brise sur son dos nu. La sueur était comme une fine rosée sur sa peau. Il lui baissa ses pantalons.



— Que c'est beau ! s'exclama-t-il en lui caressant les fesses. Et lui, continuait-il en lui mettant le bras entre les cuisses pour attraper le mont de Vénus, si doux, tout gonflé ! Avez-vous besoin d'une grosse queue en vous, ma belle captive ?

Elle se sentait terriblement vulnérable dans cette position, incapable de voir le visage d'Alistair, de prévoir ses mouvements.

— Oh, oui ! murmura-t-elle d'une voix rauque.

Il y eut un bruit d'étoffe et puis le gros bulbe d'Alistair appuya légèrement

contre sa fente. Il n'y eut pas d'autre avertissement. L'agrippant par les hanches, il l'attira en arrière en même temps qu'il plongeait en elle d'un seul coup de reins.

Elle poussa un cri et s'efforça de ne pas perdre d'équilibre.

— Je suis en vous jusqu'au fond, Jess, vous le sentez ?

Elle ferma les yeux. Elle sentit la culotte d'Alistair contre ses cuisses et ses manchettes qui frottaient contre ses hanches. Regardant par terre, elle vit ses bottes boueuses. Il était tout habillé et elle, presque entièrement nue, croupe

offerte. Elle se représenta le tableau qu'ils auraient offert à un passant et cela stimula encore son désir. Excitée au-delà de toute expression, elle était tellement mouillée que chaque coup de bouterolle d'Alistair s'accompagnait de petits clapotis. Les grognements d'Alistair portaient loin, on aurait pu les entendre, mais elle s'en moquait. Elle avait les yeux rivés sur le point de jonction où sa chair frémissait autour du sexe d'Alistair, gros et dur.

Il commença à bouger. Non pas avec la brutalité à laquelle elle se serait attendue dans une telle position mais

avec une lenteur avisée. Il allait et venait avec des mouvements longs et sinueux. Elle était au supplice. Il avait tout son temps et beaucoup d'expérience. Il lui secouait les hanches au même rythme que ses avancées et ses retraits afin de caresser tous ses points sensibles.

Ses jambes se dérochèrent, elle se retrouva à genoux. Ils se détachèrent malgré eux mais il la rejoignit et la pénétra aussitôt, d'une seule poussée. Elle cria, vaincue. Il lui fit écarter les cuisses et accéléra le rythme. Ses bourses claquaient en cadence contre le

clitoris de Jessica, ajoutant une nouvelle note au concert du plaisir. Bientôt, elle n'eut plus de force dans les bras, ses épaules s'affaissèrent, projetant ses hanches un cran plus haut. Désormais, Alistair la possédait sans entraves, mais il ne s'emballait pas pour autant. Il continuait imperturbablement au même rythme. Au comble de l'excitation, elle s'agrippait à tout ce qui était à portée de main, griffait les coussins.

— Que vous êtes serrée comme ça ! s'exclama-t-il. Et tellement mouillée ! Je veux jouir en vous.

— Oh, oui ! cria-t-elle.

— Pas tout de suite. Je vais vous baiser jusqu'à ce que vous ne teniez plus debout.

Cette obscénité la fit frissonner. Son orgasme fut si violent qu'elle vibra de la tête aux pieds. Il poussa un juron lorsqu'elle se contracta autour de lui mais il tint bon, retardant encore son propre plaisir. Il lui pétrit les cuisses au point de lui faire mal. Elle adora ça, l'idée qu'elle puisse lui faire perdre son magnifique sang-froid.

Elle laissa le plaisir se répandre librement dans tout son corps. Alistair desserra son étreinte. Tandis qu'elle

redescendait lentement sur terre, il la caressa et lui murmura des mots doux. Elle était tellement extatique qu'elle mit un certain temps à se rendre compte qu'Alistair était devenu un peu trop calme. Elle rouvrit les yeux, tourna la tête et le trouva en train de la regarder d'un air qui n'avait rien à voir avec le désir.

— Qu'y a-t-il ?

Alistair avait l'air furieux, ce qui dissipa son euphorie.

— D'où viennent ces marques sur votre peau ?

Jessica fit la grimace. Elle était désolée qu'il ait vu les fines cicatrices argentées qui striaient son derrière et le haut de ses cuisses. S'ils n'avaient pas été dehors, sous l'implacable soleil des tropiques, il ne se serait peut-être jamais aperçu de rien. Même si elle détestait la réponse, elle répliqua quand même.

— Je suppose que vous reconnaissez les traces d'une badine ?

— Bon Dieu !

Dans un élan protecteur, il se pencha sur elle, lui faisant un bouclier de son propre corps, comme si le danger était toujours là.



— Avez-vous d'autres cicatrices ?

— À l'extérieur, non.

— Des séquelles ?

— Peu importe.

— Bien sûr que cela importe !  
répliqua Alistair.

Jessica hésita. Elle n'avait envie que d'une chose à propos du passé : l'enterrer.

— J'écoute, Jessica.

— Je n'entends plus de mon oreille gauche, comme vous le savez.

— C'est la faute de Hadley ?

— Je n'ai pas envie d'y repenser, se plaignit-elle. Pas ici, pas maintenant.

Alistair l'embrassa dans le dos.

— Je vais vous faire oublier tout cela, promit-il.

Elle poussa un soupir de soulagement, tous ses mauvais souvenirs emportés par la brise marine.

— Mais moi non, répliqua-t-il, le souffle haletant. Moi, je n'oublierai jamais.

Le gros rubis au doigt de Jessica se laissait deviner à travers le gant de soie blanche. Elle le portait fièrement. Pour Alistair, c'était une source de réconfort.

Il aida Jessica à descendre du tilbury. Derrière lui, l'hôtel Regmont se dressait. La grande bâtisse en brique rouge semblait plutôt accueillante mais, pour lui, elle recelait un terrible danger.

Il n'avait pas la moindre idée de ce que Jessica ferait si sa sœur condamnait ses projets de mariage. Il n'avait pas la

moindre idée de ce qu'il ferait, lui, car il ne voyait pas comment il pourrait la perdre sans en mourir.

— Tout ce qu'elle veut, c'est mon bonheur, murmura Jessica, plus attendrissante que jamais sous son chapeau de paille à large bord. Elle sera peut-être surprise de constater que je ne suis pas aussi sage que j'en ai l'air, mais elle ne fera aucune objection.

Il ronchonna. Il avait manifestement perdu son aptitude à masquer ses émotions dès lors que Jessica était concernée.

Il lui donna le bras pour monter les quelques marches du perron. Lorsqu'un majordome vint ouvrir, il n'eut qu'à montrer sa carte pour se retrouver aussitôt dans un salon aux couleurs pimpantes. Il resta debout tandis que Jessica s'asseyait pour attendre. Il était trop nerveux pour se poser et il n'avait pas l'intention de s'éterniser une fois que lady Regmont aurait fait son apparition. Ils venaient juste de débarquer et il avait beaucoup de choses à régler. Ses serviteurs n'avaient pas été prévenus de son retour et sa maison londonienne n'était pas prête à le

recevoir. Il fallait qu'il écrive une lettre à sa mère, pour la prier de l'héberger. Et une autre à Baybury.

Il bouillait d'impatience. Il y avait encore bien des obstacles à surmonter avant que Jessica et lui puissent annoncer officiellement leurs fiançailles.

Il se tourna vers la porte lorsque Hester fit son entrée et resta bouche bée. Cela faisait des années qu'il ne l'avait pas vue et, à l'époque, comme elle avait toujours été en compagnie de Jessica, ce n'était pas elle qui avait retenu son attention. Néanmoins, il était certain que lady Regmont n'avait jamais été aussi

flurette. Il fit un rapide calcul mental. Elle devait être dans son cinquième mois ou quelque chose d'approchant, pourtant cela ne se voyait pas. Elle était trop maigre et son fard à joues contrastait désagréablement avec sa pâleur.

Alistair passa par un moment d'angoisse. Et si elle avait perdu son bébé ?

Hester et Jessica s'embrassèrent. Les différences étaient d'autant plus flagrantes entre les deux sœurs qu'elles se ressemblaient beaucoup. Jessica était resplendissante de santé – ses yeux

brillaient, ses lèvres étaient pulpeuses, elle affichait un teint de rose. Hester avait presque l'air fantomatique en comparaison.

— Mon Dieu ! s'exclama Hester d'une voix haletante. Tu as l'air en pleine forme. Je ne t'ai jamais vue aussi heureuse et épanouie.

Jessica sourit.

— Le mérite en revient à M. Caulfield.

Hester tourna vers Alistair un regard chaleureux. S'approchant, elle lui donna sa main à baiser. Il remarqua le réseau de veines bleues sous la peau



parcheminée. Les cernes sous les yeux étaient également inquiétants.

— Je vous en sais infiniment gré, dit-elle. Occupé comme vous l'êtes sans doute, c'est très généreux de votre part d'avoir pris soin de ma sœur.

— Ce fut un plaisir, rassurez-vous, murmura Alistair avec un sourire.

La conduite de Regmont était incompréhensible. S'il aimait son épouse, comment pouvait-il la laisser dépérir de cette façon ? Surtout qu'elle était enceinte. Ne se rendait-il compte de rien ? Était-il aveugle ? Alistair était persuadé que, si un jour Jessica avait

l'air aussi souffreteuse, il la forcerait à garder le lit et à manger, quitte à lui mettre lui-même la nourriture dans la bouche, et il demeurerait à son chevet jusqu'à ce qu'il soit sûr qu'elle ait retrouvé sa bonne forme.

— Comment vas-tu ? demanda Jessica.

Elle regarda Alistair par-dessus l'épaule de sa sœur. Ils avaient l'air aussi préoccupés l'un que l'autre.

— Je me porte comme un charme, prétendit Hester.

Elle pivota lentement et alla s'asseoir sur le canapé.

— Dites-moi, vous deux, reprit-elle sur un ton faussement accusateur, pour être déjà ici, vous avez dû reprendre la mer aussitôt après votre arrivée là-bas ?

— Que voulais-tu que je fasse après avoir reçu ta lettre ? demanda Jessica.

— Me souhaiter bonne chance et profiter de la vie.

Jessica commença à ôter ses gants.

— J'ai fait l'un et l'autre et à présent me voici.

— Je vais très bien, dit Hester. J'avais d'abominables nausées qui sont passées. Je suis souvent fatiguée. Le médecin dit que ça n'a rien de

surprenant. Venez donc vous asseoir, monsieur Caulfield. Il y a des siècles que je ne vous ai vu.

— Merci, mais je ne peux pas rester. J'ai été absent pendant quelque temps et j'ai beaucoup à faire.

— Naturellement, dit Hester. Je suis désolée de vous avoir retardé. Et je vous remercie vivement de m'avoir ramené ma sœur. Verrez-vous bientôt lord Tarley ?

— C'est fort probable.

— Dans ce cas, transmettez-lui mes amitiés, s'il vous plaît ?

— Je n'y manquerai pas.

Jessica posa ses gants sur l'accoudoir du fauteuil le plus proche.

— J'aimerais rester un moment avec toi. Tu m'as manqué.

— Dis plutôt que tu t'inquiètes pour moi, rectifia Hester. Je t'assure qu'il n'y a pas de quoi.

— Mes mobiles ne sont pas aussi désintéressés que tu le crois, répondit suavement Jessica. Qui va m'aider à préparer mon mariage si ce n'est pas toi ?

Hester écarquilla les yeux.

— Je te demande pardon ? Tu as bien parlé de mariage ?

— Oui, c'est ce que j'ai dit.

En souriant, Jessica se tourna vers Alistair. Il était toujours fasciné lorsqu'elle le regardait comme ça. Son visage était tellement expressif, tellement beau, avec tout cet amour qui transparaissait dans ses yeux et sur ses traits. Il cessa de respirer.

— Avec Alistair Caulfield ? s'écria Hester.

Il fit la grimace car elle avait l'air choquée. Puis elle se leva d'un bond et courut se jeter à son cou.

Jessica prit un air triomphant qui signifiait : « Je vous l'avais bien dit »,

et ses yeux s'emplirent de larmes. Profondément soulagé, Alistair serra Hester dans ses bras. Elle n'avait plus que la peau sur les os.

Après avoir quitté l'hôtel Regmont, Alistair se rendit sur-le-champ au club Remington. Il avait besoin d'un verre, voire de deux.

Il avait eu beaucoup de mal à laisser Jessica. Ici, à Londres, tout allait conspirer contre eux, et d'innombrables forces hostiles s'emploieraient bientôt à les éloigner l'un de l'autre. Lorsqu'ils étaient ensemble, il avait l'impression

que rien ne pouvait les atteindre. Quand ils étaient séparés, un malin génie lui faisait craindre le pire.

Après avoir franchi la double porte, il traversa la salle de jeu et entra dans le grand salon, parcourut des yeux l'assistance et repéra une place libre dans un coin reculé. Son frère Albert, par malheur, n'était pas là. Il avait hâte d'annoncer la nouvelle de ses fiançailles aux membres de sa famille. Pour ne plus avoir à y penser. Une fois que Jessica et lui seraient mariés, la bonne société pourrait aller au diable avec ses cancans et ses manigances. Certaines institutions



étaient encore sacrées, Dieu merci – parmi elles, le mariage : ce qu'un homme faisait avec sa femme ne regardait que lui et personne d'autre.

Tandis qu'il allait s'asseoir, il se rendit compte qu'ils étaient nombreux à le suivre des yeux. Il salua ceux avec qui il était en affaires et ignora les autres. Au bar, il commanda un scotch et demanda une plume, de l'encre et du papier. On commença par vérifier son inscription, ce qui lui rappela qu'il n'avait pas fréquenté Londres depuis bien longtemps. Il alla s'installer dans le fauteuil qu'il avait repéré.

— Diantre ! maugréa-t-il en portant son verre à ses lèvres.

Tous les regards se tournaient vers lui et il n'arrivait pas à comprendre pourquoi. Il alla jusqu'à vérifier sa tenue, cherchant l'éventuelle tache ou l'éventuel accroc qui aurait pu expliquer ce surcroît d'intérêt pour sa personne.

Ne trouvant rien, Alistair promena sur l'assemblée un regard hautain. À sa grande surprise, il ne vit que des gentlemen fort avenants qui le saluaient en souriant comme s'ils étaient de vieux amis à lui. Sa défiance fit place à de l'incompréhension.                   Lorsqu'une

silhouette familière fit son entrée dans la pièce, Alistair se leva, soulagé.

Michael l'aperçut. Les yeux ronds de surprise, il rejoignit Alistair à grandes enjambées et lui donna l'accolade.

— Les gens seraient-ils tous devenus fous ! aboya-t-il, le bras tendu pour ne pas renverser son verre dans le dos de son ami.

— Comment allez-vous ? demanda Michael en dévisageant curieusement Alistair avant de faire un signe au garçon derrière le bar.

— Comme vous voyez, répondit Alistair sans se compromettre.

Ils s'assirent. Un instant plus tard, un serviteur vint poser un verre devant Michael.

— Je ne m'attendais pas à vous revoir avant plusieurs mois, dit-il.

— Ç'aurait été idéal. Mais une fois que lady Tarley a su que sa sœur attendait un enfant, elle a voulu rentrer immédiatement.

Michael renifla bruyamment mais ne dit rien.

Alistair compatit. Il était bien placé pour savoir que désirer la femme d'un autre est source de tourments.

— Je suis chargé de vous transmettre les amitiés de lady Regmont. J'ajoute que cette commission m'a semblé lui tenir à cœur car elle s'est inquiétée de savoir si j'allais vous rencontrer bientôt afin de m'en acquitter.

— Elle pensait sans doute que nous avions beaucoup en commun désormais.

— Parce que nous sommes tous les deux amoureux d'une Sheffield ?

Michael se figea.

— Qu'avez-vous dit ?

— Allons ! Il y a des années que je sais ce que vous ressentez pour la sœur de Jess.

Michael faillit s'étrangler.

— Ah ! Parce que vous l'appellez Jess, maintenant ! s'écria-t-il en reposant brutalement son verre sur la table. Qu'est-ce que c'est que ce foutoir ? J'espère que vous n'avez pas été assez fou pour jouer à votre petit jeu avec la veuve de mon frère.

— Jamais ! protesta Alistair.

Michael poussa un soupir de soulagement.

— Toutefois, reprit Alistair, les jeux auxquels je joue avec ma fiancée ne regardent que moi.

— Par Dieu, Alistair...

Michael resta sans voix pendant un long moment et puis il vida d'un trait son verre de scotch et fit signe qu'on lui en apporte un autre.

— Qu'avez-vous en tête ? demanda Michael lorsqu'il se fut ressaisi. Jessica n'est pas une femme avec laquelle un homme peut tricher. Votre position, vos revenus, ça ne suffira pas à son bonheur, même si vous l'épousez. Vous devrez être la discrétion même, la prudence incarnée...

— ... ou simplement la fidélité faite homme.

— Cette blague !

— Je ne plaisante pas, Tarley.

Tout en faisant rouler son verre entre ses mains, Alistair regarda l'assemblée en se disant que tous ces gentlemen penseraient bientôt comme Michael — à savoir que Jessica serait plus heureuse avec n'importe qui d'autre.

— Je suis amoureux d'elle depuis l'enfance. À l'époque, je croyais qu'elle était inaccessible, une sorte d'ange, en tout cas le seul être en ce bas monde qui avait une chance de sauver mon âme pécheresse...

— Épargnez-moi votre lyrisme de pacotille.



Alistair sourit. Il lui suffisait de penser à Jessica pour s'adoucir. Il était sur le point d'épouser un diamant de la plus belle eau. Tout le monde la considérait comme la femme idéale et elle était à lui.

— Mais, continua-t-il, j'ai eu l'occasion de découvrir que ce sont nos défauts qui nous rendent parfaits l'un pour l'autre. J'ai l'intention de vivre dans la foi conjugale jusqu'à la fin de mes jours.

— Qu'en dit Masterson ?

— Qui s'inquiète de savoir ce que pense Masterson ?

— Et votre mère ? insista Michael. Elle y verra peut-être une occasion de vous réconcilier avec le duc. Jessica est stérile, Alistair. C'est une certitude.

— Je le sais, et je m'en fiche.

— Vous ne pouvez pas être aussi catégorique. Je sais que vous ne vous êtes jamais bien entendu avec votre père, mais cette affaire vous dépasse l'un comme l'autre.

Un verre fut déposé devant Michael. Alistair s'en empara et fit cul sec.

— Vous n'avez plus les idées claires, Michael, dit-il en s'essuyant les lèvres. Vous travaillez trop, c'est ça ?

— Il n'y a pas de quoi ironiser, mon ami. Désormais, vous allez prendre des décisions dont les répercussions se feront sentir pendant des générations.

— Rien que ça ! Si j'ai bien compris, la raison pour laquelle vous essayez de me dissuader d'épouser Jessica ne tient pas au fait que je serais indigne d'elle mais parce que vous vous êtes mis en tête que je suis dans l'obligation d'avoir une progéniture.

— Les responsabilités sont des plaies, n'est-ce pas ? dit Michael avec amertume.

— La mort de votre frère vous a manifestement affecté. Mais moi, je ne vais certainement pas renoncer à la femme que j'aime pour faire plaisir à Masterson.

— Il ne s'agit pas seulement de recoller les morceaux avec votre père. Le plus important, c'est d'accomplir votre devoir envers votre famille.

Alistair se demanda s'il ne serait pas temps de s'en aller. Autrement, il risquait fort de céder à la tentation d'étrangler son meilleur ami. Michael ignorait bien des choses mais ça ne l'empêchait pas de dire des bêtises.

— Ce n'est pas à moi d'assurer une descendance à Masterson. Ça n'a jamais été mon devoir et ça ne le sera jamais.

Michael pencha la tête sur le côté et plissa les yeux. Soudain, il eut l'air horrifié.

— Mon Dieu... Vous n'êtes pas au courant, c'est ça ?

— Alistair Caulfield, répéta Hester en hochant la tête. Alors, ça, je ne l'aurais jamais cru ! Vous étiez si froids l'un envers l'autre. J'ai toujours pensé que vous ne vous aimiez pas beaucoup.

L'air penaud, Jessica haussa mollement les épaules.

— Il a changé... mais, surtout, il a une personnalité attachante, plus riche, plus subtile qu'on ne croit. Et puis je l'ai toujours trouvé très beau.

— Comme toutes les femmes !

Hester se pencha en avant et continua sur le ton de la confidence :

— Il a un côté vaurien qui ne manque pas de charme. Quelque chose de rebelle et de non-conformiste. Et c'est un vrai homme maintenant, grand et fort. Plus beau que jamais... Il était déjà

époustouflant dans sa jeunesse ! C'est difficile de ne pas le dévorer des yeux.

— Je sais. Moi-même, je suis perpétuellement en admiration devant lui. Je n'arrête pas de lui jeter des regards énamourés. Il faut que je l'épouse vite, sinon je vais bientôt passer pour une idiote.

Hester se leva pour verser du thé.

— La manière dont il te regarde est d'une indécence ! Tu te l'es fait ?

— Hester ! s'écria Jessica, outrée.

— Oh, alors, c'est oui !

Hester rejeta la tête en arrière pour rire plus librement. L'espace d'un

instant, elle ressembla à la radieuse jeune fille qu'elle avait été autrefois.

— Eh bien ? reprit-elle. Ce n'est pas tout d'être beau, mais est-il bon au lit ?

Jessica ne pouvait pas penser à Alistair sans se troubler.

— Comment peux-tu être certaine que nous avons été amants ? Il s'est peut-être comporté en parfait gentleman.

Hester fit entendre son petit rire perlé.

— Alistair Caulfield ? Sur un bateau pendant des jours et des jours ? N'importe qui d'autre, oui, mais pas un coquin comme lui. Alors ?



— Alors... il est aussi bon qu'il en a l'air.

— Je m'en doutais ! s'exclama Hester en souriant par-dessus le bord de sa tasse. Je suis si contente pour toi, Jess !

Jessica aurait voulu pouvoir lui en dire autant mais les circonstances ne s'y prêtaient guère. Hester était bien trop frêle, surtout pour une femme enceinte de quatre ou cinq mois.

— Comment cela va-t-il entre Regmont et toi ?

— Il est toujours aussi bon au lit, répondit Hester avec une pointe d'amertume dans la voix. Beaucoup trop

habile, en vérité. Un homme ne devrait pas avoir le droit de connaître aussi bien le corps des femmes.

— A-t-il une maîtresse ?

Hester resta pensive un instant.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Si c'est le cas, ça n'a pas amoindri son désir pour moi.

Un long silence suivit, pendant lequel Jessica se demanda ce qui faisait autant souffrir sa sœur.

— Hester, qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-elle finalement. Tu as perdu beaucoup trop de poids. Pense à ton

bébé, il a besoin de nourriture pour se développer.

— L'appétit va revenir maintenant que tu es là.

— Et quand je ne suis pas là ?

Jessica se leva. Nerveuse, elle se mit à faire les cent pas, une sale habitude que son père lui avait fait passer à coups de trique quand elle était jeune.

— Tu as changé, remarqua Hester.

— Toi aussi, répondit Jessica en montrant les galettes au citron inentamées sur le plateau. Par exemple, autrefois, tu aurais tout englouti, avec des monceaux de crème fouettée qui

t'aurait dégoûlé sur les doigts à chaque bouchée. Aujourd'hui, tu n'y as pas touché. Tu ne les as même pas regardées.

— Je n'ai pas faim.

— Et ton bébé ? Je suis certaine qu'il a faim, lui.

Hester accusa le coup et Jessica s'en voulut, mais on ne pouvait pas rester sans rien faire.

Elle vint s'agenouiller près de sa sœur et lui prit les mains, remarquant leur extrême maigreur.

— Dis-moi ! Es-tu malade ? As-tu vu un médecin ? Ou bien s'agit-il d'autre

chose ? Est-ce à cause de Regmont ? As-tu peur de me le dire parce que c'est moi qui ai attiré ton attention sur lui ? Parle, Hester. Je t'en prie.

Hester se mit à respirer par saccades.

— Il y a longtemps que mon mariage n'est plus heureux, dit-elle lugubrement.

Le cœur de Jessica se serra.

— Oh, Hester ! Que s'est-il passé ? Vous êtes-vous querellés ? Ce n'est peut-être pas si grave. Est-ce réparable ?

— Autrefois je l'espérais. Ce serait peut-être possible si j'étais plus forte, comme toi. Ma faiblesse l'exaspère.

— Tu n'es pas faible.

— Si, je le suis. Quand père se mettait en colère contre moi et que tu t'interposais, je te laissais faire. J'étais soulagée que ça retombe sur toi plutôt que sur moi, dit-elle avec un rictus. Vraiment soulagée.

— Tu étais une enfant, dit Jessica, des larmes dans la voix. Tu as bien fait de me laisser m'interposer. Il aurait fallu que tu sois folle pour agir autrement.

— Folle, répéta Hester. Ou courageuse !

Ses yeux verts paraissaient immenses dans son visage défait. Le fard écarlate

qu'elle mettait pour se donner de belles couleurs contrastait péniblement avec son teint blafard, la faisant ressembler à une douairière de l'ancien temps, poudrée et perruquée.

— Le courage que je n'ai jamais eu, j'en aurais bien besoin maintenant et je ne sais pas où le trouver.

— Je t'aiderai, promit Jessica en pressant la main de sa sœur. Ensemble, nous le trouverons. Quant à Regmont, je suis certaine qu'il s'inquiète à ton sujet, même s'il ne le montre pas. Lorsqu'il verra que tu te remplumes, les choses s'amélioreront entre vous. C'est normal

d'être irritable et mélancolique quand on est enceinte, mais c'est peut-être difficile à comprendre pour un homme. Il va falloir l'éduquer.

Hester sourit et caressa la joue de Jessica.

— C'est désolant que tu ne puisses pas avoir d'enfants, Jess. Tu ferais une bonne mère. Bien meilleure que moi.

— Sottises ! Tu seras une maman merveilleuse et moi, je dorloterai mes neveux et nièces.

— Ton fiancé t'aime infiniment.

— Je le crois, acquiesça Jessica en appuyant sa joue contre la cuisse de



Hester. Il ne se résout pas à le dire tout haut mais je le sens quand il me touche. Et c'est là, dans sa voix, quand il me parle.

Hester caressa le front de Jessica. Le bout de ses doigts était glacé.

— Bien sûr qu'il t'adore et son désir ne fait pas le moindre doute. Tu vas faire des milliers de jalouses. Alistair Caulfield est riche, beau à couper le souffle et éperdument amoureux de toi. Ajoutons-y un titre de duchesse et il n'y a pas une femme dans toute l'Angleterre qui hésiterait à tuer pour prendre ta place.

Jessica releva la tête. Elle riait.

— Tu vises trop haut, sœurlette. Jamais Alistair n'héritera du titre.

Hester battit des paupières. Et puis, soudain, elle ouvrit des yeux horrifiés.

— Mon Dieu... Tu n'es pas au courant, c'est ça ?

Les mains derrière le dos, Alistair faisait les cent pas devant la cheminée monumentale dans le grand salon de l'hôtel particulier des Masterson. Le bruit de ses bottes était absorbé par l'épais tapis persan.

— La variole.

— Oui, dit sa mère d'une voix étranglée.

Louisa, duchesse de Masterson, était assise sur une chaise en bois précieux, le dos très raide. Ses cheveux étaient

aussi noirs que ceux d'Alistair. Si aucune mèche grise ne ternissait l'éclat de sa chevelure, son visage, ravagé par la détresse d'avoir dû porter en terre trois de ses quatre fils, trahissait son âge. Son portrait au-dessus de la cheminée était plus grand que nature. La jeune Louisa souriait éternellement à quiconque se trouvait dans le salon, la candeur de ses yeux bleus pas encore gâtée par les tragédies à venir.

Alistair ne savait pas quoi dire. Ses trois frères étaient morts et il était consterné. Le titre qu'il portait à présent

et qu'il n'avait jamais convoité était un chagrin de plus.

— Je ne veux pas de ça, maugréa-t-il.

Dites-moi comment y échapper.

— Il n'y a aucun moyen d'y échapper.

Il la dévisagea. Masterson était à la maison mais elle gérait seule la situation parce que son mari bien-aimé ne supportait pas la vue du bâtard qui allait maintenant hériter de tout.

— Il pourrait me renier, suggéra Alistair, ce qui permettrait à quelqu'un d'autre d'avoir le titre.

— Alistair...

Elle pleura derrière son mouchoir. Les sanglots de sa mère avaient le don de lui déchirer les entrailles.

— Il ne peut même pas m'affronter. Il cherche sans doute un moyen de se sortir de cette situation impossible, lui aussi.

— S'il y en avait un, oui, il s'empresserait de l'adopter. Mais il ne veut pas me faire honte publiquement et l'héritier suivant dans l'ordre de succession est un lointain cousin qui a la réputation d'être un bon à rien.

— Je n'en veux pas, insista Alistair, l'estomac noué.

Il voulait une vie de voyages et d'aventures avec Jessica. Il voulait lui apporter la joie et surtout une liberté sans frein, pour lui faire oublier le joug sous lequel elle avait passé sa jeunesse.

— Tu vas être l'un des hommes les plus riches d'Angleterre...

— Par Dieu, je ne veux pas un shilling de sa fortune, dit-il d'un ton mordant. Vous n'avez pas idée des choses que j'ai faites pour de l'argent. Il ne m'a presque pas aidé lorsque j'en avais vraiment besoin. Aujourd'hui, je ne veux plus rien accepter de lui.

Louisa se leva en malaxant son mouchoir. Sur ses joues amaigries coulaient des larmes qu'elle ne songeait même pas à essuyer.

— Que veux-tu que je fasse ? dit-elle. Je ne peux pas regretter ta naissance. Si c'était à refaire, je referais exactement la même chose. Pour te garder, il fallait prendre le risque de se retrouver un jour dans cette situation, avec la couronne ducale sur la tête de l'enfant illégitime. Je l'ai pris ce risque et Masterson l'a pris avec moi. Nous avons décidé ensemble. Nous allons nous y tenir.

— Pourtant, vous êtes seule ici.



Elle leva fièrement le menton.

— J'ai choisi. J'assume.

Abandonnant la cheminée, Alistair s'approcha d'elle. Le plafond était loin au-dessus de leurs têtes, le mur le plus proche était à cinq mètres. Toutes les résidences des Masterson étaient immenses et regorgeaient de meubles et d'œuvres d'art accumulés pendant des siècles.

Alistair eut l'impression que les murs se refermaient sur lui.

Il ne s'était jamais senti le moindre lien avec tout cela. Il n'avait jamais eu le sentiment d'appartenir à cette noble

famille. Il n'en avait jamais été fier. Porter le titre serait comme porter un masque. Jadis, il avait dû jouer un rôle pour survivre, mais à présent il se satisfaisait de ce qu'il était. Il était l'homme que Jessica aimait de toute son âme.

— Vous avez choisi, vous assumez, murmura-t-il. Mais c'est moi qui paye.

Jessica logea chez sa sœur. Elle ne dormit pas de la nuit. Mille sujets d'inquiétude s'agitaient dans son esprit.

Alistair était désormais le marquis de Baybury. Un jour, il deviendrait le duc

de Masterson. Un immense prestige s'attachait à chacun de ces titres, ainsi que d'immenses responsabilités.

Il ne pouvait pas épouser une femme stérile.

Sur l'*Achéron* comme en Jamaïque, ils avaient dormi jusqu'à midi. Toutefois, après leur première nuit à Londres, Alistair lui rendit visite dès 8 heures du matin. Elle était prête et l'attendait, sachant qu'il viendrait le plus tôt possible, sachant aussi qu'il faudrait qu'elle soit forte pour deux.

Elle descendit l'escalier majestueusement alors qu'elle avait

l'impression de se diriger vers la potence. Arrivée sur le palier, elle vit Alistair qui l'attendait dans le vestibule, une main sur le pilastre, un pied sur la première marche, entièrement vêtu de noir. En la voyant paraître, il ôta son chapeau. Il avait l'air aussi désolé qu'elle.

Elle descendit les dernières marches en courant pour aller se jeter dans ses bras. Il la serra fort contre lui.

— Je compatis à votre deuil, dit-elle dans un souffle en lui caressant la nuque.

— Compatissez plutôt à mon héritage.

Sa voix était froide mais pas son étreinte. Il la tenait comme s'il ne devait plus jamais la laisser partir.

Après un long moment, elle l'entraîna jusqu'au salon. Ils restèrent debout l'un en face de l'autre. Alistair avait l'air fatigué et vieilli.

Il se passa la main dans les cheveux en bougonnant.

— On dirait que nous voilà pris au piège.

Elle hocha la tête avant de se laisser choir dans le fauteuil le plus proche. Son cœur battait trop vite, elle était étourdie. Il avait dit « nous », comme elle s'y était

attendue. Elle s'installa confortablement contre les coussins moelleux et prit une profonde inspiration.

— Vous allez être très occupé.

— Oui, plutôt. C'est déjà commencé.

Dès qu'il a appris mon retour, Masterson m'a préparé un emploi du temps tellement chargé que je ne vais pas avoir une seconde à moi au moins pendant les trois prochains jours. Je ne sais pas quand je vais pouvoir me reposer.

Jessica le plaignit sincèrement mais elle le savait de taille à tout affronter. Il avait de l'esprit, le sens des affaires et

une autorité naturelle qui inspirait le respect aux plus grands.

— Je suis sûre que vous vous en sortirez tellement bien que les gens seront stupéfaits.

— De toute façon, je me moque de ce que peut penser ce vieux chenapan.

— Je ne parlais pas spécialement de Masterson. N'empêche, vous vous inquiétez au moins de ce que pense votre mère et elle s'inquiète de ce qu'il pense, lui. Elle vous aime, elle s'est battue pour vous...

— Pas assez.

— Ça n'est jamais assez.

Il lui lança un regard plein de hargne.  
Mais elle ne baissa pas les yeux.

Il soupira.

— Bon Dieu, vous me manquez ! Je déteste être obligé d'attendre certaines heures pour vous voir et je déteste encore bien davantage dormir sans vous à mon côté. Cela me manque de ne plus pouvoir vous dire tout ce qui me passe par la tête.

Les yeux de Jessica se mouillèrent de larmes. Il avait l'air découragé et même un peu perdu. Il triturait nerveusement le bord de son chapeau.



— Vous pourrez me voir tant que vous voudrez, dit Jessica.

— Je sais ce que vous voulez, dit-il d'un ton bourru, mais je ne peux pas attendre. La situation est tellement embrouillée qu'il me faudrait des mois pour m'en dépêtrer. Je ne peux pas me concentrer alors que je ne pense qu'à vous. C'est pourquoi je suis venu vous demander de partir avec moi.

Elle joignit ses mains sur son ventre. La douleur dans sa poitrine était atroce.

— Ce ne serait pas sage.

Il se figea, plissant les yeux.

— Ne me faites pas ça.

— Vous vous doutiez de ma réponse, n'est-ce pas ? dit-elle avec un soupir à fendre l'âme. Et c'est pour ça que vous êtes aussi nerveux et que vous êtes venu me voir à la première heure. Il faut que je fasse cela pour vous permettre d'avancer.

— Faire quoi, Jess ? demanda-t-il avec une douceur trompeuse. Dites-le.

— Vous donner tout le temps dont vous avez besoin pour vous accoutumer à votre nouvelle vie.

— Je sais ce que je veux.

— Vous savez ce que vous *vouliez*, rectifia-t-elle. Mais maintenant la

situation a changé. Il y a des choses qui avaient une place dans votre vie et qui n'en ont plus. Vous ne saurez pas lesquelles tant que vous n'aurez pas assumé pleinement votre nouveau rôle.

— Non ! s'exclama Alistair, sa mâchoire tremblant de fureur mal contenue. Je vous interdis de parler de la fin de notre relation sur ce ton détaché, comme si la question était de savoir si je prends du lait ou du sucre dans mon thé alors que vous me brisez le cœur !

— Alistair...

Jessica se mordit la lèvre et ne s'arrêta que lorsqu'elle sentit la saveur métallique du sang.

— Vous avez peur, dit-il sur un ton accusateur.

— Vous aussi, rétorqua-t-elle. Et la peur n'est pas le meilleur état d'esprit pour prendre des décisions cruciales.

Les narines d'Alistair frémirent.

— Vous non plus, vous ne pouvez pas vous passer de moi, Jess.

C'était vrai. Elle en était consciente. Elle espérait ne jamais y être obligée, mais ça ne résolvait rien.

— Hester a besoin de moi maintenant.  
Je ne peux pas la laisser.

— Mais vous pouvez me laisser, moi.

— Vous êtes beaucoup plus fort qu'elle.

— J'ai quand même besoin de vous !  
s'écria-t-il en détachant rageusement chaque syllabe. Elle a Regmont, Michael et vous. Moi, je n'ai que vous. Vous êtes la seule à prendre soin de moi. Vous êtes la seule à vous préoccuper de mon bonheur. Si vous me quittez, Jess, il ne me restera rien.

— Je ne vous quitterai jamais,  
murmura-t-elle. Mais ça ne veut pas dire

que je doive être avec vous.

Jessica savait qu'il n'avait qu'à la regarder pour être sûr qu'elle l'aimait. Cependant l'amour est le contraire de l'égoïsme, quoi qu'en ait dit Alistair. Leur mariage pouvait le brouiller définitivement avec sa mère, la seule personne qui l'aimait vraiment – en dehors de Jessica. Après mûre réflexion, s'il était encore prêt à prendre ce risque, elle le prendrait avec lui. Mais, pour le moment, il ne réfléchissait pas, il fonçait tête baissée pour échapper à un destin dont il ne voulait pas.

— Jessica, dit-il, ses yeux durs et froids comme des saphirs, à la seconde où je vous ai vue, j'ai su que vous m'étiez destinée. J'avais beau être jeune, j'étais quand même certain de moi. Je ne me suis jamais marié, malgré toutes les filles d'armateurs ou de propriétaires fonciers qu'on m'a présentées, avec leurs énormes dots et leurs relations haut placées. Je les ai toutes repoussées, certain qu'un jour vous seriez à moi. Je n'aurais pas compris qu'il en soit autrement. J'étais prêt à vous attendre vingt ans et même deux fois plus longtemps si nécessaire.

Vous ne pouvez pas me demander de continuer ma vie sans vous. Je serais comme mort.

— Comprenez-moi bien, dit Jessica d'une voix ferme. Je ne vais nulle part. Je ne vais pas chercher quelqu'un d'autre. Je serai ici avec Hester.

— À m'attendre ?

— Non. Surtout pas. Cela vous entraverait.

Elle voulut ôter le rubis, commença à le faire glisser le long de son doigt.

— Non !

Lâchant son chapeau, Alistair se précipita. Il arriva juste à temps pour



empêcher la bague de dépasser la deuxième phalange et la remit en place. Ils se retrouvèrent front contre front. Il était haletant.

— Aidez-moi à comprendre.

Elle lui prit la main et la serra fort, comme si elle cherchait à lui transmettre son énergie et son amour.

— Je me suis demandé ce que je ressentirais si j'étais obligée de renoncer à vous pour épargner quelqu'un que j'aime et j'ai pensé que ce serait terriblement injuste si Hadley devait profiter de mon sacrifice.

— Je ne renonce pas à vous, Jessica. Jamais. Je ne le pourrais pas.

— Chut ! De là, j'ai essayé de comprendre comment cela s'était passé entre votre mère et Masterson. Il a dû faire semblant de pardonner mais, en même temps, par des reproches innombrables et savamment distillés, il ne lui a sans doute jamais permis d'oublier sa faute ni le tort qu'elle lui avait causé. Il a fait en sorte qu'elle se sente éternellement coupable. Et, par remords, elle s'est laissé punir. Et vous avez été le témoin de tout ça. Et vous vous êtes senti responsable.

— Vous avez trouvé ça toute seule ? dit-il ironiquement en lui effleurant les lèvres avec son pouce

— Vous êtes très protecteur envers moi, à vos dépens. Ce n'est pas la peine de protéger quelqu'un qui ne risque rien.

Alistair lui toucha la joue avec une infinie tendresse.

— Ma mère a une volonté de fer, dit-il, sauf quand il s'agit de moi.

Jessica inclina la joue, allant au-devant de ses caresses.

— Ce n'est pas votre faute, mon chéri. Réfléchissez bien. Il y a des moyens d'éviter d'être enceinte. Si elle avait

seulement cherché du plaisir dans les bras d'un homme, elle se serait protégée ou elle aurait demandé à son amant de faire attention.

— Où voulez-vous en venir ?

— Il se peut que votre mère ait connu une grande passion. Quelque chose qui vous emporte comme une tornade, sans vous laisser le temps de réfléchir. C'est peut-être pour ça qu'elle se sent à ce point coupable.

— Elle aime Masterson, Dieu sait pourquoi.

— Et moi je vous aime de tout mon être, à un point tel que je n'ai jamais

rien ressenti de pareil pour personne. Pourtant, il y a eu des moments où Tarley m'a fait perdre la tête, des moments où j'ai eu l'impression que j'allais devenir folle s'il ne me touchait pas...

Alistair lui mit son index sur les lèvres.

— Pas un mot de plus, dit-il.

Le ton était rude mais le regard doux.

— Vous êtes bien placé pour savoir que le plaisir peut se passer d'amour. Cela expliquerait pourquoi votre mère a tellement besoin de faire pénitence. Il se peut que Masterson ait cessé de la

désirer et qu'elle ait eu envie de vérifier le pouvoir de ses charmes sur un autre homme. Ou bien qu'elle ait souhaité un autre enfant, un enfant que Masterson n'était plus capable de lui donner. Il y a de multiples raisons possibles à la mésentente dont vous avez été témoin. Aucune d'entre elles ne vous concerne.

Il la regarda attentivement. Il commençait à entrevoir pourquoi elle avait de la compassion pour sa mère. Elle aussi, elle avait connu le désespoir et le sentiment de sa propre médiocrité.

— Ce n'est pas à cause de vous, insista-t-elle. Mais vous vous sentez

responsable quand même. Toute votre vie, vous avez essayé de vous effacer. Maintenant, vous allez être le membre le plus éminent d'une famille à laquelle vous n'avez même pas le sentiment d'appartenir. Et l'on va s'attendre que vous ayez une descendance. Dans ce domaine, je ne peux vous être utile.

— Non ! dit Alistair en l'embrassant sur le front. Je vous interdis de parler de vous de cette façon.

— Ce n'est pas la première fois de ma vie que ma stérilité me fait souffrir. Mais Tarley avait son frère Michael pour le suppléer. Vous n'avez personne.

— Je ne suis pas un martyr, Jessica. Je suis prêt à sacrifier beaucoup de choses pour cette ducale mascarade. Mais vous, il n'est pas question que je vous sacrifie. Ni pour cela ni pour autre chose.

— Et moi je ne veux pas être une cause de remords. J'aimerais mieux vous perdre maintenant, alors qu'il y a de l'amour entre nous, que dans quelques années, quand la tristesse de votre mère et votre sens des responsabilités auront gâché quelque chose entre nous.

— Que voudriez-vous que je fasse ? demanda-t-il. Si je ne vous ai pas, je



n'aurai jamais personne d'autre. Et tout le monde sera perdant.

— Mettez de l'ordre dans vos affaires, mettez de l'ordre dans votre cœur. Habituez-vous à votre nouvelle vie. Quand ce sera fait, si vous avez encore envie de moi et que votre mère donne sa bénédiction, vous saurez toujours où me trouver.

Il l'embrassa sur les lèvres. Lorsqu'il s'écarta, il la regarda avec des yeux voilés par la souffrance.

— Je vais m'occuper de mes affaires et vous allez vous occuper de votre sœur. Dépêchez-vous de la remettre sur

piec car je reviendrai bientôt vous chercher, Jess, et vous aurez intérêt à être prête, avec ma bague toujours à votre doigt. Et si vous ne voulez pas me suivre, eh bien, je vous emmènerai de force.

Sur ce, il sortit, se doutant bien qu'il emportait avec lui le cœur de Jessica.

Jessica avait bu trois verres de vin et était toujours dans le salon lorsque Hester la rejoignit.

— On m'a dit que Baybury t'avait rendu visite ce matin, dit Hester.

Jessica fit la grimace en entendant le nouveau titre d'Alistair. Elle acquiesça d'un signe de tête et se resservit un verre.

Hester s'immobilisa près de la table et fronça les sourcils.

— Du bordeaux au petit-déjeuner ?

Jessica haussa les épaules. Elle avait commencé à boire étant gamine, la cuisinière ayant pris l'habitude de verser du brandy dans son thé lorsqu'elle avait été tellement battue qu'elle avait trop mal pour dormir. Elle s'était vite rendu compte que l'alcool avait le don d'endormir aussi les

douleurs morales. Dans les premières années de son mariage, elle avait cessé de boire, n'en voyant plus la nécessité. Mais quand la maladie s'était mise à ronger les poumons de Benedict, Jessica avait de nouveau cherché du réconfort dans la bouteille et elle n'y avait plus renoncé depuis.

Hester s'assit près d'elle sur le canapé.

— Je ne t'ai jamais vue aussi mélancolique mais ce n'est pas une raison pour ingurgiter des boissons alcoolisées le matin à jeun.

— Ne t'inquiète pas pour moi.

— Il a rompu ? demanda Hester dans un souffle.

Hester envisageait spontanément la conséquence la plus logique. Comme Jessica, elle avait été élevée dans l'idée que les femmes de l'aristocratie ne servent qu'à une seule chose : enfanter des héritiers, aussi nombreux que possible.

Jessica prit la main de sa sœur et la pressa.

— Non. Et ça n'arrivera pas. Il m'aime trop.

— Alors, pourquoi fais-tu la même tête que lorsque Temperance est morte ?

Veut-il retarder le mariage ?

— Au contraire, il était venu me proposer de m'enfuir avec lui.

Les yeux de Hester se mirent à pétiller.

— Tu as refusé ? Pourquoi ? Grands dieux ! Je t'en conjure, ne dis pas que tu es restée pour moi ! Je ne le supporterais pas. Tu t'es déjà trop souvent sacrifiée pour moi.

— Je l'ai fait pour lui, parce que c'est ce qu'il y a de mieux. Il a besoin de temps, même s'il refuse de l'admettre. L'homme que j'avais l'intention d'épouser n'existe plus. Pour l'homme

qu'il est contraint d'incarner désormais, je serai un poids. L'ancien Alistair s'accroche à moi. C'est pourquoi je lui ai demandé de vivre pendant quelque temps la vie du nouvel Alistair, pour voir. Si le nouvel Alistair peut m'aimer autant que l'ancien, s'il veut toujours de moi, alors je l'épouserai de grand cœur. Mais il ne peut pas le savoir tant qu'il n'a pas fait l'essai. Il croit qu'il peut tranquillement continuer à être Alistair Caulfield.

— Il reviendra te chercher, n'est-ce pas ?

Le cœur de Jessica se serra douloureusement.

— J'en suis certaine. Il est amoureux de moi depuis longtemps. Avant même que je n'épouse Benedict.

— Vraiment ? soupira Hester en essuyant les larmes accrochées à ses longs cils. Comme c'est romantique !

— Il est tout pour moi. Je ne peux pas te dire tout ce qu'il a fait pour moi. Il m'a changée. J'ai parfois l'impression qu'il me connaît mieux que je ne me connais moi-même. Il sait tous mes secrets, toutes mes peurs, tous mes espoirs. Je n'ai rien à lui cacher. Il



accepte mes faiblesses. Pour lui, ce sont des raisons supplémentaires de m'aimer.

— Et ses fautes à lui ?

Jessica trouva très pertinente la question de Hester.

— Il y en a beaucoup, personne ne l'ignore. Il m'a tout avoué, quoi qu'il puisse lui en coûter.

— Il a fait ça ? Pourquoi ?

— Il a voulu que je sache tout ce qui risquait de nous séparer avant d'être trop attachée à lui. Pour pouvoir rompre sans souffrir, éventuellement...

Tant de bonnes intentions pour rien.

Hester devint songeuse.

— Je n'aurais jamais cru qu'Alistair Caulfield puisse être aussi...

— ... sage ? compléta Jessica en souriant tristement. Il a eu une vie plus dure qu'on ne croit. Sa sagesse lui a coûté cher. Au départ, il était cynique et blasé. Moralement, il est plus vieux que son âge.

— Que vas-tu faire maintenant ?

— Travailler à te remettre sur pied. Et sortir en ville.

Incapable de tenir en place, elle se leva.

— Il me faut de nouvelles robes, décréta-t-elle.

— Fini, le deuil ?

Que répondre ? En un certain sens, elle était peut-être toujours en deuil, mais plus de son défunt mari.

— Oui. Il est grand temps.

— En effet, approuva Hester.

Jessica regarda la bouteille sur la table et résista à la tentation de l'attraper. De cette dépendance-là aussi, il faudrait sortir un jour. Elle n'avait pas le droit de demander à Alistair de vaincre ses démons tandis qu'elle continuerait de céder aux siens.

— Nous allons avoir besoin d'un petit-déjeuner copieux pour prendre des

forces avant toutes les courses que j'ai l'intention de faire aujourd'hui.

Hester se leva avec toute la grâce d'une créature immatérielle.

— Je t'imagine bien dans une robe framboise, dit-elle.

— Ou rouge feu. Ou jaune d'or.

— Formidable, dit Hester. En voyant cela, père aura une attaque d'apoplexie.

Jessica se représenta la scène. Elle aurait ri mais brusquement Hester s'évanouit. Jessica eut tout juste le temps de la rattraper avant qu'elle ne tombe à terre.

— Elle est en train de se laisser mourir de faim, dit le Dr Lyons. Elle est trop maigre et, dans son état, c'est dangereux.

Les yeux du médecin, d'un bleu délavé, paraissaient inquiets derrière ses lunettes.

— Elle mange un peu mieux depuis que je suis ici, mais ça ne fait que quelques jours, dit Jessica.

Elle était angoissée. Et où donc était passé Regmont ? Elle ne l'avait pas

encore vu. Ou bien il avait des horaires bizarres, ou bien il n'était pas rentré à la maison... depuis près de trois jours !

— C'est loin d'être suffisant, dit le médecin.

Il posa les mains sur ses hanches. Pour quelqu'un qui s'inquiétait de la maigreur de Hester, il avait l'air efflanqué.

— Elle est dans son lit, reprit le Dr Lyons. Il faut qu'elle y reste jusqu'à son terme. Il faut aussi qu'elle mange. Souvent mais un petit peu à la fois. Et pas d'émotions fortes dans cet état : son cœur est affaibli.

— Je n’y comprends rien, dit Jessica. Cela fait des mois qu’elle est malade. Qu’est-ce qui la mine ?

— Je n’ai aucun moyen de le savoir, madame. Lady Regmont répugne étrangement à se laisser examiner. Néanmoins, je crois pouvoir dire qu’elle est portée à la mélancolie. L’esprit agit sur le corps, c’est indéniable, même si nous ne savons pas très bien comment.

Les lèvres de Jessica tremblèrent mais elle réussit à retenir ses larmes.

La vie, c’est si fragile, si précieux. Et beaucoup trop court.

Le médecin empocha ses honoraires et déguerpit.

Jessica se rendit dans la chambre de sa sœur et s'assit sur le bord du lit. Hester était d'une pâleur extrême, elle dont le teint avait été autrefois si lumineux !

— Tu as l'air bien sérieuse, dit Hester en tâchant de sourire. Il n'y a rien de grave. J'ai eu des nausées abominables mais maintenant c'est passé.

— Écoute-moi bien, dit Jessica avec une pointe de colère dans la voix. J'en ai assez de veiller des mourants.



— Ça ne t'est encore arrivé qu'une fois, répliqua sèchement Hester.

— Une fois de trop. Si tu crois que je vais le refaire, tu te trompes lourdement.

Jessica prit la main de sa sœur pour adoucir l'effet de ses paroles.

— Ton bébé se donne beaucoup de mal pour survivre dans ton ventre, reprit-elle, et nous allons l'aider, crénom !

— Jess, murmura Hester tandis que ses yeux s'emplissaient de larmes, je ne suis pas aussi forte que toi.

— Tu me trouves forte ? Je ne le suis pas. Je bois trop. J'ai repoussé l'homme

que j'aime parce que j'ai peur qu'un jour ce soit lui qui me repousse et que je ne supporte pas cette idée. Sur le bateau d'Alistair, il y avait un homme qui brutalisait un moussaillon. Je l'ai affronté mais, en face de lui, j'ai cru que j'allais m'évanouir. Je suis faible, peureuse et absolument incapable de te voir languir. C'est pourquoi je ne veux plus entendre de mauvaises excuses. Tu vas manger tout ce que je te donnerai à manger et tu vas boire tout ce que je te donnerai à boire et d'ici quelques mois tu vas tous nous récompenser en mettant au monde un beau bébé à aimer.

— À vos ordres, répondit Hester sans chercher à dissimuler son irritation.

Jessica interpréta ce mouvement d'humeur comme un signe encourageant. Elle tira aussi la leçon des événements de la journée, à savoir que la vie et le bonheur sont trop précieux pour être dédaignés. Elle allait accorder à Alistair tout le temps dont il avait besoin pour trouver ses marques ; elle le perdrait peut-être, mais pas sans combat. S'il le fallait, elle l'enfermerait quelque part avec sa mère et Masterson pour les forcer à clarifier les choses entre eux.

Après avoir embrassé Hester sur le front, elle alla parler à la cuisinière.

Lorsque Michael entra dans le bureau d'Alistair, il le trouva penché sur les plans d'un nouveau système d'irrigation.

— Mon ami, vous avez l'air d'un épouvantail, lui dit-il en remarquant les joues mal rasées et la chemise chiffonnée. Pourquoi n'habitez-vous pas chez Masterson ?

Alistair releva les yeux.

— Rien au monde ne pourrait me contraindre à vivre sous le même toit que lui.

— Je savais que vous répondriez ça.

— Alors, pourquoi le demander ?

— Par pure perversité.

Avec un raclement de gorge qui ressemblait furieusement à un grognement, Alistair se redressa et se passa la main dans les cheveux. Michael était bien placé pour savoir à quel point les premiers mois allaient être éprouvants pour son ami. Un an et demi après la mort de Benedict, il commençait à peine à se sentir à l'aise dans sa nouvelle existence.

— J'ai assez de soucis comme ça sans que les pervers s'en mêlent.

— Ce sera encore pire quand vous sortirez de votre repaire pour paraître en public. Déjà, les gazettes disent que vous m'avez supplanté, que, désormais, le plus beau parti d'Angleterre, ce n'est pas moi mais *vous*, ce dont je vous suis infiniment reconnaissant.

Alistair invita Michael à s'asseoir et s'installa dans le fauteuil de cuir derrière le bureau. Le décor évoquait la mer et la marine. Pour les couleurs, c'était surtout du bleu et du blanc. Les meubles avaient les formes fluides des coques de bateau. Les abat-jour, les ferrures, les gonds et les poignées de

porte étaient en cuivre. Cet endroit était parfaitement assorti à celui qui l'habitait, un aventurier, un perpétuel errant. C'est pourquoi son affirmation suivante résonna comme une incongruité.

— Je ne suis pas célibataire.

— Vous n'êtes pas marié non plus, repartit Michael. Ce qui fait que vous êtes libre.

— Pas dans mon esprit.

— Vous êtes toujours décidé à avoir Jessica ?

— Elle est déjà à moi, dit Alistair avec un haussement d'épaules. Le reste est une simple formalité.

— J'espère que ça ne veut pas dire que vous vous êtes permis des privautés ?

L'idée avait quelque chose de déplaisant. Jessica était la veuve de son frère. Elle était un membre de sa famille et une amie. Elle avait aimé Benedict, elle l'avait rendu heureux. Quand il était tombé malade, elle avait refusé toutes les invitations pour ne pas le laisser seul, boudant les dîners et les bals, et, lorsqu'il était entré en agonie, elle lui avait tenu la main jusqu'à la fin. Pour tout ce qu'elle avait fait, Michael était prêt à la protéger tant qu'elle vivrait.



En pianotant sur le bras de son fauteuil, Alistair le regarda fixement.

— Les détails de ma relation avec Jess ne vous regardent pas.

— Si vos intentions sont honorables, pourquoi ne pas annoncer vos fiançailles ?

— Si cela ne dépendait que de moi, nous serions déjà mariés. C'est Jessica qui veut remettre à plus tard, pour des raisons que je ne comprends pas très bien. Elle se comporte comme si certaines choses pouvaient modifier mes sentiments pour elle.

— Par exemple ?

— Par exemple, que Masterson tienne à ce que j'épouse une jeune fille capable de lui donner des petits-enfants. Ou que ma mère désapprouve mon choix. Ou que je me découvre soudain une irrésistible envie de procréer.

— Je ne vois rien de déraisonnable dans tout cela.

— Je suis follement amoureux d'elle depuis toujours et il n'y a aucune raison pour que ça change un jour.

— Cela ne vous a pas empêché de faire d'innombrables conquêtes.

— Si elles vous semblent innombrables, vous devriez prendre des

cours d'arithmétique.

— Je n'ai pas eu besoin de les voir pour savoir qu'il y en a eu beaucoup. Quand on vous rencontrait, quelle que soit l'heure, il y avait toujours une odeur de femme sur vous.

À la grande surprise de Michael, les pommettes d'Alistair rougirent un peu.

— Celles que vous avez vues, grommela Alistair, qu'en avez-vous retenu ?

— Désolé, cher ami, mais vos donzelles ne m'intéressaient pas tant que ça. Et, en général, on n'avait pas souvent l'occasion de voir deux fois la même.

— Vous n'avez pas remarqué que c'étaient toutes des blondes ? Avec le teint pâle et les yeux clairs ? Je n'en ai jamais trouvé une avec les yeux gris mais, en un certain sens, tant mieux. Je ne suis pas homme à me contenter de la copie d'un inestimable joyau. Il n'y a rien de tel que l'original, murmura-t-il, l'esprit ailleurs. Et lorsqu'un homme a eu la chance d'acquérir un trésor, eh bien, il le garde précieusement.

Michael resta pensif un moment. Il finit par comprendre que les sentiments d'Alistair pour Jessica ressemblaient

beaucoup à ceux que lui-même éprouvait pour Hester.

On vint frapper à la porte. Alistair leva un sourcil interrogateur. La voix du majordome se fit entendre.

— Pardonnez-moi, monsieur le marquis, mais Mme la duchesse de Masterson est ici, qui demande à vous voir.

En soupirant, Alistair hocha la tête.

— Faites-la entrer.

Michael agrippa les bras de son fauteuil, s'apprêtant à se lever.

— Restez, dit Alistair.

Michael se rembrunit.

— Je vous demande pardon ?

— S'il vous plaît.

Michael se rassit, pour se lever de nouveau lorsque la mère d'Alistair entra. Il sourit, heureux comme le sont les hommes à la vue d'une belle femme. À la différence de ses frères, Alistair ressemblait beaucoup à sa mère. Mêmes cheveux noirs, mêmes yeux bleus. Même esprit caustique, même charme. Et tous deux élégants, bien faits, majestueux.

— Milord Tarley ! s'exclama-t-elle d'une voix douce. Vous avez l'air en pleine forme et beaucoup trop séduisant pour le repos de la gent féminine.

Il baisa la main qu'elle lui tendait.

— Madame la duchesse, c'est toujours un rare plaisir.

— Avez-vous l'intention d'assister au bal masqué chez les Treadmore ?

— Je ne manquerai cela pour rien au monde.

— Excellent. Dans ce cas, iriez-vous jusqu'à prier mon fils de vous y accompagner ?

Michael regarda Alistair et sourit en le voyant, les mains à plat sur sa table de travail et la mine sévère.

— Je n'ai pas de place dans mon emploi du temps pour ce genre de

sottises, dit Alistair.

— Débrouille-toi, répliqua la duchesse sur un ton sucré. Les gens commencent à bavarder.

— Qu'ils bavardent !

— Tu as été absent pendant des années. Les gens ont envie de te voir.

— Dans ce cas, dit-il avec une pointe d'ironie, un bal masqué est le dernier endroit où je dois aller.

— Alistair Lucius Caulfield ! dit la duchesse en agitant son index.

— Dieu tout-puissant ! Quand a-t-il lieu, ce maudit bal ?



— Mercredi, ce qui te donne cinq jours pour libérer une simple petite soirée.

— La première d'une longue série, bougonna-t-il, si cela ne tient qu'à vous.

— Je suis fière de toi. Est-ce un crime d'avoir envie de te montrer ?

Michael, les bras croisés, buvait du petit-lait. C'était un régal de voir Alistair courber l'échine devant quelqu'un.

— C'est bon, j'irai, dit Alistair.

Comme sa mère triomphait déjà, il s'empessa d'ajouter :

— Mais à condition que ma fiancée y assiste aussi. Il n'y a guère que sa présence qui puisse rendre l'épreuve à peu près tolérable.

— Ta fiancée ?

La duchesse s'installa doucement dans le fauteuil le plus proche. Une expression de stupeur se répandit sur ses nobles traits.

— Oh, Alistair, reprit-elle. De qui s'agit-il ?

— Jessica Sinclair, lady Tarley.

— Tarley, répéta la duchesse en regardant Michael.

Michael s'agrippa aux accoudoirs de son fauteuil.

— Ma belle-sœur.

— Oui, bien sûr...

Elle se tourna de nouveau vers Alistair.

— Mais, reprit-elle après s'être éclairci la voix, elle est plus vieille que toi, il me semble ?

— Si peu. Deux ans, cela ne vaut pas la peine d'en parler.

— Elle est restée longtemps mariée avec Tarley, n'est-ce pas ?

— Oui, plusieurs années. Ce fut un mariage heureux.

La duchesse hocha la tête mais elle paraissait estomaquée. Avait-elle besoin de savoir si ce mariage avait été heureux ou malheureux ?

— C'est une jolie fille, dit-elle.

— La plus belle femme du monde, renchérit Alistair en jetant sur sa mère un regard d'oiseau de proie. J'aurais hâte de vous la présenter mais Jessica se fait prier. Elle a peur que vous ne la jugiez mal. Je lui ai pourtant assuré que son inquiétude était sans objet. Comment pourriez-vous mal juger une femme de mérite, et qui fait de moi le plus heureux des hommes ?

La duchesse ravala sa salive.

— Évidemment.

— Vous pourriez peut-être lui écrire une gentille lettre ? Je suis sûr que ça la tranquilliserait.

Elle acquiesça d'un signe de tête et se leva.

— Je vais chercher quelque chose de convenable à lui dire.

Michael et Alistair se levèrent à leur tour. Tandis qu'Alistair raccompagnait la duchesse, Michael se servit un verre de brandy. Il en voulait à Alistair de l'avoir mis encore une fois dans une situation inconfortable.

— Qu'est-ce qui vous a pris, Baybury ? s'écria-t-il lorsque Alistair revint. Êtes-vous tombé sur la tête ?

— Et vous, qu'est-ce qui vous prend de brandir mon titre de la sorte ? répliqua Alistair avec désinvolture. Si vous êtes surpris de la façon dont j'ai géré la situation, c'est que vous ne m'avez jamais regardé.

— Il n'y avait aucune raison pour que je reste. C'était gênant pour moi et gênant pour votre mère.

Alistair s'approcha du guéridon sur lequel se trouvait la bouteille de brandy et se versa un verre.

— C'est précisément pour ça que je vous ai demandé de rester, expliqua-t-il. J'avais peur qu'elle réagisse mal, qu'une parole regrettable ne lui échappe. Votre présence l'a obligée à se contenir. Maintenant, elle va avoir le temps de la réflexion. J'espère qu'elle arrivera à la conclusion que mon bonheur passe avant toute autre considération.

— Vous avez toujours été non-conformiste, mais cette fois... cette fois, d'autres gens sont concernés.

Alistair vida son verre et s'appuya contre le guéridon.

— Êtes-vous en train d'essayer de me faire croire que vous ne seriez pas prêt à tout pour avoir lady Regmont ?

Michael s'immobilisa, la main crispée autour de son verre. Considérant la haine que lui inspirait le comte, il ne pouvait décemment pas répondre à cette question.

Souriant d'un air entendu, Alistair reposa son verre.

— J'ai des courses à faire. Voulez-vous m'accompagner ?

— Pourquoi pas ? bougonna Michael. Avec un peu de chance, nous finirons la journée chez les fous ou en prison. Dieu



sait qu'on ne s'ennuie jamais avec vous, Baybury.

— Ah ! Mon titre, une fois de plus ! Vous devez beaucoup m'en vouloir.

— Vous feriez mieux de vous y habituer, répliqua Michael. À la soirée Treadmore, vous allez l'entendre des centaines de fois.

Alistair prit Michael par le cou et l'entraîna vers la sortie.

— Je l'aimerai peut-être quand Jess sera marquise de Baybury. En attendant, amusons-nous !

— Bien dit !

— Cette nuance de rouge est très surprenante, dit Hester depuis son lit.

Au milieu d'une montagne de coussins, elle avait l'air juvénile, même si le décor de ses appartements convenait à une femme adulte. En fait, Jessica avait trouvé le domaine de sa sœur plus étonnant encore que le rouleau d'étoffe que Hester était en train d'examiner. À l'opposé des tons vifs répandus dans le reste de la maison, la chambre et le boudoir de Hester étaient le règne de la grisaille. L'effet était sobre, apparemment. Selon Jessica,

c'était plutôt sombre. Pas du tout ce qu'elle s'était attendue à voir.

— Très audacieux, renchérit lady Pennington.

Jessica tourna de nouveau son attention vers la pièce de soie rouge sang. Elle imagina sans peine ce que cela signifierait pour Alistair – qu'il l'avait changée, rendue plus hardie, aidée à s'épanouir.

— Je n'aurai jamais l'occasion de porter une robe de cette couleur.

— En tête à tête, suggéra Hester.

Jessica se demanda ce qu'Elspeth pouvait penser de cette conversation.

Reprocherait-elle à la veuve de son fils d'essayer de revivre ?

— Ma chère enfant, lui dit Elspeth comme si elle avait lu dans ses pensées, ne vous tourmentez pas pour moi. Benedict vous aimait. Il n'a jamais rien voulu d'autre que votre bonheur. Moi aussi, c'est ce que je vous souhaite.

Jessica détourna vite la tête car ses yeux commençaient à s'emplier de larmes.

— Merci.

— Ce serait plutôt à moi de vous remercier, dit la comtesse. La vie de Benedict a été brève mais grâce à vous

elle a été heureuse et je vous en serai éternellement reconnaissante.

De l'animation du côté du lit attira l'attention de Jessica. Hester s'était penchée pour caresser la luxueuse étoffe. La modiste était en train d'en vanter les mérites à mi-voix, le ton révérencieux et la mine ravie – ce qui en disait long sur le genre de réactions que risquait de provoquer une femme assez audacieuse pour s'en faire une robe.

— Tu pourrais te contenter d'un corsage, suggéra Hester. Assorti à une jupe de satin, ou même de soie damassée, d'une couleur plus froide.

— Non, murmura Jessica en croisant les bras. Je veux toute la robe dans ce tissu. Avec un corsage drapé. Et décolleté dans le dos.

— Magnifique ! s'exclama la modiste, avec un grand sourire.

D'un claquement de doigts, elle fit signe à ses deux assistantes de s'approcher pour prendre les mesures.

Une servante à bonnet blanc entra et fit la révérence.

— Lady Tarley, dit-elle. Quelque chose vient d'arriver pour vous. Souhaitez-vous que je l'apporte ici ?

Jessica fronça les sourcils.

— Y a-t-il un motif particulier pour que je le voie maintenant ? Ne pourriez-vous le mettre dans ma chambre ?

— Le commissionnaire nous a bien recommandé de vous le remettre sur-le-champ.

— Curieux ! Eh bien, oui, apportez-le.

— De quoi peut-il s'agir ? demanda Hester.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Jessica.

Mais elle pria en secret pour que ce soit de la part d'Alistair. Son humeur s'altérait depuis qu'elle était séparée de lui – et ça ne faisait que quelques jours.

Sans la santé précaire de sa jeune sœur et la nécessité de veiller constamment à ce qu'elle se nourrisse, Jessica l'aurait déjà rejoint.

Un court instant plus tard, la servante reparut, portant un panier. Lorsqu'elle l'eut posé sur le sol, il se mit à tanguer et à faire entendre des plaintes. Jessica s'approcha.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda lady Pennington en se débarrassant de la tasse et de la soucoupe qui lui encombraient les mains.

Jessica s'accroupit, souleva le couvercle du panier et resta bouche bée



à la vue d'un bébé carlin qui s'agitait comme un fou entre les parois capitonnées.

— Regardez-moi ça ! s'exclama-t-elle, séduite.

Elle prit délicatement le chiot entre ses mains et rit de le sentir si doux, si vivant.

— Mon Dieu ! s'écria Hester. Un petit chien !

Jessica rit de plus belle. S'asseyant sur les talons, elle posa le chiot sur ses genoux et regarda la plaque qui pendait à son collier de cuir rouge.

*Achéron*, pouvait-on lire d'un côté, ce qui lui serra le cœur. De l'autre côté était gravé : *Avec tout mon amour, ALC.*

— Qui vous envoie cette créature ? demanda la comtesse.

— Je crois que j'ai deviné, dit Hester d'un ton rêveur.

Jessica s'empara de la lettre accrochée à l'anse du panier par un ruban de soie noire. Les armoiries imprimées dans le sceau de cire rouge lui rappelèrent qu'Alistair était désormais marquis de Baybury. Elle n'en fut que plus déterminée à se battre pour le garder.

*Jessica très chère et très têtue,  
J'espère que le petit personnage ci-  
joint vous fera plaisir. Je l'ai  
chargé de veiller sur vous et de  
vous protéger car je sais qu'il vous  
aimera à la folie, tout comme moi.*

*Ma mère tient à ce que j'assiste au  
bal masqué chez les Treadmore  
dans cinq jours. Je lui ai dit que je  
n'irai que si ma fiancée y va aussi.  
Vous voyez, je suis prêt à toutes les  
audaces pour vous voir.*

*Transmettez s'il vous plaît à votre  
sœur les vœux que je forme pour le  
prompt rétablissement de sa santé.*

*Je comprends sans peine qu'elle ait séché sur pied pendant votre absence. J'en ressens moi-même les néfastes effets.*

*Vôtre à jamais,*

*ALISTAIR*

Avec la lettre, il y avait un dessin qui la représentait allongée dans le kiosque qu'il avait construit là-bas. Elle avait les yeux rêveurs, les lèvres gonflées, les cheveux en désordre, le buste à peine voilé par sa chemise en linon. Il n'avait pas emporté son matériel de dessin ce jour-là, ce qui signifiait qu'il avait gravé

cette image dans sa mémoire pour y repenser à loisir.

— Jess, ne pleure pas ! s'écria Hester, affolée par les larmes qui lui coulèrent sur les joues.

— Tout va-t-il bien, très chère ? demanda la comtesse en s'approchant. Cela vous a-t-il fait repenser à la mort de Temperance ? Cela a-t-il réveillé le chagrin que vous en aviez conçu ?

Jessica serra sur son cœur le petit chien et la lettre qui l'accompagnait.

— Non. Même si je ne peux pas penser à elle sans que cela me rappelle à quel point la vie est brève. Benedict

était l'homme le plus solide que j'aie jamais connu. Alistair a perdu ses trois frères. Hester et moi avons perdu notre mère. On ne peut pas se permettre de mépriser le bonheur. Il faut l'exiger, au besoin se battre pour l'obtenir.

Elsbeth s'accroupit à côté de Jessica et tendit les mains.

— Comme tu es adorable, toi !  
roucoula-t-elle lorsque Jessica lui eut donné Achéron.

Jessica se leva et regarda de nouveau la chatoyante pièce de soie.

— Maintenant, j'ai une occasion de porter du rouge.

— Que Dieu ait pitié de lui !  
s'exclama Hester avec une lueur  
narquoise dans ses yeux verts.

— Pour lui, c'est trop tard, répondit  
Jessica en se tournant vers les  
assistantes de la modiste. Il est déjà en  
mon pouvoir.

On se sent plus libre derrière un masque, incontestablement.

Alistair se le redit mille fois alors que les invités se pressaient pour le saluer. Il fut souvent tenté de poser la main sur la lettre rangée dans sa poche comme un talisman, mais il se retint. Son contenu lui donnait la force de supporter ces gens soucieux de faire bonne impression au futur duc de Masterson. Ils ne semblaient pas se douter qu'Alistair avait une excellente mémoire. Il se



souvenait de ceux qui l'avaient méprisé quand il n'était que le cadet. Il se souvenait des femmes qui l'avaient payé pour lui faire faire des choses indécentes. Il n'avait pas oublié non plus ceux qui l'avaient humilié.

*Alistair bien-aimé,*

*Votre cadeau et le billet qui l'accompagnait m'ont remplie de joie. La prochaine fois que je vous verrai, je vous ferai mesurer l'étendue de ma gratitude.*

*Quant au bal masqué, rien ne pourra m'empêcher de vous y*

*rejoindre – comme je suis prête à vous rejoindre n'importe où, n'importe quand. Vous voilà prévenu.*

*Irrévocablement vôtre,*

*JESSICA*

À sa gauche, il y avait Masterson, impassible et austère. À sa droite, sa mère, occupée à faire du charme à tous ceux qui s'approchaient. Toutefois, elle n'avait pas écrit à Jessica. Il ne s'y était pas vraiment attendu.

— La fille Haymore est ravissante, murmura Louisa en se servant de son

éventail pour indiquer une jeune personne en train de s'éloigner.

— Je ne vois pas qui c'est.

— Tu viens juste de la rencontrer. Elle a fait exprès d'abaisser son masque pour que tu puisses voir son visage.

D'un air désabusé, il haussa mollement les épaules.

— Je vous crois sur parole.

L'orchestre, au balcon, joua quelques notes guillerettes pour annoncer le début du bal. Les invités s'écartèrent pour libérer la piste de danse.

— Ils vont commencer par un quadrille, dit la duchesse d'un ton pincé.

Tu aurais pu inviter l'une de ces jeunes filles à danser. Cela aurait été la moindre des politesses.

— Je crois avoir été extrêmement poli avec chacune d'entre elles.

— Tu es un merveilleux danseur. J'ai toujours adoré te regarder. Je suis certaine que tous ceux qui sont ici auraient été du même avis que moi.

— Mère ! s'exclama-t-il en se tournant vers elle alors que l'orchestre commençait à jouer. Je ne pourrais pas choisir une cavalière sans qu'aussitôt les gazettes fassent des commentaires et je n'ai pas envie que ça arrive. Je ne

suis pas disponible et je ne veux surtout pas donner l'impression que je le suis.

— Tu n'as même pas regardé la marchandise ! protesta la duchesse avec une trivialité qui ne lui ressemblait guère. Tu t'es entiché d'une femme plus vieille que toi. Je n'y vois pas d'inconvénient. Étant donné les circonstances, elle peut te servir. Elle connaît beaucoup de monde, elle a des choses à t'apprendre. Mais, je t'en prie, réfléchis aux conséquences à long terme. C'est une veuve, Alistair, elle a davantage de liberté qu'une jeune fille,

tu n'as pas besoin de l'épouser pour t'amuser avec elle.

Alistair avala bruyamment une grande goulée d'air. Et puis, une deuxième, car il ne tenait pas à se mettre en colère au milieu de cette assemblée.

— Pour notre bien à tous les deux, je vais me dépêcher d'oublier ce que vous venez de dire.

Il jeta un coup d'œil à Masterson, qui faisait semblant de n'avoir rien entendu.

— On n'en finira donc jamais avec cette hypocrisie ? lui demanda Alistair. Vous prétendez avoir pardonné à ma mère, mais c'est pour mieux la punir

encore et encore. Jusqu'à quand faudra-t-il qu'elle paye ?

Le duc s'obstinait à regarder devant lui. Seul le frémissement de sa mâchoire indiquait qu'il avait entendu.

Alistair se retourna vers la duchesse et ôta son masque.

— Vous n'avez peut-être pas assez payé mais moi, oui. Toute ma vie, j'ai souhaité votre bonheur, mère. J'ai essayé de vous faciliter la vie de toutes les façons possibles. Là-dessus, je ne céderai pas.

Les yeux de Louisa s'emplirent de larmes. Alistair compatit mais ne vit pas

de remède à sa détresse.

C'est alors qu'un brouhaha s'éleva dans la vaste salle. Alistair se rendit compte que sa mère, les yeux écarquillés de stupeur, fixait quelque chose qui se trouvait derrière lui. Au même moment, il ressentit ce tressaillement particulier qui signalait la présence de Jessica.

En la voyant, il reçut un coup en pleine poitrine. Ses poumons se vidèrent d'un coup. Du rouge. Elle était tout en rouge. Emballée dans de la soie comme un cadeau. Le décolleté laissait nues des épaules et une gorge d'une exquise blancheur. Les seins montraient leur



naissance et faisaient deviner le reste. Sa riche chevelure était divisée en deux, avec des mèches retenues sur le sommet de la tête et d'autres qui tombaient librement, ce qui lui donnait un air échevelé. Les longs gants d'une blancheur immaculée qui lui montaient jusqu'à mi-bras renforçaient encore la sensualité de l'ensemble.

Comme les danseurs continuaient de sautiller, Alistair en déduisit que l'orchestre jouait toujours, mais il ne pouvait plus entendre la moindre note à cause du sang qui grondait dans ses veines tout près de ses tympans. Presque

tous les regards étaient fixés sur Jessica, alors qu'elle longeait la piste de danse de sa démarche lente et sensuelle. Voluptueuse. Séductrice.

Il prit une profonde inspiration lorsque ses poumons commencèrent à le brûler. Sa poitrine était oppressée. Il la dévorait des yeux, sans perdre un seul détail, pour se rassasier de sa beauté après tant de jours d'absence.

En s'approchant, elle ôta son loup de satin rouge, afin qu'on puisse la regarder pendant qu'elle le regarderait, lui. Elle voulait que tout le monde – la haute société londonienne dont elle avait tant

redouté le jugement – voie qu'elle était éperdument amoureuse. Ses yeux gris brillaient, illuminés par un surcroît d'émotion qu'elle ne cherchait pas à cacher. Alistair était tout pour elle et aucun de ceux qui la regardaient ne pouvait plus en douter.

Mon Dieu, qu'elle était brave ! Elle était restée sourde d'une oreille à force d'être battue, son esprit avait été façonné dans le même moule que celui de toutes ces belles dames et tous ces beaux messieurs, et cependant elle venait à lui sans hésitation ni peur.

Il ne voyait plus personne d'autre dans cette vaste salle de bal alors qu'elle le regardait de cette façon tellement plus éloquente que des mots – elle l'aimait de toute son âme. Sans réticence. Sans équivoque. Sans condition.

— Regardez bien, mère ? dit-il à mi-voix, fasciné. Vous avez vu beaucoup de mensonges et vous en verrez encore, mais vous ne verrez nulle part de plus belle vérité que celle qui se tient en ce moment même devant vous.

Il se mit en marche vers Jessica sans l'avoir décidé, comme s'il était aimanté. Lorsqu'il fut assez près pour la humer, il

s'arrêta. Ils n'étaient plus séparés que par quelques centimètres. L'envie de la prendre dans ses bras et de la serrer contre lui était irrépressible.

— Jessica, dit-il en fermant les poings pour s'empêcher de la caresser.

Les danseurs les dévisageaient en passant mais il s'en moquait.

La robe de Jessica était un prodigieux acte de bravoure pour lequel il n'arriverait jamais à lui exprimer complètement son admiration. Ce n'était plus la femme qui était montée à bord de l'*Achéron*. Elle ne pensait plus qu'il était trop bien pour elle ni elle indigne

de lui. Demain, il ne l'en aimerait que davantage. Et encore un peu plus le jour suivant.

— Milord, dit-elle en le dévorant des yeux, la manière dont vous me regardez...

Il s'inclina, sachant qu'on lisait ses sentiments sur son visage. Cela devait être évident pour tout le monde qu'il était fou d'elle.

— Vous m'avez manqué terriblement, avoua-t-il. Pour moi, il n'y a pas de pire tourment que d'être séparé de vous.

Les premières notes d'une valse se firent entendre. Alistair ne laissa pas

passer l'occasion. Il prit Jessica par la taille et l'entraîna vers la piste de danse.

Alistair était superbe. Il n'y en avait pas deux comme lui dans l'assistance.

Jessica était émerveillée de le voir si beau. Il portait un habit noir, l'austérité de son costume accentuant la perfection de sa silhouette et de ses traits. Il semblait rayonner, avec ses cheveux noirs et ses yeux extrêmement bleus qui reflétaient la lumière des lustres. Il n'avait pas besoin d'ornements pour être splendide. Son regard perçant et son demi-sourire attiraient les femmes.

Même les hommes subissaient son charme, fait d'autorité naturelle et de confiance en soi.

À l'idée que cet homme extraordinaire était à elle, Jessica en eut le souffle coupé. Et la manière qu'il avait de la regarder, avec ce mélange de tendresse et de désir...

Comment avait-elle pu être assez folle pour envisager, ne serait-ce qu'une seconde, de renoncer à lui ?

— Dois-je comprendre que vous m'invitez à danser ? ronronna-t-elle lorsqu'ils arrivèrent au milieu de la piste.



— Je n'aurai pas d'autre cavalière que vous ce soir, alors, s'il vous plaît, faites-moi cette faveur.

D'une main il la prit par la taille et de l'autre il lui fit tendre le bras. Il se rapprocha. Très près. Scandaleusement près. Elle adora ça. Ils n'avaient encore jamais dansé ensemble, mais elle l'avait souvent imaginé. Il se mouvait avec une grâce naturelle. Ajouté à la sensualité de sa nature, ça le rendait fascinant à regarder. C'était le supplice de Tantale de se trouver si proche de son corps — ce corps magnifique, qu'elle connaissait si bien — sans pouvoir le caresser, à

cause du décorum et de quelques épaisseurs d'étoffe.

— Je vous aime, dit-elle en rejetant la tête en arrière pour mieux le voir. Je ne vous laisserai pas partir. Je suis trop égoïste et j'ai tellement besoin de vous.

— Je vais vous arracher cette robe avec les dents.

— Et moi qui espérais qu'elle vous plairait.

Une lueur malicieuse brilla dans les yeux d'Alistair.

— Elle me plaît tant qu'il s'en faut de peu qu'elle ne soit déjà retroussée jusqu'à votre taille.

Elle s'agrippa à lui. Il sentait le mâle, le bois de santal et la citronnelle. Elle détesta les gants qui l'empêchaient de le toucher et les centaines de gens autour d'eux. Elle pourrait vivre seule avec lui jusqu'à la fin de ses jours. Travailler côte à côte en silence. L'écouter jouer du violon. Lui parler de ce qu'elle ressentait, de ce qu'elle pensait, jusqu'à ce qu'il n'ignore plus rien d'elle.

La musique s'emballa. Il sourit paresseusement avant d'entraîner Jessica dans une volte vigoureuse. Elle éclata de rire, se trouvant merveilleusement bien dans ses bras. Il

dansait comme il faisait l'amour – avec un mélange de douceur et de force, avec une passion maîtrisée et juste ce qu'il fallait de brusquerie. Ils étaient collés l'un à l'autre. Leurs cuisses se frôlaient à chaque pas.

Il se laissait emporter par la musique exactement comme elle se laissait emporter par lui. En même temps, il la couvait des yeux.

— Tout le monde va savoir ce que vous ressentez pour moi, dit-elle.

— Je m'en moque.

— Pas moi.

En tournoyant de plus en plus vite, ils firent le tour de la piste, la jupe rouge de Jessica enroulée comme du lierre autour des jambes d'Alistair. Elle s'enflamma. Elle aurait voulu les lèvres d'Alistair sur sa peau nue et qu'il lui murmure à l'oreille les voluptueuses promesses qui la rendaient folle.

— Comment va votre sœur ? demanda-t-il d'une voix rendue rauque par le désir.

— De mieux en mieux. Elle garde le lit et elle s'alimente convenablement. C'est tout ce qu'il lui faut.

— Moi aussi, c'est tout ce qu'il me faudrait. Avec vous.

— On ne peut pas dire que vous vous reposez quand je suis au lit avec vous, milord.

— Est-ce qu'elle pourra se passer de vous dans un mois ?

Jessica sourit.

— D'ici que les bans soient publiés, elle n'aura plus autant besoin de moi.

— Bon. Parce que moi aussi j'ai besoin de vous.

Jessica ne lui demanda pas de nouvelles de sa mère. Inutile. Elle l'avait vu en conversation avec la

duchesse. Il avait eu l'air résolu. Lorsqu'il affichait ce visage-là, tout le monde savait que rien ne pourrait le faire reculer. C'était un trait de caractère pour lequel il était réputé : la force de ses convictions. Quoi que dise sa mère, son choix était arrêté et il s'y tiendrait.

— Je ne vais pas pouvoir rester tard ce soir, dit-elle. Je ne sais pas ce que Regmont fait de ses journées mais toute la maisonnée est déjà couchée lorsqu'il rentre et, quand il s'en va, personne n'est encore levé. Si je ne le connaissais pas aussi bien, je penserais qu'il m'évite. Quoi qu'il en soit, il faut que

quelqu'un tienne compagnie à Hester cette nuit et puis Achéron aussi va avoir besoin de moi.

Il se pencha jusqu'à ce que leurs deux bouches se touchent presque.

— Je vais me contenter de ça pour aujourd'hui, dit-il. J'avais besoin de vous voir, de vous toucher. C'est fait. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais commencer à vous faire la cour publiquement.

— Je vous en prie.

La tête lui tournait. Alistair la grisait davantage que le vin de Bordeaux. Il y avait plusieurs jours qu'elle n'avait pas



bu une goutte. L'abstinence avait été atroce au début mais elle commençait à se sentir mieux. Plus forte.

— Oui, faites cela, dit-elle encore. Autrement, je passerais pour une traînée. Songez à ma réputation, milord.

— Après tout le mal que je me suis donné pour vous dévergonder ?

— Soyez sans crainte, en privé, je resterai la même.

Alistair ralentit lorsque la musique s'arrêta mais le cœur de Jessica tambourinait toujours. Il se recula d'un pas et lui baisa la main à travers son gant.

— Venez, dit-il. Avant que vous ne partiez, je vais vous présenter à ma mère et à Masterson.

Elle acquiesça d'un signe de tête et, comme toujours, le suivit docilement.

Alistair récupéra son chapeau, son manteau et sa canne et s'en alla vers la porte. Depuis que Jessica était partie, le bal avait perdu tout son attrait.

— Lucius ?

Il marqua un temps d'arrêt. Son dos se redressa. Tous ses muscles se crispèrent au même moment. Il se retourna.

— Lady Trent.

Elle s'approcha en ondulant des hanches. Elle sortit même le bout de la langue pour s'humecter les lèvres.

— Tu es bien cérémonieux, dit-elle. Appelle-moi Wilhelmina. Nous avons eu de beaux moments d'intimité, tous les deux, souviens-toi !

Elle avait toujours l'œil lubrique. Elle était toujours aussi mignonne. Ses courbes étaient toujours aussi généreuses. Mariée à un barbon. Quel gâchis !

Alistair éprouva de la honte. Il n'était plus plus celui d'autrefois. Grâce à Jessica, il avait pris conscience de sa

propre valeur. Les choses qu'il avait faites avec des femmes comme lady Trent l'écoeuraient aujourd'hui.

— Nous n'avons jamais été intimes, dit-il. Je vous souhaite le bonsoir, lady Trent.

Alistair quitta en hâte le manoir des Treadmore et poussa un soupir de soulagement en apercevant son carrosse qui l'attendait déjà au pied du perron. Il sauta à bord et s'installa.

Le fouet claqua et l'équipage se mit en branle. Le véhicule ralentit en arrivant près de la porte cochère, ouverte à deux battants, car la voie était encombrée.

Alistair savait que ce serait comme ça tout du long, les rues pleines de voitures transportant leurs passagers d'une fête à l'autre.

Il soupira. Se détendant peu à peu, il repensa au moment où il avait présenté Jessica à sa mère et à Masterson. Comme ils étaient tous les trois fort bien élevés et d'une politesse exquise, il n'avait aucune idée de ce qu'ils avaient pensé. Ils n'avaient échangé que des banalités et s'étaient séparés juste avant que l'ennui s'installe.

Le carrosse s'arrêta entre les deux piliers de la porte cochère, surmontés

chacun d'un lion de pierre. C'est alors qu'une silhouette surgit de la pénombre. La portière du carrosse s'ouvrit. Mais l'intrus se retrouva confronté à la pointe d'un poignard – celui qu'Alistair tenait caché dans sa canne.

Alistair ôta la capuche du forban... et dévoila le malicieux sourire de Jessica !

— Si je dois être embrochée par vous, je préférerais que ce soit avec quelque chose d'un peu moins pointu, dit-elle.

Alistair l'attira à l'intérieur. Le poignard lui glissa des mains, atterrit sur le sol et y resta. La portière fut refermée par le valet à qui Jessica avait graissé la

patte. L'habitacle était faiblement éclairé par une seule lampe à huile.

— À quoi jouez-vous, Jess ?

Elle se laissa tomber sur lui.

— La danse vous a peut-être suffi, mais pas à moi.

En prenant appui sur la poitrine d'Alistair, elle se pencha pour tirer les rideaux. Ensuite, elle retroussa impatiemment sa robe. Il eut le temps d'apercevoir les dentelles de ses pantalons et puis elle se mit à califourchon sur lui.

— Jess.

Ce fut un faible soupir. Il avait chaud. Sa poitrine était oppressée. Il n'avait plus assez de souffle pour parler. Le sentiment qu'il éprouvait pour elle était incontrôlable. Elle l'émerveillait, elle le surprenait, elle le séduisait.

— Il faut que je vous dise... vous devez savoir... balbutia-t-elle. Je suis désolée. J'ai eu peur. Je vous demande pardon si je vous ai causé un seul instant de chagrin ou d'incertitude. Je vous aime. Vous méritez mieux.

— En vous, j'ai la meilleure des femmes, répondit-il. Je n'en veux pas d'autre.



Sans même prendre le temps de retirer ses gants, elle commença à lui déboutonner sa braguette. Alistair rit doucement, ravi de la voir aussi impatiente. Pourtant, il la prit par les poignets pour arrêter son geste.

— Du calme, dit-il.

Les yeux de Jessica brillaient fiévreusement dans la lueur de la lampe.

— Vous me manquiez terriblement, dit-elle. La manière dont vous dansez... J'ai cru que ça passerait après vous avoir quitté mais ça n'a fait qu'empirer.

— Qu'est-ce qui a empiré ? demanda-t-il car il voulait se l'entendre dire.

— Mon envie de vous, répondit-elle ingénument.

Aussitôt, le membre d'Alistair se dilata et durcit.

— Alors, je vous emmène chez moi.

— C'est impossible. Je ne peux pas laisser Hester seule aussi longtemps. Et moi, je ne peux pas attendre.

Ainsi, elle envisageait de faire l'amour dans le carrosse ! Il fut tenté de la culbuter sur la banquette et de la prendre sauvagement sans lui laisser le temps de reprendre son souffle. Cependant, les circonstances ne s'y prêtaient guère. De l'autre côté de la

portière, les cochers s'interpellaient. Les passants dans la rue étaient si proches qu'on entendait ce qu'ils disaient et qu'en passant le bras par la fenêtre on aurait pu les toucher.

— Chut ! fit-il en lui caressant le dos en douceur. Je vais vous donner satisfaction mais il ne faudra pas faire de bruit.

Elle secoua la tête violemment.

— Prenez-moi ! J'en ai besoin...

— Par Dieu, Jess ! murmura Alistair.

Nous avançons comme des escargots. Trop lentement pour expliquer les

secousses du carrosse. Et il y a des gens partout autour de nous.

Jessica approcha sa bouche de l'oreille d'Alistair.

— Trouvez une solution, dit-elle. Ayez de l'imagination, que diable ! Je suis toute chaude et toute mouillée. À cause de vous, mon chéri. Vous ne pouvez pas me laisser dans cet état !

Alistair frissonna de la tête aux pieds. C'était une magnifique preuve de confiance qu'elle lui donnait. Pourtant, sa hâte et son ardeur suggéraient qu'elle n'était pas seulement poussée par le désir. C'était peut-être aussi une

conséquence de sa rencontre avec la comtesse et Masterson, qui ne la portaient pas dans leur cœur. Alistair savait bien que sa situation familiale était très différente de celle que Jessica avait connue avec Tarley. L'attitude protectrice de Michael en fournissait la preuve.

Alistair était révolté. Sa Jessica était idéale, irréprochable, et après ce qu'elle avait enduré pour devenir la parfaite épouse d'un pair d'Angleterre, personne n'avait le droit de la mépriser.

Il l'incita à se redresser un peu afin de la regarder droit dans les yeux.

— Jess, dit-il d'un ton grave.

Elle se figea. Inclinant la tête, il l'embrassa sur les lèvres et murmura :

— Je vous aime.

Après le fervent aveu d'Alistair, Jessica resta un long moment sans bouger, puis son esprit finit par se détendre. Elle se remit à respirer normalement et son fougueux désir céda la place à un besoin plus doux.

— Alistair.

— J'avais peur, moi aussi, dit-il. Vous voyez, nous sommes quittes.

Les yeux de Jessica s'emplirent de larmes brûlantes. Elle avait la gorge trop serrée pour parler.

— Vous deviez vous en douter, ajouta-t-il d'une voix douce.

Il porta la main à sa bouche, pinça son gant entre ses dents et tira.

— Oui, je m'en doutais, murmura Jessica. Mais c'est bon de se l'entendre dire.

— Alors, je vous le redirai souvent.

Il ôta le gant et le laissa tomber en écartant les dents. Puis, tout en la regardant d'un air qui en disait long, il fit de même avec l'autre gant. À sa grande surprise, Jessica trouva incroyablement érotique le déshabillage de sa main. Ça lui rappela qu'il avait



promis de lui ôter sa robe de cette façon-là.

Le second gant, détaché à son tour, tomba. Le carrosse tourna lentement au coin d'une rue.

Jessica tendit une de ses mains à Alistair. Déganté, il lui fut facile d'ôter un par un les petits boutons autour du poignet. Lorsqu'il eut dévoilé un triangle de peau blanche, il l'embrassa. Le frôlement des lèvres d'Alistair la fit tressaillir et son sexe palpita.

Son gant lui caressa le bras sur toute sa longueur lorsque Alistair le fit glisser. Le temps qu'il enlève l'autre,

Jessica était haletante. Il posa un baiser sur les phalanges au-dessus du rubis, puis il la lécha entre les doigts. Elle n'aurait pas été plus excitée s'il l'avait léchée entre les cuisses.

Hardiment, elle attrapa le sexe d'Alistair. Il émit un son qui ressemblait à un feulement. Elle adora la manière dont il s'offrit à ses caresses. De la tête aux pieds, il était voluptueux et consentant.

— Je ne serai jamais rassasiée de vous, dit-elle. Même si je devais vivre mille ans.

Il glissa les mains sous sa robe et lui empoigna les cuisses. Elle adora cela aussi. C'était sa façon de faire. Il commençait toujours par ce geste possessif, comme pour réaffirmer son pouvoir sur elle. En observant sa réaction, il lui pétrit les fesses. Ensuite, il glissa une main dans la fente de ses pantalons.

— Vous êtes brûlante et mouillée, murmura-t-il en écartant les replis intimes à la recherche du clitoris. Et vous me faites bander.

Il était très dur au toucher, en effet. Elle n'était pas peu fière d'exciter à ce

point un aussi bel animal. Débarrassée de ses gants, elle lui ouvrit sa braguette et recueillit au creux de ses mains le membre d'Alistair, si long, si épais. Elle le trouvait magnifique, avec ce gland énorme qui lui donnait l'impression de la déchirer quand il forçait le passage et ces veines dont les reliefs caressaient tous ses points sensibles.

Ce rare instrument de plaisir, elle l'empoigna à deux mains et le frictionna. Alistair sembla bientôt perdre tout contrôle. En grognant, il rejeta la tête en arrière contre le dossier de la banquette. Presque subrepticement, il glissa deux

doigts en elle, les fit tourner et commença à aller et venir, préparant le sillon pour la prochaine intrusion de son sexe.

Elle était prête. Elle l'avait été depuis le moment où Alistair s'était retourné et l'avait regardée comme si elle avait été une oasis dans le désert et qu'il venait d'errer dans les dunes pendant des jours et des jours.

Se redressant, elle ôta les doigts d'Alistair et les remplaça par son membre. Au moment où le bulbe appuya contre sa fente, elle se mit à trembler. Il la prit par les hanches pour la stabiliser

mais en lui laissant la liberté de faire les choses à son rythme.

En poussant des cris plaintifs, Jessica se laissa descendre le plus lentement possible pour savourer chaque millimètre de la pénétration. Il l'étreignait si fort qu'elle aurait des bleus.

— Jess, attendez ! grommela-t-il entre ses mâchoires serrées. Laissez-moi une seconde de répit. Vous êtes tellement étroite ! Non, par Dieu, ne bougez plus... Ah !

Il jouit en grognant, ses dents grincèrent, son sexe fit des bonds en elle

et son sperme fusa. Le membre d'Alistair se retrouva aspergé d'écume gluante et Jessica glissa, l'absorbant d'un coup jusqu'à la garde.

Elle enfonça ses ongles dans le cuir de la banquette. Alistair était secoué à chaque jet. Elle le regarda, bouleversée par la brutalité de son orgasme. C'était un expert en amour et elle arrivait à lui faire oublier son art sans rien faire de spécial ! Fallait-il qu'il la désire !

Il l'enlaça, la força à se redresser un peu et enfouit son visage entre ses seins. Il rit mais d'un rire plein d'amertume.

— Vous vous êtes donné tout ce mal pour ça !

Elle lui caressa les cheveux. Elle se rendait compte qu'il avait pris l'habitude d'estimer le plaisir qu'il donnait par sa quantité et non par sa qualité ; et les mauvaises habitudes sont difficiles à perdre.

— Pour ça, je serais prête à faire le tour du monde sur les genoux !

Il avait les joues rougies et les yeux brillants. Le carrosse tanguait sur les pavés inégaux, les bruits de la ville s'infiltraient dans l'habitacle.



Jessica embrassa Alistair sur le bout du nez et lui sourit tendrement.

— Votre plaisir est le mien, Alistair chéri, reprit-elle. Je n'en aurais guère si j'étais la seule dans ce cas. Et vous bandez encore. Vous avez de l'énergie à revendre. Vous m'avez toujours satisfaite.

Sans avoir l'air de forcer, il la souleva et la porta sur la banquette opposée. Les positions s'inversèrent. Jessica se retrouva dessous, avec sa cape de velours en guise de couche et le corps d'Alistair en guise de couverture. Il prit appui d'une main sur la custode et

de l'autre sur le repose-bras. Elle avait les jambes grandes ouvertes, un pied sur le dossier de la banquette, l'autre qui pendait dans le vide.

Elle était sans défense et Alistair en profita. Il fit librement aller et venir son membre en elle, avec d'habiles mouvements du bassin pour qu'elle en éprouve davantage de plaisir.

Elle gémit.

— Ne faites surtout pas de bruit, dit-il.

Mais aussitôt après il rendit la chose impossible avec un coup de boudoir particulièrement dévastateur.

Jessica l'agrippa par les hanches, consciente qu'ils étaient entièrement vêtus. Il agita son bassin de façon à exciter les parois les plus sensibles du vagin avec la couronne de son gland. Il se retira presque en entier, marqua une pause et replongea. Elle eut beau se mordre les lèvres, elle ne put retenir un cri de plaisir.

— Chut ! fit-il.

Ses yeux brillaient malicieusement.

Il se retira de nouveau, marqua de nouveau une pause. Il savait très bien ce qu'il faisait en lui infligeant ce supplice

— cette exquise lenteur, cette attente avant de plonger de nouveau.

— Alistair...

Les muscles de son vagin se resserrèrent autour de lui, comme si elle essayait de le retenir.

— Mon Dieu, que c'est bon ! soupira-t-il.

Son sexe enfoncé jusqu'à la garde, il se frotta contre elle, sa toison effleurant le clitoris.

— Je sens mon foutre en vous. Il y en a tant que vous êtes déjà toute trempée. Et j'en ai encore en réserve.

Jessica était haletante, affolée, couverte de transpiration. Elle aurait voulu de violents coups de boutoir, de vigoureux frottements, un orgasme qui l'emporte, et tout ce qu'il lui offrait, c'étaient des avancées et des retraits d'une lenteur agaçante.

Elle se cambra, cherchant à accélérer le rythme, son corps tendu comme un arc. Il la bâillonna avec sa main, étouffant les sanglots de plaisir qu'elle ne pouvait retenir.

— Ma chérie, lui dit-il à l'oreille, il y a des dizaines de personnes autour de nous et je suis en train de vous baiser.

Elle tressaillit, son désir à son comble. Les voix des promeneurs lui parvenaient, indistinctes, comme si elles étaient lointaines, alors qu'elles se trouvaient juste là, de l'autre côté de la portière. Elle entendit les sabots des chevaux sur les pavés, les roues des voitures qui passaient, et même les rires de leurs passagers. Le risque d'être découverts était immense. Elle ne s'en souciait pas. Seule comptait la quête de l'orgasme.

— Ah ! s'exclama Alistair avec un sourire espiègle, s'ils pouvaient vous voir maintenant, allongée sur la

banquette d'un carrosse, les cuisses écartées, la robe retroussée jusqu'à la taille, avec votre joli petit con envahi par ma queue et déjà tout gluant de mon sperme...

Elle le regarda par-dessus la main qui la bâillonnait. L'amour et la tendresse au fond de ses yeux compensaient la grossièreté de ses paroles. L'homme qu'elle aimait avait tant de facettes ! Parfois il était rugueux, parfois il était poli. Parfois il était innocent, parfois dépravé. Parfois il était vulnérable, parfois il avait l'air invincible. Mais, de tous ces traits de caractère, il n'aurait

pas fallu qu'il en manque un seul. Ensemble, ils formaient l'homme qu'elle aimait.

— Votre audace est un trésor, Jessica. Vous êtes un trésor et j'en suis conscient. Je mesure le privilège que vous m'accordez en vous offrant de cette façon, la confiance et l'amour que vous y mettez. Et je vous aime pour ça.

Il profita d'un cahot de la voiture pour porter l'estocade.

— Je vous aime trop, Jess, ajouta-t-il. C'est presque intolérable.

Il jouit avec un grognement qu'il étouffa en enfouissant sa bouche dans le



cou de Jessica. Elle se mit à vibrer sous lui. Ils s'enlacèrent, émerveillés l'un de l'autre.

Autour d'eux, la ville grouillait.

Michael, à demi caché derrière le journal, lut tout haut la fin de la chronique mondaine.

*Nous compatissons sincèrement avec les jeunes filles qui rêvaient de passer la corde au cou du magnifique marquis. Lady T., réputée pour sa froideur, désormais veuve et toute de rouge vêtue, a*

*attiré lord B. comme la flamme attire la phalène. Chers lecteurs, ce fut intense.*

*Quel scandale ! Quel régal !*

Sa lecture achevée, Michael abaissa le journal et regarda Alistair.

— Quoi ? demanda Alistair avant de boire sa bière à longs traits.

— Ne faites pas l'innocent. J'ai vu Jessica hier soir. Cette robe... Qu'avez-vous fait à ma belle-sœur ?

— Demandez plutôt ce qu'elle m'a fait à moi. La réponse serait beaucoup plus intéressante, je vous assure.

Alistair promena son regard sur le grand salon du club Remington. Il glana au passage de nombreux saluts et autant de sourires. Il comprenait maintenant l'intérêt qu'il avait suscité la semaine précédente. Tout le monde avait connu avant lui son nouveau statut auquel il n'était pas encore tout à fait habitué.

La veille, il avait rendu visite à la veuve d'Albert pour voir comment elle allait et si elle avait besoin d'aide. Elle bénéficiait d'un legs important mais elle avait adoré son mari et il lui faudrait sans doute autre chose que de l'argent et des biens pour surmonter l'épreuve. Il

lui faudrait une épaule solide sur laquelle s'appuyer, et il était prêt à lui offrir la sienne. En échange, elle lui avait appris une nouvelle qui pouvait tout changer.

— Votre nom associé à celui de Jessica, je n'ai rien entendu d'autre depuis ce matin, ronchonna Michael.

— L'annonce de nos fiançailles paraîtra demain dans les gazettes et ainsi l'âcre parfum de scandale se trouvera définitivement recouvert par une suave odeur de respectabilité. La nouvelle aurait déjà paru aujourd'hui si je n'avais

pas été malencontreusement retardé hier soir.

Alistair avait décidé de garder ce carrosse jusqu'à la fin de ses jours. Jessica et lui en utiliseraient beaucoup d'autres, sans doute, mais celui-ci resterait à jamais sous sa remise, attendant qu'il y vienne en pèlerinage avec Jessica de temps en temps.

— Et vos parents ? demanda Michael. Ils ont l'air mécontents.

Alistair haussa les épaules. S'il regrettait leur attitude, il n'éprouvait pas de remords.

— Ça leur passera.

Un bruit de papier froissé attira l'attention d'Alistair vers les mains de Michael, brusquement crispées sur le journal. Il se demanda ce qu'il avait bien pu dire pour susciter cette réaction. Puis il remarqua que son ami était en train de regarder vers la porte du salon. Alistair jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Edward Regmont venait de faire son entrée, suivi par un groupe de jeunes gens particulièrement excités.

— On l'invite à se joindre à nous ?  
proposa Alistair en se retournant.

— Êtes-vous fou ? dit Michael en pâlisant. Je ne vais quand même pas

trinquer avec un homme que j'estime indigne de voir le jour.

Alistair leva les sourcils. Il n'avait rien à répondre à cela. Malgré les similitudes de leurs situations, Alistair ne pouvait pas être d'accord. Lui, il n'avait jamais éprouvé de haine envers Tarley.

— Il a sûrement le diable au corps, dit Michael entre ses dents. Sa femme est à la maison, malade et enceinte, et il fait la noce comme un célibataire.

— La plupart des gentilshommes font ça.

— La plupart des gentilshommes ne sont pas mariés avec Hester.

— Je vous proposerais bien de quitter le pays mais c'est impossible.

Michael le regarda intensément.

— Est-ce la raison pour laquelle vous avez quitté l'Angleterre pendant si longtemps ? Parce que Jessica était mariée à Benedict ?

— Dans une certaine mesure, oui.

— Je ne me suis jamais douté de rien. Vous êtes un habile dissimulateur.

Si c'était un compliment, Alistair l'écarta d'un revers de main.



— Tellement habile que je me le cachais à moi-même. Je me suis persuadé que je n'avais que des besoins ordinaires et faciles à satisfaire. À la réflexion, cet aveuglement fut sans doute une bonne chose. Si j'avais su d'avance qu'elle allait me mettre le cœur sens dessus dessous, j'aurais été terrifié.

— Effectivement, vous avez changé, dit Michael d'un ton songeur en l'examinant. Vous êtes plus calme. Pour ainsi dire apprivoisé.

— Apprivoisé ? répéta Alistair en souriant. Mon Dieu, Michael, baissez la

voix quand vous dites des choses comme ça.

Des rires gras se firent entendre, attirant l'attention de Michael.

— Excusez-moi un instant.

— Je vous en prie, répondit Alistair.

Il but une gorgée de bière, hocha la tête et soupira. Michael avait raison : la conduite de Regmont était incompréhensible. La seule raison pour laquelle il se trouvait ici, lui, c'était que Jessica ne l'attendait pas à la maison.

— Lord Baybury ?

Alistair leva les yeux, vit Lucien Remington et lui sourit.

— Remington. Comment allez-vous ?

— On ne peut mieux. Puis-je me joindre à vous un moment ?

— Faites donc.

— Je ne vous retiendrai pas longtemps, promet Remington en s'asseyant dans le fauteuil à côté de celui que Michael venait de quitter. Si je ne suis pas rentré dans une heure, ma femme va venir me chercher. Vous excuserez mon audace. Comme vous devez vous en douter, je sais beaucoup de choses sur chacun des membres de mon club.

— C'est sage de votre part.

Remington hocha la tête gravement mais une lueur amusée passa dans ses yeux.

— Par exemple, je sais que nous avons un point commun que personne ne soupçonne et c'est pourquoi je suis bien placé pour comprendre que la situation actuelle ne doit pas être confortable pour vous.

Alistair se figea. Remington était le bâtard d'un duc. Il était l'aîné de son auguste père mais c'était son demi-frère, plus jeune mais légitime, qui hériterait un jour du titre et du domaine.

— Diable ! marmonna Alistair.

Ainsi Remington était au courant de sa bâtardise – un secret pourtant si bien gardé que seuls sa mère, Masterson et Jessica le connaissaient.

Il avait entendu dire que Remington enquêtait soigneusement sur les membres de son club mais il ne s'était pas attendu que ça aille aussi loin. Ce qui l'incita à se demander si, par la même occasion, il ne connaissait pas l'identité de son père...

— Si vous avez besoin d'aide ou d'un ami à qui vous confier, dit Remington avec affabilité, faites-moi l'honneur de vous adresser à moi.

— Solidarité entre bâtards ? dit narquoisement Alistair.

Il se retint toutefois de poser certaines questions, n'étant pas sûr d'avoir envie de connaître les réponses.

— Quelque chose comme ça.

Alistair le remercia. Il y a des gens qui valent la peine d'être gardés en réserve. Lucien Remington était de ceux-là.

On entendit crier du côté du bar. Remington se leva.

— Je vous prie de m'excuser, milord. Il faut que j'aie m'occuper d'un

problème qui est en train de devenir passablement ennuyeux.

Alistair se retourna pour voir ce que faisaient Regmont et ses turbulents acolytes.

— Un instant encore, Remington, s'il vous plaît. À propos de Regmont, dans la mesure où sa femme sera bientôt ma belle-sœur, dois-je craindre qu'il ne devienne problématique pour moi aussi ?

— Oui, répondit Remington.

Il salua et partit. Alistair se leva et chercha des yeux Michael. Il le trouva

nonchalamment appuyé au bar, non loin de Regmont et des autres. Il le rejoignit.

— Partons !

— Pas tout de suite.

Michael sortit de sa poche son étui à cigares. Regmont éclata de rire lorsque Remington lui demanda soit de parler moins fort, soit de vider les lieux.

— Partons, répéta Alistair. Je vous assure que ce serait plus sage.

Autour d'eux, l'atmosphère s'alourdissait comme avant l'orage. Regmont était assez soûl pour devenir agressif et Michael n'attendait visiblement que ça.



Lord Taylor, l'un des amis de Regmont, perdit l'équilibre et bouscula Michael, qui laissa échapper l'étui à cigares et le mouchoir qu'il tenait à la main. En tombant, l'étui à cigares s'ouvrit et de précieux cigares de Manille roulèrent sur le sol.

— Faites attention ! aboya Michael en se penchant pour ramasser son bien.

Regmont réprimanda vertement Taylor et s'accroupit pour aider Michael. Il ramassa un cigare et puis le mouchoir. En voyant le carré d'étoffe, il se figea, brusquement dessoûlé.

— Merci, dit Michael en tendant la main.

Le pouce du comte passa et repassa sur le monogramme brodé dans un coin.

— Intéressant, dit-il. Très intéressant.

Alistair regarda à son tour et ravala un juron en apercevant un H d'autant plus visible qu'il était rouge.

— S'il vous plaît, Regmont, insista Michael.

Regmont toisa Michael et puis Alistair.

— Je ne crois pas que je vais vous le rendre, dit-il à Michael en rangeant le

mouchoir dans sa propre poche. J'ai des raisons de penser qu'il m'appartient.

La fureur de Michael était palpable. Alistair lui mit la main sur l'épaule pour l'inciter à se contrôler. L'haleine de Regmont sentait l'alcool et il y avait quelque chose de fou dans ses yeux injectés de sang.

Michael se dressa sur ses ergots.

— Vous allez me rendre ça tout de suite, Regmont.

— Venez le chercher.

Michael serra les poings. Remington s'interposa. Il était non seulement grand et fort, tout à fait capable de se faire

respecter, mais trois de ses serviteurs l'accompagnaient.

— Messieurs, je vous rappelle qu'il y a une salle de boxe au sous-sol. Si cela vous chante, vous pouvez également sortir dans la rue pour vous battre comme des chiffonniers. Je le laisse à votre appréciation. Mais il n'y aura pas de violence entre ces murs.

— Nous pouvons aussi régler ça sur le pré, lança Michael. Choisissez vos témoins, Regmont.

— Bon Dieu ! grommela Alistair.

— Taylor et Blackthorne, dit Regmont.  
Michael acquiesça.

— Baybury et Merrick iront les voir demain pour s'occuper des détails.

— Il me tarde d'y être, dit Regmont avec un sourire carnassier.

— Pas autant qu'à moi, repartit Michael.

Jessica trempa sa plume dans l'encrier et écrivit.

*Alistair bien-aimé,*

*Je l'avoue, j'ai pensé à vous toute la journée, d'une façon qui vous aurait plu, je crois.*

Achéron, couché sur un coussin aux pieds de Jessica, grogna. Elle s'immobilisa avec sa plume en l'air au-dessus de la feuille de papier.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?  
demanda-t-elle au petit chien.

Il grogna de nouveau. Puis il se leva et traversa la pièce. Près de la porte, il fit des bonds et des virevoltes. Alors que Jessica commençait juste à comprendre le message, il poussa une petite plainte et là, sans plus de cérémonie, il s'oublia sur le parquet.

— Achéron ! dit-elle d'un ton doux et résigné.

Le chiot répondit par un gémissement pathétique.

Jessica s'empara d'une serviette dans le meuble de toilette. En se rapprochant

de la porte, elle entendit des éclats de voix. Elle laissa tomber la serviette dans la petite flaque et tourna la clenche. Les cris devinrent plus clairs sans l'écran de chêne massif et leur origine était facile à reconnaître : les appartements de Hester.

Jessica se pencha vers le petit chien.

— Pas étonnant que tu sois dérangé, murmura-t-elle. Attends-moi ici.

Elle descendit le couloir d'un pas vif. La voix de Regmont était plus sonore à chaque pas. L'estomac de Jessica se noua et ses paumes devinrent moites. La peur s'empara d'elle, une sorte de peur



qu'elle ne connaissait que trop. Elle s'efforça de respirer lentement.

— Vous m'avez humilié !... Depuis le duel !... Votre complicité avec Tarley dans mon dos !... Est-ce que j'ai une tête de cocu ?

Les réponses de Hester étaient à peine audibles. Toutefois, leur débit rapide indiquait la colère... ou la frayeur. Entendant un choc, Jessica se précipita pour ouvrir la porte.

Le spectacle qu'elle découvrit la laissa pantoise.

Sa sœur était debout près du lit, le visage livide, les lèvres exsangues. Ses

yeux étaient remplis de terreur. Une trace de coup toute fraîche noircissait sa tempe.

Regmont tournait le dos à la porte, les bras le long du corps, les poings serrés. Il était en tenue de soirée. Il puait l'alcool et le tabac. Une table de chevet était renversée. Le vase qui l'avait décorée gisait sur le sol en mille morceaux.

Regmont s'avança vers Hester. Jessica l'appela. Il se pétrifia.

— Sortez, lady Tarley, aboya-t-il sans se retourner. Ce qui se passe ici ne vous regarde pas.

— Je pense que c'est plutôt vous qui devriez sortir, milord, répliqua Jessica en tremblant. Hester est enceinte et le médecin a recommandé le plus grand calme.

— Est-il seulement de moi ? hurla Regmont, s'adressant à sa femme. Dieu seul sait combien d'amants vous avez eus !

— Va-t'en, Jess ! implora Hester. File !

Jessica secoua la tête.

— Non.

— Tu ne peux pas toujours venir à mon secours !

— Regmont ! lança Jessica d'une voix qui claqua comme un fouet. S'il vous plaît, sortez !

Il se retourna et fonça sur elle. Le cœur de Jessica cessa de battre. Le comte avait l'œil mauvais. Son père avait eu ce regard-là chaque fois qu'il s'apprêtait à se servir de ses poings contre plus faible que lui.

— Je suis chez moi, glapit-il. Et vous, vous débarquez ici avec vos manières de fille de joie. Vous êtes un objet de scandale pour toutes les honnêtes gens ! Et voilà que votre sœur ambitionne de

suivre le même chemin. Je ne la laisserai pas faire.

Jessica comprit qu'il s'apprêtait à lui donner une leçon. La tête lui tourna. Elle avait déjà vécu de tels moments, entendu de telles menaces.

Sa peur s'évanouit aussi vite qu'elle était venue, remplacée par une étrange impression de calme. Non, elle n'était plus une petite fille craintive et solitaire. Alistair lui avait révélé qu'elle était plus forte qu'elle ne l'avait cru. Et lorsqu'il viendrait, ce qu'il ferait aussitôt qu'elle aurait trouvé le moyen

de l'appeler à l'aide, Regmont payerait cher sa conduite de ce soir.

— Frappez-moi, dit-elle. Ce serait la pire erreur que vous puissiez faire.

Regmont éclata de rire et leva la main.

Michael sauta sur son cheval et Alistair fit de même.

Michael tremblait de rage. Il voulait récupérer le mouchoir. Il voulait Hester. Il voulait la mort de Regmont avec une ferveur qui l'effrayait lui-même.

— Dites quelque chose ! demanda-t-il à Alistair, qui n'avait plus parlé depuis la provocation en duel.

— Vous êtes un imbécile.

— Crénom !

— Donc, vous le tuez en duel. Et alors ? Pour éviter des poursuites, vous êtes obligé de fuir le pays. Votre famille en pâtit. Hester vous hait pour avoir tué son mari. Jessica m'en veut parce que j'ai joué un rôle, si minime soit-il, dans cette sinistre pantomime. Vous serez content de vous à ce moment-là ?

— Vous ne savez pas ce que c'est ! Vous ne savez pas ce que j'endure alors que je sais qu'elle aurait besoin de moi et que je ne peux rien faire.

— Je ne sais pas ce que c'est, moi ?  
ironisa Alistair.

— Non, vous ne le savez pas. Même si vous avez envié le bonheur de mon frère, vous saviez du moins qu'il tenait à Jessica et qu'il veillait sur elle. Il la rendait heureuse. Vous n'aviez pas à vous demander sans cesse s'il n'était pas en train de la frapper...

Alistair, en sursautant, tira si fort sur la bride de son cheval que l'animal poussa un hennissement de protestation.

— Qu'avez-vous dit ?

— Il la bat. Je le sais. J'ai vu des choses. Et ma mère aussi.



— Et vous l'avez laissé partir ? s'exclama Alistair au comble de la fureur. S'il est rentré chez lui maintenant...

Du coup, la colère de Michael redoubla.

— Que puis-je faire ? Elle est sa femme. Je n'ai aucun recours.

— Jessica est là-bas. Et elle a de bonnes raisons d'avoir peur des hommes violents.

— Quoi ?

— Hadley battait ses filles, dit Alistair entre ses dents. Il les punissait

le plus souvent et le plus cruellement possible.

Le cœur de Michael se serra.

— Mon Dieu !

Alistair partit au triple galop, couché sur l'encolure de son cheval, se frayant un chemin comme il pouvait dans les rues encombrées. Michael le suivit de près.

Jessica regarda s'élever le poing de Regmont et attendit bravement.

Mais avant qu'il ne s'abatte, un bruit sourd résonna dans la pièce. Les yeux de

Regmont se révolusèrent. Il s'écroula sur le sol comme une poupée de chiffon.

Sidérée, Jessica fit un pas en arrière. Du sang s'écoula parmi les cheveux de Regmont. Il y eut un fracas. C'était le tisonnier que Hester venait de laisser tomber sur le parquet.

— Jess...

Soudain, Hester se plia en deux en poussant un cri atroce. Du sang dégouлина le long de ses jambes et finit par former une flaque à ses pieds.

Des bruits de pas se firent entendre dans le couloir.

— Jessica ?

— Par ici ! cria-t-elle.

Elle enjamba le corps de Regmont pour rejoindre Hester. Alistair apparut, suivi de Michael. Les deux hommes s'immobilisèrent à la vue de Regmont. Les genoux de Hester se dérochèrent sous elle. En tombant, elle entraîna Jessica dans sa chute.

— Est-il mort ? demanda Jessica en faisant les cent pas dans le grand salon du rez-de-chaussée.

— Non, lui répondit Alistair.

Achéron, retranché sous la table, piaulait. Alistair s'approcha de Jessica,

un verre de brandy à la main.

— Tenez, buvez ça.

Elle regarda le verre avec envie. Sa gorge était sèche et ses mains tremblotaient – preuve qu'elle aurait eu besoin d'un remontant. Pourtant, elle trouva la force de refuser. Elle n'allait pas rechuter. Après ce qui venait de se passer, elle était plus résolue que jamais à cesser de boire.

Elle laissa errer son regard sur le décor du salon. Étant donné la mésentente du couple qui vivait ici, cette abondance de couleurs gaies semblait absurde.

— Elle l'a assommé avec le tisonnier, murmura Jessica.

Elle n'en revenait toujours pas que Hester ait pu être battue depuis des années sans qu'elle remarque rien.

— Bien fait ! dit Michael avec véhémence.

Alistair posa le verre de brandy. Passant derrière Jessica, il lui massa doucement les épaules.

— Le médecin dit que Regmont aura besoin d'être recousu... mais il s'occupe d'abord de votre sœur.

Le cœur de Jessica se serra.

— Elle était déjà démoralisée...  
Maintenant qu'elle a perdu son bébé...

Michael attrapa le verre de brandy et le vida d'un trait. Ses cheveux étaient ébouriffés à force d'y passer les doigts et ses yeux étaient presque hagards.

Jessica vit enfin à quel point il aimait Hester. Elle s'en voulut car c'était elle qui avait poussé Hester vers Regmont au détriment de Michael, un homme vraiment digne d'elle et qui l'aurait rendue heureuse.

Elle tourna la tête vers Alistair.

— Lorsque nous serons mariés, j'aimerais que Hester vienne habiter

avec nous aussi longtemps qu'elle le voudra. Je ne pense pas qu'elle doive rester dans cette maison un jour de plus que nécessaire.

— Bien sûr.

Les beaux yeux d'Alistair étaient pleins d'amour et de compassion. Elle huma son parfum – un mélange de bois de santal et de musc avec une touche de verveine particulièrement revigorante. Elle lui caressa les mains, remerciant le sort de l'avoir mis sur son chemin. Il était son point d'ancrage au milieu de ce chaos. Il lui donnait la force dont elle avait besoin pour venir en aide à Hester.



— D'ici là, dit Michael, vous pourriez vous installer chez moi. Vous avez habité dans cette maison avant moi, Jessica, les domestiques vous connaissent, ils seront aux petits soins pour vous. Hester s'y sentira bien. Ma mère y réside en ce moment. Elle sera d'un grand secours.

Un coup de pistolet retentit alors, suivi d'un cri à glacer le sang. Le cœur de Jessica bondit dans sa poitrine. Elle se retrouva en train de courir vers l'escalier avant même d'avoir pris le temps de la réflexion. Michael la dépassa sur le palier du premier étage mais Alistair resta avec elle, la prenant

par le bras lorsqu'ils arrivèrent près du Dr Lyons. Il était dans le couloir, l'air sinistre. Il montra la porte de la chambre de Hester.

— M. le comte est entré et il a tiré le verrou.

Les jambes de Jessica flageolèrent mais Alistair la soutint. Michael empoigna la clenche et donna un coup d'épaule dans la porte. Le panneau craqua mais le verrou tint bon.

Le médecin raconta ce qui s'était passé, en parlant de plus en plus vite et de plus en plus fort.

— Il était inconscient dans sa chambre quand j'ai commencé à le recoudre. Il est revenu à lui... Il s'est mis en colère... Il a voulu savoir où était lady Regmont. Je lui ai demandé de se calmer. Je lui ai expliqué que sa femme avait perdu son bébé et qu'elle se reposait... Il est devenu littéralement fou... Il est sorti de la pièce en courant... J'ai essayé de le suivre mais...

Michael chercha encore une fois à enfoncer la porte. La serrure couina sans rien céder. Alistair vint à la rescousse. Ensemble, ils poussèrent sur la porte,

qui s'ouvrit avec un fracas terrible. Ils se précipitèrent à l'intérieur, ainsi que le médecin. Jessica voulut les suivre mais Alistair se retourna, la prit par la taille et la ramena dans le couloir.

— N'entrez pas ! ordonna-t-il.

— Hester ! cria-t-elle en essayant de voir par-dessus l'épaule d'Alistair.

Il la plaqua contre lui et la tint solidement.

— C'est Regmont ! annonça Michael.

Le sang de Jessica se figea dans ses veines.

— Mon Dieu, Hester !

Pelotonnée sous l'épaisse courtepointe, Hester avait quand même froid. Jessica lui caressait les cheveux en lui murmurant des paroles de réconfort – exactement comme quand elles étaient petites.

Hester avait mal partout. Elle avait perdu son bébé. Son mari était mort. Et elle avait l'impression d'être morte, elle aussi. Si bien qu'elle était surprise de sentir son haleine sur ses lèvres et d'entendre son cœur battre. Elle se serait crue incapable de tels symptômes de vie.

— Edward était atroce, murmura-t-elle.

Jessica ne dit rien.

— Il a fait irruption dans la chambre, poursuivit Hester. Il brandissait un pistolet en hurlant comme un possédé. Je n'ai pas eu peur. J'étais plutôt soulagée. J'ai pensé : « Enfin, mon martyre va prendre fin ! » J'ai pensé qu'il aurait pitié et qu'il mettrait un terme à mes souffrances.

Jessica resserra son étreinte autour de sa sœur.

— Il ne faut plus penser à ça.

Hester essaya d'avaloir sa salive mais sa bouche et sa gorge étaient trop sèches.

— Je l'ai supplié : « Vas-y, tue-moi ! J'ai perdu mon bébé. Je t'en prie, achève-moi ! » Et soudain il s'est dégrisé. Je l'ai vu dans ses yeux. Des yeux d'une tristesse infinie. Il venait de se rendre compte de ce qu'il avait fait quand il ne se contrôlait plus.

— Hester, chut ! dit Jessica. Tu as besoin de te reposer.

Hester poursuivit malgré tout.

— Mais il ne m'a rien épargné du tout, dit-elle. Il n'a pensé qu'à lui. Égoïste

jusqu'au bout ! Et pourtant il me manque. Pas lui tel qu'il était devenu, non, mais tel qu'il avait été. L'homme que j'ai épousé. Tu te souviens de lui, n'est-ce pas, Jess ? Tu te rappelles combien il était gentil autrefois ?

Les yeux rougis de larmes, Jessica acquiesça.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Hester. D'un côté, je suis contente qu'il soit mort et, de l'autre, je suis accablée.

Un long silence suivit, puis Jessica hasarda une réponse.



— Je suppose que tu as la nostalgie du bonheur qui n'a pas existé et qu'en même temps tu es soulagée que ton malheur ait pris fin.

— Sans doute, dit Hester en se blottissant contre Jessica car elle n'arrivait toujours pas à se réchauffer. Qu'est-ce que je vais faire maintenant ? Comment vivre après cela ?

— Un jour à la fois. Tu te lèves, tu manges, tu fais ta toilette et tu vois des gens. Avec le temps, cela fera de moins en moins mal. Et puis, un beau matin, au réveil, tu t'apercevras que ta douleur n'est plus qu'un souvenir. Ça sera

toujours là, mais ça ne t'empêchera plus de vivre.

Jessica s'était glissée dans le lit tout habillée. Le corsage de sa robe était trempé par les larmes de Hester.

— Je suppose que c'est bien de ne plus être enceinte quand on se retrouve veuve, chuchota Hester. Mais je n'arrive pas à me réjouir. Ça fait trop mal.

Un affreux sanglot retentit dans le silence de la chambre, l'écho d'une douleur trop récente pour être apaisée.

— Je voulais cet enfant, Jess. Je le voulais...

Jessica se mit à bercer sa sœur et essaya de la consoler.

— Tu en auras d'autres. Un jour, tu connaîtras le bonheur que tu mérites.

— Ne dis pas des choses pareilles ! protesta Hester.

Elle ne pouvait pas envisager une nouvelle grossesse. Cela aurait été une sorte de trahison à l'égard de l'enfant qu'elle venait de perdre. Comme si les bébés étaient interchangeable !

— Quoi qu'il arrive, je serai là, dit Jessica en embrassant le front de Hester. Nous nous en sortirons ensemble, sœurette. Je t'aime.

Hester ferma les yeux, persuadée que Jessica était la seule à pouvoir dire de telles choses. Elle se sentait abandonnée de tous, même de Dieu.

Alistair rentra chez lui épuisé. La souffrance de Jessica faisait écho à la sienne et il se trouvait non moins triste et non moins horrifié qu'elle.

Il se débarrassa de son chapeau et de ses gants.

— Mme la duchesse vous attend dans votre bureau, annonça son majordome.

Jetant un coup d'œil au cadran de la grande horloge à balancier, Alistair

constata qu'il était tard, presque 1 heure du matin.

— Elle attend depuis longtemps ?

— Depuis environ quatre heures, milord.

Louisa n'était sans doute pas porteuse d'une bonne nouvelle. Se préparant au pire, Alistair se rendit dans son bureau. Elle était assise dans un fauteuil, occupée à lire. Un feu flambait dans l'âtre. Elle avait posé un plaid sur ses genoux. Un candélabre sur la table toute proche éclairait son livre et jetait des reflets d'or sur sa sombre beauté.

Elle leva les yeux.

— Ah, te voici...

Alistair fit le tour de son bureau et ôta son manteau.

— Bonsoir, mère. Que se passe-t-il ?  
Elle l'examina de la tête aux pieds.

— Je devrais peut-être te poser la même question.

— La journée a été interminable et la soirée plus longue encore.

Il se laissa tomber dans son fauteuil en poussant un soupir de lassitude.

— Qu'avez-vous encore à me demander ? reprit-il.

— C'est vraiment ce que tu penses de moi ? Que je ne t'adresse la parole que

pour te demander quelque chose ?

Il la regarda avec soin, remarquant les marques de fatigue autour des yeux et aux coins de la bouche, les mêmes qu'il venait justement d'observer chez lady Regmont – les stigmates de la femme mal mariée. Il ne risquait pas de les retrouver un jour sur le visage de Jessica car il aimerait mieux mourir que de lui causer le moindre chagrin.

Comme il ne répondait rien, Louisa écarta son plaid, posa les mains sur ses cuisses et se redressa.

— Je mérite sans doute ta méfiance, reprit-elle. J'étais tellement obsédée par

mes propres sentiments que je n'ai jamais prêté attention aux tiens. J'en suis terriblement désolée. Je t'ai causé trop de tort, et depuis trop longtemps.

Le cœur d'Alistair se mit à battre plus fort. Dans son esprit, la stupeur le disputait à l'incrédulité. C'étaient les paroles qu'il rêvait d'entendre depuis toujours.

La comtesse enchaîna.

— Je suis venue te dire que désormais, pour moi, ton bonheur passe avant tout. Je suis heureuse qu'il y ait cette femme qui t'aime et qui t'admire.



Cela se voit et cela se sent. Elle serait prête à baiser la trace de tes pas.

— J'en ferais autant pour elle, dit Alistair. Et elle ne risque pas de me mépriser un jour. Elle sait tout ce qu'il y a à savoir sur moi, le pire comme le meilleur, et elle m'aime en dépit de mes erreurs... ou peut-être à cause d'elles, parce que c'est elles qui ont fait de moi ce que je suis.

— C'est un inestimable trésor d'être aimé sans condition, dit la comtesse en se levant. Je regrette de ne pas en avoir eu autant à te donner, mon fils. Je veux

que tu saches que j'approuve ton choix.  
La femme que tu aimes, je l'aimerai.

Alistair pianota sur son bureau. Mon Dieu, qu'il était épuisé ! Il aurait eu besoin de Jessica à son côté. Il aurait eu besoin de la serrer contre son cœur.

— Cela me touche infiniment que vous soyez venue, mère, et que vous ayez attendu mon retour pendant des heures, et que vous me donniez votre bénédiction. Merci.

Louisa hocha la tête.

— Je t'aime, Alistair. Je vais faire de mon mieux pour te le prouver en

espérant qu'un jour il n'y aura plus de malentendus entre nous.

— Ça me plairait bien.

La comtesse contourna le bureau, se pencha et l'embrassa sur la joue.

L'attrapant par le poignet, il l'empêcha de se redresser pour pouvoir la regarder de près. Était-elle vraiment sans arrière-pensées ? Pleine de repentir et de bons sentiments ? À moins que sa soudaine générosité ne s'explique par le fait qu'elle était déjà au courant de la nouvelle qu'il s'appêtait à lui annoncer ?

— Vous allez être grand-mère, dit-il tout à trac.

D'abord, elle en eut le souffle coupé et puis ses yeux s'emplirent de joie.

— Oh, Alistair !

Le cœur d'Alistair se dilata en constatant qu'elle n'avait rien su d'avance et que son revirement était sincère.

— Pas grâce à moi, s'empressa-t-il d'ajouter. Comme vous l'avez sans doute déjà deviné, Jessica est stérile. Mais grâce à Emmaline... Albert avait fait son devoir, finalement. Ce ne sera peut-être pas un garçon qui pourra

hériter mais, indépendamment du sexe de l'enfant, vous aurez du moins le bonheur d'être grand-mère.

Elle sourit et ses beaux yeux bleus, tellement semblables à ceux de son fils, s'illuminèrent. Alistair lui rendit son sourire.

# Épilogue

---

— Votre sœur a très bonne mine, dit la comtesse de Masterson.

Jessica regarda la mère d'Alistair, assise en face d'elle sous la véranda.

— Oui, elle va de mieux en mieux. Elle reprend des forces tout doucement. Elle rit quelquefois. Elle a retrouvé un peu de sa joie de vivre.

De l'autre côté de la balustrade qui séparait la véranda des somptueux jardins se déroulait la garden-party. La

petite douzaine d'invités s'était rassemblée à l'ombre des ifs. Même Masterson était sorti profiter du beau temps. Il donnait la main au petit lord Baybury, qui trottinait dans les allées gravillonnées.

— Lord Tarley semble beaucoup tenir à elle, remarqua Louisa.

Jessica tourna ses regards vers Hester et Michael. Ils se promenaient, Hester sous son ombrelle et Michael lui donnant le bras. Le beau brun et la belle blonde formaient un couple magnifique.

— C'est un ami de longue date, dit Jessica. Mais, ces deux dernières

années, il s'est montré irremplaçable. Il lui a procuré la sécurité et la tranquillité d'esprit dont elle avait besoin pour guérir. Disons qu'il a été pour elle ce qu'Alistair a été pour moi.

— Vous lui avez fait au moins autant de bien qu'il vous en a fait, dit la duchesse dont le visage de porcelaine disparaissait à moitié dans l'ombre de son grand chapeau de paille. Où est-il, au fait ?

— Il s'occupe d'un problème d'irrigation, je crois.

— J'espère qu'il sait que Masterson est très impressionné par ses talents.



Alistair n'avait aucun moyen de le savoir puisque les deux hommes se parlaient à peine, mais ce n'était pas le moment d'évoquer cet épineux sujet.

— Il excelle en tout, dit Jessica. Vraiment, je trouve extraordinaire que cet esprit tellement romantique, tellement sensible, soit également doué pour les chiffres, les problèmes techniques et le reste.

Sans parler de ses prouesses amoureuses dont Jessica était la seule à profiter.

— Milady ?

L'attention de Jessica fut attirée par une servante qui s'approchait, une lettre à la main. En souriant, elle prit la lettre et reconnut tout de suite l'écriture de son mari. Elle la décacheta.

*Trouvez-moi !*

— Je vous prie de m'excuser, madame la duchesse, dit-elle en se levant.

— Un problème ?

— Oh, non, madame. Jamais.

Jessica rentra. L'intérieur était silencieux et paisible. Bien qu'immense, le château donnait malgré tout un

sentiment d'intimité. Alistair et elle occupaient une aile pendant les mois d'été alors que le duc et la duchesse occupaient l'autre pendant la plus grande partie de l'année. C'était la deuxième fois qu'ils passaient l'été avec les Masterson et l'ambiance était meilleure que l'année précédente. La naissance de l'enfant posthume d'Albert – un fils, un héritier – avait été un grand soulagement pour tout le monde.

Pour attirer Hester à sa garden-party, Jessica avait prétexté qu'elle avait besoin d'aide. Elle espérait la convaincre de prendre part à la

prochaine saison mondaine, qui allait bientôt commencer. Les deux dernières années avaient été rudes, avec le scandale autour de la mort de Regmont et les racontars qu'elle avait suscités. Le mariage de Jessica avec Alistair Caulfield, débauché notoire, avait permis de détourner l'attention. Mais il n'y avait pas eu moyen d'accélérer la convalescence de Hester. Elle se rétablissait lentement mais sûrement. Et puis Michael était là quand elle avait besoin de lui, toujours présent, jamais envahissant. Un jour peut-être serait-il pour elle un peu plus qu'un ami. Lorsque

Hester serait prête. Il semblait disposé à attendre indéfiniment.

Commençant par le bureau d'Alistair, elle le trouva vide. Elle se rendit ensuite dans le grand salon et puis dans la salle de billard. Il n'y était pas non plus. C'est seulement lorsqu'elle s'engagea dans l'escalier qu'elle entendit les doux accords d'un violon. Son cœur s'emplit de joie. Elle adorait l'écouter jouer. Parfois, après avoir fait l'amour, il lui interprétait une mélodie. C'était sa façon à lui de traduire les émotions qu'il ne pouvait pas extérioriser autrement. De même pour ses dessins. Avec une simple

feuille de papier et un bout du fusain, il était capable de saisir sur le visage de Jessica des beautés que seul un amant était capable de voir. Mieux qu'un long discours, ces portraits disaient à quel point elle était précieuse à ses yeux.

En se guidant sur la musique, Jessica se retrouva devant leurs appartements. Deux servantes s'étaient arrêtées dans le couloir pour écouter. Elles paraissaient sous le charme. Lorsqu'elles virent Jessica, elles s'empressèrent de disparaître.

Jessica entra et verrouilla la porte derrière elle. Son mari était dans la

chambre, devant la fenêtre grande ouverte, tout nu mais ayant gardé sa culotte. Achéron, couché à ses pieds, le regardait avec adoration, aussi envoûté que n'importe qui.

Pendant qu'Alistair faisait glisser l'archet sur les cordes, les muscles de ses épaules et de ses bras dansaient sous la peau un ballet que Jessica ne se laisserait jamais d'admirer. Elle s'assit sur le banc au pied du lit, regardant, écoutant, attendant la suite avec impatience.

C'était le milieu de l'après-midi. Leurs invités comptaient sur eux.

Pourtant, il avait réussi à l'attirer dans la chambre pour la séduire avec ses talents de musicien et d'amant. La musique cessa, les dernières notes emportées par la brise parfumée qui entrait par la fenêtre. Jessica applaudit doucement. Il rangea le violon dans son étui.

— J'adore vous écouter jouer, dit-elle tout bas.

— Je sais.

— Et j'adore aussi votre dos nu et vos petites fesses musclées.

— Et je sais ça aussi.



Lorsqu'il se retourna, Jessica ravala son souffle. Une majestueuse érection était bien visible, incrustée dans l'étoffe de sa culotte.

Jessica se lécha les lèvres.

— Je me sens engoncée dans mes vêtements.

— Débarrassez-vous-en.

Il s'approcha, gracieux et terrible, comme un fauve en chasse. Sa démarche, les muscles de son ventre... Les désirs de Jessica s'éveillèrent tous en même temps.

— Quels malicieux projets votre lubricité vous a-t-elle inspirés

aujourd'hui ? demanda-t-elle.

— Nous sommes mariés depuis un an et nous n'avons pas eu de lune de miel.

Un frisson de plaisir parcourut l'échine de Jessica.

— Mon pauvre chéri ! Avez-vous été privé d'autre chose ?

— Vous vous seriez privée vous-même, répondit Alistair.

Il la prit par les coudes et l'incita à se relever. Il y avait dans ses gestes une rudesse et une urgence qui contrastaient avec la douceur de la mélodie qu'il venait d'interpréter. En réponse, les

pointes de ses mamelons devinrent dures sous son corsage.

Il s'en douta, bien entendu. Il prit les seins à pleines mains et les pétrit, sensuellement mais avec un peu trop de vigueur. Jessica devint chaude et mouillée, ardente. Elle aimait tout dans sa manière de faire l'amour mais surtout quand il donnait l'impression de ne plus se contrôler.

Elle l'attrapa par les hanches et le plaqua contre elle.

— Je suis incapable de me refuser quoi que ce soit quand il s'agit de vous, reconnut-elle.

— Surtout, ne vous refusez rien pendant notre lune de miel, dit-il de sa voix au charme diabolique. Quelques semaines sur un navire, et quelques mois à la Jamaïque. Nous avons des affaires à régler là-bas, vous et moi. Hester est assez forte désormais pour se passer de vous pendant quelque temps. Michael veillera sur elle comme sur la prunelle de ses yeux.

— Pouvez-vous partir maintenant ? Êtes-vous sûr de pouvoir rester absent aussi longtemps ?

— J'en ai discuté avec Masterson. C'est le moment ou jamais de partir,

pendant qu'il est encore valide et qu'il a toute sa tête.

Tout en parlant, il la prit par la pointe du menton. Inclinant la tête, il l'embrassa légèrement.

— Je veux nager nu dans le lagon avec vous, reprit-il. Je veux vous faire voir les champs en flammes, je veux...

— ... baiser sous la pluie ? acheva-t-elle d'un ton coquin, rien que pour le plaisir de le sentir frissonner. Vous n'avez pas besoin de vous donner tout ce mal pour obtenir mon consentement. J'irais avec vous n'importe où.

Ployant un peu les genoux pour être à la bonne hauteur, il frota son membre contre l'entrecuisse de Jessica.

— Avec les fenêtres ouvertes et nos invités dans le jardin, vous allez devoir retenir vos cris de plaisir, ma chérie.

— Ce sera peut-être vous le plus bruyant des deux, mon chéri, répliqua-t-elle en souriant. C'est peut-être moi qui vais vous faire grogner et jurer et demander grâce !

— Un défi, madame ? Vous savez très bien que je les relève tous.

Elle l'attrapa par les fesses et les caressa, les ayant trouvées toujours

aussi délicieusement rondes et musclées.

— Je sais. D'ailleurs, j'y comptais.

Achéron, qui commençait à bien connaître les habitudes de ses maîtres, s'esquiva. Il rejoignit son coussin favori, à l'abri entre deux fauteuils dans le salon voisin, s'y laissa tomber sur le flanc et s'endormit aussitôt comme un bienheureux, bercé par les rires et les râles qui sortaient de la chambre.

# Remerciements

---

Je tiens à remercier mes deux tendres amies, Karin Tabke et Maya Banks, qui m'ont encouragée en particulier lors d'un dîner à Catalina. Merci pour votre amitié.

Merci à mon éditrice, Alicia Condon, qui m'a permis d'écrire ce livre exactement comme je l'entendais.

Merci à Bonnie H. et à Gina D.,  
modérateurs du site



[www.TheWickedWriters.com](http://www.TheWickedWriters.com). Et merci  
à tous les blogueurs.

Auteure de renommée internationale, classée n° 1 sur les listes du *New York Times*, Sylvia Day a écrit une douzaine de romans primés, traduits dans plus de quarante langues. Elle est n° 1 dans plus de vingt pays, et ses livres historiques, paranormaux ou érotiques, ont conquis un public enthousiaste.

Elle a été nominée pour le prix Goodreads du Meilleur Auteur, et son œuvre a été récompensée par le prix Amazon dans la catégorie « Meilleure Romance de l'année ». Elle a également

reçu le prix Romantic Times et a été nommée à deux reprises pour le prestigieux RITA Award. Elle est présidente de la célèbre association Romance Writers of America, à laquelle participent plus de 10 000 écrivains.

Rendez-lui visite sur son site Internet officiel : [www.sylviaday.com](http://www.sylviaday.com), sur sa page Facebook : [facebook.com/authorsylviaday](https://facebook.com/authorsylviaday) et suivez-la sur Twitter : [twitter.com/sylday](https://twitter.com/sylday)